N° 618 35° Année. Tome CLXX 15 Mars 1924

# MERCVRE

DE

# FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE







---

**PRIX DU NUMÉRO**

**France....... 3 fr. 50 | Étranger ....... 4 fr.**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

## ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

### GEORGES DUHAMEL

# Deux Hommes

**— ROMAN —**

Un volume in-16. — Prix........................................ **7** fr. 50

*La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1.100 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir :*

1.075 ex. numérotés de 295 à 1.369, à.............................. **15** fr.
25 ex. marqués de A à Z (*hors commerce*)

*Il a été tiré :*

99 ex. sur Hollande, numérotés à la presse de 1 à 99 à....... **35** fr.
et 195 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 100 à 294, à. **30** fr.

### *BIBLIOTHÈQUE CHOISIE*

# ŒUVRES COMPLÈTES
## DE
# VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

### TOME V

### L'AMOUR SUPRÊME -- AKÉDYSSÉRIL

Un volume in-8 écu sur beau papier. — Prix................ **15** fr.

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à. **40** fr.
et 550 ex. sur papier pur fil, numérotés de 60 à 609, à.......... **25** fr.

# AUGMENTATION DU CAPITAL
# DE LA SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS
# SCHNEIDER & Cie

La souscription aux actions nouvelles de la Société en commandite par actions « Schneider et Cie » a pris fin le 6 mars.

Cette souscription portait sur 62.500 actions de francs 400 nominal, faisant partie de l'aug-mentation de capital de 50 à 100 millions de francs décidée par l'assemblée générale extraordi-naire des actionnaires de la Société, qui s'est tenue le 11 février 1924, et a trouvé auprès des anciens actionnaires qui pouvaient exercer un droit de préférence l'accueil le plus empressé.

---

# La Banque de France en 1923

L'assemblée annuelle de la Banque de France s'est tenue le 31 janvier pour examiner les résul-tats de l'exercice 1923.

Le rapport du Conseil général de cette institution fournit des aperçus documentés sur les faits d'ordre général financiers et économiques intéressant notre pays et il insiste tout particulièrement sur la question des changes dont le caractère aigu appelle en ce moment toute l'attention de nos dirigeants.

Les produits bruts commerciaux ont été, l'an dernier, légèrement plus élevés que l'année pré-cédente, soit 455.686.000 francs au lieu de 443.470.000 francs en 1922 : le produit net commercial s'est abaissé à 224.005.000 francs contre 241.113.000 francs, en raison, notamment, de l'aug-mentation des dépenses d'administration, des frais d'acquisition d'immeubles et des allocations au personnel.

Enfin, déduction faite de toutes redevances, impôts et provisions diverses, le solde net de l'exercice est ressorti à 23.386.000 francs contre 5.974.000 francs en 1922, pour former avec les revenus du portefeuille propre de la Banque, soit 29.538.500 francs, un total de 52.925.000 francs, contre 51.100.000 francs l'année précédente.

Ce résultat a permis un léger relèvement du dividende qui a été fixé à 290 franc net par action, au lieu de 280 francs net pour l'exercice 1922.

Le rapport du Conseil général de la Banque s'étend tout particulièrement cette année sur la question de nos changes, dont la tension continue n'a pas cessé d'être préoccupante et a revêtu, dans les dernières semaines, le caractère d'une crise aiguë et sans précédent.

Il fait observer que rien, dans la situation économique du pays, ne peut justifier un pareil fléchissement du cours du franc. Cette situation s'est, au contraire, très notablement améliorée, depuis un an, grâce à l'effort persévérant de nos producteurs à la restauration industrielle, aujour-d'hui presque achevée, de nos départements dévastés.

Cet effort général de rétablissement économique a exercé la plus heureuse répercussion sur notre commerce extérieur.

Le déficit de notre balance commerciale, qui atteignait 2.551 millions pour l'année 1922, s'est trouvé ramené à moins de 2.200 millions.

Ce déficit est certainement compensé par les autres éléments créditeurs de notre balance géné-rale, notamment par les dépenses des étrangers qui voyagent ou séjournent en France et dont le nombre a été, cette année, particulièrement important.

Tous ces résultats favorables, tous ces indices de notre vitalité et de notre équilibre économi-ques, n'ont pas suffi à améliorer, ni même à stabiliser, la valeur internationale du franc.

Les oscillations démesurées de nos changes, cette chute imméritée de la valeur du franc ont certainement pour cause initiale une orientation pessimiste d'une partie de l'opinion étrangère, influencée par des commentaires tendancieux et répétés sur les charges croissantes que l'insolva-bilité prolongée de l'Allemagne impose à notre trésorerie.

« Nous pouvons déclarer hautement, mentionne le rapport de la Banque, que ces appréhensions sont injustifiées. Elles méconnaissent à la fois les ressources profondes de notre Pays et sa volonté de les mettre résolument à contribution, autant qu'il sera nécessaire, pour la défense du franc et la sauvegarde du crédit public.

Pour mettre un terme à cette crise, dont la prolongation entraînerait une nouvelle élévation du prix de toutes choses, pour rassurer la confiance de l'étranger dans l'avenir du franc, pour enlever aux fauteurs de panique tout prétexte à poursuivre leurs manœuvres, le Gouvernement a décidé de procéder, dès maintenant, au réajustement des recettes et charges budgétaires de l'Etat.

La défense du franc, résolument pratiquée, est le seul moyen qui puisse nous acheminer vers un allègement du coût de la vie et du loyer de l'argent et, par là, vers une atténuation progressive de toutes les charges publiques et privées. »

26 21 11

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

*ABONNEMENT*

***Les abonnements partent du premier numéro du mois***

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|---|---|---|---|
| Un an | 60 fr. | Un an | 75 fr. |
| Six mois | 32 » | Six mois | 40 » |
| Trois mois | 17 » | Trois mois | 21 » |

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

# ARTISTE OU PHILOSOPHE

### ÉTUDE SUR LE RÔLE OPPOSÉ DE L'ART ET DE LA PHILOSOPHIE DANS LA CIVILISATION

—

## I

## La Résurrection du Passé.

De tout temps, une association invincible s'est établie entre l'art et le passé, tandis que la pensée du philosophe s'est tournée de préférence vers l'avenir. En chassant les poètes de sa République, Platon ne songeait qu'à protéger les croyances établies contre des fantaisies dangereuses et défendre la raison contre l'erreur. Il cédait en réalité à l'antipathie naturelle qu'éprouve le philosophe devant l'artiste. Il en voulait à ce passé absurde que les poètes ont encore entouré de fables et de mensonges. Son génie devinait que dans la grande lutte engagée déjà entre la philosophie et la superstition, le grand adversaire serait l'artiste, dont les fictions trop ingénieuses donnaient un corps à des fantômes, maintenaient les hommes dans la caverne.

Elle est vraiment symbolique la sentence de Platon, jugement cruel sorti d'une bouche si douce. Elle exprime merveilleusement le conflit des deux tendances qui se partagent le monde, l'esprit de tradition et le penchant révolutionnaire. Confuses et mêlées dans la plupart des hommes, les deux tendances s'éclairent en s'opposant chez les artistes et les philosophes, héros éternellement opposés, mais souvent inconscients de la cause qu'ils servent, car une

loi supérieure les domine : le philosophe prépare l'avenir, même s'il le déteste, et l'artiste perpétue le passé, même lorsqu'il voudrait s'en séparer.

L'artiste fut toujours le défenseur naturel de la tradition. C'est qu'il est séduit par le passé : le passé seul est assez riche de formes et de souvenirs. Trop pauvre et trop simple, l'avenir n'est qu'un concept abstrait, qui parle seulement à l'imagination du philosophe. Tandis que le philosophe proteste contre la réalité qu'il voudrait corriger, l'artiste ne sait pas résister à l'enchantement que l'histoire et la nature ont répandu à profusion devant lui : les religions, les légendes, les héros, les dieux et les rois, l'amour et la mort, la joie et la douleur, tout le passé est son domaine. Sans lui, les hommes eussent vécu sur la terre comme l'herbe des champs.

La séduction du passé sur l'artiste est si puissante qu'il fait revivre les anciennes formes que la philosophie et les circonstances historiques nouvelles semblaient avoir à jamais détruites. Malgré leur conversion, les artistes chrétiens ne renoncèrent pas aux fables païennes. On ne voulait plus se rappeler les remords de saint Augustin et de saint Jérôme, l'évêque d'Hippone regrettant les larmes qu'il répandait sur les malheurs d'Enée, le solitaire de Bethléem s'accusant de l'amour qu'il gardait à Cicéron. Elevés dans le culte d'Homère et de Virgile, les artistes subissaient invinciblement le charme du passé et ne pouvaient s'en déprendre. Plus puissante que les serments de leur baptême, la grâce antique s'était insinuée en eux. Nous comprenons maintenant l'existence, en apparence paradoxale, du paganisme et de la mythologie au moyen âge. Nous comprenons la situation d'Ausone et de Prudence ; nous savons pourquoi la prise de Rome par les bandes d'Alaric jeta la désolation jusque dans les ermitages de Palestine. Nous ne nous étonnons plus de voir l'Eglise elle-même adopter la civilisation païenne, en dépit de ses anathèmes, et protester contre l'empereur Julien qui, avec la logique impitoya-

bles du philosophe, prétendait interdire aux chrétiens l'enseignement des auteurs classiques. C'est avec la complicité des artistes que le paganisme va se conserver et franchir le temps des invasions « comme Enée avait traversé l'incendie de Troie en sauvant ses dieux ».

L'antiquité païenne, conservée par les artistes dans une société aussi différente, ne s'y maintenait pas sans de graves déformations. Tacite et Suétone eussent été bien surpris s'ils avaient pu lire dans les légendes du moyen âge et les « Gesta Romanorum » l'histoire de Rome et des empereurs, et Auguste n'eût pas reconnu son poète dans le magicien napolitain dont Comparetti a retracé les aventures et les prodiges.

La Renaissance fut le grand triomphe de l'esprit poétique qui par la force de l'imagination et de l'amour ressuscita le passé avec sa figure véritable. Il ne s'agissait plus de recueillir quelques auteurs privilégiés, admis par faveur dans l'Eglise. On aima l'antiquité pour elle-même, elle se révéla aux hommes du Quattrocento, débarrassée des commentaires qui l'offusquaient. Sous une forme plus matérielle encore, plus vivante, la beauté antique apparut aux artistes enthousiastes, grâce aux statues et aux monuments exhumés alors par centaines en Italie. Lorsqu'en 1506 on trouva le Laocoon dans une vigne, ce fut une joie indescriptible, toutes les cloches de Rome furent mises en branle, et l'on promena le groupe célèbre à travers les rues comme une relique sainte. Raphaël entreprit une restauration grandiose de l'ancienne Rome. Les papes, les rois et les princes rivalisèrent de zèle et d'amour envers l'antiquité. La mythologie s'installa au Vatican et dans les églises, et bientôt elle règnera aux palais de Fontainebleau et de Versailles. Dans toute l'Europe, aussi bien dans l'Angleterre d'Elisabeth et de la reine Anne que dans la France des Valois et de Louis XIV, l'antiquité classique, après s'être imposée à la vénération des artistes, deviendra l'une des traditions essentielles des sociétés modernes. Le style clas-

sique dominera dans l'enseignement et l'art : Pope, Winckelmann et Goethe n'admireront pas moins l'antiquité que Poussin, Fénelon et Racine. Les figures mythologiques s'étaleront sur les places, et personne ne s'en choquera plus, sauf ces prudes hypocrites dont parle Molière « qui font des tableaux couvrir les nudités ».

Auteurs et complices de la plus surprenante des « survivances », les artistes prolongèrent le règne de l'antiquité dans le monde moderne. Lorsque éclata la grande Révolution, sa domination était absolue, incontestée, et les plus ardents révolutionnaires respectèrent son prestige : c'est sur ses autels, confondus avec ceux de la Patrie, que les sans-culottes vinrent jurer leurs serments contre les tyrans et les prêtres.

La résurrection du moyen âge au XIX$^e$ siècle ne fut pas moins surprenante que la découverte de l'antiquité au XV$^e$. Aux environs de 1800, les traditions féodales étaient à la fois oubliées et méprisées. L'histoire et la littérature du moyen âge étaient rigoureusement bannies de l'enseignement. Les voyageurs qui rencontraient sur leur route quelque monument « dans le méchant goût gothique », selon le mot du président de Brosses, s'en détournaient avec mépris. Les restes du moyen âge, laissés partout à l'abandon, surprenaient toujours, troublaient l'harmonie convenue, tels ces pèlerins de la Brenta qui parurent si ridicules, avec leurs bourdons et leurs coquilles, aux compagnons de Goethe.

L'imagination d'un grand artiste, à la fois séduit et séducteur, en vertu d'une loi immuable de l'art, opéra cette résurrection en apparence miraculeuse. L'époque des croisades et des chevaliers apparut, aux yeux de Chateaubriand ébloui, plus belle que l'antiquité païenne. Le moyen âge, en vérité, par le charme de sa vie confuse et agitée, ses contrastes saisissants, le pittoresque de son décor, la beauté de ses légendes, était bien fait pour séduire les artistes. Aux peintres et aux conteurs, il apportait un trésor d'épi-

sodes et d'images, une tragédie immense et compliquée où se perdait la raison du philosophe, mais où s'égarait avec délices l'imagination de l'artiste. Les romantiques y trouvèrent Roland, Jeanne d'Arc, Guillaume Tell, Hernani, Faust, les Fiancés, Notre-Dame-de-Paris, l'œuvre de W. Scott et de Wagner.

La révolution poétique accomplie par le Romantisme fut en réalité un retour au passé, une résurrection, comme le fut au xv^e^ siècle la Renaissance. Ces artistes prétendus révolutionnaires, les « gilets rouges » de 1830, étaient des âmes fidèles aux souvenirs anciens, émues par les vieilles légendes. Il est remarquable, mais très logique, que plusieurs écrivains romantiques, à la Restauration, défendirent le trône et l'autel, tandis que les classiques se montrèrent souvent favorables à la république. De même en Allemagne, les poètes qui se passionnaient pour Nuremberg, les Minnesinger et l'achèvement du dôme de Cologne, agaçaient H. Heine par leurs tendances « réactionnaires ». Quelques années à peine avaient passé depuis que les Français brûlaient les titres du moyen âge, détruisaient les restes du régime féodal. Ce passé odieux, que la Révolution avait arraché du sol en même temps que de la conscience des hommes, voilà que les artistes le vantaient comme un âge idéal. Proudhon vit bien que les romantiques étaient aussi « rétrogrades » que les classiques, lorsqu'ils remettaient en honneur la féodalité, l'Eglise, les châteaux, les cathédrales « qu'on croyait avoir enterrés en 89 ».

Après les deux précédents de la Renaissance et du Romantisme, quel découragement dut accabler l'âme du révolutionnaire et du philosophe! C'est en vain que l'on avait brisé les statues, démoli les temples, effacé les titres et les symboles, il suffisait de quelque vestige, échappé à la colère légitime des iconoclastes, pour que l'artiste, ce magicien redoutable, reconstituât le passé aboli, anéantissant ainsi l'œuvre des philosophes.

## II

## Les Conservateurs et la Tradition.

Artistes et poètes ont réalisé le miracle de faire revivre le passé qui paraissait mort à jamais, la mythologie, le paganisme, l'art gothique. Mais leur influence ne se manifesta pas seulement dans ces brillants épisodes, elle fut plus générale et plus constante. A toutes les époques, ils n'ont cessé de maintenir la tradition dans le monde : c'est par eux seulement que l'histoire existe dans l'imagination populaire.

La véritable histoire de la Grèce, celle du moins qui s'est imposée aux hommes, est l'histoire constituée par les poèmes homériques, les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, le Parthénon. L'Ecosse ancienne subsiste grâce à W. Scott. L'artiste s'identifie si bien avec le passé que, dans le souvenir des plus grands savants, c'est l'histoire poétique qui domine : Ulysse, Antigone, César, Alexandre, Charlemagne, Roland, saint Louis, Jeanne d'Arc, Don Quichotte, voilà les figures, à la fois idéales et concrètes, qui nous guident dans la confusion des faits, toutes également illustres et familières, authentiques ou fabuleuses, parce que l'artiste, en les adoptant, les a marquées d'un sacrement ineffaçable.

L'artiste ne se contente pas de nous faire connaître le passé, il nous le fait aimer jusque dans ses extravagances, ses abus et ses mensonges. L'artiste ignore le travail souvent négatif de l'historien. Une belle légende ne peut lui déplaire et il lui arrive même de donner une vie immortelle à de pauvres fables, comme ont fait Homère, les Mille et une Nuits, Shakespeare. Le poète se laisse charmer, comme les amis de Don Quichotte, par les travers et les ridicules qu'il décrit.

C'est l'art, plus encore que la religion, qui a gardé l'explication traditionnelle du monde. Pour l'artiste, comme

pour l'homme primitif, la nature entière est vivante, elle est un vaste corps mobile et passionné, un monde d'êtres actifs et intelligents, capricieux, volontaires, redoutables. La poésie qui anima la matière a aussi peuplé le monde d'esprits et de fantômes. La force de l'influence poétique apparaît encore dans la croyance à la vie future : l'artiste répugne au néant et il ne se résigne pas à la mort définitive de ses héros. Nul n'a plus contribué que lui à maintenir dans le monde cette répugnance instinctive de l'homme envers la mort, et il s'est attaché obstinément à la vie d'outre-tombe.

L'artiste nous apparaît ainsi dans l'histoire comme le conservateur par excellence de la tradition. L'art suppose l'adhésion implicite à tous les sentiments traditionnels que l'humanité a éprouvés depuis ses origines. Il suffit de rappeler son attitude envers les trois grands cultes : les dieux, la patrie, les ancêtres.

Tous les historiens ont reconnu l'union intime qui existe entre l'art grec et le sentiment religieux et patriotique. En Grèce, l'art paraît se confondre avec le culte des dieux et de la patrie, et la magie des artistes grecs fut si puissante que les héros dont ils ont dessiné la figure n'ont pas cessé de hanter l'imagination des hommes : Rousseau, Mme Roland, Champollion ont raconté comment leur enfance fut vivement émue par le souvenir des héros de Plutarque.

Au moyen âge, l'union demeurera intime entre la tradition et l'art. Jamais la séduction des figures héroïques et traditionnelles ne fut plus puissante que sur les artistes de ce temps-là. Sans se lasser, avec amour, ils représentèrent les images de la Vierge, du Christ et des saints. De l'aveu des prédicateurs eux-mêmes, d'un saint Basile par exemple, l'œuvre des artistes fut plus efficace que les meilleurs sermons pour développer la piété populaire. Laissant les docteurs discuter sur les rapports du Fils et du Père, ils s'ingénièrent à représenter le Christ et la Madone, l'une des plus belles créations poétiques de l'humanité. Le culte

des saints se maintiendra ainsi, grâce à eux, jusqu'aux temps modernes. Les saints et la Madone ne cessent pas d'inspirer les plus grands artistes, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Titien, Murillo. Nos églises et nos musées sont remplis de leurs images. Ainsi les plus ignorants et même les impies ont encore gardé le souvenir de saint Laurent, saint Antoine, saint Augustin, saint Jérôme, dont les figures comme celles de Vénus et de Jupiter, dominent notre éducation. De même, c'est dans la littérature du moyen âge, et non dans les archives, que nous trouvons décrite la société féodale et chevaleresque dans ses aspects les plus séduisants.

L'Eglise et la monarchie profitèrent merveilleusement de la séduction poétique. La Papauté, attaquée par Luther et ruinée par les bandes de Bourbon, a maintenu son prestige grâce aux chefs-d'œuvre du Vatican. Le service qu'elle avait rendu aux artistes à qui elle offrait la grandeur de son histoire, la splendeur de son cérémonial et aussi la libéralité qu'elle montrait à les soutenir, fut récompensé par l'auréole glorieuse dont ils recouvrirent, comme d'un manteau de Noë, ses faiblesses et ses hontes. Il faut se rappeler les crimes des Sforza, des Médicis et des Farnèse pour comprendre la puissance magique de l'art, capable d'effacer ces turpitudes et d'élever ce siècle au rang des plus glorieux de l'histoire. Les magnificences du Louvre, Chenonceaux, Chambord couvrent les fautes de nos rois. L'Escurial justifie Philippe II.

La tradition religieuse, classique et monarchique, atteint son apogée sous Louis XIV. Les artistes de ce temps en furent pénétrés jusqu'aux moelles et ils mirent leur génie au service du roi. Le prestige dont l'art environna le trône fut si grand qu'il survécut aux malheurs des dernières années et consacra en Europe l'hégémonie intellectuelle de la France. Nous ne nous demanderons pas avec Buckle si les faits justifient l'enthousiasme des contemporains et l'admiration de Voltaire, et si l' « esprit de protection » fut plus nuisible

qu'utile aux lettres. Buckle lui-même ne constate-t-il pas que l'on a tout pardonné à Louis XIV, son despotisme à l'intérieur, sa politique arrogante envers l'Europe, les Dragonnades, les impôts, « en faveur de Molière et de Racine ».

Dans tous les pays, nous constatons que l'art et la poésie subissent la même loi générale. Si la fascination exercée par Louis XIV ou Napoléon a été très grande, elle n'est pas un fait exceptionnel. Partout, l'art rencontra quelque noble tradition à reproduire, une grande figure à vénérer.

## III

## La Séduction de la Coutume.

« Plaisante justice qu'une rivière borne », dit Pascal, vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Tandis que le philosophe se laisse séduire par l'unité, les ressemblances le touchant plus que les différences, l'imagination de l'artiste est retenue par les souvenirs de toutes sortes, les complications et les contrastes dont le passé encombre notre vie. Le philosophe aperçoit surtout l'unité de l'espèce humaine et l'uniformité de ses lois tandis que l'artiste se laisse charmer par la variété pittoresque des nations et des peuples.

Les artistes ne se sont pas bornés à maintenir les traditions générales, le culte de la religion, de la patrie, des ancêtres, du pouvoir. Leur influence se retrouve en des cas plus particuliers, mais de grande importance. Ils ont été les principaux conservateurs des traditions locales et de la coutume.

Rappelons-nous combien les petites patries ont séduit les artistes, plus que les grands Etats qui plaisent au philosophe. La patrie limitée à un pays, une ville, une famille est leur monde véritable. L'art se nourrit de souvenirs, or il n'y a de souvenirs que des choses concrètes et précises.

L'humanité, ou même la France, offrent des images trop vagues, il faut que le souvenir poétique s'accroche à un lieu précis de l'espace, à un moment du temps. C'est pourquoi de grands artistes, saint Augustin, Rousseau, Chateaubriand, Goethe, Renan, Lamartine nous ont raconté leurs souvenirs d'enfance qui font le charme de leurs Mémoires. De même, nous les voyons s'attacher passionnément à une ville, Athènes, Venise, Rome, Florence.

Ce prestige dont ils les entourent continue, après de nombreux siècles, à leur assurer l'admiration de l'univers. Pareils aux ex-votos que la piété des fidèles accumule auprès des saints, les hommages des âmes poétiques ne cessent de s'offrir à la beauté de Venise et de Florence. Ici, l'art a triomphé des règles ordinaires de la vie : il a prolongé leur existence au delà des limites naturelles. Lorsque nous les apercevons au loin, couvertes de leurs monuments, nous dirions de ces jeunes femmes qui moururent écrasées sous le poids de leurs bijoux et des boucliers samnites : mais elles ne meurent pas de cet excès de parure, et l'amour qui les éleva se transmet, de main en main, sans s'éteindre.

La gloire de ces villes si chères aux artistes ne brillait jamais plus qu'aux jours de fête. C'est alors qu'aux beaux temps d'Athènes, de Rome, de Byzance, dans les villes de France, de Flandre et d'Italie, la fantaisie géniale des artistes, un Sophocle, un Raphaël, un Mantegna, un Léonard, un Molière, s'exerçait à créer des chefs-d'œuvre, parfois éphémères. Or, à l'origine de toutes les fêtes, nous trouvons le passé.

Le rôle de l'artiste s'est encore manifesté dans le maintien des traditions provinciales. A l'artiste et au poète, la Bretagne, l'Ombrie, l'Ecosse offrent des images beaucoup plus précises et vivantes que la France, l'Italie, l'Angleterre. Si dans une partie du monde les diverses provinces ont encore conservé leur « couleur locale », c'est aux artistes qu'elles le doivent. Michelet, qui était un grand artiste, avant de raconter l'histoire de France, s'arrête à décrire en

traits saisissants chacune de nos provinces, avec sa figure particulière. Puis, ayant achevé ce magnifique Tableau, le philosophe se ressaisit et, résistant à toutes ces séductions particulières qu'il vient d'évoquer, il aperçoit l'unité et la solidarité de la France et du monde.

De nombreuses nations, soumises à une domination étrangère ou morcelées à la suite d'une invasion, ne conservèrent leurs traditions que grâce à leurs écrivains et leurs artistes. L'art, en dépit des philosophes et des hommes d'Etat, sauva la patrie. Il suffit de rappeler les noms de l'Italie, l'Allemagne, l'Irlande, la Grèce, la Pologne. Tandis que les philosophes applaudissaient aux « réunions», les poètes célébraient les nations « martyres », et souvent la politique dut obéir aux mouvements que l'art avait contribué à créer. Il était naturel de voir les philosophes protester contre ces « restaurations », railler ces «petites nations» qui continuent à s'amuser sur la grande route et font obstacle à l'unité humaine. La Révolution française, exécutant le programme de la philosophie rationaliste et niveleuse, voulut étendre ses principes à l'univers et supprimer les coutumes locales. On sait comment les peuples, fidèles à leurs traditions et dociles à la voix des poètes, repoussèrent les armées de la Révolution.

On vit alors aux prises la philosophie et la coutume dont on n'eût pas jusque-là soupçonné la puissance. Des philosophes clairvoyants, tels que Montaigne, en avaient pourtant reconnu la « tyrannie ». Par toutes sortes de pièges, de charmes, la coutume sait nous circonvenir, et c'est l'artiste qui se fait le complice de cet envoûtement. Autour de toutes les institutions humaines, il a mis son auréole et ses prestiges. Une image nous tire des larmes, il ne faut qu'une vieille chanson du pays pour que le cœur éclate. On découvrit un jour à Mexico une idole païenne, et l'on s'aperçut le lendemain que la statue avait été couronnée de fleurs pendant la nuit. La raison est tout près de se rendre, quand on a pris le cœur et les sens, quand l'imagination et la mé-

moire se livrent, quand l'âme entière est enivrée de doux et subtils poisons, et toujours l'homme se laisse prendre, comme à cette image des Romaines que saint Jérôme ne parvenait pas à arracher de son cœur.

## IV

## Le cri de Sérapion.

On raconte que Timoléon, après avoir rétabli la liberté à Syracuse, pour n'y laisser subsister aucune trace de tyrannie fit vendre à l'encan toutes les statues des rois de Sicile. C'était agir en philosophe. L'histoire de la philosophie nous montre la lutte perpétuelle du philosophe contre les prestiges mensongers de l'art. Insensible aux séductions du passé, intolérant comme la vérité elle-même, le penseur fut le plus souvent un iconoclaste.

En Grèce, la plupart des grands penseurs, Thalès, Xénophane, Démocrite, Diagoras, Platon, Epicure protestèrent contre l'anthropomorphisme des poètes. Le christianisme, à ses débuts, fut aussi le triomphe de l'esprit sur la matière, de l'universel sur le particulier. Lorsque saint Paul commença son voyage à travers le monde, il se heurta aux artistes d'Ephèse qui devant cet apôtre tremblèrent pour leurs idoles. Le triomphe du christianisme au ɪᴠ<sup>e</sup> siècle entraîna dans plusieurs pays la destruction des idoles et des temples, à Eleusis, à Alexandrie, en Syrie. Les plaintes des femmes de Byblos, pleurant sur les jardins d'Adonis à jamais flétris, sont parvenues jusqu'à nous, ainsi que la protestation éloquente de Libanius et les sarcasmes cruels de saint Augustin.

Nous avons vu comment l'art prit bientôt une revanche éclatante et réussit à séduire l'austérité du christianisme. L'idéalisme ne triompha en théologie que pour mieux faire ressortir le contraste avec l'anthropomorphisme qui s'étale dans le culte. Lucien eût trouvé chez les contemporains de

Charlemagne et saint Louis une crédulité plus grande que chez les Grecs de son temps. Libanius au XIe siècle eût contemplé avec surprise la blanche parure des églises neuves recouvrant l'ancien empire romain. C'est que le philosophe, toujours, rencontre devant lui l'obstacle que le prêtre Paphnuce pensait avoir vaincu quand il expliquait au moine Sérapion la nature de Dieu, toute spirituelle et idéale, sans corps ni figure. Le pieux moine semblait persuadé, quand tout à coup il éclata en sanglots, et comme un enfant abandonné il s'écria : « Malheur à moi, ils m'ont enlevé mon Dieu ! »

Les artistes et les autorités traditionnelles ne sont jamais restés insensibles au cri de Sérapion et, presque toujours, ils se sont trouvés d'accord en face de la philosophie destructive et iconoclaste. La liaison étroite qui existe entre le pouvoir, l'art, les rites et les croyances apparut nettement à l'époque de la Réforme. Déjà le pieux Savonarole avait montré l'impiété de l'art et invité ses concitoyens à brûler les « vanités ». Le petit bûcher de Florence devint un immense incendie qui embrasa la chrétienté. Les protestants d'Allemagne, les Gueux de Flandre, les Calvinistes de France, les Puritains d'Angleterre s'acharnèrent à l'envie contre les images et les légendes. L'enchantement du moyen âge fut brisé par les sectaires impitoyables.

Une attaque beaucoup plus grave contre les arts se dissimulait sous la philosophie du XVIIIe siècle, préparée par le cartésianisme. Descartes méprisait le passé et ne s'inclinait que devant la raison. Ses successeurs prirent à l'égard des traditions une attitude plus agressive. Rousseau condamna la civilisation tout entière, à commencer par les lettres et les arts qui sont les principaux agents et les témoins de notre corruption. Ses doctrines ont abouti logiquement aux destructions de 1793. En s'attaquant au passé, les révolutionnaires, comme les premiers chrétiens, rencontraient sur leur route les œuvres d'art, symboles détestés de l'ancien régime. Aussi, le premier moment d'enthousiasme passé, les

artistes se détournèrent avec horreur de la Révolution. Le plus cruel de ces désenchantements fut celui d'André Chénier. Les révolutionnaires, par contre, aperçurent d'instinct l'hostilité des artistes et leur reprochèrent brutalement leur fidélité à un régime dont la « corruption » les faisait vivre. Robespierre lui-même dénonça publiquement le rôle antirévolutionnaire des écrivains : « Les hommes de lettres se sont déshonorés dans cette révolution. »

La Révolution, en devenant à son tour un gouvernement et une tradition, fut conduite par la nécessité à protéger les arts que la rigueur des systèmes l'excitait à détruire. Mais les philosophes, que les soucis du pouvoir ne contraignaient pas à modérer leurs doctrines, acceptèrent les conséquences les plus radicales de leurs utopies. Proudhon condamne l'art, et particulièrement le Romantisme, au nom de la vérité, de la morale et de l'utilité publique. Il rejoint ainsi Platon, les premiers chrétiens, Savonarole, Calvin et Rousseau. Il annonce Tolstoï.

## V

### « Receperunt mercedem suam. »

« Les beaux-arts, écrit M^me^ de Staël, peuvent quelquefois contribuer, par leurs jouissances mêmes, à former des sujets tels que le tyran le désire. Les arts peuvent distraire l'esprit, par le plaisir de chaque jour, de toute idée dominante, ils ramènent les hommes vers les sensations et inspirent à l'âme une philosophie voluptueuse, une insouciance raisonnée, un amour du présent, un oubli de l'avenir très favorable à la tyrannie. »

Il y eut toujours, nous l'avons constaté, une alliance étroite entre le pouvoir et l'art. L'artiste a été l'une des grandes forces de la tradition, et parfois même l'instrument dont la « tyrannie », selon le mot de M^me^ de Staël et de Proudhon, se servit pour faire oublier son joug et ses fau-

tes. Collaborateur précieux de tous les régimes, il fut souvent choyé par le pouvoir, payé et protégé par lui, et lorsque la récompense ne fut pas proportionnée aux grands services qu'il rendait, du moins la gloire qu'il recueillit suppléa la parcimonie de l'Etat.

Tandis que le philosophe compose à l'écart et dans la solitude son œuvre dangereuse et redoutée, c'est au grand jour et sur la place publique que travaille l'artiste. On le sollicite de toutes parts ; c'est la nation, la ville ou le prince qui font appel à son inspiration. Ce n'est pas à une œuvre chimérique qu'il collabore, toute idéale comme celle du philosophe, mais à une œuvre très matérielle, concrète, qui frappe les yeux et les oreilles : un temple, une statue, un tableau, une pièce de théâtre.

Oubliant les destinées malheureuses, les génies méconnus, et même le pauvre Tasse en haillons *non avendo candela perscrivere i suoi versi*, si nous embrassons dans son ensemble la vie des artistes et des poètes, nous reconnaîtrons que la société ne leur fut pas ingrate. Le plus grand nombre recueillirent de ce monde même pour lequel ils travaillaient la récompense qui leur était due : *Receperunt mercedem suam.* Ce ne fut pas seulement la postérité mais leurs contemporains qui s'inclinèrent devant leur génie. Comparée à celle des philosophes, nous pouvons dire que leur vie fut assez douce et heureuse. Qu'il nous suffise de rappeler les noms de Sophocle, Virgile, Pétrarque, Raphaël, Titien, Rubens, Racine, Mozart. Ceux-là n'ont pas eu besoin, comme Socrate ou Galilée, d'en appeler au verdict de l'avenir.

Nous n'ignorons pas que beaucoup d'artistes, en cette vie, souffrirent cruellement, mais ce n'est pas la société qui fut responsable de leur malheur : c'est à leur propre génie, trop inaccessible, qu'ils devaient s'en prendre, à leur idéal trop élevé, aux circonstances, parfois à leur caractère ombrageux et à leur grande âme orgueilleuse. Il est vrai que le génie est un don fatal qui isole le grand homme de ses

contemporains, et sa grandeur même le désigne aux regards de ceux que l'inégalité fait souffrir d'une éternelle tristesse. H. Heine a bien dit que « Lilliput est partout où un grand homme tombe au milieu des petits hommes infatigables à le tourmenter » On a souvent remarqué qu'une sensibilité maladive distingue beaucoup d'artistes, Lucrèce, Rousseau, Swift, Byron, Michel-Ange, Berlioz, Leopardi. Que les artistes souffrent silencieusement et qu'ils se rongent le cœur, comme Bellérophon, mais qu'ils se laissent toucher par l'admiration naïve de leurs adorateurs.

L'erreur de Vigny fut de croire à une antipathie naturelle entre l'art et le pouvoir : cette antipathie n'existe qu'entre le pouvoir et les philosophes. La misère des Chattertons inconnus ne peut prévaloir contre la renommée de milliers d'artistes comblés de gloire et d'honneurs. Si nous voulons être justes, comparons la vie brillante et heureuse des artistes à la longue misère des philosophes.

## VI

### Le Martyrologe.

A ceux qui lui vantaient les hommes et les richesses que l'on peut acquérir par la science, Descartes répondait que « son genre d'étude n'était propre qu'à faire des gueux et à s'attirer des ennemis, et que pour travailler à sa fortune, il fallait écrire et parler selon les préjugés du vulgaire et non entreprendre pour les combattre ». Renan, dans l'*Avenir de la Science*, exprime une pensée analogue.

A Athènes même, qui sut pourtant concilier mieux qu'aucune autre ville la philosophie et l'art, les philosophes furent souvent inquiétés et parfois payèrent de leur vie l'audace avec laquelle ils attaquaient les préjugés de leur temps et les dieux de la cité. Une espèce d'inquisition, selon le mot de H. Weil, y sévissait contre toute pensée trop audacieuse. Rome se défia longtemps des philosophes. Un

jour vint, il est vrai, où la philosophie régna sur le monde avec Marc-Aurèle, mais ce fut le dernier triomphe de la sagesse païenne.

A peine le christianisme est-il devenu une tradition, une autorité, qu'il persécute la pensée libre. La lutte contre l'hérésie sera la grande tâche de l'Eglise assistée du pouvoir temporel. Ce n'est pas une fantaisie d'érudit ou de maniaque qui pousse saint Epiphane à faire l'histoire des sectes : ce dénombrement minutieux n'est pas un simple catalogue, mais une table de proscription. Les conciles ont fixé les principaux dogmes et la doctrine de l'intolérance s'impose de plus en plus. Saint Thomas d'Aquin, plus rigoureux que saint Augustin, estime que l'hérétique doit être mis à mort à plus juste raison que le faux-monnayeur. L'Inquisition pendant plusieurs siècles sévira contre les suspects.

Philosophes et savants sont confondus souvent avec les hérétiques. Les vrais croyants n'ont besoin que de foi et de charité pour aller au ciel. La science est inutile et même dangereuse : il s'en dégage on ne sait quelle odeur diabolique. Tout homme dont les connaissances dépassent la mesure commune est considéré comme un magicien en relation avec les puissances mauvaises : le pape Gerbert, Frédéric II, Michel Scot, Albert le Grand, Averroès firent un pacte avec le diable, comme le docteur Faust. Roger Bacon, qui ne dissimulait pas son mépris envers la tradition, fut emprisonné. La philosophie d'Aristote ne s'introduisit pas sans une longue résistance dans l'enseignement scolastique. Un concile condamna le célèbre Abélard au silence.

L'intolérance ne disparut pas avec la Réforme. Les pays catholiques se défendirent des nouvelles doctrines par les supplices. Les Protestants d'Allemagne, de Genève, de Hollande et d'Angleterre ne se montrèrent pas moins intolérants que leurs ennemis. Une intolérance aussi générale ne pouvait manquer de s'en prendre à tous les esprits libres et indépendants, Estienne, Ramus, Servet, Giordano Bruno, Galilée.

Jusqu'au XVIe siècle, la philosophie et la science, pour ne pas éveiller les défiances du pouvoir, durent prendre le masque de la servitude, dissimuler jusqu'à leur nom, se faire les « servantes » de la théologie. La science qui échappait à la persécution ouverte ne pouvait du moins éviter le mépris qui s'attachait aux sorciers et aux alchimistes. Par une conséquence curieuse, beaucoup de savants prirent d'eux-mêmes cette fausse opinion que le vulgaire se faisait d'eux. Ils eurent de leur propre science la même idée chimérique et mystérieuse que la foule, ils recherchèrent la pierre philosophale et, flatté de cette puissance diabolique qu'on leur attribuait, leur orgueil se fit le complice de ces égarements. Jusqu'au XVIIe siècle, la science fut ainsi souvent confondue avec la magie, de même que la philosophie l'était avec le « libertinage ».

Mais la pensée philosophique ne produisait pas que ces fruits douteux. Peu à peu, avec Copernic, Kepler, Newton, Bacon, Pascal, Leibnitz, la science et la philosophie, par la grandeur de leurs découvertes, s'imposent au respect de la foule et du pouvoir. La pensée libre doit encore s'entourer de précautions pour ne pas effaroucher les traditions établies. Toute la réserve de Descartes n'empêche pas les théologiens de Hollande de s'ameuter contre lui, ils veulent brûler ses livres. Spinoza est chassé d'Amsterdam par les rabbins.

Pourtant, le prestige de la science et de la philosophie, au XVIIIe siècle, devient irrésistible. On dirait une nouvelle puissance qui s'élève en face de l'art, c'est une séduction nouvelle qui s'empare des intelligences et menace d'en chasser le vieux charme. Au siècle de Buffon, Linnée, Cuvier, Laplace, Franklin, Lavoisier, l'enthousiasme scientifique, que Taine a rappelé en des pages impérissables, révèle le grand changement qui s'est fait dans l'esprit humain. Les séductions de l'art sont en voie de s'effacer devant la « nouvelle idole ».

Un siècle de lutte patiente sera nécessaire encore pour

amener ce succès éclatant. Il est vrai que le pouvoir semble se laisser séduire à son tour aux merveilles de la philosophie et renoncer à ses maximes séculaires. On le voit protéger les philosophes et proscrire les Jésuites. Des princes autocrates, Catherine, Frédéric, Joseph II, se font les élèves des novateurs. En vérité, ils jouent avec le feu, et une illusion semblable leurrait les philosophes qui se tournaient vers le « despotisme éclairé ». Entre le philosophe et le monarque, il ne s'agissait pas d'une collaboration intime, naturelle, comme celle qui unissait Auguste et Virgile, Léon X et Raphaël, Racine et Louis XIV, mais d'une rencontre éphémère, paradoxale. Voltaire, chassé honteusement de Potsdam, est le symbole de ces mariages contre nature.

En fait, l'histoire du siècle des « lumières » est le récit d'une longue proscription des philosophes. On a pu dire, sans exagération, que les neuf dixièmes des écrivains au xviiie siècle souffrirent de la part des gouvernements l'exil, la prison ou la suppression de leurs ouvrages. Cette situation justifie les ruses et parfois les mensonges, les hypocrisies des philosophes, leurs allures de conspirateurs, les détours de l'encyclopédie. La lutte à ciel ouvert leur était interdite.

C'est ainsi qu'ils furent amenés à raconter des histoires, comme jadis Platon, pour faire accepter leurs doctrines. Aux privilégiés de l'ancien régime, ils surent peindre le nouveau sous des couleurs si riantes que, l'imagination et le cœur une fois séduits, la raison adhéra sans peine. La philosophie du xviiie siècle ne se présenta pas sous les aspects abstraits et sévères qui la rendent si rebutante à tous ceux qui ne sont pas géomètres, mais avec toutes les grâces du peintre, les merveilles du conteur, et quelque chose aussi du mystère attirant qui entraînait les curieux au banquet magique. Ainsi les artistes préparèrent les esprits à la Révolution et la cause de la tradition fut définitivement perdue le jour où l'art devint philosophe.

## VII

## Deux Devins pour le Sphinx.

Que va devenir après 1789 l'opposition entre les artistes et les philosophes ? La Révolution va-t-elle élargir encore le fossé qui les sépare ? Une des conséquences des circonstances historiques nouvelles, c'est que l'art sera moins « protégé » et la philosophie moins surveillée, encore que les pouvoirs n'aient pas abdiqué leur droit de contrôle. La Révolution, en définitive, paraît avoir favorisé la philosophie et la science plus que l'art qui, nous l'avons vu, se nourrissait de la tradition, tandis que la démocratie se tourne de préférence vers le savant : il remplace tous les préjugés qu'elle a perdus, il répond à toutes ses espérances. Que vont faire les artistes en ce monde qui leur appartenait et menace de leur échapper ? Vont-ils lutter désespérément pour défendre le passé, se fieront-ils toujours à ces séductions, jadis irrésistibles, qui semblaient correspondre à un besoin essentiel et mystérieux de notre nature ?

L'artiste est un trop bon magicien pour ignorer l'art des métamorphoses. Nous l'avons vu patriote en Grèce et à Rome, chevaleresque et chrétien au moyen âge, païen et somptueux au temps de la Renaissance, monarchiste sous Louis XIV, nous le retrouvons révolutionnaire en 1830. Lui aussi dénonce la tradition et se réclame de la liberté : la Préface de *Cromwell* demande l'émancipation de l'artiste à l'égard des règles surannées et, comme Rousseau, ne reconnaît pour maître que la nature. Le caractère révolutionnaire ne se marque pas moins dans la vie des artistes que dans leurs programmes. Tous aiment l'aventure, l'agitation et l'éclat, parfois le scandale, Byron, Hugo, Berlioz, Chateaubriand, Musset, G. Sand. Ils ont le « mal du siècle ». L'inquiétude et le trouble de la Révolution est en eux.

En réalité, on n'avait jamais subi aussi profondément la séduction du passé. Le rouge que ces jeunes enthousiastes arboraient en 1830, ce n'était pas l' « infâme rouge » des jacobins et des montagnards de 93, le rouge de la révolution, mais la pourpre royale, le manteau somptueux des seigneurs. De même que les romantiques allemands, c'est le passé que séduisait W. Scott et Byron, Delacroix et Hugo, Chateaubriand et Flaubert, et aussi Michelet, H. Heine et Wagner, comme il séduira plus tard A. France, Barrès et Loti. Beaucoup se croyaient très « avancés », mais on les surprenait en adoration devant les cathédrales et les légendes. Dans le temps où les ingénieurs construisaient des chemins de fer, les romantiques découvraient la richesse infinie de l'histoire, ils faisaient revivre les plus vieilles traditions de l'humanité.

Ce sont les artistes et les poètes qui ont introduit dans la société moderne le goût de l'histoire : c'est par là que la tradition reprit son empire sur ce siècle inquiet et mobile qui lui échappait. La séduction du passé, après s'être exercée sur les artistes, s'est fait sentir sur les historiens et les érudits : c'est la lecture des romans et des poésies romantiques qui décida leur vocation, les plus grands d'entre eux l'ont reconnu. La philosophie et la science pénétrèrent, il est vrai, dans l'histoire, et lui donnèrent parfois cet aspect critique, négatif et destructeur qu'elle prit chez Dodwell, Wolf, Niebuhr, Strauss, Fallmerayer, Pais et leurs émules. Mais, en définitive, la tradition l'emporta. L'étude de l'histoire, bien loin de la diminuer, l'enrichit sans cesse de nouvelles civilisations, c'est avec amour que les historiens se penchèrent sur les cadavres et les ruines des peuples. Les savants du XVII^e^ siècle parlaient avec moins de piété et de ferveur de la Grèce, de la Palestine, des légendes et des cathédrales que les libres penseurs de notre temps. Or, cette « maladie historique », que des philosophes clairvoyants ont amèrement reprochée au XIX^e^ siècle, est le résultat direct de l'influence poétique.

La tradition chantée par les poètes, enrichie par les historiens, semble pourtant de plus en plus impuissante à fournir à l'homme le secret de ses destinées. Savants et philosophes se sont résolument tournés vers l'avenir. Nous avons vu les artistes romantiques, si engagés qu'ils fussent dans les vieilles séductions, subir le trouble des temps nouveaux. Artistes et philosophes, si longtemps séparés, semblent se rejoindre dans une communauté de préoccupations et d'espérances. Les uns et les autres tournent autour du secret et cherchent à résoudre l'énigme du Sphinx.

Les prétentions des artistes ont grandi dans le temps même où leur règne a été menacé. On les insulterait gravement si on les traitait en « amuseurs ». Dans un grand nombre de préfaces et même d'ouvrages théoriques, beaucoup d'entre eux ont proclamé le grand rôle qu'ils assignent à l'art dans la société : la mission et le sacerdoce du poète fut l'un des thèmes préférés de Vigny, Hugo et Wagner. Les plus grands artistes du XIX[e] siècle affichent une doctrine politique ou sociale. Lorsqu'ils n'ont pas de système original, ils empruntent leurs formules à la philosophie et à la science : le pessimisme, l'évolution, le déterminisme, le progrès tour à tour les inspirent. Le mystère de nos origines et de nos destinées les hantent. Ils vont jusqu'à prendre parti dans les controverses contemporaines. Ces tendances philosophiques et sociales, si sensibles dans la poésie, le roman, le théâtre, ne le sont guère moins dans les arts plastiques et la musique, chez Rodin, Beethoven et Wagner. Certains veulent rivaliser avec la science elle-même, Balzac et Zola.

Les efforts des artistes modernes pour se rapprocher de la science et de la philosophie n'ont pas réussi à adoucir l'intransigeance des savants et des philosophes, dont la majorité reste défiante ou hostile. Les objections des philosophes subsistent toujours : comme au temps de Platon, Descartes et Rousseau, l'art se voit condamné au nom de la vérité et de la morale. L'artiste, aux yeux de Proudhon,

de Tolstoï, de Nietzsche, est un comédien, un charlatan, quand il n'est pas un corrupteur. L'art, par sa puissance même, sa séduction mystérieuse, a pour effet de maintenir l'homme sous l'empire de ses inclinations ataviques plus ou moins grossières. Il s'adresse à la partie inférieure de l'homme, la sensibilité, et retarde la civilisation en y maintenant les vestiges du passé. L'art paraît aussi de plus en plus en contradiction avec la science moderne, la démocratie et le progrès.

Les philosophes rêvent d'un temps idéal où la nature domptée n'aura plus d'influence appréciable sur le cours des choses humaines, et d'où l'histoire sera bannie. Mais l'art repose toujours sur l'histoire et la géographie, il ne peut pas plus se détacher du passé qu'il ne peut s'arracher à la nature. L'artiste se sent étranger dans le monde « futuriste », auquel manquent par trop les « vanités » et les séductions d'antan.

## VIII

### Shiboleth.

A la recherche d'un caractère distinctif, d'un « shiboleth » séparant les artistes et les philosophes aussi rigoureusement que l'étaient les gens de Galaad et d'Ephraïm, parmi tant de signes dont nous surprenons la manifestation au cours de l'histoire, il en est un auquel nous devons nous attacher de préférence, car il nous sert de pierre de touche. Ce signe, ce shiboleth, c'est la séduction du passé que subit l'artiste et contre laquelle le philosophe proteste de toutes ses forces. Autour de ce caractère, tous les autres viennent se grouper et il les explique tous. L'artiste se laisse séduire à tous les pièges du souvenir et de l'imagination, le philosophe n'obéit qu'à la raison. L'un est conservateur et l'autre révolutionnaire.

Cette opposition fatale, nous l'avons montrée entre deux

groupes d'esprits. Mais il est une autre lutte, non moins ardente, qu'il faudrait décrire aussi, une lutte intérieure, qui se passe dans l'âme des individus.

Nous savons très bien à quelle armée appartiennent Virgile, Raphaël, Racine, et de même nous n'hésitons pas sur le parti de Descartes, Spinoza ou Proudhon. Mais lorsqu'il s'agit de classer saint Augustin, Pétrarque, Léonard de Vinci ou Goethe, Michelet et Renan, Hugo et Wagner, nous sommes plus hésitants : nous nous demandons sous quelles enseignes ils se sont battus et quelle était la cause dont ils désiraient le triomphe. Artistes ou philosophes ?

C'est alors qu'intervient notre merveilleux Shiboleth. Il nous apprend que la bataille se poursuit dans l'âme de ces grands génies et il nous en donne l'énigme. Les contradictions s'expliquent : artistes dans la mesure où ils restaient fidèles au passé, ces grands hommes étaient philosophes toutes les fois que la pensée de l'avenir les tourmentait.

PAUL PERRIER.

# L'ASSIMILATION DES ÉTRANGERS

—

Le problème des étrangers et ses multiples faces préoccupent de plus en plus l'opinion française. Nous trouvons l'écho de ces préoccupations dans l'avalanche d'articles qui, depuis quelques mois, s'est abattue dans les colonnes de tous les journaux, sans distinction de partis. Tantôt, c'est la question de l'immigration de la main-d'œuvre étrangère, de jour en jour plus abondante, qui inquiète à juste titre nos compatriotes, tantôt ce sont les méfaits d'une tourbe d'indésirables, et généralement on est unanime à réclamer un contrôle plus sérieux des étrangers résidant dans notre pays.

Les études que j'ai consacrées ici même à cette brûlante question des étrangers (1) et à la politique que nous devons envisager à leur endroit ont eu une grande répercussion en France et au dehors, surtout en Italie dont les nationaux, depuis que l'Amérique du Nord a contingenté par nationalité le nombre des immigrants, ont de plus en plus propension à venir travailler en France.

M. Concettino Pettinati dans la *Nazione* de Florence (2) et la *Stampa* de Turin (3), M. C. G. Sarti dans la *Tribuna* (4) ont cherché à combattre par l'ironie les arguments que j'invoquais en faveur d'une solution du problème conforme aux intérêts français.

> M. Ambroise Got, conclut ce dernier, doit être comme ces chauves qui, après avoir étudié et expérimenté tous les remèdes

(1) Cf. *Mercure de France* du 15 août 1922, du 1er août 1923 et du 15 août 1923
(2) 4 septembre 1922.
(3) 6 septembre 1922.
(4) 22 août 1923..

pour faire repousser leurs cheveux, à seule fin de faire croire qu'ils en ont quand même, s'achètent un beau jour une perruque.

Selon M. Sarti, l'assimilation des étrangers ne serait donc qu'une perruque propre à dissimuler un tant soit peu notre calvitie, c'est-à-dire notre infécondité, mais incapable d'y remédier.

Je veux bien admettre que l'assimilation des étrangers, que j'ai prônée, n'est pas un remède souverain contre la diminution ou la stagnation de notre population. Je n'ignore pas que ce n'est là qu'un palliatif et, au demeurant, je me suis évertué, dans la mesure de mes moyens, à établir les causes et les remèdes de la dénatalité. L'assimilation des étrangers n'est qu'un remède entre cent...

Mais, si j'insiste sur l'emploi de ce remède, c'est parce que nous l'avons à portée de notre main, non seulement que nous pouvons en faire usage immédiatement, que, dans une certaine limite, il serait efficace, mais encore qu'il y a urgence à ce que nous trouvions une solution au problème que pose la présence sur notre sol de deux millions d'étrangers. Et loin de diminuer, ce chiffre s'accroît tous les jours, ainsi que l'attestent les statistiques hebdomadaires que publie dans le *Journal officiel* le ministère du Travail.

Au recensement de 1921, la France comptait 1.550.000 étrangers. Tous les ans, l'excédent des entrées de travailleurs étrangers sur les sorties se chiffre par 180.000 à 200.000. Et dans ces données, ne l'oublions pas, ne sont compris que les travailleurs manuels, recrutés en vertu du règlement de notre service d'immigration. On ne peut donc être taxé d'exagération en évaluant au bas mot à deux millions le nombre des étrangers que nous hébergeons. D'après les indications de la Préfecture de la Seine, Paris et sa banlieue seuls en recèlent plus de 400.000 ! Au 31 décembre 1922, on en dénombrait 233.820, *domiciliés* dans le département de la Seine : 169.527 dans les murs de Paris, 64.293 dans la banlieue. En tenant compte de

la population étrangère flottante, le chiffre actuel de 400.000 n'est sûrement pas en dessous de la vérité.

Près de 4.000 étrangers, exactement 3.922, filles et garçons, ont été inscrits à la rentrée d'octobre 1923 pour suivre les classes des écoles communales de la seule Ville de Paris. Il serait intéressant de savoir combien ils sont dans toutes les écoles de la capitale, privées et secondaires. Ces 3.922 enfants appartiennent à 32 nationalités différentes. Toutefois on peut y discerner trois gros bataillons : le contingent italien fort de 1.017 unités, le russe avec 656 enfants, exceptionnellement élevés à Paris, et le Polonais avec 601. Suivent la Roumanie, le Levant, la Belgique et l'Espagne qui sont respectivement représentés par environ 250 écoliers.

Or, la population française s'est accrue en 1920 de 159.079 unités, en 1921 de 117.023, et 1922 de 70.579 et dans les trois premiers trimestres de 1923 de 78.451. Ceci revient à dire qu'à un accroissement normal de notre population de 425.000 âmes, nous devons opposer une augmentation anormale, par voie d'immigration ou d'infiltration, d'au moins 600.000 à 700.000 étrangers.

Pouvons-nous demeurer impassibles, les bras croisés, en face de cette inondation ? Devons-nous assister sans mot dire, sans chercher aucune solution, à l'invasion du sol français, à la pénétration « pacifique » de nos voisins prolifiques, dont d'aucuns avouent sans vergogne des buts impérialistes ?

Pour certains publicistes français, la solution du problème est extrêmement simple : elle consiste à barricader nos frontières et à arrêter ainsi, automatiquement, l'invasion étrangère. Cette solution n'a qu'un défaut, à vrai dire, capital : à savoir qu'elle est inconciliable avec notre essor économique. Jamais la France ne pourrait relever ses ruines, ni parer à la désertion de ses campagnes, à la pénurie de main-d'œuvre de ses usines, qui est une conséquence de la guerre, sans avoir recours à l'appoint

d'auxiliaires étrangers. L'immigration est pour nous une condition de notre renouveau, c'en est même une condition vitale.

Il faut donc que nous ayons une politique d'immigration, une politique qui veille à l'introduction en France d'éléments *désirables* et *assimilables* et qui ensuite contrôle l'établissement en France et l'activité de ces éléments. Dès l'abord, notre Office d'immigration devrait donc comprendre deux sections : une section de recrutement à l'étranger avec des agents et des médecins délégués dans les pays d'émigration et attachés à nos consulats, en deuxième lieu, une section de contrôle chargée de suivre l'immigrant en France.

Un remarquable progrès a été réalisé dans la coordination des services des divers ministères intéressés au recrutement de la main-d'œuvre étrangère. Il existe en effet, depuis quelques années, une Commission interministérielle permanente de l'immigration qui fonctionne sous la présidence effective du Directeur des affaires administratives du ministère des Affaires Étrangères avec la collaboration d'un jurisconsulte expérimenté.

Mais la vigilance de cette commission, qui examine le problème de l'immigration sous ses nombreux aspects, s'arrête au recrutement des manuels étrangers. Dès leur entrée en France, elle se désintéresse de leur sort et les laisse libres de s'occuper où ils veulent et comme ils veulent, quand ils ont rompu leur premier contrat de travail.

Il en résulte que beaucoup d'indésirables, qui se font embaucher comme ouvriers par nos agents d'immigration, à peine arrivés en France, trouvent facilement un prétexte pour résilier leur engagement et se livrent à des besognes plus lucratives et moins avouables. Nombre de Juifs polonais, des moins assimilables, ont réussi ainsi à tromper notre vigilance et à pénétrer en France.

Un vœu que la section de la Société d'agriculture des

Ardennes vient d'émettre caractérise bien la situation des employeurs agricoles désarmés en face de la désertion des auxiliaires étrangers qu'ils ont eu tant de peine à se procurer. Ce vœu demande que les ouvriers agricoles étrangers, introduits en France à ce titre, soient obligés, *sous peine d'expulsion*, de rester à la culture ; que, pour assurer l'exécution de cette obligation, le livret de travail soit sérieusement tenu et indique avec exactitude les dates d'entrée et de sortie chez chaque employeur ainsi que la profession de celui-ci.

Le rôle de la Commission de contrôle serait donc de rechercher tous les ouvriers étrangers en rupture de contrat et de dépister tous les indésirables qui grouillent dans les grandes villes : à Marseille, à Lyon, à Strasbourg et à Paris, et à les expulser sans égard. Autant nous devons témoigner de ménagements pour le travailleur étranger qui gagne honnêtement sa vie sans concurrencer nos nationaux, autant nous devons être impitoyables pour la lie de gens sans aveu : Balkaniques, Sémites et Levantins qui viennent planter leur tente chez nous et dont les moyens d'existence sont presque toujours suspects. Signalons, en particulier, tous ceux qui se sont abattus sur la capitale pour y spéculer sur la baisse du franc, après avoir contribué à ruiner le mark polonais, la couronne autrichienne et le mark allemand. Un grand coup de balai s'impose et, à cet égard, nos vues s'accordent parfaitement avec celles qu'a développées M[me] Henriette Charasson (1).

En dehors du courant immigratoire des travailleurs manuels, qui est soumis à certains règlements, il est manifeste qu'un grand nombre d'étrangers, qui ne sont pas des manuels, viennent s'établir chez nous, attirés par notre prospérité, par la situation favorable de notre change (pour les pays à change élevé) et aussi par la douceur du climat et les conditions d'existence avantageuses. Vis-

(1) Cf. *Les Lettres* du 1er octobre 1922.

à-vis de ces étrangers de plus en plus nombreux, il faut également que nous ayons une politique, une *Fremdenpolitik*, , analogue à celle de la Suisse, de la Grande-Bretagne, qui possède son Alien Bill ou Charte des étrangers, des Etats-Unis et d'autres pays. Le permis de séjour provisoire peut être accordé facilement, le permis de séjour *permanent* ne devra être concédé qu'à bon escient, après une enquête minutieuse portant sur la moralité, les antécédents politiques du postulant, sur ses moyens d'existence et, le cas échéant, sur la façon dont il entend subvenir à ses besoins. Il ne faut pas que des étrangers viennent disputer leurs places à nos nationaux, que les instituts financiers soient envahis par des étrangers et que des administrations publiques françaises,— comme cela se pratique, hélas ! — puissent employer des ressortissants étrangers au grand détriment de la main-d'œuvre nationale, et au mépris des droits sacrés des anciens combattants.

Voilà un deuxième champ d'action tout indiqué pour la Commission de contrôle.

En résumé, notre politique d'immigration devrait s'inspirer des principes suivants :

1° Ne recruter pour l'émigration que des éléments sains, désirables et assimilables ;

2° Écarter impitoyablement tous les éléments pouvant porter préjudice à la santé de la race et au bel équilibre du peuple français, qu'ils soient de qualité physique ou morale inférieure, ou qu'ils soient, par leur race ou leur religion, complètement inassimilables ;

3° Repousser également tous les éléments dont la présence pourrait porter un dommage économique quelconque à nos ressortissants.

En somme, l'intérêt national, et uniquement le souci de cet intérêt, devrait être à la base de notre politique d'immigration.

§

Il existe au ministère du Travail un service de la main-d'œuvre étrangère. Ce service devrait être transformé de fond en comble, élargi, doté d'attributions plus vastes. Ce devrait être le service de *placement* de la main-d'œuvre étrangère, auqu l il incomberait non seulement de distribuer, au prorata des besoins, les auxiliaires étrangers sur tout le territoire, mais aussi d'étudier et de mettre en œuvre toutes les possibilités de colonisation intérieure.

Nous avons énoncé le principe que nous ne devons admettre et favoriser que l'immigration d'individus dont la présence, loin de porter un préjudice économique quelconque à nos nationaux, ne doit être que profitable au pays.

Quelles sont les catégories de travailleurs dont nous avons besoin ? L'industrie et l'agriculture nous répondront qu'il leur faut des mineurs, des ouvriers de fabrique et des auxiliaires agricoles. C'est justement le rôle du Service de la main-d'œuvre étrangère que de leur en fournir.

Toutefois, en dehors de cette dévolution, ce service devrait examiner les conditions de repeuplement de la campagne, en particulier de certains départements ruraux dont la population, nous l'avons démontré dans nos précédentes études, a baissé d'un tiers ou davantage en moins de cinquante ans. Dans ces départements, nombreux sont les domaines abandonnés, les terres en friches. La politique du retour au sol devrait être l'une des grosses préoccupations de nos dirigeants. Ainsi que je l'ai déjà dit, parallèlement à une réforme de notre code successoral qui s'impose, il y aurait lieu de procéder à l'expropriation, au bénéfice de l'État, des domaines ou des champs en jachère depuis un certain nombre d'années et que les propriétaires, en dépit de plusieurs avertissements, persisteraient à laisser en cet état.

Ces terres seraient distribuées gratuitement à des familles nombreuses françaises, qui jouiraient naturellement d'un droit de préemption, à charge pour elles de les mettre en culture. Un transplantement de souches vigoureuses de Bretons, de Flamands, de Picards et d'Alsaciens, dans les départements dépeuplés du Midi, qui ne sont pas les moins pauvres, ne pourrait aboutir qu'à d'heureux résultats. Pour s'en convaincre, il suffit d'étudier les résultats fournis par la colonisation alsacienne en Algérie après 1870.

Néanmoins il est douteux que cette greffe suffise à combler le déficit de nos campagnes. Il faudra donc avoir recours à la colonisation étrangère. Comment cette colonisation pourra-t-elle avoir lieu ?

Tout d'abord, un privilège d'acquisition serait donné à tous les agriculteurs d'origine étrangère, nationalisés français à la suite d'un mariage avec une Française. Il est évident que cette acquisition devrait comporter l'obligation de séjour sur la terre pendant une durée que l'on pourrait fixer au minimum à dix ans.

En deuxième lieu, ne pourraient acquérir des terres que des agriculteurs naturalisés français, justifiant donc d'un séjour d'au moins trois années dans le pays, répondant d'une excellente moralité, et autant que possible pères de familles nombreuses.

Nous ne sommes nullement partisans, comme on nous l'a fait dire, de la colonisation de la France par des étrangers, mais bien par des Français, et, à défaut de Français, par des étrangers *naturalisés français*, de préférence par ceux qui ont épousé une Française. Une stipulation de ce genre, croyons-nous, encouragerait de nombreuses unions et combattrait, dans une certaine mesure, la crise de la nuptialité qui est une conséquence de déséquilibre entre les deux sexes, résultant de la guerre.

Notre politique d'immigration doit donc se doubler

d'une politique de colonisation à longue échéance qui préparera d'un côté le rétablissement d'une juste et saine proportion dans la répartition de notre population entre les villes et la campagne, de l'autre l'assimilation définitive et complète de l'élément étranger.

§

Car ces postulats que nous formulons sont également motivés par un deuxième ordre de préoccupations : l'assimilation des étrangers fixés sur notre sol de façon définitive. Notre politique d'immigration serait incomplète si elle n'avait pour arc-boutant et pour fin dernière une politique d'incorporation.

Or, un gouffre s'est creusé entre l'immigration des étrangers et leur incorporation. Alors que, en 1922, l'immigration s'est soldée par un excédent de 180.000 têtes, qu'en 1923 elle ne sera guère inférieure à 200.000, le nombre des individus ayant acquis la qualité de Français, (en défalquant les pertes par déchéance) n'est que de 9.670 en 1921 et de 16.451 en 1922. Nos errements ne s'étant pas modifiés, il est à prévoir qu'en 1923 les résultats seront sensiblement les mêmes que l'année précédente.

A quoi faut-il attribuer cette disproportion énorme entre le nombre des immigrés et celui des absorbés ? Au fait qu'à vrai dire nous n'avons pas de politique d'assimilation, qu'aucun organisme spécial, complétant la Commission de contrôle, dont nous avons ébauché le rôle, n'existe pour faciliter aux étrangers, dignes de devenir Français, l'acquisition de notre nationalité, au besoin pour les y inviter, les y pousser, en leur montrant tous les avantages qui résulteraient pour eux de leur naturalisation.

Nous continuons à considérer la naturalisation comme une faveur, alors que nous devrions la regarder comme

une nécessité ; tout en nous entourant, cela va sans dire, des garanties indispensables à notre protection.

La naturalisation fait partie des attributions du Garde des Sceaux. Elle devrait être l'un des rouages de l'Office d'immigration ou, pour mieux m'exprimer, d'un ministère spécial qui s'occuperait de toutes les questions démographiques : le ministère même du Repeuplement.

Le droit d'option à la majorité pour les étrangers nés sur notre sol est loin de donner les résultats que nous aurions le droit d'escompter. C'est ainsi qu'en réponse à une question de M. René Figuet, le préfet de la Seine vient de publier un état signalant pour l'ensemble de son département le pourcentage des fils d'étrangers qui, ayant atteint l'âge du service militaire, ont, ces dernières années, opté pour notre nationalité.

Pour la classe 1921, sur 30.500 inscrits on ne comptait que 316 optants, soit 1,04 0/0; pour la classe 1922, sur 31.118 on a enregistré 568 options, soit 1,82 0/0 ; pour la classe 1923, sur 30.560 inscrits il y a eu 534 options, soit 1,76 0/0.

Ces chiffres, par rapport à la densité de la population étrangère dans l'Ile de France, sont dérisoires. Il convient que nos législateurs accélèrent le mouvement d'option et cela en prenant des mesures rigoureuses à l'égard des jeunes gens qui, par intérêt ou par égoïsme, après avoir bénéficié de tous les bienfaits de la vie de la nation, de nos écoles, de notre civilisation, de tout l'acquis de plusieurs siècles d'histoire, refuseraient d'en assumer les charges et les devoirs. A notre avis, un arrêté d'expulsion devrait pouvoir frapper tous ceux qui opteraient en faveur de leur pays d'origine. Il ne serait qu'équitable de les renvoyer à la patrie de leur choix !

Les délais de la naturalisation devraient être abrégés, les frais diminués et les formalités simplifiées. Cependant, afin d'éviter des mécomptes, tout naturalisé serait soumis à une période d'observation d'une dizaine d'années

pendant laquelle il ne serait capable d'exercer aucune fonction élective et sa naturalisation pourrait être abrogée en cas d'indignité.

Il appartient également à nos législateurs de trouver des moyens propres à contrecarrer les efforts des pays d'émigration qui unifient leur politique d'émigration et harmonisent leur action en vue non seulement de protéger leurs ressortissants, mais d'empêcher leur dénationalisation. Mentionnons, parmi ces efforts, la multiplication des consuls ou agents étrangers, l'extension de leurs attributions, le droit d'association entre étrangers, le régime scolaire, etc. Il est incompréhensible que le gouvernement français ait toléré sur son territoire la formation de *fasci* nationalistes italiens.

Il est évident que de plus en plus les questions de l'émigration ouvrière doivent être envisagées sous l'angle d'une politique nationale d'assimilation, car les avantages concédés, un peu imprudemment peut-être, par certaines conventions de 1919, ne peuvent que favoriser l'action des autorités étrangères et gêner la situation des éléments étrangers qui veulent se fixer en France et se naturaliser.

Ainsi que le reconnaît loyalement le premier Rapport de la Commission des Réformes (1), faute d'un organe d'exécution suffisant, la politique française n'arrive pas à prévenir les empiètements des autorités étrangères, celles-ci tendant à adjoindre à leurs consuls des agents spécialisés, à grouper leurs ressortissants sur notre territoire, à s'interposer à tout instant entre eux et les autorités françaises et même entre eux et les particuliers français.

Malgré ses efforts le Service de la main-d'œuvre du ministère du Travail ne dispose pas d'un personnel suffisant pour empêcher, par l'activité d'un certain nombre

(1) *Journal officiel* du 10 décembre 1923.

d'agents spécialisés et polyglottes, cette ingérence des autorités étrangères qui aboutit à une situation tout à fait paradoxale et nettement contraire à nos intérêts: la réalisation d'une politique d'émigration en France au lieu d'une politique d'immigration française.

Puisque notre faible natalité, ajoutée à l'effroyable saignée de la guerre, rend l'immigration absolument nécessaire, il importe que nous ayons une politique d'immigration à l'instar des Etats-Unis, à l'instar de l'Amérique du Sud, de l'Australie et, ne l'oublions pas, de la plus belle de nos colonies, l'Algérie, où, grâce à une sage politique d'assimilation, nous avons obtenu en cinquante ans des résultats merveilleux.

Pour la Tunisie, le Parlement a adopté une loi qui hâtera la naturalisation de nombreux colons étrangers établis à demeure dans le pays. Les conditions imposées aux candidats à la naturalisation, par les décrets de 1887, de 1889 et de 1910, étaient en effet si étroits que de 1891 à 1922, en plus de trente années, il n'a été accordé en Tunisie que 3.470 naturalisations, et encore sied-il de souligner que ce chiffre comprend : 1° les femmes et les enfants des naturalisés, 2° 387 naturalisations accordées en vertu de la loi du 5 août 1914 à des étrangers ou des Tunisiens qui ont contracté un engagement pour la durée de la guerre.

Le projet de loi qui a été ratifié par le Sénat, dans sa séance du 13 décembre dernier, sanctionne l'accord intervenu avec la Grande-Bretagne à l'égard des 15.000 Maltais, sujets britanniques, résidant dans le protectorat. Les enfants d'étrangers, nés dans la régence de Tunis de parents dont l'un lui-même y est né, deviennent automatiquement Français, à moins qu'ils ne déclinent cette qualité dès l'âge de 18 ans ou dans l'année suivant leur majorité. La faculté d'option,— et c'est là la grande concession de la nouvelle loi, — demeure donc entière.

Les étrangers qui justifient de trois années continues

de résidence soit en France, soit en Algérie, dans nos colonies ou nos protectorats, ou en Tunisie même, peuvent être nationalisés après l'âge de vingt et un ans accomplis. Ce délai est réduit à une année en faveur de ceux qui ont rendu à la France des services exceptionnels.

Les individus qui sont ou deviennent Français dans les conditions de la nouvelle loi sont astreints aux obligations militaires de leur *classe d'âge*, cependant avec le tempérament suivant qui est particulièrement important : les étrangers naturalisés français, sous réserve qu'ils conserveront leur domicile en Tunisie jusqu'à l'âge de trente ans, ne pourront être astreints à aucune obligation légale d'activité, lorsque, soit en déclinant la qualité de Français, soit en conservant leur nationalité d'origine, ils auraient bénéficié, en droit ou en fait, d'une exonération totale ou partielle d'obligation militaire (art. 13).

Cette réserve constitue une véritable prime à la naturalisation que nous aimerions voir étendue à notre législation française.

Cette loi, qui est le corollaire du décret du 8 novembre 1921, ne s'applique pas aux 85.000 Italiens résidant dans la Régence (1), quoique aucune clause ne le stipule. En effet, il résulte des conventions de 1896 que les Italiens conservent leur nationalité en Tunisie autant que les lois de leur pays le leur permettent. Ces conventions sont des conventions italo-tunisiennes qui ont été passées entre le bey et l'Italie. Il ne serait donc pas possible que la France, en sa qualité de puissance protectrice, légiférât au nom du bey et détruisît en même temps les accords que celui-ci a pu conclure sous ses auspices.

Il reste donc établi, d'après les déclarations mêmes du rapporteur de la loi au Sénat, M. Mazurier, et celles de M. Poincaré, que la nouvelle loi ne s'appliquera pas aux

(1) En 1921, sur une population européenne de 156.115 unités, on dénombrait 54.476 Français, 84.799 Italiens, 15.520 Maltais et 3.327 individus de diverses nationalités.

Italiens, tant que les conventions de 1896, qui se renouvellent par tacite reconduction tous les trois mois, resteront en vigueur.

Puisque c'est tout l'avenir de notre colonisation qui est en jeu, il serait indispensable, croyons-nous, de mettre ces conventions en harmonie avec le nouveau texte. La faculté d'option étant reconnue, l'Italie aurait mauvaise grâce à ne pas s'incliner.

La nouvelle loi apporte une innovation particulièrement heureuse, dont il convient de féliciter ses auteurs, en ouvrant toutes les portes de la naturalisation à l'élite intellectuelle de la Tunisie, c'est-à-dire à tous ceux qui possèdent un grade de l'enseignement secondaire, aux Tunisiens mariés à une Française, ou même à une Européenne, justiciable par conséquent de nos tribunaux; aux nombreux Tunisiens qui ont rendu de grands services à la France, par exemple à ceux qui sont venus se battre pour nous, et ils sont nombreux, puisqu'il y a en Tunisie plus de 10.000 mutilés de guerre ; aux sujets tunisiens qui ont été admis à contracter un engagement volontaire dans les armées de terre ou de mer.

Toutes ces naturalisations peuvent être prononcées après l'âge de 21 ans, lorsque les candidats ont justifié, s'il y a lieu, qu'ils savent écrire et parler couramment notre langue.

La loi sur la naturalisation en Tunisie présente de ce chef une importance capitale et sans doute l'époque n'est plus très éloignée où nous devrons songer à l'étendre au Maroc (1).

Il semble d'ailleurs que nous soyons en train de nous acheminer lentement sur la voie des grandes réformes en matière de naturalisation. Le texte nouveau du code civil relatif à la naturalisation apporte de grandes modifica-

(1) Il faudra également trouver un moyen pour assurer une représentation législative aux Français de ces deux protectorats.

tions aux articles 8 et 13 du code civil. Aux termes de ces dernières dispositions peuvent être naturalisés :

1° Les étrangers qui ont été admis à la jouissance des droits civils, après trois ans de résidence en France, ou dans un pays au gouvernement duquel la France participe comme membre de la Société des Nations.

Cette addition vise le Territoire de la Sarre.

2° Les étrangers qui peuvent justifier d'une résidence non interrompue pendant dix années, soit en France, soit en pays étranger, pour l'exercice d'une fonction conférée par le Gouvernement français.

3° Les étrangers admis à la jouissance des droits civils après un an de résidence, s'ils ont rendu des services importants, ou s'ils ont été attachés, à un titre quelconque, au service militaire dans les armées françaises.

4° L'étranger qui a épousé une Française, sous les mêmes conditions de résidence.

Nous ne pouvons qu'exprimer un vœu, c'est que ce projet de loi, qui a été déposé dès le 16 septembre 1919 et qui a subi depuis maints remaniements, soit enfin voté par le Parlement. Nous demandons à M. Louis Marin, qui est le père d'une proposition de loi dans ce sens (en date du 11 juillet 1920), d'en accélérer l'adoption, car, en vérité, ce dont il retourne, c'est la solution d'un problème vital pour la France.

§

En résumé, il faut rajuster ou refaire toute notre législation. Il faut surtout que nous coordonnions les multiples services dispersés dans tous les ministères (Affaires étrangères, Travail, Justice, Hygiène) qui s'occupent chacun d'une face du problème, et qui ne peuvent en voir l'ensemble. Nous avons réclamé la création d'un ministère du Repeuplement. L'une des attributions les plus importantes de ce ministère serait justement le

Service des étrangers qui devrait, à notre avis, embrasser les sections suivantes : 1° une section d'immigration, 2° une section de contrôle des étrangers, 3° une section de la main-d'œuvre chargée de distribuer équitablement les auxiliaires étrangers, 4° une section de colonisation et 5° une section d'assimilation.

Chacune de ces sections, travaillant sous l'égide du Directeur du Service des étrangers, préparerait la nouvelle charte dont le besoin se fait de plus en plus sentir. Pour créer ce service éminemment national, il suffirait de détacher de chaque ministère les compétences qui, jusqu'à présent, s'y livrent à un travail isolé, désordonné et souvent incohérent.

Nous réclamons donc pour la France une politique spéciale à l'endroit des étrangers qu'elle abrite, une politique rationnelle, et non pas une politique au jour le jour, souvent décousue et chaotique, au gré des événements quotidiens et des faits divers des gazettes. Nos facultés d'absorption sont notoires. Toute notre histoire en témoigne, mais, pour que nous n'ayons aucune indigestion à redouter, encore faut-il que nos législateurs et notre gouvernement se préoccupent de faciliter l'opération d'assimilation, au lieu de l'aggraver et de la compliquer par mille chinoiseries, par manque d'organisation ou par insouciance.

AMBROISE GOT.

# BALTASAR GRACIAN

—

Sous la domination inquiétante de Philippe IV, et du favori-maître, Comte-Duc d'Olivarès, celui-là survivant à celui-ci, l'Espagne subit une époque de tourments. Baltasar Gracian (1601-1658) vécut en ce temps-là.

Les exactions politiques désastreuses, les vicissitudes, les mauvais gouvernements, les pestes, les guerres, si elles labourent cruellement le corps de nos patries, y retrempent la valeur des caractères individuels. Ils y surgissent, dans la rigueur des temps, mieux que parmi la mollesse des longues satisfactions languissantes, les spéculations tranquilles, les plaisirs fades et les sentiments bénins des longues paix.

La dureté des destins est, pour les nations, ce que l'adversité du milieu social est pour l'individu; ils en sortent purifiés de toute lénitive chlorose. Cette observation vise, dans ma pensée, Gracian, et particulièrement l'aspect de son caractère parmi les persécutions de sa vie.

Baltasar Gracian naquit en 1601, à Calatayud, en Aragon. Sauf le temps de sa jeunesse, consacrée à l'étude, qui s'écoula à Tolède, et ses séjours à Madrid en 1640 et en 1642, il vécut dans cette province, où ses ouvrages furent publiés dans l'époque même où elle fut le plus déchirée, de 1637 à 1657.

Né d'une famille spirituellement acerbe, et religieuse d'état, Baltasar Gracian surgit, comme une ronce, de ce terrain propice.

A dix-huit ans, cette ronce accrocha une robe de Jésuite.

En plus du portrait fait après sa mort, pour glorifier et perpétuer sa mémoire au collège de Calatayud où il pro-

fessa, nous possédons sur sa personne un précieux document, un pamphlet, publié, en 1658, à Valence, contre lui. « L'auteur, qui l'avait certainement connu, écrit M. Adolphe Coster, lui appliquait mot pour mot le portrait que Gracian avait tracé de Momus, le type de la médisance; si l'on remarque qu'un certain nombre de caractéristiques ont été supprimées dans le pamphlet, d'autres ajoutées, on peut, je crois, en conclure que Gracian était petit (*hombrecillo*), frêle, voûté (*de espalda doble*) ; qu'il avait la vue basse, et portait des lunettes ; il était pâle (*robado de color*) et d'estomac délicat (*aliento insufrible, señal de entrañas gastadas*); enfin sa voix était sourde et sa parole précipitée (*su hablar es zumbir de moscon*). »

M. Coster a reculé devant la traduction littérale des deux derniers signalements, que voici : « Haleine insupportable, symptôme d'un estomac ruiné... sa parole est comme le bourdonnement d'une mouche. »

Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un haineux pamphlet, écrit contre lui beaucoup plus tard.

Du portrait de Calatayud, fait de souvenir après sa mort, il est prudent de retenir seulement les indications générales; par exemple l'aspect ascétique, et la petitesse de la tête dont on pourrait dire avec notre vieux dicton : Dans les petits pots...

Il devait regarder bien en face, mais pourtant de sorte semblant sans franchise ; les paupières entre-closes à l'extrême, obturant presque les glacis des parties intenses des deux globes, dont l'acuité du regard ne devait percer que dans des éclats échappés à surprise. Car, au travers de telles pupilles, les rayons d'acier ne devaient pouvoir agir, dans leur feu inquisitorial, que protégés d'être vus en action ; sinon, on eût trop connu que cet homme de Dieu était Satan lui-même.

La cellule, ni la règle, n'étaient de proportion à cet aigle au cœur de renard ; on le vit promptement.

Notre destin s'attache à nous avant que nous ayons acquis les facultés qui nous permettraient de le changer, ou de l'incliner, en conformité de nos aspirations propres enfin connues ; souvent notre discernement n'est averti que lorsque nous sommes déjà, et pour notre vie, dans sa main. Il ne nous reste alors que de réparer et de solidifier la barque qui nous porte, et de lui élever, au flanc, notre intelligente voile.

Le navire, où Gracian a été passager, fut la Compagnie de Jésus. Il monta, vers ses dix-huit ans, sur cette galère, dont la Règle fondamentale, l'Obéissance — l'abandon de la volonté — fut intenable pour lui. Enchaîné là pour toujours, il y montra figure de réfractaire. Tôt il accumula, en sa chimie morale intérieure, les raisons et le pouvoir pour en secouer ses épaules, sinon de fait, au moins dans un mépris secret, qui, lorsqu'il se crut assez fort, devint affiché avec insolence. Il entreprit, méthodiquement, une marche escobarde vers le monde raffiné de la culture intellectuelle, et vers le monde constellé de la Cour.

Pour cela, il se composa une éthique souple mais volontaire, ondoyante, prudente, partant sûre durant tout le temps qu'il s'y tint, avec, certainement, un fond ricanant. Il devait être insaisissable à cause de la trempe subtile et acérée de sa raillerie.

Les lieux et les sociétés où nous nous retrouvons, à notre âge mûr, sont ceux où nous portaient naturellement nos rêveries et nos désirs juvéniles. Il n'est pas hardi de prétendre que, dans les loisirs que lui laissaient les sérieuses et fructueuses études d'humanités, et particulièrement de latinité, Gracian, poussé d'ailleurs par l'esprit même de la Compagnie de Jésus, visait, pour son champ, le monde, et, dans le monde, la société la plus avertie et la plus brillante. Nul doute que Gracian prit en considération, et en s'en frottant les mains, que dans son habit ecclésiastique résidait une force mondaine, dont son intelligence, et ses facultés pourraient redoubler l'activité ambitieuse ; tandis

que son recueillement, ses méditations, son activité morale, y trouveraient la défense naturelle de ses replis éventuels, de ses retraites. En bonne balance, les inconvénients de la Règle de Loyola étaient compensés, pour ce Gracian spéculateur sur l'humanité, par les commodités pratiques d'approcher les hommes en la bonne posture de directeur des consciences, ou, tout au moins, de spécialiste éclairé dès l'abord, par choix et par métier, sur les détours des consciences.

Ainsi demeura-t-il, ou traversa-t-il après la Tolède de ses premières études, et la Calatayud de son noviciat, d'abord Huesca, où était le palais de celui qui fut son frère intellectuel mondain et son Editeur, le grand seigneur Lastanosa, entiché d'art et de lettres, parmi les plus distinguées compagnies de mêmes affinités intellectuelles; et le palais même du roi Philippe IV. De ces deux établissements il ne fut dispersé que par les devoirs de sa profession, vers Saragosse et vers Valence, notamment, où il fut tour à tour prédicateur ou Maître d'Écritures; ou bien par la guerre, où il se montra aumônier excitant et héroïque; et encore par la persécution et les exils que lui imposa le Père Goswin Nickel, Général des Jésuites, résidant à Rome, son Chef selon Dieu.

S'il fut un homme dont la composition était armée pour foncer dans les catacombes les plus reculées de la psychologie humaine, ce fut Baltasar Gracian.

Contraint à la prison disciplinaire par son destin, théoriquement avoué et consenti, mais pratiquement trahi, ce rat, aux dents envenimées d'un acide pénétrant, rongea toute sa vie les planches de son grenier pour en fuir vers le monde. Il y réussit par morceaux, mais y fut constamment pourchassé par ses supérieurs, jusqu'au jour où, d'un coup de trique bien asséné, le Général des Jésuites lui cassa la plume et les reins, comme on le verra tout à l'heure.

Qu'était-ce donc que cet ensoutané, calculateur intègre des sentiments de l'homme les plus cachés, qu'on vit sou-

dain, chez Lastanosa et à Madrid, vriller des yeux au crible implacable, parmi les réunions des meilleurs esprits de l'Espagne ? Rien moins qu'un homme affamé d'art et d'ambition, campé dans la soutane sombre comme dans le travestissement le plus commode à un homme comme lui, privé, sans doute, par particularité physiologique, des appétits sexuels, ou attaché par quelque truchement pratique mortel à la passion qui porte naturellement l'homme vers la femme, ou bien encore secret fornicateur dégagé à l'âme desséchée de connaissance.

Homme au coup d'œil sondeur, où la raillerie, toutes les délicatesses de la pensée, et les pires froids de l'intelligence vivaient de concert. Adroit flatteur des grands, mais seulement jusqu'à l'égalité acquise, ou l'ascendant établi. Au fond de lui un pouvoir de vérité critique était lové par la nature, ramassé mais souple, ardent mais retenu. Profond calculateur défensif et agressif de l'escrime intellectuelle et morale. Ardent aux généreuses disputes académiques, et aux constructions solides de l'art de penser; bref, mathématicien, jamais dépassé depuis, de la science de pénétrer les hommes; spectateur né de leurs morsures fratricides.

Son goût eût-il été de vivre toujours dans ces brillantes réunions de spéculateurs spirituels? peut-être de désir, mais certes point de la volonté plus profonde de sa nature. Car, sarcastiquement satirique, atrabilaire derrière un sourire de miel, son ambition courait vers une vie plus dramatiquement humaine qu'elle n'eût pu être dans la bibliothèque et le palais de Lastanosa, ni exclusivement en la compagnie de cet homme, il est vrai pourtant magnifique en toutes choses. Leur extrême amitié se conserva peut-être par tant de traverses qui les sépara.

Gracian visa la Cour et tâcha d'y briller. Vers 1640 il était à Madrid. Mais il reçut quelques impertinences dans les antichambres des grands seigneurs ses amis; à croire que ses dehors devaient laisser paraître quelque peu de la

tournure insolite des gens de son Ordre, aigres et méprisants pour les courtisans lorsqu'eux-mêmes sont accrédités des maîtres. On peut croire que bien du poivre devait, par son passage, être jeté aux yeux de ceux qu'il dépassait. Se pouvait-il qu'il n'ait pas été pénétré de sa qualité extraordinaire, et du soin de la dissimuler sous sa défroque ecclésiastique ? Ce devait être un de ces hommes antipathiques au possible en dehors de l'intimité, des hautes spéculations, ou des moments dramatiques ou éclatants. Manière d'huissier dans la vie habituelle, mais dont les flammes s'emparent, et qu'elles font saillir, en toutes occasions, généreuses ou exceptionnelles.

Gracian fit la guerre contre nous, en Catalogne. Il a suivi le général Parada, en 1646, jusque dans les tranchées de Lerida, et a vu quatre cents cadavres de gentilshommes français, « blancs comme neige, avec leurs cadenettes blondes mêlées à leurs cheveux » (1).

Il ne pouvait supporter la solitude et louait la conversation, mais je crois dans la manière que le prétend le chat aux souris...

Comment se déroula et s'accrut la valeur propre de ce moraliste ? Telle serait la question capitale à poser, en considérant son œuvre la plus concentrée, la mieux mûre, et la plus représentative : *el Oraculo Manual* (2).

(1) Morel-Fatio (*Bulletin Hispanique*, t. XII, 1910).

(2) Traduit par Amelot de la Houssaie, en 1684, sous le titre *l'Homme de Cour*. Il eut de nombreuses éditions, la dernière en 1808, puis resta oublié jusqu'à celle que je viens de donner (1924).

Voici la nomenclature des éditions d'Europe publiées aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, traductions *d'après la traduction française d'Amelot* :

Angleterre : 1684 (Londres) ; 1702, 1705, 1714 (Londres).

Italie : après une édition anonyme (faite sur l'édition originale) parue à Venise en 1679 et réimprimée en 1708, 1718, 1790, une traduction faite d'après Amelot parut avec un grand éclat et fut réimprimée cinq fois (1708, 1718, 1730, 1734, 1761).

Allemagne : 1687 (Leipzig) ; 1711 (Augsburg) ; 1715-1717 (Leipzig) ; réédité en 1733 ; 1723 (Altenburg) ; 1786 (Leipzig).

Hollande : 1696, 1700.

Hongrie : 1750, 1770, 1772, 1790.

Russie : 1742.

Et une édition en Pologne.

Les qualités de Gracian dues à la souche sont de vivacité d'esprit et de causticité; elles furent nourries par son mûrissement personnel, et son établissement en religion et dans le monde, d'un sens de souplesse féline qui le rendit inquisiteur au profond, et redoutable organisateur des matériaux psychologiques découverts. Comme on le voit, démonter l'organisme moral humain est d'une pénétration de sondage sans pareille. Armé par sa lecture, un homme, de notre temps de luttes acharnées, connaîtrait soudain comme on devient invulnérable et comment on acquiert et on réduit une proie. Aussi bien est-ce œuvre insolente que travailler, comme je m'y suis employé, à le redresser et à le répandre.

Mais, véritablement, notre époque mérite de le connaître, ne fût-ce que pour la dérision du présomptueux cynisme de notre temps. Je ne doute pas que les meilleurs, ceux que l'énergie soutient et élève, aussi bien dans les sphères purement spéculatives de l'esprit, que parmi les matériels forgerons qui s'emploient à hausser la force des métaux, ne m'en gardent gré.

Quelque sinistre que soit admise, dans le public français, l'image évocatrice du jésuite, on sait que, telle, elle correspond à une sensibilité et au jeu sentimental d'une civilisation très surmontée par la nôtre. La production intellectuelle, ni la production industrielle, ne sont plus marquées au fer rouge parce que celle-ci fabrique des moyens de guerre autrefois honteux et discrédités, ni parce que celle-là met en relief les moyens de combats individuels et sociaux les plus sinueux, les mieux réfléchis, et parfois effrontés, pour la rude bataille contemporaine d'homme à hommes, nonobstant une écorce polie.

Personnellement spectateur, nous ne sommes pas chargé de rechercher, ni d'examiner tel ou tel promoteur, de cet état de choses : les destins sont les destins. Le fait est tel

que je l'indique, et c'est l'évidence que de la grande conflagration est sortie, par-dessus tout, au fond de chaque homme, une concentration de toutes ses puissances d'attaque et de défense absolument déshabillées de toutes considérations de freinage philanthropique, ou venant des barrières jusque-là admises, dans les masses sociales, comme faits de vertu. Que cet état nouveau apparaisse, et puisse trouver son ressort intellectuel, et ses armes, dans Escobar, cela n'est pas à renier. Nous devons avoir, ou le courage de cette honte, ou l'intime orgueil de briser la signification comédiale du nom péjoratif jusqu'ici jeté aux gémonies.

L'action des jésuites concourt à une adaptation de la morale aux mœurs. Leur expérience du monde aiguise leur souplesse polie de conquérants souterrains. On les a considérés, pour leur honneur, comme la digue la plus efficace contre les envahissements abominables du sectarisme religieux de Genève, de Wittemberg, et de celui, pourtant plus conciliant, de Rome (1). Tout en rébellion qu'il fût contre la règle de Loyola, il n'y a pas à dissimuler qu'elle a nourri Gracian, si, ensuite, d'un coup de génial perforateur, il a dépassé la croûte humaine pour pénétrer jusqu'au marécage souterrain des spéculations intellectuelles pratiques, insidieuses, où sont ses machiavéliques et redoutables débats.

L'ombre de Gracian, qu'on ne l'oublie pas, se prolonge depuis le XVII[e] siècle, jusqu'à planer sur Schopenhauer enthousiaste, et sur Nietzsche. Depuis 1808, et tandis que nous le méprisions ici, nous ne savions pas que Schopenhauer le proclamait hautement pour son maître. Souvent, dans *le Monde* et dans *Parerga*, il montre son culte pour le Jésuite. « Mon écrivain préféré est ce philosophe Gracian. J'ai lu toutes ses œuvres. Son *Criticon* est pour moi un des meilleurs livres du monde (Schopenhauer, *lettre à*

(1) Voir Remy de Gourmont, *Le Chemin de Velours* (Mercure de France, 1902).

*Keil*, 1832). » En 1862, Schopenhauer traduit et publie l'*Oraculo* (1).

Au surplus, il n'est pas de philosophe plus disert, aux déductions plus tranquilles, ni d'une langue plus concise, plus souple et plus substantielle. Ses conseils sont si confidentiels qu'ils paraissent nous être sifflés à l'oreille. Et c'est surprenant, ces propositions insolentes, que nous écoutons néanmoins dans une grave méditation ! Nous voudrions l'honorer pour son incomparable sens humain, et qu'on le repousse pour l'odieuse direction pratique où il le fait pivoter, n'était notre consentement à cette dernière opportunité aux temps où nous vivons.

Personnellement, si je voulais me donner un appui sur ce que mon caractère, exclusivement spectateur, ne peut être atteint par ce philtre d'intérêt pratique, je me rappellerais sans hésiter que l'homme religieux (puisque c'est sur l'un d'eux que je spécule) qui satisfait mon cœur est l'ascète Abbé de Rancé ; Gracian est l'opposé.

Ce que Gracian écrit, nous le repoussons tout d'abord, comme honteux si quelqu'un pouvait voir le consentement du fond de notre âme. Mais rassurons-nous : personne ne contrôle nos pensées intimes... Voyons si ce texte ne se glisse point jusqu'à l'acquiescement de notre subconscient? Ce subconscient qui, constamment, nous cache, à nous-mêmes, la nocivité instinctive de nos pensées vers autrui...

Il n'est personne qui consente publiquement un acquiescement à ces Maximes. Chacun dit : j'admire leur force, mais ce ne sont point les miennes...

Qu'on regarde et qu'on moque avec justice, sans chercher plus loin, ma propre dénégation que, de bonne foi, je viens d'écrire il n'y a pas vingt lignes... ; et qu'on médite, pour soi-même, nos fragiles mouvements psychologiques, la facilité de nos déroutes morales sur la question de nous-mêmes...

(1) Voir A. Morel-Fatio, Gracian interprété par Schopenhauer (*Bulletin Hispanique*, t. XII, 1910).

Gracian dépasse les frontières morales mêmes des jésuites ; il pénètre en pleins remous humains, et sans souci de la religion : ce par quoi, sans avoir à le passer au crible, tout entier et tout net, dans ses écrits, nous possédons un homme dégagé, de plain-pied à notre plate-forme moderne.

Gracian, lorsque je l'eus abordé, voici trois ans, a dévoré et desséché dans mon effort, et au spectacle de ses fortes inquisitions décisives, les ardeurs acharnées que je me sentais dans ce sens, et vers quoi tout le labeur de ma vie me portait. Et je brûlai un certain *essai sur la pénétration analytique des caractères*, dérisoire tentative, à la lumière soudaine d'une telle apparition.

Dans la contrainte de la Règle de la Compagnie de Jésus, et justement tout destiné qu'il ait été par caractère à y obvier, Gracian trouva la nécessité et l'émulation à la dissimulation.

Au contraire de la croyance vulgaire, la dissimulation est la première étape, et la plus urgente, dans le chemin où les âmes fortes vont vers la prise en possession d'elles-mêmes. Etape de repli, comme la prudence est la première étape du sentiment de la force et de l'agression. Gracian n'a pas été jusqu'à ce dernier aspect logique de ses perspectives aux conséquences progressivement accélérées. Il ne le pouvait pas sans provoquer le bras séculier. Nous ne sommes pas tenus à ces réserves ; et nous serions tentés d'ouvrir sans retenue la propre composition d'un Gracian, qui pénètre, avec un tel cynisme glacial, dans les combinaisons morales les plus purement dégagées de l'intérêt d'autrui, et qui donne à ses semblables, en des résumés concrets si bien taillés, les pires armes empoisonnées pour les combats psychologiques pratiques les plus serrés, les plus subtils, et les plus âpres...

Peut-on prendre ces moyens ténébreux et calculés pour de véritables dons gratuits au lecteur, sans qu'il en reste à l'auteur aucun bénéfice dans la réjouissance d'un arrière

état moral ? Non, certes ; pour nous, un sarcasme diabolique est fondu dans le métal de ces magnifiques frappes : pourquoi à leur dureté s'ajoute une impression amère, un goût ensanglanté qui, à la lecture, ébranle, et nos plus hautes facultés surprises, et nos ressauts spontanément animaux.

Cette dague ibérique, si bien façonnée, dont la poignée et la garde sont un crucifix, que le jésuite met dans notre poing français, cela ne laisse pas d'être inquiétant pour nos nerfs, sinon à notre tension intellectuelle ; la tentation nous vient de la plonger dans le sein même de l'armurier, tant les éclairs de cette lame emmanchée dans cette croix nous paraissent sataniques.

Tous les reptiles du fond de l'âme de l'homme, dans le commerce de ses semblables, sont là, grouillants et entrelacés. Gracian pose sa patte sur un paquet vivant de deux ou trois et les arrête ainsi, au plein de leur débat ; sa griffe entre ; on les voit au net et on tremble : voici une maxime circonscrite. Il retire ensuite sa patte et les isolés reprennent leur invisibilité dans la confusion de l'enchevêtrement onduleux et sinistre.

Je prie bien qu'on ne prenne pas mes propositions pour une représentation totale de Gracian. Il est plus complexe, dans son œuvre et dans sa vie, que je ne puis le dépeindre dans ces courtes notes ; avec des côtés, par exemple, accidentels, de droiture, de fidélité, de fermeté, qui ne manquent pas d'un certain ragoût, dans un caractère aussi retors...

*L'Homme de cour* est vraiment le pivot de l'œuvre de Gracian ; l'ouvrage qu'il a écrit dans toute sa force, et à son âge spirituel le plus robuste. Il reprend, en formules concrètes, les principes contenus, dans les expositions plus étendues, plus expansives, plus délayées, partant moins décisives, de son *Héros* et de son *Discret*. *L'Homme de Cour* est une somme morale. Après cela, Gracian conçut un ouvrage touffu et enflammé d'une fureur d'images psycho-

logiques, le *Criticon* ou *l'Homme détrompé*, fresque symbolique de la vie humaine, admirable, certes, qui est tenu par certains pour son chef-d'œuvre, mais d'autre sorte que cet *Homme de Cour*, marqué des empreintes formelles d'une intelligence d'acier. Il publia encore *El Comulgatorio*, un ouvrage sur la communion qui doit être curieux.

A partir de 1808, date de la dernière édition de *l'Homme de Cour* (1), la grande vogue de Gracian en France s'est éteinte, et la poussière des Bibliothèques le pénétra. Pourtant, parfois, quelque érudit en faisait une apostrophe entre amis. Les encyclopédies l'accablaient d'un jugement stupide d'exécution.

En 1909, M. A. Morel-Fatio en fait l'objet de son cours au Collège de France. M. Ernest Seillière lit, à l'Académie des Sciences morales et politiques, un mémoire sur Gracian : *Un grand moraliste oublié*, dont la valeur est nulle pour les hispanisants, paraît-il, mais dont je ne puis que supposer qu'il a d'autres qualités, car je n'ai pas pu le découvrir en librairie ; en tous cas le titre généreux constate, et proteste contre l'ensevelissement, que des hommes de mauvaise chicane contestent actuellement.

Enfin M. Adolphe Coster publie son grand œuvre (édition de la *Revue Hispanique* 1913) : *Baltasar Gracian*, qui fait autorité dans le monde entier, travail d'une valeur inestimable, savant, pénétrant, sensible, équilibré.

Entre temps (*Bulletin Hispanique*, 1911), M. Morel-Fatio publie le substantiel et savant travail de M. Victor Bouillier : Les sources de l'*Oraculo Manual* (*l'Homme de Cour*) et les emprunts qui lui ont été faits, son influence, de La Rochefoucauld à Nietzsche.

Remy de Gourmont, en 1902, dans son panégyrique des Jésuites, *Le chemin de Velours*, consacra à Gracian la première page clairvoyante après un siècle d'oubli.

Au cours du XIXe siècle, Gracian, plus que jamais, reten-

(1) Dont M. Coster a trouvé la trace de vingt éditions au cours des XVIIe et XVIIIe siècles.

tit en Angleterre, et surtout en Allemagne, où Schopenhauer le proclama pour son maître, et son livre de chevet. Il apprit l'espagnol et publia la traduction qu'il fit de l'*Oraculo*.

Ici, durant cent seize ans, aucune édition n'est donnée de cet ouvrage, que La Houssaie a pourtant attaché, avec éclat, à notre patrimoine.

En étudiant Gracian, j'ai trouvé, dans sa vie et ses écrits, une vraie justification de son rapprochement avec nous, je veux dire avec ceux que l'ostracisme féroce de ces quarante dernières années a obligés de se concentrer dans des souterrains creusés de leurs mains, pour l'exercice de leur énergie libre ; notamment dans la fondation et la carrière du *Mercure*. Mes idées sur ce point seront exposées à mon heure.

Je puis noter néanmoins, déjà, que le contact de Gracian avec la célèbre littérature madrilène de son époque est identique à celui de Remy de Gourmont avec le *Symbolisme*. Gracian, commentateur de Gongora, fut exactement envers celui-ci ce que Gourmont fut pour Mallarmé.

Un des ouvrages capitaux de Gracian, *Agudeza y Arte de Ingenio*, rend ce rapprochement criant de vérité.

Quelques critiques d'aventure, hâtivement informés en se reportant aux références que j'ai données, sur Gracian, dans ma courte préface de *l'Homme de Cour* (1) ont élevé de ridicules protestations, principalement sur la prétention que j'afficherais (d'après ces Messieurs) d'avoir « découvert » ce livre, dont, mouches du coche, ils agitent des exemplaires de la vieille édition d'Amelot, retrouvés dans la poussière de leurs bibliothèques.

Il ne s'agit, de ma part, *que* d'avoir conçu l'urgence d'une nouvelle édition de ce livre tombé dans une obscurité de plus d'un siècle, et d'y avoir réussi ; et puis aussi

(1) Bernard Grasset, Cahiers verts (1924).

d'avoir disposé du crédit qu'on veut bien me donner, pour avertir mes contemporains de la puissance et de l'urgence d'une œuvre capitale que le pédantisme et l'ignorance de la littérature officielle ont jetée dans le mépris. Bref j'ai rendu à la librairie vivante une œuvre qui fait essentiellement partie, par naturalisation et mélange, du patrimoine français classique.

Mon désir de m'effacer au profit de l'ouvrage était si véritable, qu'il fallut que M. André Gide *exigeât* que mon nom et mon *avertissement* y figurent.

Je suis la raison effective de la résurrection de Baltasar Gracian pour le public intelligent français. En cela j'ai été poussé impérieusement par un grand sentiment de nécessité morale.

On pense bien que je ne veux pas allonger cette étude, dont les éléments m'ont été fournis par la connaissance des œuvres des grands hispanisants gracianistes que j'ai nommés, du récit d'incidents personnels. Simplement je désire donner ici quelques indications sur ce que j'ai avancé, d'après les publications de MM. Morel-Fatio et Coster, au sujet du rapport de Gracian et de La Rochefoucauld, dont il est prouvé que celui-ci connut l'œuvre de celui-là, connaissance dont les *Maximes* portent quelques reflets.

C'est M. Victor Bouillier, le savant germanisant-hispanisant, le biographe, traducteur et commentateur de *G. C. Lichtenberg* (1) (l'autre auteur préféré, avec Gracian, de Schopenhauer), qui a donné, en quelques courtes pages, mais qui ont demandé à leur auteur un long travail et une science avertie et clairvoyante, *les sources de* l'Oraculo Manual *et les emprunts qui lui ont été faits.*

Gracian a reconnu hautement ses dettes. M. Bouillier précise, et justifie, que si Gracian avait écrit pour l'*Oraculo* un *Avis* comme il en avait mis un à son *Héros* et à son *Criciton*, « il aurait sans doute mentionné l'Ecclésiaste,

(1) Champion, éd. (1915).

Salomon, les Sept Sages, Sénèque, Tacite et d'autres encore ».

Aussi bien, peut-on trouver naturel qu'un normalien devenu pamphlétaire, M. Téry, voulant, pour la satisfaction d'un nationalisme enfantin, empêcher qu'on ne décompte les dettes des Français envers Gracian (La Rochefoucauld, Mme de Sablé, La Bruyère, pour ne citer que les plus importants et au sujet desquels on peut nettement justifier) vienne nous chicaner.

Mais laissons cela, j'ai donné les références à ces ignorants, suffisants, brouillons et bruyants ; ils pourront s'instruire de la question.

§

Je veux rapporter ici, d'après M. Bouillier, le mécanisme du rapport Gracian La Rochefoucauld.

Il est acquis que la Marquise de Sablé a été la confidente, et même, selon le mot de Sainte-Beuve, la conseillère de La Rochefoucauld dans l'élaboration des *Maximes*. Ainsi La Rochefoucauld lui écrivait :

— Je vous supplie très humblement de me renvoyer les quatre Maximes que nous fîmes dernièrement...

— Je vous envoie ce que j'ai pris chez vous en partie. Je vous supplie humblement de me montrer si je ne l'ai point gâté...

— Vous ne pouvez les désapprouver toutes, car il y en a beaucoup de vous (Lettres 65, 68, 72).

Mme de Sablé connaissait très bien l'espagnol. Elle avait lu et étudié Gracian, puisque sur les quatre-vingt-une Maximes que d'Ailly a publiées d'elle, seize sont empruntées à l'*Oraculo*, tantôt traduction assez heureuse, tantôt paraphrase, ou arrangement du texte de Gracian.

M. Bouillier ajoute que Mme de Sablé ne doit pas être inculpée de plagiat, car la publication de ses *Maximes* fut

posthume. C'est l'éditeur, l'abbé d'Ailly, qui n'a pas su reconnaître que de simples traductions ou imitations étaient, dans les papiers de la Marquise, mêlées à des pages originales.

Je ne puis donner toutes les prudentes nuances du distingué érudit dans ses conclusions qui sont que :

En définitive (*nunca exagerar* ! prescrit l'*Oraculo*), l'influence de Gracian sur La Rochefoucauld consiste à lui avoir fourni, par l'intermédiaire de Mme de Sablé, l'idée et quelquefois les termes d'une quinzaine de Maximes. Et aucune d'elle ne compte parmi les Maximes fondamentales de La Rochefoucauld.

Voici pour la curiosité du lecteur le vis-à-vis que propose M. Bouillier dans son travail scrupuleux. Je me borne à en reproduire ce qui concerne La Rochefoucauld, et, deux fois, ce qui montre effectivement la participation morale de Mme de Sablé. Pour la commodité du lecteur français, je change seulement le texte original espagnol en celui de la traduction Amelot :

L'HOMME DE COUR
(*Oraculo Manual*, 1647)

*La réalité et la mode.* Ce n'est pas assez que la substance il y faut aussi la circonstance. Une mauvaise manière gâte tout, elle défigure même la justice et la raison. Au contraire, une belle manière supplée à tout, elle dore le refus, elle adoucit ce qu'il y a d'aigre dans la vérité, elle ôte les rides à la vieillesse. Le COMMENT fait beaucoup en toutes choses ; une manière dégagée enchante les esprits, et fait tout l'ornement de la vie. (*Oraculo Manual*, 14 et 87.)

MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD
(1665)

Les dehors et les circonstances donnent souvent plus d'estime que le fond et la réalité. Une méchante manière gâte tout, même la justice et la raison. Le COMMENT fait la meilleure partie des choses, et l'air qu'on leur donne dore, accommode et adoucit les plus fâcheuses. Cela vient de la faiblesse et de la prévention de l'esprit humain. (*Max. de Mme de Sablé, 47, éd. Jouaust, 1870.*)

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite et d'autres qui plaisent avec des défauts. (*La Rochefoucauld, 155, Ed. Gilbert et Gourdault.*)

*Eviter des engagements...* Celui qui a la raison pour guide trouve plus d'avantage à ne se point engager qu'à vaincre. (*O.M.*,47)

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre. (*La Roch.*, 540.)

*L'homme de bon choix...* Le bon choix suppose le bon goût et le bon sens. L'esprit et l'étude ne suffisent pas pour passer heureusement la vie. Pouvoir choisir et choisir le meilleur, ce sont deux avantages qu'a le bon goût. (*O.M.* 51.)

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit. (*La Roch.*, 258.)

*User de ménagement...* Il ne faut pas à chaque fois employer toute sa capacité, ni montrer toutes ses forces. Jusque dans le savoir, il faut se ménager. (*O.M.*, 58 et 170.)

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie. (*La Roch.*, 159.)

*Etre plutôt fou avec tous que sage tout seul*, disent les politiques... (*O. M.*,133.)

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul. (*La Roch.*, 231).

*Les amis par élection...* Quoique ce soit là le point le plus important de la vie, c'est celui où l'on apporte le moins de soin...(*O. M.*, 156.)

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir. (*La Roch.*, 544)

... Il est aussi nécessaire d'étudier les hommes que d'étudier les livres... (*O. M.*, 157).

Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres. (*La Roch.*, 550.)

*Connaître les défauts où l'on se plaît.* L'homme le plus parfait en a toujours quelques-uns, dont il est le mari ou le galant... non pas que celui qui les a ne les connaisse pas, mais à cause qu'il les aime... (*O.M.*, 161.)

Nous essayons de nous faire honneur des defauts que nous ne voulons pas corriger. (*La Roch.*, 442.)

*Savoir, ou écouter ceux qui savent...* Ce n'est point une diminution de grandeur ni une marque d'incapacité, que de prendre conseil ; au contraire, l'on se met en passe d'habile homme à les prendre bons... (*O.M.*,176.)

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même. (*La Roch.*, 283.)

| | |
|---|---|
| *Ne point donner dans la folie des autres...* Quelques-uns, qui ont pu se garantir de l'ignorance particulière, n'ont pas su se soustraire à l'ignorance générale. C'est un dire commun, que personne n'est content de sa condition, bien que ce soit la meilleure, ni mécontent de son esprit, quoique ce soit le pire... (*O.M.*, 209.) | Il y a des folies qui se prennent comme des maladies contagieuses. (*La Roch.*, 300.) C'est un défaut bien commun de n'être jamais content de sa fortune ni mécontent de son esprit. (*Mme de Sablé*, 67.) |
| *Ne point passer pour un homme d'artifice...* Le plus grand artifice est de bien cacher ce qui passe pour tromperie... (*O. M.*, 219.) | C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté. (*La Roch.*, 245.) |
| *Faire peu de bien à la fois, mais souvent...* Il ne faut pas trop charger la reconnaissance, car celui qui se verra dans l'impossibilité d'y satisfaire rompra la correspondance. Pour perdre beaucoup d'amis, il n'y a qu'à les obliger à l'excès, faute de pouvoir payer, ils se retirent, et d'obligés ils deviennent ennemis... (*O.M.*, 255.) Amelot renvoie à Tacite (*Ann.*, IV) et à Sénèque (*Ep.*, 81). | Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les médiocres; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes. (*La Roch.*, 229.) Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien. (*La Roch.*, 228.) |
| *N'être pas méchant d'être trop bon.* Celui-là l'est qui ne se fâche jamais. Les insensibles tiennent peu du véritable homme. Ce caractère ne vient pas toujours d'indolence, mais souvent d'incapacité... (*O. M.*, 266.) | Nul ne mérite d'être loué de bonté s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté. (*La Roch.*, 237.) |

M. Victor Bouillier fait remarquer ici que Gracian et La Rochefoucauld sont tributaires de Sénèque, de même lorsqu'ils proposent ensemble qu'il faut faire tout comme si l'on avait des témoins, ou d'autres choses encore.

Tout le travail de M. Bouillier fut publié par M. Morel-

Fatio dans le *Bulletin Hispanique* (tome XIII, 1911) ; et ses conclusions reprises, comme faisant autorité sur la question, dans le *Baltasar Gracian* de M. Coster.

D'autre part, parmi les érudits de la Littérature générale française, M. F. Baldensperger, le clairvoyant, perspicace et prudent directeur, avec M. P. Hazard, de la *Revue de Littérature Comparée*, a insisté, dans ses *Etudes d'Histoire Littéraire* (Paris, 1907, page 48), sur l'importance de Gracian dans l'évolution du mouvement intellectuel français contemporain de La Rochefoucauld, au second tiers du XVIII^e siècle, — seconde époque fondamentale de la culture humaniste de la raison française.

M. Baldensperger m'a fait l'honneur de m'avertir, « qu'à cet égard, nous aurons, dans un travail approfondi de M. Gannon, toutes les précisions désirables. Quelques-unes d'entre elles, ajoute M. Baldensperger, se trouveront peut-être d'accord avec les vues qui reconnaissent à Gracian une importance prédominante ».

Voilà un peut-être qui n'est pas loin d'un *probablement*...

Ce maître de la Prudence, à l'échine orgueilleuse, mais tenue courbée, dans une certaine circonstance, manqua de celle-là, puis, dans une autre circonstance, redressa violemment celle-ci. Ce furent les deux échelons brisés, par lesquels sa méthode éthique tomba à sa décrépitude, et à sa propre perte. Dans la moindre fente du chêne la yeuse se place ; quelques coups de maillet et il s'écroule.

Tandis qu'il prêchait avec éclat à Valence, son mépris infini pour la sottise de ses auditeurs, un jour de particulier esclaffement intime, perça sans ménagement : il annonça qu'il avait reçu une lettre du Diable et qu'il la lirait en chaire. Procédé de rhétorique à portée de la foule ? — peut-être ?... mais l'insolence était patente. Il indigna, fit scandale, et une rude acrimonie avec les Valençais lui valut d'être, dès lors, poursuivi par des haines sournoises et

résistantes, qui allumèrent et entretinrent, contre lui, les éléments souterrains d'une persécution qu'une seconde circonstance de sa déraison accidentelle rendit pour lui d'atteinte mortelle.

Un bon homme de chanoine, d'ailleurs lettré et distingué, subtil et spirituel (1), avait risqué quelques traductions de Martial que, par l'amitié de Lastanosa, à qui Gracian ne pouvait rien refuser, il réussit à faire figurer dans un ouvrage de Gracian, l'*Agudeza y Arte de ingenio*. Celui-ci avala cette indigeste pilule. Mais plus tard, lorsque le chanoine voulut soumettre au jugement de Gracian un nouveau travail, poème de sa façon, *la Casta Suzanna*, le jésuite lui démontra, longuement, doctement et péremptoirement, que *la Casta Suzanna* ne valait rien. L'autre, suffoqué, répondit, et tenta, avec une persévérante douceur, de défendre son produit ; il le fit avec une extrême déférence pour son censeur ; peine inutile, celui-ci l'assomma encore dans une définitive lettre, froidement logique, raillante et sans réplique.

Ce combat fit éclat ; et, sans doute, quelque ami du chanoine le voulut venger, car, au dire de M. Coster, lui-même était incapable de cette bassesse que fut, juste à cette date, une dénonciation précise contre Gracian, qui parvint au Général des Jésuites Goswin Nickel. La persécution devint directe et, précisément et progressivement, jugula Gracian, et le poursuivit jusqu'à sa mort.

Durant ses dernières années, Gracian a donc été durement mortifié, sous le fouet du Général des Jésuites, pour avoir nargué insolemment la Règle, en publiant des œuvres considérées comme dangereuses, sinon d'une manière générale, ce qui eût été secondaire, mais pour l'intégrité particulière de la Maison de Loyola, déjà sous les coups de Pascal et de Port-Royal.

(1) Manuel de Salinas, prévôt et chanoine de la cathédrale de Huesca, professeur de droit à l'Université, jusque-là son ami.

Gracian demanda au Général la permission de quitter la Compagnie pour entrer dans un autre ordre, ascétique ou mendiant. Goswin Nickel resta glacé.

Le Général lui reprocha d'avoir trahi le vœu d'obéissance : l'escamotage sacrilège était évident.

Ce Général, ferme, rigoureux, attentif à son gouvernement, dut, en fin de compte, briser le roseau de Gracian, casser aussi la voix de cet orateur illustre dont la parole « tirait les larmes ». Il le fit mettre au pain, à l'eau et enfermé, ses cinquante ans sonnés, et cela littéralement.

Il l'exila dans une cellule de Tarazona, et là, sans doute traqué par un cercle d'espions, il l'accula, en 1658, à la réclusion, et à une mort si obscure, que nous ne savons même pas quelle figure elle eut pour lui, ni de quel visage il la reçut.

On peut supposer, en se souvenant du pamphlet, qu'elle toucha, quand elle vint à lui, les venins de son foie ou son estomac.

ANDRÉ ROUVEYRE.

# VERGERS AU PRINTEMPS

—

## I

*Un vol de mésange se pose*
*Sur les ormeaux.*
*Perdu dans le verger un frêle pêcher rose*
*Etire au soleil ses rameaux.*
*Le parfum de l'arbuste, au chant de la mésange*
*Au-dessus du jardin bruissant se mélange,*
*Et le printemps n'est plus en sa verte douceur*
*Que ce chant d'un oiseau, ce parfum d'une fleur ;*
*Et quand, sous les feuilles nouvelles,*
*Se tait, la nuit, le chant léger,*
*Si l'on respire le verger*
*C'est l'oiseau que l'on voit encore voltiger*
*Et qui prête au parfum ses ailes.*

## II

*Au pied du pêcher rose une ruche bourdonne,*
*Et le soleil rayonne,*
*Et dans les sillons roux déjà lève le blé.*
*Le printemps, des rameaux s'échappe en brume verte*
*Et chaque feuille à peine ouverte*
*Frémit ainsi qu'une aile avant de s'envoler.*
*Des vergers, le printemps s'échappe en brume rose ;*
*Entre ces deux brouillards de feuilles et de fleurs,*
*D'ombres et de couleurs,*
*Un chant d'oiseau prélude et grandit puis explose,*
*Harmonieux bourgeon de l'espace en éveil.*

*Il va, s'épanouit, se balance, s'apaise,*
*Et quand, le soir, comme une braise,*
*Sans rayons, brûle le soleil,*
*Quand s'éteignent les fleurs et les feuilles des branches*
*Vers le ciel, sillonné de minces vapeurs blanches :*
*Cette floraison du couchant,*
*Le printemps tout entier s'exhale avec ce chant.*

## III

*Par la fenêtre ouverte un son lointain de cloches*
*Entre avec le soir calme et gonflé de parfums.*
*Une chauve-souris s'éloigne ou se rapproche*
*En cercles bruns.*
*L'angélus dans l'air bleu voyage,*
*Et les jeunes rameaux ont l'air, sur son passage,*
*De s'incliner en adorant.*
*Le ciel même, à l'appel de l'invisible église,*
*Descend sur la terre surprise*
*Et le verger plus odorant.*
*L'ombre gagne, apportant des frémissements d'ailes,*
*Des sifflets de grillons, des chants de tourterelles...*
*Puis tout s'apaise et c'est la nuit.*
*Seul un pommier neigeux éclaire encor l'espace,*
*Car l'éclat et la grâce*
*Du jour blond qui n'est plus se survivent en lui.*

## IV

*Le verger fleuri comme un reposoir*
*Brûle dans le soir*
*De toutes ses branches rosées.*
*A travers le réseau des feuilles apaisées*
*Il charme et retient le regard ;*
*Et quand s'éteindra la lumière*
*Il avivera de son fard*

*Le visage obscur de la terre.*
*Dans l'ombre printanière il sera le rappel*
*Ephémère et pourtant persistant de l'aurore,*
*Et pour s'être posés sur ce reflet de ciel*
*Les yeux clos dans la nuit verront du rose encore.*

V

*Des pêchers et des cerisiers*
*Le printemps chante à pleins gosiers*
*Par ses fauvettes,*
*Et l'on voit, aux premiers rayons,*
*Pour mieux égrainer leurs chansons*
*Se dresser les petites têtes.*
*On devine, au loin, les vergers*
*Aux vols des pétales légers*
*Que la brise roule et disperse,*
*Et le chant de l'oiseau traverse*
*Une moisson de fleurs s'élevant peu à peu*
*Vers le ciel bleu.*

VI

*Au bord de l'étang qui sommeille*
*Le verger fait un bruit d'abeille*
*Et reflète sur l'eau ses arbres éclatants.*
*Ainsi par ces mirages*
*D'arbres, de fleurs et de feuillages,*
*Dans ce miroir se double le printemps.*
*Du sommet d'un tilleul une jeune fauvette*
*Voit l'arbre renversé balancer un oiseau,*
*Et répond en chantant à cette ombre muette*
*Qui se profile sur le ciel, au fond de l'eau.*
*Dans l'onde que parfois un martin-pêcheur plisse,*
*Un poisson miroitant tourne, s'amuse et glisse,*
*Etonné de pouvoir nager*
*Sans s'y heurter jamais entre les branches frêles,*

*Les roses des pêchers et les plumes des ailes,*
*Toutes ces images nouvelles*
*Qui sont les reflets du verger.*

## VII

*Un bruit d'ailes, parfois, éveille les feuillages.*
*L'air plus frais de la nuit, aux aiguilles des pins,*
*S'attarde ; on croit entendre, assourdis et lointains,*
*Les murmures du flot s'allongeant sur les plages.*
*L'invisible crapaud*
*A ce frémissement d'insectes et de plantes*
*Mêle ses notes lentes*
*Comme des gouttes d'eau.*
*L'innombrable chœur des rainettes*
*Répond, bruyant et guttural,*
*Dans cette nuit aux ombres nettes*
*A cette plainte de cristal.*
*Apaisé, tendre et virginal,*
*Sur le versant de la colline,*
*A sa clarté riante, à son parfum de miel,*
*L'épanouissement du verger se devine*
*Comme au mois de Marie un bouquet sur l'autel ;*
*Et sur cette pâleur qui semble agenouillée,*
*La lune blanche, avec son nimbe lumineux,*
*A l'air d'une hostie oubliée*
*Au bord des cieux.*

JEAN RENOUARD.

# « LES PAYSANS »

## CRITIQUE DU TEXTE DE BALZAC

—

*A Marcel Bouteron.*

L'espèce d'avertissement qu'on peut lire dès la première page du *Cabinet des antiques*, Balzac aurait pu tout aussi bien, à quelques mots près, le faire figurer en tête des *Paysans* :

> Ici l'auteur voudrait rassembler des contradictions, entasser des anachronismes pour enfouir la vérité sous un tas d'invraisemblances et de choses absurdes ; mais, quoi qu'il fasse, elle poindra toujours, comme une vigne mal arrachée repousse en jets vigoureux à travers un vignoble labouré.

Si l'on songe que l'exécution du *Cabinet* (1836-1838) est à peu près contemporaine de la conception primitive des *Paysans*, il n'y aurait qu'une témérité relative à affirmer que, quelques années après, Balzac ait pleinement réalisé son vœu dans ce dernier roman, beaucoup plus que dans le *Cabinet des antiques* qui, pour le lecteur le moins averti, est la suite manifeste de *la Vieille fille*, et qu'il l'ait même réalisé à tel point qu'on puisse presque désespérer de voir un jour poindre la vérité sous les invraisemblances, à défaut d'anachronismes, qu'il y a comme à plaisir accumulées.

Aussi n'est-ce pas sans un accent de défi triomphant qu'il s'écrie, à propos de ses *Paysans* :

> On viendra bientôt nous prier de dire dans quelle géographie se trouvent la Ville-aux-Fayes, l'Avonne et Soulanges.

Pour lui, il les situe nettement dans l'immense contrée imaginaire où tel de ses prédécesseurs a fait vivre ses héros. Est-il possible de découvrir, ne fût-ce qu'approximativement, la région où il a placé l'action de ses *Paysans* ?

Nous allons le voir, pas avant, cependant, que je n'aie rappelé cette date du *Journal des Goncourt* du 9 juin 1856. Ils sont allés rendre visite, rue du Bac, à Montalembert qui leur dit de Balzac :

> Dans les premiers chapitres de ses *Paysans*, M. de Balzac a tracé une peinture des paysans comme les a faits la Révolution. Oh ! ce n'est pas flatté, mais c'est si vrai ! Je suis du Morvan et je me disais : « Il faut qu'il y soit venu. »

La famille de Montalembert possédait, en effet, et possède encore, le château de la Roche-en-Breuil, commune rurale du canton de Saulieu, dans la Côte-d'Or, sur les limites géologiques du Morvan et de la Haute-Bourgogne.

Sans pénétrer ici dans le domaine de la critique littéraire ni morale, je tiens à dire que vers 1830 le paysan des environs de Paris ne différait pas beaucoup de celui du Morvan ni d'ailleurs quant aux sentiments essentiels que Balzac a parfaitement pu découvrir à Ville-d'Avray ou dans les localités voisines. Encore dois-je préciser que, quant aux détails secondaires de mœurs, le paysan du Morvan était encore infiniment plus pauvre et plus sauvage,— du fait de l'isolement à peu près total où il vivait faute de routes praticables, — que celui que nous décrit Balzac, et qui est le paysan bourguignon, d'une contrée où il y a des vignes : il n'y en a pas dans le Morvan. Sur ce point Montalembert s'est donc trompé. En ce qui concerne les paysages, qui ne sont pas davantage morvandeaux, mais bourguignons, il est hors de doute que Balzac les ait vus de près, peut-être en passant,— il n'en faut pas plus à un Balzac, — peut-être lors d'un séjour plus

ou moins long sur les confins de l'Avallonnais et du Morvan. Une tradition orale veut qu'il ait vécu à Vassy, à 4 kilomètres au nord d'Avallon, où il aurait même fait des expériences de mesmérisme.

D'abord je résumerai brièvement l'histoire de ce roman, « le plus considérable de ceux que j'ai résolu d'écrire », dit Balzac lui-même dans sa préface-dédicace. C'est en 1834 qu'à Genève Mme Hanska lui demanda d'écrire à son intention et à celle de son mari deux romans sous les titres : *le Prêtre catholique* et *le Grand propriétaire*. Le premier fut *Séraphita*, le second *les Paysans*. Il nous reste pourtant des fragments de la version du *Grand propriétaire* dont Balzac n'a conservé absolument que le nom de la Ville-aux-Fayes pour sa sous-préfecture et quelques détails topographiques consernant cette petite ville. L'action devait s'en dérouler cur les confins de la Touraine et du Berry. Le grand propriétaire s'appelle M. d'O. Les principaux bourgeois, qui seront ses ennemis, appartiennent tous à la quadruple dynastie des Massin, des Minoret, des Faucheur et des Levraut que nous retrouvons, avec quelques variantes, à Nemours, dans *Ursule Mirouët*, écrit vers 1840-1841. (Ce détail n'a d'ailleurs pas été relevé par Spœlberch de Lovenjoul dans son gros livre intitulé : *La Genèse d'un roman de Balzac : Les Paysans*). Selon toute vraisemblance, *le Grand propriétaire* fut écrit en 1835. C'est dès les débuts de 1836 que nous voyons Balzac penser à la deuxième version de ce sujet sous le titre *Qui a terre, a guerre*, ou *Qui terre a, guerre a*, dont le texte fut livré aux protes — pour être composé en « têtes de clous » à l'usage exclusif de l'auteur, — vers la fin de 1838 ou au début de 1839. Après quelques essais pour « caser » cette œuvre au rez-de-chaussée d'un journal, *la Presse* ou *le Siècle*, le 2 novembre 1839 il parle pour la première fois du nouveau titre, qui fut maintenu : *les Paysans*. Seule, la première partie du reman, tel que nous le posse-

dons aujourd'hui, fut publiée par *la Presse*, du 3 au 21 décembre 1844. Elle se compose de treize chapitres. Sa publication ayant provoqué des désabonnements, *la Presse* remplaça la suite par *La reine Margot*, de Dumas. De la seconde partie, — toujours telle que nous la possédons aujourd'hui, — seuls les quatre premiers chapitres avaient été revus et mis au point par Balzac et d'ailleurs numérotés par lui de 14 à 17. Les six autres, qui dans sa pensée représentaient cinq volumes sur les huit projetés, ont été remplacés par le canevas primitif composé en « têtes de clous », et c'est sous cette forme que l'œuvre entière, quoique incomplète selon le plan que Balzac n'eut pas le temps de réaliser, parut dans les numéros de *la Revue de Paris* des 1er et 15 avril, 1er et 15 mai, 1er et 15 juin 1855. Etant donné le but de cette étude, je laisse de côté tous les détails ayant trait aux additions, suppressions et corrections dont la seule Mme Hanska, devenue Mme veuve de Balzac, reste responsable. Ce ne sont d'ailleurs que détails de peu d'importance, et qui, s'ils l'atténuent parfois, ne modifient pas profondément la pensée et encore moins le plan imaginé par le grand romancier. Mais il était essentiel de préciser les « états » successifs des *Paysans* : 1° Version du *Grand propriétaire* dont il n'a été conservé par Balzac lui-même que le nom de la Ville-aux-Fayes et quelques détails d'ordre topographique et historique concernant cette petite ville ; 2° Première version des *Paysans*, imprimée en « têtes de clous » et qu'on a utilisée, après sa mort, pour les six derniers chapitres de la seconde partie ; 3° Deuxième version des *Paysans*, c'est-à-dire les 13 chapitres de la première partie, publiés du vivant de Balzac dans *la Presse*, et les quatre premiers de la seconde partie, revus et mis au point par lui en vue de leur publication, qui n'eut pas lieu, dans ce même journal.

## I

Il n'est pas indispensable d'écrire soi-même des œuvres d'imagination pour savoir qu'avec la réalité brute le romancier peut prendre toutes les libertés qu'il lui plaît, non seulement quant à l'invention de ses personnages, mais tout aussi bien quant à la création des lieux où se déroule son action. Il n'est pas plus compliqué d'inventer de toutes pièces le décor d'un paysage que de le décrire minutieusement dans sa vérité moyenne, tel que le peuvent voir autochtones et passants. Mais il est essentiel de faire observer ici que, de tous les romans de Balzac, *les Paysans* est le seul où il ait éprouvé le besoin d'égarer le lecteur par des pseudonymes de lieux. Personnellement tout m'incite à croire qu'il n'a agi de cette sorte que parce qu'il lui fallait construire à peu près de toutes pièces le grand domaine rural nécessaire à la démonstration de sa théorie. Est-ce à dire qu'il ne se soit pas inspiré de la réalité ?

Il y a des « trous » dans la vie de Balzac. Marcel Bouteron, l'homme de France qui aujourd'hui la connaît le mieux, est incapable de les combler par un emploi du temps dont nous trouverions trace soit dans ses lettres, soit dans celles de ses correspondants, soit dans les mémoires de ses contemporains. Ce n'est qu'une hypothèse, mais il se pourrait qu'avant d'écrire *le Grand propriétaire* Balzac eût déjà séjourné en Bourgogne, à Vassy par exemple, et que, pour égarer le lecteur, il l'eût transposé à ces confins, qu'il connaissait mieux qu'aucune autre région, de la Touraine et du Berry. Malheureusement, nous n'y trouvons aucun détail décisif sur la topographie. Nous savons seulement que la Ville-aux-Fayes est située entre Loches et Châteauroux, qu'elle est desservie par la diligence de Tours à Châteauroux et baignée par l'Arneuse. (La désinence de cette rivière fut

probablement inspirée à Balzac par la Creuse, comme celle de l'Avonne, — des *Paysans*, — par l'Yonne.)

La première version des *Paysans* est plus riche en détails de cet ordre. (Les indications de pages renvoient au livre de Spœlberch de Lovenjoul où se trouvent les fragments restés inédits de cette première version.)

A quarante-cinq lieues environ de Paris, [quelques pages plus loin (55) Balzac parle de « ces lierres gigantesques qui ne commencent qu'à *cinquante* lieues de Paris »,] aux confins « de la Bourgogne... sur une grande route départementale... » (50)... « Beaux bois à l'horizon... Frais vallon où coule une petite rivière (50-51)... Sources peut-être venues de la Haute-Bourgogne... (59). »

La route départementale qui allait de la Ville-aux-Fayes au chef-lieu de préfecture, et qui passait par Soulanges, Blangy et Couche (91). « Le voyageur qui allait relayer entre cette ville (Soulanges) et le château, car la route royale coupait la départementale environ à un demi-quart de lieue... (316). »

C'est tout, mises à part les descriptions détaillées de Soulanges et de Blangy, qui ne sont d'aucune utilité immédiate pour nous aider à situer le lieu de l'action. Les deux seules indications précises que nous y puissions trouver sont celles de la distance de Paris : 45 (ou 50) lieues, et des « sources peut-être venues de la Haute-Bourgogne », c'est-à-dire du département de la Côte-d'Or. En nous y conformant, nous arrivons, par la route, aux environs de Tonnerre, à 190 kilomètres de Paris, moyen terme entre les 45 et les 50 lieues, car il faut chercher en direction de la Côte-d'Or et non de la Nièvre. Et, en effet, les analogies sont nombreuses entre le château des Aigues, — des *Paysans*, — et ceux de Tanlay et d'Ancy-le-Franc, situés l'un à 8, l'autre à 18 kilomètres de Tonnerre. Mais il nous faut, bon gré mal gré, suivre Balzac. Avec la version définitive, changement de décor et de milieu, du moins en apparence, et grande abondance de détails topographiques. (Les indications de

pages renvoient à l'édition dite « du Centenaire », que tout le monde peut se procurer.)

D'abord nous sommes

à cinquante lieues de Paris environ, au commencement de la Bourgogne, sur une grande route royale (2). D'immenses forêts posées à l'horizon dominent (une) riche vallée encadrée au loin par les monts d'une petite Suisse appelée le Morvan (3). La grande route royale est indiquée à l'horizon par de vieux ormes tortillards... sur une côte parallèle à celle des monts de l'Avonne, ce premier gradin du magnifique amphithéâtre appelé le Morvan (23). ...Dans le Morvan et dans la partie de la Bourgogne qui s'étale à ses pieds du côté de Paris (58)... ...La lisière de la Haute-Bourgogne (121)... A Auxerre, à Clamecy, dans le Morvan (238)... ...On racontait dans le Morvan (274).

De toutes ces indications, le Morvan constituant invariablement, au sud, le fond du décor, il résulte que le lieu de l'action doit être situé en direction, non plus de la Côte-d'Or, mais de la Nièvre, peut-être dans la partie de l'arrondissement d'Avallon (Yonne) qui touche à celui de Semur (Côte-d'Or), en vertu de la phrase : « La lisière de la Haute-Bourgogne (121). » D'autres passages renforcent cette supposition : ce sont ceux où il est parlé du flottage à bûches perdues. On sait, — ou l'on ignore, — que ce genre de flottage, différent du flottage en trains, n'a lieu que sur l'Yonne et sur la Cure, deux rivières essentiellement morvandelles quant à leurs sources, et sur leurs affluents. Or, nous apprenons (p. 23) que

la disposition géographique de l'Avonne, flottable environ pendant quatre lieues, avait, depuis l'invention de Jean Rouvet, donné toute leur valeur aux forêts des Aigues, de Soulanges et de Ronquerolles.

(Il est prouvé aujourd'hui que l'inventeur du flottage à bûches perdues ne fut pas Jean Rouvet, mais peu nous importe ici.) Nous apprenons encore que l'Avonne, à sa source, n'est pas flottable (24), que Gaubertin, de la Ville-aux-Fayes, agent général du commerce des bois,

dirige les exploitations en forêt, l'abatage, la garde, le flottage, le repêchage et la mise en trains (130). *Agent général*, dit Balzac. Chacune des deux compagnies de flottage sur l'Yonne et sur la Cure a, en effet, son « agent général » dont le premier réside à Clamecy, le second à Avallon. Enfin, nous y sommes ! direz-vous. C'est soit à Clamecy, soit à Avallon, que vit Gaubertin. Le cercle des conjectures se rétrécit singulièrement, et il serait bien invraisemblable que quelques traits caractéristiques s'appliquant à l'une plutôt qu'à l'autre de ces deux sous-préfectures ne nous aidassent point à un choix définitif.

Il en pourrait être ainsi, — l'indication fournie par le flottage étant parmi les plus précieuses, — si les contradictions, voulues ou non par Balzac, ne s'accumulaient comme brouettées de terre sur la vérité géographique pour l'empêcher de poindre. Ces contradictions les voici:

1° L'Avonne est la petite rivière qui, grossie au-dessus de Couches par de nombreux ruisseaux, se jette à la Ville-aux-Fayes dans un des plus considérables affluents de la Seine (23).

Puis cette phrase (307) dont je crois bien que jamais je ne débrouillerai la signification :

... le delta formé par l'Avonne, à son confluent dans la rivière, qui se joint cinq lieues plus loin à l'Yonne.

Si cette phrase faisait partie du texte, dit « des têtes de clous », que Balzac n'eut pas le temps de mettre au point, on pourrait admettre cette contradiction ; mais on la trouve dans le dernier des quatre chapitres de la seconde partie qu'il revisa pour leur publication dans *la Presse.* J'ai respecté la ponctuation de l'édition du Centenaire. Est-ce celle du manuscrit de Balzac, d'ailleurs non retrouvé ? On sait, d'autre part, qu'il n'avait pas grand souci de la ponctuation logique. S'il faut supprimer la dernière virgule, on devrait comprendre que l'Avonne se jette dans une autre rivière qui se jette elle-même dans l'Yonne, mais que devient alors le texte de la page 23 ?

Car, sauf erreur d'interprétation, cet « un des plus considérables affluents de la Seine » peut-il être autre que l'Yonne ? Que s'il faut, toutes virgules maintenues, comprendre que l'Avonne se jette vraiment dans l'Yonne, c'est-à-dire si l'on accepte le texte de la page 307, une autre contradiction apparaît, puisque, page 23, c'est à la Ville-aux-Fayes que l'Avonne se jette dans l'Yonne et, page 307, « cinq lieues plus loin ». Donc, dans le premier cas, c'est-à-dire : supprimée la dernière virgule, la Ville-aux-Fayes serait très approximativement Avallon où passe le Cousin qui se jette, en aval, dans la Cure, qui se jette elle-même dans l'Yonne à Vermenton. Très approximativement, dis-je, car la Ville-aux-Fayes s'étend, en partie, « sur le delta formé par l'Avonne à son confluent dans la rivière... » alors que le véritable confluent du Cousin et de la Cure se trouve, dans la réalité géographique, à Blannay, à 11 km. N.-O.-O. d'Avallon. On voit que nous ne sommes pas plus avancés.

Dans le second cas, c'est-à-dire : maintenues les deux virgules, (et, alors, il s'en faut de beaucoup que le texte soit clair), la Ville-aux-Fayes pourrait être Clamecy, et l'Avonne le Beuvron, affluent de la rive gauche de l'Yonne où il se jette, en effet, à Clamecy. Mais, alors, nous sommes dans le département de la Nièvre, et, des indications données par Balzac lui-même comme on va le voir, on est autorisé à conclure que l'action des *Paysans* se déroule dans le département de l'Yonne.

Et je ne puis m'empêcher de signaler ici qu'un des commentateurs les plus autorisés de Balzac a lu de façon assez superficielle le texte des *Paysans*. Spœlberch ne parle-t-il pas, en effet, p. 38-39, d'analogies de noms telles que celui de l'Avonne pour l'Yonne ? Or, de toute évidence, dans aucun des deux passages précédents, l'Avonne ne peut être prise pour l'Yonne qui, dans le premier, figure comme « un des plus considérables affluents de la Seine », à qui, dans le second, Balzac donne son pro-

pre nom. Pendant que j'y suis je signale encore que le même Spœlberch a conclu à l'identité de Blangy (commune rurale des *Paysans*), et de Joigny, chef-lieu d'arrondissement de l'Yonne, sous l'ineffable prétexte que ces deux noms se terminent par un Y. Spœlberch ignorait-il donc que, particulièrement dans l'Yonne et dans la Nièvre, la moitié au mois des noms de localités ont cette désinence ? Quant à la confusion entre une simple commune rurale et un chef-lieu d'arrondissement, elle est d'usage si constant, et le siège de messieurs les citadins, parfaits ignorants, est si bien fait, que c'est celui qui s'évertue à la signaler qui passe pour un fou.

2° A plusieurs reprises, il est question d'Auxerre comme chef-lieu, du moins probable, du département où se déroule l'action des *Paysans*, et une seule fois de Dijon. Or nous voyons (168) le préfet prier l'évêque à déjeuner. Mais il n'y avait pas d'évêque à Auxerre sous la Restauration, pas plus qu'aujourd'hui. Le siège du diocèse est à Sens où réside un archevêque, et non un évêque. Et Balzac ne l'ignorait pas, puisque, dans *Ursule Mirouët*, Goupil s'écrie : « Va pour Sens ! Il y a un archevêque ; je ne hais pas un pays de dévotion. » Le préfet prie également à dîner le *procureur général* : il s'agirait donc de Dijon ; mais nous lisons (108) qu'à ce même chef-lieu le jeune Soudry vient d'être nommé substitut du *procureur du roi* : il s'agirait donc d'Auxerre. Les plus fortes probabilités sont pour le département de l'Yonne. Que si l'on opte pour Dijon, donc pour la Côte-d'Or, il faut adopter Semur et son arrondissement, — et encore le Morvan ne s'étale-t-il pas à ses pieds du côté de Paris, — mais l'Armançon, — l'Avonne en l'occurrence, — n'est pas flottable à bûches perdues.

Des contradictions qui existent entre différents passages de la version définitive, passons à celles qui existent entre cette dernière et celle des « têtes de clous », version que nous retrouvons soit dans les textes publiés par

Spœlberch, soit dans les six derniers chapitres de la seconde partie des *Paysans*.

Dans la première version, il y a une « grande route *départementale*(51). La route *départementale*... allait de la Ville-aux-Fayes au chef-lieu de préfecture et... passait par Soulanges, Blangy et Couches (91)».(Ces chiffres sont ceux des pages du livre de Spœlberch.)

Dans la deuxième version, il y a une « grande route *royale* » (3) et une « route *cantonale* qui relie Couches, Cerneux, Blangy et Soulanges à la Ville-aux-Fayes » (36). Au chapitre V de la seconde partie, le premier des six que Balzac n'a pas revus, nous retrouvons (322) le grand chemin et « la route départementale » du texte des « têtes de clous ». Il est de toute évidence, pour moi, que, dans la révision de son texte pour *la Presse*, Balzac a déformé la réalité plus encore qu'il n'avait fait dans sa première rédaction.

Venons-en, enfin, aux contradictions qui existent entre son texte définitif et cette même réalité géographique.

a) *Les rivières*. Les trois principaux affluents de l'Yonne, rive droite, sont, d'amont en aval, la Cure grossie du Cousin, le Serein et l'Armançon. La Cure, qui prend sa source comme l'Yonne dans le département de la Nièvre, se jette dans l'Yonne près de Cravant, le Serein et l'Armançon, qui prennent leur source dans la Côte-d'Or, rejoignent l'Yonne sensiblement en aval d'Auxerre. Dans *les Paysans*, il ne pourrait donc s'agir que de la Cure. Mais, si l'Avonne est la Cure, ni Vermenton ni Cravant ne peuvent représenter le chef-lieu d'arrondissement qu'est la Ville-aux-Fayes. Notons encore que le cours de l'Avonne est d'une longueur très inférieure à celui de la Cure, que l'Avonne a sa source près de Couches, en pleine Bourgogne, tandis que la Cure a la sienne en plein Morvan.

b) *Les localités*. Elle sont au nombre de six : la Ville-aux-Fayes, chef-lieu d'arrondissement, Soulanges, chef-

lieu de canton, Blangy, Couches, Cerneux et Ronquerolles, communes rurales. Seul le nom de la Ville-aux-Fayes fut inventé par Balzac. Il y a un Soulanges dans la Marne, cinq Blangy dans cinq départements, un Couches-les-Mines en Saône-et-Loire, un Cerneux en Seine-et-Marne, et deux Ronquerolles dans l'Oise et en Seine-et-Oise. Or, d'après Balzac, Soulanges, chef-lieu de canton, est à 6 km. environ de la Ville-aux-Fayes (247). Si nous voulons nous tenir à une distance approximative de 50 lieues de Paris, si nous admettons, en allant du S.-O. au N.-E. que Clamecy (Nièvre), Avallon et Tonnerre (Yonne), Semur (Côte-d'Or) puissent représenter la Ville-aux-Fayes, nous trouvons exactement ce qui suit :

1° Clamecy, chef-lieu d'arrondissement, est à 23 km. de Brinon-sur-Beuvron, à 30 km. de Corbigny, à 35 km. de Lormes, à 13 km. de Tannay, et à 20 km. de Varzy, les cinq chefs-lieux des cantons de l'arrondissement.

2° Avallon, chef-lieu d'arrondissement, est à 15 km. de Guillon, à 15 km. de l'Isle-sur-Serein, à 20 km. de Quarré-les-Tombes, et à 15 km. de Vézelay, les quatre chefs-lieux des cantons de l'arrondissement.

3° Tonnerre, chef-lieu d'arrondissement, est à 18 km. d'Ancy-le-Franc, à 20 km. de Cruzy-le-Châtel, à 15 km. de Flogny, et à 20 km. de Noyers, les quatre chefs-lieux des cantons de l'arrondissement.

4° Semur, chef-lieu d'arrondissement, est à 18 km. de Montbard, à 13 km. de Précy-sous-Thil, à 28 km. de Saulieu, à 12 km. de Venarey et à 24 km. de Vitteaux, les cinq chefs-lieux des cantons de l'arrondissement.

Dans ces quatre arrondissements, le chef-lieu de canton le moins éloigné de sa sous-préfecture est Venarey, qui s'en trouve encore distant de 12 km. Aucun d'eux, donc, ne réalise les conditions de Soulanges par rapport à la Ville-aux Fayes. Nous devons encore conclure temporairement que, sur ce point, comme pour les rivières

et pour les routes, Balzac a déformé la réalité, sinon créé de toutes pièces.

II

Avec la vérité historique, il n'a pas pris de moindres libertés, quoique moins nombreuses, qu'avec la vérité géographique. Mais qu'il soit bien entendu que je ne joue pas, ici, le rôle du pion doctoral maniant la férule devant l'élève apeuré. Seule, l'admiration consciente que j'éprouve pour l'œuvre de Balzac, et en particulier pour *les Paysans*, m'a fait entreprendre ce travail qui n'est pas de *critique* dans le sens que d'habitude on attache à ce mot.

Si nous l'en croyons, la Ville-aux-Fayes ne dut le commencement de sa fortune qu'au

> procédé trouvé par Jean Rouvet, pour flotter les bois et qui exigeait des places favorables pour les intercepter... Ainsi, la Ville-aux-Fayes, qui ne comptait pas six cents habitants à la fin du XVIe siècle, en comptait deux mille en 1790, et Gaubertin l'avait portée à quatre mille (vers 1820). Quand l'assemblée législative décréta la nouvelle circonscription du territoire, la Ville-aux-Fayes, qui se trouva située à la distance où, géographiquement, il fallait une sous-préfecture, fut choisie de préférence à Soulanges pour chef-lieu d'arrondissement (308).

Voulue ou non par Balzac, il y a ici une erreur : la législative créa, non pas des arrondissements, mais des districts avec leurs chefs-lieux. Mais voyons les invraisemblances à coup sûr voulues.

D'après le *Recueil de documents relatifs à la convocation des Etats Généraux de* 1789, publié par Armand Brette (Imprimerie Nationale, 1896, tome II), on constate qu'à cette date existaient dans la généralité de Dijon 13 bailliages principaux, dont trois commandaient à 10 bailliages secondaires, ce qui nous donne un total de 23. C'étaient :

1, *Dijon*, dont dépendaient : 2, *Beaune*, 3, *Auxohne*,

4, *Nuits*, 5, *Saint-Jean-de-Losne* ; 6, *Autun*, dont dépendaient : 7, *Montcenis*, 8, *Semur-en-Brionnais*, 9, *Bourbon-Lancy* ; 10, *Chalon-sur-Saône* ; 11, Semur-en-Auxois, dont dépendaient : 12, Avallon, 13, Arnay-le-Duc, 14, Saulieu ; 15, *Châtillon-sur-Seine* ; 16, *Charolles* ; 17, *Mâcon* ; 18, *Auxerre* ; 19, *Bar-sur-Seine* ; 20, *Bourg-en-Bresse* ; 21, *Belley* ; 22, *Gex* ; 23, *Trévoux*. J'ajoute que dans la généralité de Paris se trouvaient les élections de Tonnerre et de Vézelay, dans la généralité d'Orléans l'élection de Clamecy.

La Révolution supprima provinces, généralités, bailliages, élections pour créer départements et districts. Une grande partie de la Bourgogne contribua à former les deux départements de l'Yonne et de la Côte d'Or où l'on voit, dans l'Yonne, les sept districts d'*Auxerre*, *Sens*, *Joigny*, *Saint-Fargeau*, Avallon, Tonnerre et *Saint-Florentin*, dans la Côte-d'Or, les sept districts de *Dijon*, *Saint-Jean-de-Losne*, *Châtillon*, Semur, Thil, Arnay-le-Duc et *Beaune*. Dans la Nièvre, Clamecy fut aussi chef-lieu de district.

Les villes dont les noms sont en italique sont celles que j'élimine d'office, soit comme trop importantes (Dijon, Mâcon,) etc., soit comme n'étant pas situées dans la région possible de l'action (Gex, Châtillon, etc.). D'ailleurs, d'après Balzac, la Ville-aux-Fayes ayant passé brusquement du rang de simple paroisse au rang de chef-lieu d'arrondissement, c'est-à-dire de district, je ne vois, pouvant représenter la Ville-aux-Fayes, que Thil, qui n'existe même plus comme simple commune, et qui par surcroît se trouve, non pas au nord, mais à l'est du Morvan, dans la Côte-d'Or. Il apparaît donc nettement qu'en ce qui concerne la région, Balzac a inventé de toutes pièces l'histoire de la Ville-aux-Fayes, sous-préfecture.

En est-il de même de l'histoire de Soulanges, chef-lieu de canton des *Paysans* ?

La petite ville de Soulanges, aujourd'hui simple chef-lieu de

**canton, fut la capitale d'une comté considérable au temps où la maison de Bourgogne guerroyait contre la maison de France. La Ville-aux-Fayes, aujourd'hui siège de la sous-préfecture, simple petit fief, relevait alors de Soulanges, comme les Aigues, Ronquerolles, Cerneux, Couches, et quinze autres clochers (96). ...Avant l'étonnante prospérité de la Ville-aux-Fayes, le premier étage de cette maison... se louait aux gens obligés de venir à Soulanges par la juridiction du bailliage (291).**

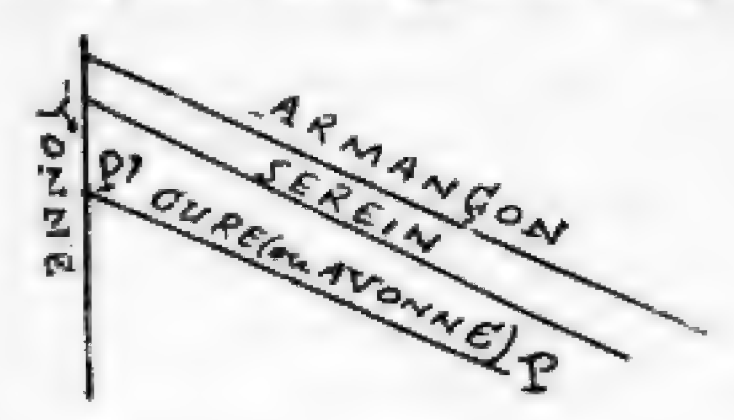
De chef-lieu de bailliage sous l'Ancien Régime, Soulanges est donc devenu, sous la Révolution, simple chef-lieu de canton. Or je trouve dans ce cas trois chefs-lieux de bailliages de la généralité de Dijon: Arnay-le-Duc et Saulieu, dans la Côte-d'Or, Vézelay (ancien chef-lieu d'élection équivalent, dans les pays d'élection, au bailliage dans les généralités), dans l'Yonne. Mais ni Arnay-le-Duc, ni Saulieu, ni Vézelay n'ont été « capitale d'une comté considérable » au xve siècle. La difficulté d'identification reste donc entière, et il se peut que Balzac ait inventé Soulanges comme il a inventé la Ville-aux-Fayes.

Il me reste à tenter d'utiliser les indications d'ordre topographique que nous fournit la deuxième version des *Paysans*, et à rechercher si, malgré tout, la réalité géographique et historique de l'Avallonnais n'a point offert à Balzac certains détails qu'il a utilisés comme il lui a plu. Car, du fait de la double indication de flottage à bûches perdues et du Morvan qui constitue le fond du décor, je m'obstine à croire, jusqu'à preuve du contraire, que c'est bien dans l'arrondissement d'Avallon qu'il faut situer l'action des *Paysans*.

## III

Je tiens donc pour admis que l'action des *Paysans* se déroule dans la région située au nord du Morvan. D'autre part, laissant de côté la contradiction qui existe entre les p. 23 et 307, au sujet de l'endroit où l'Avonne se jette dans l'Yonne, si je ne retiens que le texte de la p. 23, en

tant que publié du vivant de Balzac et qui peut m'aider à reconstituer son plan tel qu'il l'avait définitivement arrêté, je dirai que l'Avonne se jette dans l'Yonne à la Ville-aux-Fayes. Les trois principaux affluents de l'Yonne sont, je l'ai dit, la Cure, le Serein et l'Armançon. En traçant un plan schématique de ces quatre cours d'eau, on obtiendrait l'image suivante, d'une rigueur géométrique dont je m'excuse, les rivières ignorant la ligne droite :




C'est au point P (comme il y eut le jour J et l'heure H, à une époque que ne connut pas Balzac pour qui la Garde Nationale représentait le maximum de l'horreur), que l'Avonne prend sa source, c'est-à-dire au-dessus (en amont) de Couches, et au point P' qu'elle aboutit, c'est-à-dire à la Ville-aux-Fayes. Dans la géographie des *Paysans*, Couches est donc la commune rurale située à la plus grande distance de la Ville-aux-Fayes, comme il résulte d'ailleurs du texte de la première version : « La route départementale qui allait de la Ville-aux-Fayes au chef-lieu de préfecture et qui passait par Soulanges, Blangy et Couches » (91, Spœlberch), et du texte de la deuxième : « La route cantonale... qui relie Couches, Cerneux, Blangy, Soulanges, à la Ville-aux-Fayes (36). » Et il se pourrait qu'ici Balzac ait renversé l'orientation, car, selon la géographie réelle, le chef-lieu du département, c'est-à-dire Auxerre, serait au N.-O. de la Ville-aux-Fayes alors que dans *les Paysans* il en est au S.-E.-E. Cette route cantonale a 4 lieues de longueur (54).

Il me faut maintenant situer, par rapport à la Ville-aux-Fayes et à Couches, le chef-lieu de canton : Soulan-

ges, les communes rurales de Blangy, Cerneux et Ronquerolles, et le domaine des Aigues qui s'étend sur « les communes de Blangy, de Couches et de Cerneux » (52).

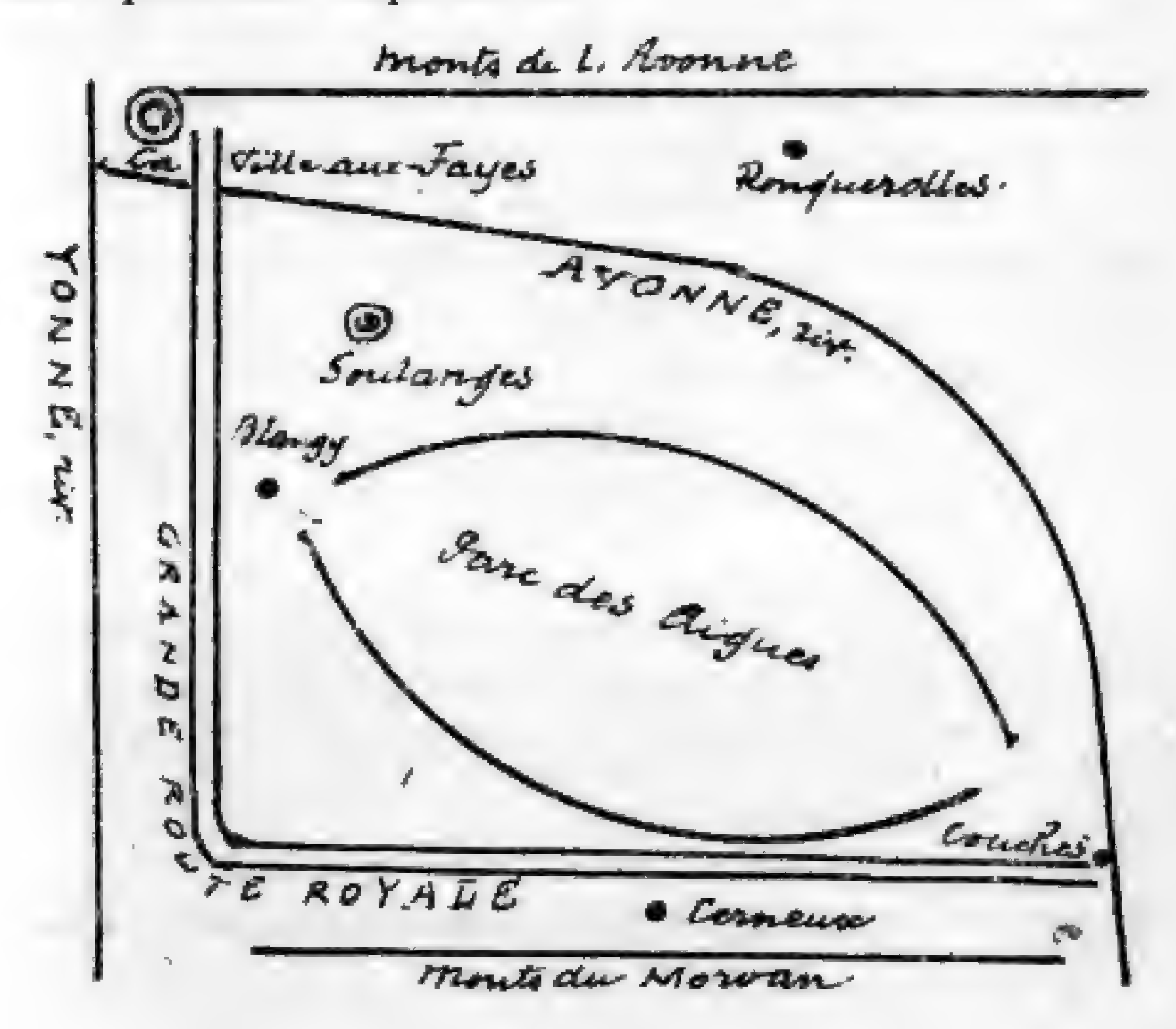
Lorsque Blondet, collaborateur du *Journal des Débats*, arrive en Bourgogne par la route royale, du haut d'une éminence il découvre « la longue vallée des Aigues au bout de laquelle la grande route tourne pour aller droit à la petite sous-préfecture de la Ville-aux-Fayes (3) ». En combinant les indications fournies par les pp. 3 et 23, je trouve que la vallée des Aigues est « encadrée au loin par les monts d'une petite Suisse appelée le Morvan » (3), et que « la grande route royale » est indiquée à l'horizon « par de vieux ormes tortillards... sur une côte parallèle à celle des monts dits de l'Avonne, ce premier gradin du magnifique amphithéâtre appelé le Morvan » (23). Il ne fait pas de doute pour moi que ces monts de l'Avonne ne soient les collines de l'Avallonnais, qui s'étendent un peu dans toutes les directions : est-ouest aussi bien que nord-sud. De plus, s'arrêtant au-dessus de Couches, Blondet découvre « d'immenses forêts posées à l'horizon sur une vaste colline côtoyée par une rivière » (3). Cette vaste colline n'est autre que les monts de l'Avonne, et les forêts sont celles « des Aigues, de Soulanges et de Ronquerolles » de la p. 23.

Le parc des Aigues occupait la partie la plus large de la vallée, entre la rivière que la forêt, dite des Aigues, borde des deux côtés, et la grande route royale (23).

Nous avons donc trois successifs plans horizontaux : d'abord, à l'extrême sud, les monts du Morvan puis, en descendant vers le nord, la grande route royale, enfin les monts de l'Avonne.

Le parc des Aigues est « posé au fond de la vallée » comme « un immense poisson dont la tête touchait au village de Couches et la queue au bourg de Blangy » (23). Je situe donc Blangy à l'ouest, à l'opposé de Couches. Soulanges est « à six kilomètres environ de Blangy... et

à une distance égale de la Ville-aux-Fayes », et « s'élève en amphithéâtre sur un monticule, ramification de la longue côte parallèle à celle au bas de laquelle coule l'Avonne (248). La terre des Aigues étant « à une lieue de la petite ville de Soulanges (23) », celle-ci est plus près du parc que de Blangy. D'autre part, étant donné que « le domaine des Aigues s'étend sur les communes de Blangy, Couches et Cerneux (52) », que la route cantonale qui relie Couches, Cerneux, Blangy et Soulanges à la Ville-aux-Fayes (36) est plus longue que la route royale (353), et que « le chemin de Cerneux mène au-delà de la route royale » (302), je situe Cerneux au sud des Aigues. Pour Ronquerolles, « le chemin de Ronquerolles » allant rejoindre le pont fait sur l'Avonne devant le pavillon du « rendez-vous de chasse » (302) et « la terre de Ronquerolles étant située au-delà de la forêt des Aigues » (43), je le place au nord des Aigues, au pied des monts de l'Avonne. Nos six localités ont donc trouvé leurs positions respectives.



Ces localités, il ne s'agit plus que de les relier au moyen des routes et des indications que nous fourniront les deux rivières : l'Avonne et la Thune.

La route royale, qui passe l'eau sur un pont à un quart de lieue de la Ville-aux-Fayes, vient mordre au commencement d'une allée de peupliers où se trouve un petit faubourg... La route cantonale fait également un détour pour gagner ce pont, où elle rejoint le grand chemin (309).

La Thune « est le ruisseau fourni par le trop-plein des eaux du moulin et du parc des Aigues ». Elle « court tout le long du chemin cantonal jusqu'au petit lac de Soulanges qu'elle traverse et d'où elle regagne l'Avonne » (70). Au bas de la colline où Soulanges est bâtie, « la Thune s'étale sur un fond d'argile d'une étendue d'environ trente hectares... Après avoir arrosé le parc de Soulanges... (elle) se jette dans l'Avonne par un canal magnifique » (248). Blangy « est posé sur une bosse de terrain à gauche de la Thune » (229). Pour aller de Blangy à Soulanges, Rigou, avec sa voiture, traverse la Thune « guéable en tout temps » (247). Soulanges est donc situé sur la rive droite de cette petite rivière. Je note, ensuite, que « la route cantonale tourne entre la ville et l'étang » (249). Je note, enfin, qu'on voit, « le paradis des Aigues » et « de la grande route » et « de la partie haute de la Ville-aux-Fayes » (23).

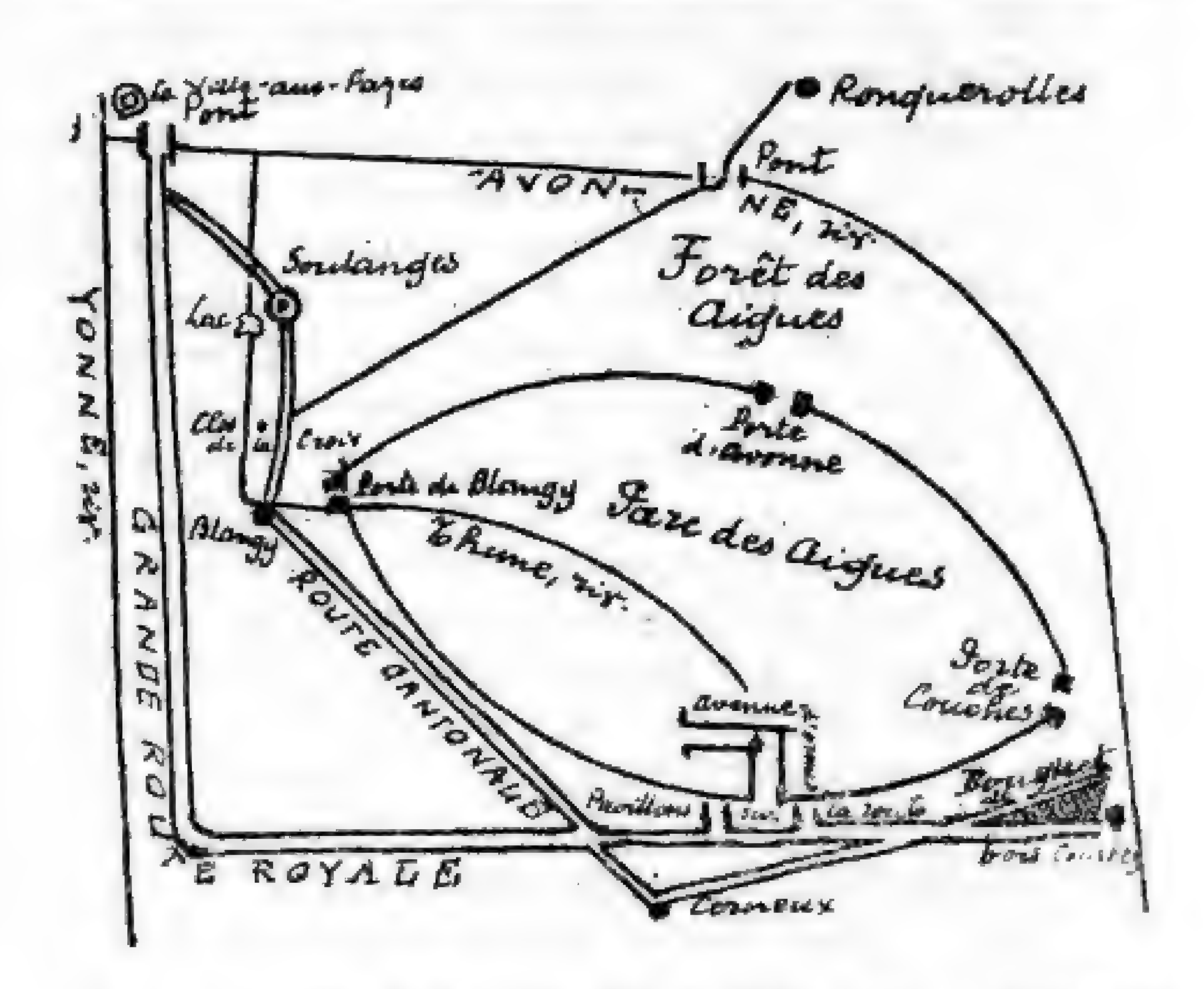
Rentrant de Soulanges à Blangy, Rigou suit la route cantonale. A la sortie d'une gorge, il arrive à un endroit où

les routes de Ronquerolles et de Cerneux forment un carrefour planté d'une croix... La Thune tourne ce monticule appelé les clos de la Croix... Le chemin de Ronquerolles va rejoindre le pont fait sur l'Avonne, et le chemin de Cerneux mène au-delà de la route royale (302).

Je laisse de côté, parce que n'intéressant point la to-

pographie essentielle, « le chemin du haut » (301) que prend Rigou pour éviter les clos de la Croix.

Le domaine des Aigues a quatre portes : celle de l'Avenue à laquelle on arrive après avoir passé entre « deux pavillons en briques rouges réunis ou séparés par une barrière peinte en vert » (3), qui sont sur la grande route royale après l'éminence du haut de laquelle on découvre Couches, et après avoir suivi une « magnifique avenue d'ormes centenaires » (3), « où le soleil ne pénètre qu'à son lever où à son coucher en la zébrant de ses rayons obliques » (4) ; la porte de Couches (24-25), la porte de Blangy (36-37) qui « s'ouvrait sur un bout de pavé conduisant à la route cantonale » (36) ; la porte de l'Avonne (136-137) où, en 1593, on fit bâtir « un pont d'une seule arche et en dos d'âne » pour passer « de la partie de la forêt qui se trouve sur la rive gauche de l'Avonne » à celle, « beaucoup plus considérable », qui est « située sur la colline » (136). C'est dans le pavillon en briques de cette dernière porte que loge Michaud, garde général des Aigues. Les paysans lui en veulent de ce qu'il surveille de trop près leurs déprédations. Une nuit où sa femme est prise des douleurs de l'enfantement, il s'en va, de la porte de l'Avonne à Soulanges, « quérir le Dr Gourdon » (352). Il prend par Blangy et la route (cantonale). Avec leurs fusils, des paysans vont le guetter à son retour : l'un se postera « sur la route à droite de Blangy, tirant sur Soulanges », un autre à dix minutes de là, « tirant sur Couches » (353). Michaud tué, on retrouve son corps « dans un bouquet de bois entre la grande route et la route de la Ville-aux-Fayes, au bout du parc des Aigues, à cinq cents pas de la grille de Couches » (356). Au piétinement, on constate que son cheval s'est cabré entre les pavillons de la route, mais Michaud peut avoir reçu le coup avant Blangy et s'être tenu (en selle) pendant quelque temps (357). Avec tout ce qui précède, j'obtiens la carte suivante :




De reconstituer l'intérieur du parc des Aigues avec son château ne serait d'aucune utilité pour le but que je me propose. Il me suffit d'en avoir indiqué les frontières et les alentours quant aux localités dont il dépend géographiquement, et moralement aussi, car je veux croire qu'aucun des lecteurs de cette étude critique n'ignore les causes ni le dénouement du drame qui se joue entre les paysans de la vallée des Aigues, les bourgeois de Soulanges et de la Ville-aux-Fayes, d'une part, et le propriétaire du domaine des Aigues, le général Montcornet, d'autre part. Mais je ne puis me dispenser de situer l'auberge du Grand I Vert, centre de la conspiration paysanne comme les salons de Mme Soudry et de Mme Gaubertin, à Soulanges et à la Ville-aux-Fayes, le sont de la conspiration bourgeoise. Le Grand I Vert est « à cinq cents pas de la jolie porte des Aigues » (41), c'est-à-dire de la porte de Blangy. « La distance entre le cabaret et

le village n'est pas plus considérable qu'entre le cabaret et la porte de Blangy (208). »

## IV

Le lieu de l'action reconstitué d'après Balzac lui-même, je dois rechercher en quoi il peut s'adapter à la réalité géographique et historique. Une autre tradition orale et locale veut que notre plus grand romancier ait séjourné quelque temps (quelques heures ou plusieurs jours) à Clamecy. J'ai l'intime certitude qu'il a vu — et deviné — de très près ces trois sous-préfectures appartenant à trois départements différents, situées à peu près sur la même latitude à peu de distance l'une de l'autre, que sont Clamecy, Avallon et Semur, sans préjudice des trois petites régions qui en dépendent : le Morvan nivernais, pour Clamecy, l'Avallonnais, c'est-à-dire une partie de la Basse-Bourgogne et du Morvan, pour Avallon, et l'Auxois, c'est-à-dire une partie de la Haute-Bourgogne, et du Morvan avec Saulieu, pour Semur.

Dans les deux petites villes de la Ville-aux-Fayes et de Soulanges, on retrouve des caractéristiques de Clamecy, d'Avallon, de Semur et de Saulieu. Il y a même un trait, dans la première version des *Paysans*, qui n'a pas été repris dans la deuxième. Dans la première, Soulanges est d'ailleurs décrite comme « une petite ville coquette bien ramassée dans un fond, comme un oiseau dans son nid » (314, Spœlberch), alors que la deuxième version nous la montre s'élevant « en amphithéâtre sur un monticule » (247). Bref, le trait supprimé est le suivant : « Il y avait des tanneries dans les faubourgs (314, Spœlberch). » Or, la tannerie était à cette époque la principale industrie de Saulieu, et surtout d'Avallon où des usines fonctionnaient au faubourg de Cousin-Laroche.

Je laisse aux archéologues le soin de découvrir à quelle

église réelle peut s'appliquer la description que fait Balzac de celle de Soulanges qui offre, « comme celle de Longjumeau, pour portail, une immense arcade frangée de cercles fleuris et garnis de statuettes, flanquée de deux piliers à niches terminées en aiguilles » (249). La première partie de cette description pourrait concorder avec l'église Saint-Lazare d'Avallon. Quant au chevet, « qui s'appuie sur des arcs-boutants dignes d'une cathédrale » (249), c'est l'église Notre-Dame de Semur qu'il m'évoque invinciblement. Parlant des vieilles maisons pittoresques qu'on voit sur la place de Soulanges, Balzac écrit :

La plus magnifique est l'ancien bailliage, maison à façade sculptée, en alignement avec l'église qu'elle accompagne admirablement. Vendue nationalement, elle fut achetée par la commune qui en fit la mairie et y mit le tribunal de paix (250).

Cela se rapproche beaucoup de ces renseignements que je trouve dans l'*Histoire générale de Semur-en-Auxois*, par Alfred de Vaulabelle (Semur, 1905), à la p. 124, sauf qu'il s'agit de l'ancienne demeure du prieur de Notre-Dame de Semur, maison fort *modeste*, et non du *magnifique* ancien bailliage :

Quant à l'Hôtel de Ville actuel, établi dans l'ancienne demeure du prieur de Notre-Dame, il a été acheté comme bien national le 14 mai 1791. C'est une maison fort modeste, dont les deux plus belles salles ont été réservées l'une aux mariages et aux réunions du Conseil municipal, l'autre aux audiences de la justice de paix du canton de Semur.

J'ajoute que cette mairie est bien « en alignement avec l'église », ce qui ne se rencontre ni à Saulieu, ni à Avallon, ni à Clamecy. En revanche, l'étang de Soulanges, « un peu trop pompeusement nommé le lac de Soulanges par les gens du pays » (249), me fait penser à cet autre étang que les habitants de Saulieu appellent « le lac de la Bologne », à 2 km. de la petite ville. A noter que dans

l'Avallonnais proprement dit il n'y a pas d'étangs et que, pour en trouver, il faut pénétrer dans le Morvan ou toucher à ses marges. En revanche encore, la « charmante fontaine rapportée d'Italie, en 1520, par le maréchal de Soulanges » (250), et qui se trouve au milieu de la place, rappelle soit celle qu'on voit devant l'église Saint-Andoche, à Saulieu, soit la fontaine monumentale qui s'élève sur la place publique à l'Isle-sur-Serein, chef-lieu de canton de l'Avallonnais dont la topographie réelle a des points de contact avec celle de la Ville-aux-Fayes, sous-préfecture des *Paysans*. La vieille église de ce chef-lieu de canton, remplacée en 1837 par une neuve, avait un clocher formé d'une tour carrée et qui s'élevait sur le côté nord de la nef. Or Balzac nous dit de l'église de Soulanges : « Le clocher, qui se trouve dans une branche de la croix, est une tour carrée surmontée d'un campanile (249-250). » C'est encore à l'Isle-sur-Serein que la place publique était bordée de maisons très anciennes dont la façade, écrivait-on vers 1865, a été complètement modifiée depuis quelques années, et que Balzac a pu voir, comme la vieille église, dans leur état primitif. Et il se pourrait que, s'étant inspiré de Clamecy, d'Avallon, de Semur et de Saulieu, il eût surtout retenu l'Isle-sur-Serein et Montréal, commune du canton de Guillon, mais qui n'est qu'à six kilomètres au sud de l'Isle-sur-Serein.

Dans la Ville-aux-Fayes il y a aussi du Montréal en ce qui touche à sa division en quartier haut, ou vieux bourg, et quartier bas qui commençait alors à se développer le long de la grande route qui passe à la base de la colline ; on retrouve cela en substance aux pp. 308-309 des *Paysans* consacrées à la description de la Ville-aux-Fayes. Dans cette région, dont ses seigneurs, les Ansério, furent parmi les plus puissants, Montréal joua un rôle très important durant tout le haut moyen âge. Ansério X, le dernier du nom, s'étant par ses crimes attiré la colère de saint Louis, dut quitter son château-fort, qui fut occupé

par le duc de Bourgogne. Mais la famille se perpétua dans la maison de Beauvoir d'où descendent les Beauvoir-Chastellux, qui n'ont gardé que leurs titres de Chastellux dont ils possèdent le château. Il est très probable que c'est de l'histoire de cette famille que Balzac s'est inspiré pour écrire brièvement celle de la maison de Soulanges.

La petite ville de Soulanges, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, fut la capitale d'une comté considérable au temps où la maison de Bourgogne guerroyait contre la maison de France (96).

Un Eudes de Ragny, dont la famille avait contracté alliance avec les Beauvoir-Chastellux, fut fait prisonnier en 1471 à la bataille que se livrèrent près de Château-Chinon le duc de Bourgogne et Louis XI. Claude, son fils, fut chargé, en 1502, de lever en Champagne des troupes pour soutenir la guerre d'Italie. Et ceci ne nous fait-il pas penser à la fontaine rapportée d'Italie, en 1520, par le maréchal de Soulanges ? Un Claude de Chastellux, né en 1386, qui commandait comme maréchal, battit les troupes de Charles VII à Cravant (Yonne), le 31 juillet 1423. Mais il y a d'autres analogies plus frappantes.

César-Laurent, comte de Chastellux, né le 14 février 1780, fut adjudant général sous l'Empire, puis sous-chef de l'état-major en Sicile, en 1810. Colonel en 1814, aide-major, il entra aux chevau-légers de la Maison du roi. Député de l'Yonne en 1820, promu en 1821 au grade de maréchal de camp, il commanda la cavalerie du 5e corps de l'armée d'expédition en Espagne en 1823. Il devint pair de France en 1824, et général de brigade en 1826. Que lisons-nous dans la biographie balzacienne du comte de Soulanges ? Celui-ci, colonel d'artillerie de la garde en 1809, reste fidèle aux Bourbons pendant les Cent-Jours. Nommé pair de France, il devint général d'artillerie « en Espagne, sous le duc d'Angoulême. Au

siège de Cadix, le comte de Soulanges gagna, comme on sait, le bâton de maréchal, qu'il eut en 1826 » (281). Ce sont là, il me semble, plus que de simples coïncidences.

Je ne trouve aucun moyen d'assimiler l'immense domaine des Aigues (2.000 hectares de bois, un parc de 900 arpents, etc.) à un quelconque de ceux qui existent dans l'Avallonnais ; mais, pour les dimensions, il rappelle d'assez près celui de Chastellux qui se trouve d'ailleurs, en partant d'Avallon vers le sud, à 14 km. à l'intérieur du Morvan. Quant au château lui-même, qu' « une maîtresse de Henri IV a rebâti là où il est » (10) sur les ruines d'un château du moyen âge (24-25), Balzac a pu voir, à Lamotte-Ternant, à 12 km. au N.-E. de Saulieu, les autres ruines de celui de Gabrielle d'Estrées, pareillement maîtresse de Henri IV.

L'Avonne, « flottable pendant quatre lieues » (23), peut figurer le Cousin, avec lequel, pour le régime et pour les paysages qu'elle traverse, elle a de grandes ressemblances. Mais, en lui faisant prendre sa source à Couches, j'estime que Balzac l'a intentionnellement amputée d'une partie de son cours réel. Aucun des trois principaux affluents de l'Yonne, la Cure, le Serein et l'Armançon, ne prend en effet sa source dans l'Avallonnais. Quant au Cousin, formé lui-même par de nombreux petits affluents qui prennent leurs sources respectives dans le Morvan de la Nièvre et la Côte-d'Or, et qui se jette dans la Cure, son cours est de 49 km. environ, donc beaucoup plus important que celui de l'Avonne. Mais un souvenir de cette réalité hydrographique persiste dans la première version des *Paysans* où il est question d' « une dizaine de sources claires, limpides, venues peut-être de la Haute-Bourgogne » (59 Spœlberch), c'est-à-dire de la Côte-d'Or, et dans la deuxième version, où je lis : « En haut du parc vers Couches, sortent une douzaine de sources claires, limpides, venues du Morvan (8). » Il n'est pas inutile d'ajouter que la première version comporte encore le

détail des sources « qui s'entrecroisent sur cette hauteur » et que l'endroit où de nombreux petits ruisseaux se rencontrent pour former le Cousin est à une altitude de 549 mètres, soit à 408 mètres au-dessus de Blannay, où le Cousin se jette dans la Cure. Du fond et du haut du Morvan, Balzac aurait donc fait glisser, pour ainsi dire, les sources du Cousin pour en faire, à Couches, dans l'Avallonnais, les sources de l'Avonne, ou plutôt de la Thune ; mais peu nous importent ces transpositions.

Couches, relai, peut être Lucy-le-Bois ou Cussy-les-Forges. « C'était un vrai village de Bourgogne, à une seule rue, dans laquelle passait le grand chemin (322). »

Avant de passer à de pures hypothèses, on me permettra d'affirmer que les paysage décrits par Balzac sentent, pour qui est du pays, les confins de la Basse-Bourgogne et du Morvan (voir les sources de l'Avonne, la maison de Tonsard et ses dépendances, la moisson, la forêt, etc.), que le patois parlé par le père Fourchon est toujours en vigueur dans la contrée où l'on voit encore telle « route fleurie d'héritages entourés de haies et parsemée de maisonnettes à rosiers, chèvrefeuilles et plantes grimpantes » (37).

Voici maintenant quelques hypothèses moins affirmatives encore que celles qui précèdent

Le détail de la Thune qui se jette dans l'Yonne par un canal magnifique a pu être inspiré à Balzac par l'aspect de Vermenton où la Cure est reliée à l'Yonne et au canal du Nivernais par un autre canal de 4 km. de longueur. (J'ignore d'ailleurs si ce canal existait vers 1830.)

La foire de Soulanges, qui se célèbre au 15 août, est une des particularités de cette ville et l'emporte sur toutes les foires à trente lieues à la ronde, même sur celles du chef-lieu du département (281).

Balzac a pu assister à la « foire de la bague » de Semur, qui y attire en effet depuis quatre siècles un nombre con-

sidérable d'étrangers ; mais elle a lieu le 31 mai. Les fêtes patronales de Vermenton et de Montréal se célèbrent le 15 août.

Je laisse aux gourmets le soin de découvrir quel est le vin de Bourgogne qui peut représenter celui de Soulanges dont le goût est « semblable au Madère, au Vouvray, au Johannisberg » (282). Du vivant de Balzac, les vignobles d'Annay-la-Côte, à 7 km. au nord d'Avallon, en grande partie déplantés depuis près d'un demi-siècle, étaient célèbres.

Lorsque la bourgeoisie de Soulanges, qui se croit « le plexus solaire de la France », décrète que « l'un des héros d'Essling était un lâche » (270), n'oublions pas qu'il peut s'agir du maréchal Davout, né le 10 mai 1770 à Annoux, à 21 km. d'Avallon, commune du canton de l'Isle-sur-Serein.

A Santigny, canton de Guillon, à 21 km. d'Avallon, vécut longtemps la famille noble de Villers-la-Faye, dont le nom a pu inspirer à Balzac celui de sa Ville-aux-Fayes. Courterolles, hameau de la commune de Guillon, a pu le faire penser à Ronquerolles.

Des quatre portes du parc des Aigues, les quatre de Montréal, les cinq de l'Isle-sur-Seine ont pu lui fournir l'idée.

Enfin, voici une indication que je ne comprends pas : « ... depuis Soulanges jusqu'à cinq lieues au-delà de Couches, vers la Brie » (238). Sous l'Ancien Régime il y avait la Brie française avec Brie-Comte-Robert pour chef-lieu, et la Brie-Champenoise qui se divisait en Haute-Brie, Brie-Pouilleuse et Basse-Brie avec, pour chefs-lieux, Meaux, Château-Thierry et Provins. Cette direction, Balzac n'a dû l'indiquer que pour dépayser le lecteur, car, si Couches est situé à l'est de la contrée où se déroule l'action, il y avait d'autres directions, d'ordre général encore, qu'il pouvait donner sans risquer de se trop découvrir, ne fût-ce que celle, par exemple, de Troyes.

A moins, tout est possible, que la Brie pouilleuse ne l'ait fait penser à la Champagne pouilleuse.

§

Que je m'abstienne de conclure formellement n'implique pas que je renonce à grouper ici trois réflexions qui me semblent essentielles pour résumer l'état de la question des *Paysans*.

D'abord, au point où nous en sommes en ce qui touche à la reconstitution de la vie de Balzac, aucun document ne nous le montre séjournant en Basse-Bourgogne, ni même la traversant avec l'idée d'en tirer parti. Mais, après lectures attentives des *Paysans*, je puis affirmer qu'il n'a pas fait que traverser, non seulement la Basse-Bourgogne, mais encore le Bas-Morvan : il y a dû y vivre plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Il a dû voir Clamecy, Vézelay, Avallon et Semur avec tous ses environs jusqu'à Saulieu, en passant par le vieux chef-lieu de canton de Précy-sous-Thil.

Ensuite, et quant au roman lui-même, si mes hypothèses, plus ou moins susceptibles de confirmation, déforment la réalité géographique, personne jusqu'au jourd'hui, du moins à ma connaissance, n'en a émis de plus valables. Je ne me dissimule pas que, à défaut des rapprochements que j'ai faits des textes de Balzac, d'une part, des textes d'érudits locaux et de mes connaissances personnelles, d'autre part, le plan que j'aï levé n'offre un minimum de probabilités contre un maximum d'erreurs possibles : du moins ces « erreurs » cadrent-elles suffisamment avec les indications données par Balzac lui-même.

Enfin, j'accepte volontiers qu'on renverse mon plan et mes hypothèses, à la condition, cependant, qu'on agisse non pas en révolutionnaire qui se contente de détruire, (c'est un peu trop facile !) mais en *évolutionnaire*

(et pourquoi pas ce mot aussi bien que l'autre ?) qui ne rase une vieille maison, ou une neuve selon lui mal construite, que pour en édifier une autre plus solide soit sur les fondations de la précédente, soit, au besoin, très loin d'elles (1).

HENRI BACHELIN.

(1) Il est, d'ailleurs et également, très possible, sinon très probable, que Balzac ait transporté sur les confins de la Bourgogne et du Morvan la topographie d'une région différente qu'il ait particulièrement connue : Touraine, Berri, voire Ville-d'Avray et ses environs, le parc de Saint-Cloud devenant le parc des Aigues.

*UN PROBLÈME EN SUSPENS*

# LA PRÉDOMINANCE DU JAPON EN EXTRÊME-ORIENT

—

Le cataclysme qui a secoué terriblement le Japon a-t-il ébranlé aussi les bases de sa puissance économique et politique ? C'est une question qui mérite d'être posée, étudiée avec soin, s'il n'est pas possible de scruter l'avenir au point de dire qui aura raison, de la volonté d'une race alerte, intelligente, tenace, ou de l'acharnement des éléments ligués contre elle.

L'activité économique de la terre nipponne est étroitement liée à la politique de l'Etat. Le problème se dresse, angoissant, formidable, de la prédominance du Japon en Extrême-Orient. Quand on sait qu'il y a deux impérialismes — empressés, du reste, à user de moyens pacifiques, mais jusqu'à quand ? — l'impérialisme anglais et l'impérialisme américain, qui sont avides d'exercer leur tutelle sur le Pacifique, on pressent qu'une lutte aiguë éclatera quelque jour, si elle couve aujourd'hui, entre ces deux facteurs « extérieurs » et l'influence toujours présente du Japon, qu'on ne pourra jamais éluder.

§

Tout comme son principal rival, la Grande-Bretagne, le Japon souhaite d'étendre son influence politique pour asseoir plus solidement les bases de sa prospérité économique. Un peuple prolifique déborde de l'archipel. Les courants d'immigration sont paralysés çà et là. Au lieu

d'exporter sa main-d'œuvre, le Japon la gardera pour exporter, à sa place, des marchandises fabriquées avec les matières premières importées.

Mais comme le Japon a affaire à forte concurrence, sa tâche essentielle sera d'obtenir un prix de revient aussi bas que possible.

Dans l'univers entier, les salaires commandent la marche de l'industrie et le succès des exportations.

A ce point de vue, le Japon est doté de conditions qui lui permettent de soutenir toutes les concurrences.

La durée du travail est fixée au Japon par la loi sur les fabriques et la réglementation concernant l'emploi et l'assistance des mineurs.

Le principe de 8 heures est invoqué, mais pour la fixation du salaire seulement.

L'industrie mécanique, dont le caractère de tension dans l'effort réclame moins d'heures que la plupart des autres activités, travaille 9 heures. Mais l'industrie textile a des journées de 11 et même de 12 heures. Dans les usines chimiques, qui fonctionnent jour et nuit sans arrêt, le système de deux équipes de 12 heures chacune est généralement adopté. Même habitude dans les mines de charbon ; il existe même un système d'après lequel l'équipe de jour travaille 10 heures et celle de nuit 14 heures. On reste rêveur devant un horaire aussi excessif, que l'Europe elle-même ne connaissait pas avant l'avènement des huit heures.

Qu'on ajoute à ce nombre d'heures élevé les faibles salaires donnés à une population ouvrière toujours suffisante et on constatera que les usiniers japonais sont merveilleusement outillés pour un rendement considérable et un prix de revient modéré. Sur leur propre terrain, ils lutteront avec avantage contre l'importation des produits similaires, même de ceux en provenance de l'Allemagne ou de l'Angleterre.

L'avenir, cependant, recèle des germes de déséquilibre

social. Il est paradoxal de soutenir que l'industrie européenne a le plus grand intérêt à voir s'aggraver les troubles ouvriers. Pourtant, il en est bien ainsi, car une concurrence dangereuse s'affaiblit par ces désordres.

Actuellement, en face de la classe industrielle s'érige une classe ouvrière qui formule des revendications. La première porte sur les salaires. Les indemnités de congé, que les travailleurs considéraient autrefois comme une marque de générosité de leurs patrons, sont réclamées aujourd'hui comme un droit. Cela est le fait du personnel de la grande industrie, sans doute, et un long temps s'écoulera avant que se mette en branle l'immense armée disséminée des petits ateliers. Mais le charme se rompt de jour en jour entre patrons et ouvriers. L'Etat éprouve le besoin d'une législation sociale qui évitera les durs conflits. Etant donné la souplesse japonaise, croyons qu'elle utilisera au mieux les expériences du Vieux onde.

Car c'est la marque du progrès civilisateur que la croissante industrialisation d'un pays.

§

La guerre, en raréfiant les venues extérieures, a obligé le Japon à s'ériger en grande nation industrielle. En 1917, le Japon se suffisait sur bien des points. Des encouragements étaient attribués à toute création de fabrique : toutes les entreprises produisant au moins 5.250 tonnes par an étaient exemptes pendant 15 ans de tous les impôts ; elles étaient autorisées à importer sans frais de douanes toutes les machines et tout l'outillage reconnus nécessaires. L'extraction de la houille passait de 12 millions de tonnes en 1906 à 27 en 1918. Pour la métallurgie, le Japon dépend des Etats-Unis ; en ce qui regarde la matière première, il a voulu, par l'acquisition des mines de Corée et de Chine, disposer de gisements en propre. Le travail du cuir s'est tellement répandu que le Japon

vend quantité de chaussures autour du Pacifique. Les industries de la pêche supplantent les conserves européennes. Sucres et farines sont produits en quantité croissante.

Et voici que le produit qui faisait le gros bénéfice des exportateurs anglais, le coton, est acheté par le Japon en Chine, aux Indes, en Egypte. Le Japon préfère importer la matière première et la travailler qu'acheter les cotonnades qui font gagner de l'argent aux fabricants du Lancashire. Ne négligeons pas, bien entendu, la soie, dans cette énumération des productions enrichissantes en Extrême-Orient.

Le principal foyer de l'industrie est Osaka et les villes avoisinantes : Kioto, Kobé et Sakai, lesquelles ont été préservées du fléau. Osaka est désormais fameux par ses manufactures de coton si nombreuses qu'on l'a dénommé le Manchester japonais. Kioto possède la spécialité des étoffes de soie, Sakai des tapis. A Nagasaki sont sis les ateliers de constructions navales, qui permettent l'entretien d'une flotte marchande très prospère.

§

Voyons maintenant quels sont les plus significatifs éléments du mouvement commercial.

Pour éclairer les statistiques suivantes, disons que le yen vaut au pair 2 fr. 56. On peut dire qu'avant la catastrophe, il valait dans les 6 fr. 50.

Les importations sont passées de 1.614 millions de yen en 1921 à 1.890 millions en 1922, tandis que les exportations s'élevaient de 1.252 millions à 1.627 millions. On a donc constaté en 1922 une amélioration notable du commerce extérieur japonais : non seulement les transactions avec l'étranger sont plus considérables au cours de cet exercice, mais le déficit de la balance commerciale a diminué.

Les principaux articles importés ont été le coton brut

les textiles, les produits sidérurgiques, les machines et les denrées alimentaires (blé, riz et sucre). Le coton a chiffré 427 millions, les autres textiles 186, les produits sidérurgiques 167 et les machines 114. C'est la Grande-Bretagne qui est le grand fournisseur. Nous sommes bien sûrs de la retrouver partout, habile à entourer d'une solide amitié politique des intérêts commerciaux avantageux. En 1922, le Japon a acheté au Royaume-Uni pour 232 millions de yen, à l'Inde pour 254, à l'Australie pour 82, etc... ; on aboutit à un total de 607 millions de yen sur un ensemble de 1.890, soit donc le tiers des importations. Bien loin derrière ces chiffres imposants, on aperçoit ceux de la France : 18 millions et ceux de notre Indo-Chine, 17.

Quant aux articles d'exportation, la soie grège est en tout premier lieu; de 147 millions en 1921, le total est monté à 670 en 1922. Ne doutons point que la sériciculture mondiale ressente la répercussion du désastre. Le prochain exercice est bien de ceux où les éleveurs français auront un vif intérêt à agrandir leurs éducations sans se dissimuler que si Yokohama a été très sérieusement compromis dans son avenir, en tant que place commerciale, la grande majorité des provinces culturales est restée indemne. Les stocks de soie pour l'exercice actuel sont donc diminués, mais l'élevage des vers à soie reprendra son essor. Il est permis de croire que la catastrophe aura cependant quelque peu paralysé le travail séricicole.

Du reste, le Japon compte beaucoup sur son développement industriel plus encore que sur son agriculture pour entretenir sa prospérité. Le Japonais, qui est au moins aussi intelligent que le Britannique, a estimé qu'il pouvait, aussi bien que celui-ci, devenir fabricant, rassembler chez lui coton et minerais qu'il recueillerait aux Indes, en Chine, en Egypte et ailleurs, et qu'il revendrait en objets manufacturés à la grande satisfaction d'un peuple qui n'aura plus besoin d'émigrer.

Le Japon a, devant lui, de sûres perspectives de prospérité économique. Dans le courant du premier semestre de 1923, le fait saillant qui est apparu réside dans l'extension considérable du commerce avec les îles Philippines, l'Inde, le Canada et l'Egypte, donc en concurrence directe avec les Anglais. Si l'on chiffre les exportations de ce premier semestre, on voit que le Japon a vendu, en millions de yens, 275 aux Etats-Unis, 122 à la Chine, 42 à l'Inde anglaise, 29 à Canton, 22 à Hong-Kong, 17 aux Indes hollandaises, 11 à l'Australie. Le Japon achète beaucoup de coton à l'Egypte et lui vend des effets et tissus de coton et de la bonneterie. Il assume donc, pour une possession de l'Angleterre, la charge rémunératrice de la transformation des matières premières, mission dont les fabricants de Manchester s'acquitteraient volontiers. Dans l'Inde, la concurrence est aussi très vive, mais la production indigène est au moins dix fois plus forte que les venues du dehors.

§

C'est en Chine que la rivalité semble se manifester avec le plus d'éclat. De ce côté, comme du côté de la Sibérie, l'impérialisme de Tokio accomplit de grands progrès. Il a déjà occupé la partie méridionale de Sakhaline, assuré le protectorat puis l'annexion de la Corée, la mainmise sur la Mandchourie et la Mongolie orientale. Mais il convoite le nord de Sakhaline, Vladivostok, le nord de la Chine. Seulement, dans l'intérieur de la Chine, des résistances se dessinent. Actuellement, l'agitation antijaponaise, du Yang-Tsé où elle était localisée, s'étend dans les provinces du sud et aux environs de Pékin et de Tien-Tsin. Les exportations japonaises en Chine durant le mois de mai 1923 ont atteint 19 millions de yens contre 30 pour le mois de mai de l'année dernière. On remarque que la Mandchourie, qui est placée sous le contrôle direct du Japon, n'a pas été touchée par ce recul.

Toutefois si, de la considération d'un mois unique, nous nous élevons à l'examen d'une plus large portion de temps, le Japon reprend de l'avantage. Des trois grands compétiteurs sur le marché chinois, l'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon, ce dernier seul a réussi à augmenter le pourcentage de ses exportations en Chine au cours de 1922. Un fait domine la situation : c'est que les exportations japonaises ont augmenté là où le Japon avait la surveillance et le contrôle de l'hinterland, ce qui est le cas de la Mandchourie. Jolie tentation pour l'impérialisme nippon d'étendre sa domination politique, puisqu'il est démontré que la pénétration économique en découle.

De l'aveu du *Manchester Guardian*, le commerce anglais en Chine serait en décroissance. Donc, victoire pour le Japon...

§

En vérité, l'Angleterre est tenue de faire face à bien des concurrences.

Sa politique européenne, qui, avant la guerre, était guidée par le souci de résister à l'envahissement économique du monde par l'Allemagne, s'inspire aujourd'hui de la crainte, tout à fait chimérique d'ailleurs, de la prépotence française en Europe. En Asie, c'est le Japon qui lui cause les plus vives appréhensions, parce qu'elle a deviné en lui un peuple extrêmement actif qui, comme elle, renfermé dans une île, veut grandir par la mer. Or, l'impérialisme anglo-saxon, qui ne connaît aucune borne, considère les Japonais comme les principaux obstacles à l'expansion britannique en Extrême-Orient.

D'autre part, les esprits dirigeants de Tokio éprouvent la même perception de la situation internationale. Ils commencent à réagir avec une singulière énergie. Le désastre qui a atteint leur pays n'affaiblira pas cette résolution. En tout cas, ils considéreraient comme manœu-

vre déloyale le fait aussi bien pour les Britanniques que pour les Américains de profiter d'une situation critique pour supplanter les marchandises japonaises en Extrême-Orient.

Nous relevons, comme témoignage particulièrement démonstratif de l'orientation nouvelle de la politique étrangère du Japon, un article de M. Hanizawa dans la *Revue diplomatique* (*Gwai Hôjiko*), conseillant à son pays de faire front contre la coalition des deux nations de langue anglaise en Extrême-Orient.

Il est indispensable, dit-il, de faire face aux Anglo-Saxons par un groupement qui comprendra le Japon, la Chine, la Russie et l'Allemagne. Les pourparlers en cours avec les Russes sont une occasion toute trouvée pour inaugurer cette politique et organiser ce groupement, en vue de contrecarrer l'influence grandissante de l'Angleterre et de l'Amérique dans le monde en général et dans l'Extrême-Orient en parti culier.

M. Hanizawa ajoutait que, sans se tourner contre l'Angleterre, le Japon ne pouvait plus longtemps se résigner à jouer le rôle d'un partenaire sacrifié, *loosing partner*, ou celui, non moins reluisant, de chien de garde de l'Angleterre.

De l'Amérique, le journaliste japonais rappelle les beaux principes de justice et d'humanité qu'il oppose à l'écriteau placé à l'entrée des Etats-Unis quand c'est les Japonais qui frappent à la porte: « On n'entre pas ici. »

D'une manière générale, il reproche au gouvernement de Tokio d'avoir laissé sacrifier les droits du pays, au lendemain de la guerre : le Japon a été frustré du Chantoung ; les avantages obtenus en Chine s'en vont en fumée ; plus d'alliance anglo-japonaise, très précise, mais une entente à quatre, assez vague.

Et nous touchons ici au point vif du problème : le gouvernement du Pacifique.

A Washington, les Anglais suggérèrent de régir l'im-

mense Océan à trois. L'Amérique voulut nous inclure dans le pacte. Le traité du 13 décembre 1921 qui, *de facto*, sous-entendait l'alliance anglo-japonaise submergée dans les flots du Pacifique, énonçait la promesse solennelle de chaque nation de ne pas chercher à troubler la souveraineté d'aucune autre. Les Etats-Unis entendaient lier la puissance d'expansion nipponne, mais l'avenir dira que le traité vaudra plus par les ressources que chaque nation en tirera que par les bornes contraignantes où,théoriquement, elle serait tenue de les enfermer.

Les accords navals ont attribué un rôle prééminent aux Etats-Unis, mais le problème du Pacifique est-il celui des eaux ou celui des terres ? Le Japon, par sa présence continue et par l'afflux de sa race, tient en mains le secret du succès.

Grand dommage que le traité de Washington n'ait pas résolu le problème des races ! D'après une décision récente, non seulement toute immigration nouvelle est impossible en Amérique, mais près de 50.000 Japonais sur 120.000 installés dans le Far-West doivent se préparer à rentrer dans la mère-patrie. Le 23 janvier, le baron Matsui, ministre des Affaires étrangères, accordait à l'événement toute sa grave signification.

« Nous constatons avec un sentiment de regret la tournure qu'a récemment prise l'affaire de la situation des résidents japonais sur le littoral du Pacifique. Le gouvernement se trouve en face d'un problème d'une nature excessivement compliquée et délicate ; il lui accorde une attention toute spéciale et cherche à en trouver une solution satisfaisante. »

Les désavantages devant lesquels se trouve le Japon en Chine s'aggravent du double fait que les Etats-Unis essaient de le supplanter en Mandchourie et en Mongolie et que l'Angleterre se propose de fortifier Singapore. Or, pendant la guerre, le Japon avait manifesté son désir de

s'installer dans cette île, petite par sa superficie, mais grande par sa position stratégique de premier ordre.

Rapprochez cela des tractations menées entre Tokio et les Soviets. L'entente est déjà faite d'une part au sujet de l'exploitation du Transsibérien.

A la mi-août, les conversations entre Russie et Japon se sont arrêtées, mais sans rupture. Il y avait accord sur le droit que le Japon se réserve à l'égard d'une concession dans le nord de Sakhaline. Mais le Japon exige de la Russie la reconnaissance du Traité de Portsmouth, l'obligation de payer les anciennes dettes et de restituer aux étrangers le droit de propriété. Or, un journal du parti indépendant, le *Ji-ji shimpô* a écrit :

Puisque la Russie consent, en somme, à écarter l'incident de Nicolaïewsk et à donner au Japon une concession importante à Sakhaline, il y la à une base sérieuse pour l'ouverture d'une conférence officielle, d'autant plus que, de tous les anciens traités du Japon avec la Russie, un seul nous intéresse réellement, le traité relatif aux pêcheries dans les eaux russes. Or, la Russie est prête à le renouveler avec de nouveaux avantages.

Sur la question des dettes, la Russie a émis des réserves qui auraient pu faire échouer les conversations. Cependant, étant donné que satisfaction a été obtenue pour Sakhaline, que la Russie n'a pas insisté pour exiger une déclaration formelle au sujet de la reconnaissance des Soviets, laissant la question se résoudre par les faits, les Japonais semblent avoir considéré ces diverses données comme encouragement à aboutir.

A l'heure où nous écrivons (février 1924), il semble que le gros obstacle provienne de la position tenace de Tokio dans la question des engagements internationaux, ce qui est de nature, du reste, à fortifier l'attitude, en ce point, des nations occidentales. « Tant qu'un Etat soutient le Japon, continue à exister sur la base de son ancien territoire et de son ancienne population, aucun changement politique interne ne peut modifier sa position internatio-

nale. » Une révolution n'est pas un motif pour répudier sa parole, sans quoi, évidemment, il y a plus d'un pays besogneux qui recourrait à ce moyen pour annuler ses dettes. Là-dessus, les interlocuteurs semblent persister dans leur attitude respective. Les Soviets sont ainsi chaque jour davantage acculés à la nécessité à laquelle ils n'échapperont pas d'affirmer la continuité nationale, en respectant les engagements du passé.

Cependant, le Japon n'est pas mécontent de Moscou pour ce qui regarde sa situation dans le Pacifique.

Tokio n'aperçoit pas du côté de la Russie actuelle la volonté de faire échec au besoin d'expansion japonais, tandis que cette attitude de résistance est manifeste chez les deux nations anglaise et américaine.

§

Le traité de Washington, —c'est l'opinion courante au Japon, — paraît constituer une précaution des Etats-Unis et même de l'Angleterre pour réfréner les ambitions nipponnes en Extrême-Orient. Peut-on dire que l'humanité est en route vers un désarmement sincère, —moral autant que matériel, — du moment que, par leur préoccupation de leurs rivalités, les impérialismes présents sur le Pacifique affirment leur existence et leur vitalité ?

Les Anglo-Saxons et les Américains entendent empêcher la domination du Japon en Chine, l'exploitation de la Chine à l'unique profit du Japon, ce qui fait qu'en dernière analyse, la Chine est l'objet de tout le litige.

Rappelons que le Japon, ayant vaincu la Chine, obtint d'elle par le traité de Simonosaki des concessions telles qu'elles motivèrent l'intervention, en forme d'ultimatum, des trois puissances : France, Allemagne, Russie, qui se constituèrent protectrices de l'intégrité de la Chine. A la suite de quoi, le Japon restitua à la Chine le Liao-Tung avec Port-Arthur, et Talien-Wan. Or, un an après, la Russie s'installait dans les territoires rétrocédés par

le Japon à la Chine, l'Allemagne occupait Kiao-Tchéou, l'Angleterre Wei-hai-wei, la France Kouang-Tchéou. Mais, aussi, en ce temps-là, naquit non seulement une rancune amère, mais une ferme intention de rattraper les avantages si loyalement abandonnés.

Survient le Traité de Washington. L'Angleterre et les Etats-Unis proclament et obtiennent une sorte de désarmement du Pacifique. Seulement, sur le pourtour, ils arment, ce qu'ils n'avaient pas fait jusqu'ici : l'Angleterre crée une base navale à Singapore et les Etats-Unis se hâtent de fortifier non seulement San Francisco et toute la côte ouest du Pacifique, mais encore Hawaï. Aussi, un organe japonais peut-il écrire :

Le bill anglais (relatif à Singapore) est dirigé contre le Japon. Rapproché du fait que les Américains se hâtent de fortifier leurs ports du Pacifique, cet ensemble constitue une menace pour l'Extrême-Orient. Après avoir contraint le Japon à réduire ses armements par un traité, l'Angleterre et l'Amérique augmentent virtuellement le leur, si bien que, en comparaison avec les jours de l'alliance anglo-japonaise, le Japon se voit acculé à la nécessité d'augmenter ses travaux défensifs.

Aussi le *Japan Times* demande-t-il que les situations soient nettement tranchées. L'Océan Pacifique étant destiné à être le champ clos des compétitions internationales, il serait sage de le diviser en trois zones : est, ouest et sud, dans chacune desquelles respectivement les Etats-Unis, le Japon et l'Angleterre doivent avoir une prépondérance absolue, ce qui leur conférerait le droit de s'y fortifier de telle façon qu'ils n'aient personne à y redouter. L'Amérique a commencé, l'Angleterre a suivi. Le Japon jusqu'ici a fait tout le contraire en réduisant Maizurn et Chinkaï-wan à des bases navales de second ordre. Le *Japan Times* lui conseille d'imiter ses voisins et de fortifier notamment sans retard le port de Odomari (sud de Sakhaline), puisque la zone japonaise s'étend du Kamtchatka à Formose. La zone d'influence japonaise com-

prendrait précisément la partie vitale du Pacifique, celle qui tient les clefs de la Chine.

§

Ne doutons point que si les Nippons ont accepté les données nouvelles du problème, c'est dans le vif espoir qu'elles permettront le libre jeu de leurs intérêts.

Sera-t-il permis, du point de vue de la France, de signaler qu'en regard de notre sobre volonté d'assurer notre sécurité nationale, les intentions anglo-américaines en Extrême-Orient ont une allure marquée d'impérialisme accapareur et jaloux ?

Et n'est-ce point là un motif de rapprochement entre le Japon et nous qui, tous les deux, en Asie et en Europe, sommes les obstacles vraiment infranchissables à des ambitions qui ne recherchent dans les traités que des garanties pour s'épanouir impunément ?

Tels sont les éléments du problème d'Extrême-Orient dont le Japon est plus que jamais le centre, l'élément le plus vivant, en dépit de la catastrophe.

Le Pacifique reste une mer agitée.

ALBERT SAUZÈDE.

# MAURICE BARRÈS ET JULES SOURY

—

Les articles nécrologiques consacrés à Maurice Barrès ont été unanimement élogieux et les adversaires politiques de l'auteur de *leurs Figures* et de *la grande Pitié des Eglises de France* se sont eux-mêmes inclinés devant le génie de l'écrivain. Seul peut-être, un « jeune » de très grand talent, M. Marcel Arland, a fait entendre, dans le dernier numéro de *la Revue Européenne*, une appréciation sévère :

Je ne sais encore, dit-il, si les paroles qu'il convient de prononcer autour du tombeau de Maurice Barrès doivent être de louange ou de blâme... Il se laisse délimiter trop nettement, on en fait trop vite le tour, pour qu'il ait des gages de survie durable et puissante. Est-ce devant la richesse de son esprit qu'il faut s'incliner ? Il est lucide, mais borné et peu fécond. Devant la profondeur de sa sensibilité ? On sent partout en lui l'effort pour être ému. Devant la passion, devant l'angoisse qui le déchiraient ? Peu d'hommes furent aussi pondérés...

Je n'ai pas l'intention d'ajouter à ces sévérités de M. Arland dont le jugement est loin d'être négligeable et reflète certainement l'opinion de beaucoup de jeunes écrivains. Je voudrais simplement signaler et préciser l'une des influences qui se sont exercées sur Barrès, la plus profonde et la plus directe, je crois, et néanmoins la plus ignorée, car M. Albert Thibaudet lui-même, qui a tout lu et qui sait tout, la passe sous silence dans son beau livre, *la Vie de Maurice Barrès*. M. Henry Bidou recherchait, dans un article récent de la *Revue de Paris*, si le premier Barrès, — celui du *Culte du Moi*, — n'avait pas été inspiré par le cours de Burdeau, à Nancy, et par la lecture de Fichte et de Hartmann. C'est, d'autre part, un petit jeu littéraire fort à la

mode que de décider à propos du second Barrès, — celui du *Roman de l'Energie Nationale* et des *Bastions de l'Est*, — s'il a été davantage influencé par un Taine ou par un Renan. Or, plus qu'à Burdeau et aux philosophes idéalistes, plus qu'à l'auteur des *Origines de la France Contemporaine*, ou à celui de la *Réforme Intellectuelle et Morale*, Barrès doit à l'auteur du *Bréviaire de l'Histoire du Matérialisme*, du *Système nerveux Central* et de *Campagne Nationaliste*. J'ai nommé Jules Soury.

§

Dans la décade 1890-1900, une élite d'auditeurs suivait à la Sorbonne le cours que professait Jules Soury sur les doctrines contemporaines de psychologie physiologique. Dans un article du *Temps* du 8 novembre 1891, M. Anatole France a représenté le maître « un scalpel à la main, un cerveau sur la table, tranquille, enseignant à une élite d'élèves le jeu compliqué des appareils de l'innervation cérébrale et développant la théorie des localisations ». M. Anatole France ajoutait : « Un peintre ferait un beau portrait s'il saisissait le caractère puissant de ce crâne dépouillé et poli, de ces petits yeux perçants, de ces joues lourdes, de cette forme épaissie par une vie claustrale .» Ce portrait — qu'on me permette de le dire, — est, comme tout ce qui tombe de la plume de M. France, le triomphe de la stylisation et du trompe-l'œil. M. Anatole France ressemble à un dessinateur qui, ne sachant croquer une paysanne, s'empresse d'ébaucher une nymphe. On trouvera beaucoup plus de ressemblance et de vérité dans les portraits qu'ont tracés M. André Rouveyre dans *Souvenirs de Mon Commerce* (*Jules Soury heurté*) et Léon Daudet, avec une pointe de caricature, dans *Au Temps de Judas* et *l'Hérédo*. M. Charles Maurras, d'autre part, dans *Tombeaux*, a dit à peu près l'essentiel sur l'écrivain et le penseur, que beaucoup considéraient, vers 1900, comme l'émule et presque l'égal de Sainte-Beuve, de Renan et de Taine. Mais, pour

bien connaître Soury, il n'est certainement pas de document plus important, plus intéressant et plus suggestif que son admirable autobiographie, cinquante pages intitulées *Ma Vie*, qui ouvrent le recueil d'articles : *Campagne nationaliste*, et dont Remy de Gourmont disait à Rouveyre qu'elles sont « parfaites de caractère et d'écriture ». Elles donnent un tableau coloré d'une vie « laborieuse et féconde, partie du peuple pour s'élever vers une aristocratie toute spirituelle », et une expression singulièrement éloquente des idées que Jules Soury s'étaient formées sur la nature des choses, sur l'univers et sur la vie, et qu'il exposait depuis vingt ans dans l'enseignement public.

A la fois écrivain, philosophe, exégète et savant, en qui se pénétraient (comme chez un Taine, un Renan, un Carlyle, un Michelet ou un Nietzsche) le sentiment poétique, l'esprit philosophique, les préoccupations historiques et scientifiques, c'était, au moment de sa plus grande renommée, un personnage des plus singuliers et des plus étonnants que le professeur Jules Soury : — ce petit vieillard glabre, aux paupières baissées et au crâne pointu, en redingote et cravate noires, coiffé d'un gibus monumental et toujours flanqué d'un parapluie gigantesque tellement il était persuadé que le soleil ne pouvait être sur cette misérable terre que de courte durée. Il avait publié tour à tour des *Etudes de Psychologie Historique* (*Portraits de femmes* et *Portraits du XVIIIe siècle*), des *Essais de Critique religieuse*, un *Bréviaire de l'Histoire du Matérialisme*, un livre sur les *Fonctions du Cerveau*, et enfin son œuvre capitale, qui résumait tout son enseignement de l'Ecole des Hautes-Etudes : *Le Système nerveux Central. Structure et fonctions. Histoire critique des théories et des doctrines.*

Son ascétisme était incroyable. Il vivait une vie solitaire et confinée, se nourrissant exclusivement d'eau, de pommes crues et de pain. Son pessimisme hérité d'une longue ascendance de meurts-de-faim (il était, comme Michelet, fils

d'ouvriers très pauvres), avait encore été exaspéré par cette hygiène paradoxale et terrible, cette continence outrancière qui avaient fait de lui un visionnaire (dont les accents rappelaient l'Ecclésiaste), un halluciné d'un monde sans Dieu, sans raison et sans but, sans commencement ni fin, véritable charnier où se livre l'inutile et absurde carnage de la lutte pour l'existence. Comme d'autres ont le goût de la vie, il avait le goût de la mort, le désir impérieux, passionné, et même, disait-il, le besoin, — « comme le grand Kant », — de ne plus être, scrutant, semblait-il, les ombres de sa chambre dans l'espoir ardent de voir surgir sur un cheval « de couleur livide » le quatrième cavalier de l'Apocalypse.

Sa misogynie était folle et lui faisait fuir les maisons où il y avait une concierge ou trop de femmes de service. C'est qu'il avait aimé, aimé d'un amour que sa profonde hérédité chrétienne (en désaccord avec ses théories matérialistes) lui avait fait juger monstrueux et déshonorant, la femme d'un de ses meilleurs maître et ami, que je ne nommerai pas. (« On dit, m'écrivait un jour Félix Le Dantec, qu'il a été amoureux de M^me^ X... ».) Il avait fui et, depuis, exagéré son horreur de la chair et de la femme ainsi que sa foi dans la nécessité des plus cruelles macérations et mortifications. La science semblait même être, pour ce moine laïque, un instrument de flagellation, une haire et une discipline du grand poète né, du grand écrivain de race qu'il était.

Il avait de Chateaubriand, — qu'il tenait pour « le plus sublime et le plus magnifique prosateur de France », — l'étoffe, le nombre, le mouvement oratoire. Maurras a écrit très justement : « C'est par son éloquence que Jules Soury restera. Son œuvre, relativement peu connue, sera recherchée de tous ceux qu'animera l'amour de la grande prose française... [Sa] parole était aussi nombreuse qu'un vers doré, toujours égale à elle-même dans les plus extraordinaires jeux de force et d'adresse dont fasse rêver un dis-

cours... En Jules Soury, l'écrivain, est promis à l'éternité.» J'accorde moins de crédit à M. Maurras lorsqu'il écrit : « Les esprits au courant de ce difficile sujet disent que Jules Soury a fait faire un pas décisif à la connaissance du système nerveux central; ses cours publics sur les fonctions du cerveau marquent une époque de la science dont il a été l'inimitable historien. » L'inimitable historien, soit. Mais Jules Soury n'a pas fait faire un pas, comme théoricien ou inventeur, à la connaissance du système nerveux central. « Je crois, m'écrivait Le Dantec, que c'est un cerveau fatigué par un labeur gigantesque et d'ailleurs *peu utile.* » Je n'accorderai même pas que ce grand écrivain fut un grand penseur, au sens strict du mot, c'est-à-dire un abstracteur puissant et un logicien patient, précis et rigoureux, bref un esprit géométrique. Pour employer le langage, encore peu répandu, de Bertrand Russell, l'admirable mathématicien-philosophe de l'Université de Cambridge, il était beaucoup plus doué pour la connaissance directe que pour la connaissance par définition. et pour les généralisations empiriques que pour les généralités *a priori.* Il avait appris à l'École des Chartes et à l'école de Renan (rue Vaneau) les règles de la méthode historique; il avait une mémoire très fidèle des données visuelles de l'anatomie macroscopique et microscopique, qu'il tenait peut-être d'un de ses aïeux des Flandres françaises, le maître en chirurgie J.-B. Wast. Mais il ignorait les mathématiques, — « je n'ai jamais su, disait-il, l'arithmétique », — et les méthodes mathématiques de la physique moderne. Il n'était pas logicien, et ce qui donnait quelque unité à ses innombrables connaissances en de nombreux domaines, c'était moins sa puissance de déduction ou de systématisation, que son pessimisme inné qui le portait à accueillir et à rattacher plus ou moins artificiellement les unes aux autres des doctrines qui n'avaient de commun que leur amertume et leur désenchantement, ou plutôt ce qu'une âme triste y pouvait puiser de mélancolie hautaine et de scepticisme grave et stoïque.

A son cours de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes à la Sorbonne, Jules Soury aimait à répéter l'*Ignorabimus et ignorabimus* de Du Bois-Reymond, mais il se proclamait en même temps matéraliste et athée. A cette adhésion à la critique de la connaissance et au mécanisme absolu, il ajoutait, entre tant d'autres, ces trois thèses principales :

1° Toutes les doctrines et théories philosophiques et scientifiques ont été nécessaires, partant légitimes à leur heure. L'astronomie de Ptolémée, par exemple, a été vraie au moyen âge et a cessé d'être vraie quand on a eu connaissance d'un plus grand nombre de faits astronomiques et qu'il n'a plus été possible d'établir une cohésion suffisante entre l'astronomie de Ptolémée et les faits nouveaux qu'on a découverts. Nos théories actuelles auront le sort de celles qui les ont précédées. *Elles nous sont imposées par le milieu où nous sommes plongés et les images qui nous assiègent. Un esprit critique ne peut que sourire des inventeurs.*

2° Comme l'a fort bien montré le physiologue allemand Exner, notre moi conscient, le *je*, le *ich*, n'est rien à côté de notre moi inconscient, le *il*, le *es*... Il ne faut pas dire : « Je pense, je sens », mais bien plutôt : « Il pense en moi, il sent en moi. *Es denkt in mir, es fühlt in mir.* »

3° Nous savons depuis les travaux de l'histologiste espagnol Ramon y Cajal qu'ascendants et descendants ne font qu'un même être, en vertu d'une continuité d'ordre anatomique, celle des neurones, ou plutôt des cellules nerveuses qui sont un de leurs éléments constitutifs et qui se transmettent immuablement sans proliférer ni se renouveler jamais. Là se trouverait peut-être le véritable fondement du traditionalisme.

On verra l'exposé de ces thèses dans le *Système Nerveux Central*. Les deux dernières sont ainsi reprises dans *Ma Vie* (Voir *Campagne Nationaliste*) :

(P. 60) : « Mais qu'est-ce que ce moi conscient au regard de cet autre moi, impersonnel en quelque sorte, que le physiologiste

Exner, après le philosophe Lichtenberg, désigne par le pronom indéterminé « il » dans cette phrase : *Es denkt in mir* ? c'est ce « Il pense » inconnu au « Je pense » qui détermine la nature de nos sentiments et de nos idées et prédestine les vocations. »

(P. 65) : « Je dédiai cet ouvrage (*Le Système Nerveux Central*) à la mémoire de mes parents, à ceux dont je ne suis, comme nous le sommes tous, que la continuité substantielle, la pensée et le verbe encore vivants, avec leur cortège de gestes, d'habitudes et de réactions héréditaires, qui font que le mort tient le vif, et que les caractères propres, ethniques et nationaux, nés de variations séculaires, qui différencient le Français de France de l'Etranger, ne sont point des métaphores, mais des phénomènes aussi réels que la matière des éléments anatomiques de nos centres nerveux, les neurones, seuls éléments de notre corps qui, de la naissance à la mort de l'individu, persistent sans proliférer ni se renouveler jamais. Là est le témoignage irréfragable de l'hérédité psychologique. Là est le fondement de notre culte des morts et de la terre où ils ont vécu et souffert, de la religion de la patrie. »

Tous ceux qui ont connu Jules Soury savent que ces thèses, ou si l'on veut ces thèmes, constituaient comme les *leit-motives* non seulement du cours et des ouvrages, mais encore des conversations du « vieux penseur », comme il aimait à s'appeler lui-même.

§

De 1893, date de l'*Ennemi des Lois*, à 1897, date des *Déracinés*, Barrès a suivi les cours de Jules Soury, où il se rencontrait quelquefois avec Clemenceau, Anatole France et Marcel Sembat. Bien plus, il a été un familier du maître, qu'il visitait souvent à son domicile.

Or, ouvrez les *Déracinés* et vous lirez (chap. XIII) :

[Rœmerspacher] répète volontiers un aphorisme qu'il a recueilli d'un de ses maîtres préférés, à l'École des Hautes-Études. Parlant des Savants qui, enfermés dans un étroit domaine, trouvent chacun des parcelles de vérité et créent les sciences, Jules Soury a dit : « Avec plus d'étendue d'esprit, ils auraient été des critiques et non des inventeurs. »

Un peu plus loin, dans le même chapitre, Barrès écrit (et il le répétera dans *l'Appel au Soldat*) : « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes ! *Certains Allemands ne disent pas « je pense », mais « il pense en moi ».*

Enfin, le 8 février 1900, dans un article du *Journal* intitulé *Pas de veau gras*, et recueilli dans *Scènes et Doctrines du Nationalisme* (voir également *Amori et Dolori sacrum* et la préface mise en 1904 à *l'Homme libre*) Barrès s'exprime ainsi :

J'ai été un individualiste et j'en disais sans gêne les raisons... Ayant longuement creusé l'idée du « Moi »... j'étais descendu parmi des sables sans résistance, jusqu'à trouver au fond et pour support la collectivité.

Voilà déjà qui nous rabat l'orgueil individuel. Le Moi s'anéantit sous nos regards d'une manière plus terrifiante encore si nous distinguons notre automatisme...

Tous les maitres qui nous ont précédés... croyaient à une raison indépendante existant dans chacun de nous et qui nous permet d'approcher de la vérité... Il faut en rabattre. *Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous... Elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements.* La raison humaine est enchaînée de telle sorte que nous repassons tous dans les pas de nos prédécesseurs. Il n'y a pas d'idées personnelles; les idées même les plus rares, les jugements même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée sont *des façons de sentir générales et se retrouvent chez tous les êtres de même organisme assiégés par les mêmes images.*

Dans cet excès d'humilité, une magnifique douceur nous apaise, nous invite à accepter tous nos esclavages et la mort ; c'est, si l'on veut bien comprendre, — et non pas seulement dire du bout des lèvres, mais se représenter d'une façon sensible, — que *nous sommes la continuité de nos parents. Cela est vrai anatomiquement. Ils pensent et ils parlent en nous,* etc..., etc..

A-t-on reconnu au passage, dans les phrases que j'ai soulignées, les thèses mêmes de Jules Soury ? Bourget a fondé son traditionalisme sur les enseignements de Darwin et des évolutionnistes. Maurras fonde le sien sur des considérations d'ordre historique et moral. Barrès, comme Soury, se déclare traditionaliste parce qu'il est vrai *anatomiquement* que nous sommes la continuité de nos parents. Il y a même, dans la page que je viens de citer et qui est de 1900, des formules que l'on retrouvera à un ou deux termes près dans le *Système nerveux central*, qui est de 1899.

On peut dire, il est vrai, qu'il existe une étrange loi de simultanéité des découvertes par des êtres géniaux.

Une théorie, a écrit un grand physico-mathématicien, Pierre Duhem, naît d'une manière presque forcée et bien souvent des physiciens qui ne se connaissent pas, qui poursuivent leurs méditations bien loin les uns des autres, l'enfantent presque en même temps ; on dirait que l'idée flotte dans l'air, portée d'un pays à l'autre par le vent qui souffle, prête à féconder tout génie qui se trouve en état de l'accueillir et de la développer, semblable au pollen qui engendre un fruit partout où il rencontre un calice mûr.

De son côté, l'algébriste Galois a écrit :

En mathématiques, comme dans toutes les sciences, chaque époque a en quelque sorte ses questions du moment : il y a des questions vivantes qui fixent à la fois les esprits les plus éclairés comme malgré eux... Il semble souvent que les mêmes idées apparaissent à plusieurs comme une révélation. Si l'on en cherche la cause, il est aisé de la trouver dans les ouvrages de ceux qui nous ont précédés, où ces idées sont présentes à l'insu de leurs auteurs.

Certes, à l'époque où Barrès écrivait le *Roman de l'Energie nationale* et *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, le traditionalisme était au premier chef une question du moment, et l'idée nationaliste flottait dans l'air.

Mais il est bien difficile de croire que Barrès connaissait

de première main le « *es denkt in mir, es fühlt in mir* » du physiologue allemand Exner, ou les travaux de l'histologiste espagnol Ramon y Cajal. Il est plus légitime de supposer qu'il les connaissait indirectement par Soury, dont il suivait les cours et dont il était le familier. (Je n'envisage évidemment pas l'hypothèse où Soury, spécialiste en ces matières, en aurait été instruit par Barrès.) L'influence directe exercée par Soury sur Barrès ne me paraît pas douteuse, et il est assez surprenant que Barrès ait mis un certain soin à ne pas la mettre en lumière.

Jules Soury, d'ailleurs, qui tenait Barrès pour « un grand cœur de Français, une intelligence supérieure et un écrivain de race », n'ignorait pas cette influence. A l'époque où paraissait, dans *la Revue Hebdomadaire*, l'*Appel au Soldat*, j'allais quelquefois visiter, au 21 de la rue Gay-Lussac, l'illustre savant. Il me recevait dans une sorte de « parloir » ciré, vraiment conventuel, où il n'y avait, pour tout ameublement, que quelques chaises rangées contre les murs, une étroite bibliothèque entre deux fenêtres et une petite table sur laquelle étaient posés les deux énormes volumes du *Système nerveux central* et un microscope. Les yeux fermés, les mains jointes et les pieds sous sa chaise, il monologuait avec un étrange pathétisme et une inoubliable magnificence de langage.

Il parlait comme il écrivait, a dit Charles Maurras, avec la même abondance... En entendant couler durant des heures entières cette source inouïe d'affirmations brûlantes et d'adjurations pathétiques, renouvelées avec une force d'accent que rien n'ébranlait, il fallait bien se dire qu'on avait devant soi, dans cette chambre solitaire, en ce tête-à-tête que des souverains auraient envié, l'orateur véritable, celui qui donne la plus haute et la plus honnête idée du langage humain.

J'avais été frappé de constater à quel point l'*Appel au Soldat* et les *Déracinés* reflétaient les enseignements du *Système nerveux central* et des conversations de Soury. Je ne pus me tenir de le déclarer à ce dernier. Il me répon-

dit : « Je ne connais pas ces deux ouvrages de Barrès... A mon âge, je ne lis plus guère de fictions. C'est à peine si j'ouvre encore quelquefois Chateaubriand, Walter Scott, Dickens et Thackeray... Mais ce que vous me dites ne me surprend pas outre mesure. Barrès, qui s'est souvent assis sur cette chaise où vous êtes, est mon fils intellectuel adoptif. »

Jules Soury ajouta avec un geste résigné : « Nos idées sur le monde et sur la vie sont presque de nécessité le reflet des opinions humaines de notre époque. Le maître n'est lui-même qu'un écho éveillant d'autres échos dans l'âme des hommes qui vivront quand il aura cessé d'être, voilà tout. »

Mais, quatre ans après, le 5 janvier 1904, moins philosophe et moins serein, Jules Soury m'écrivait : « Barrès, dont vous me parlez, ne paraît même plus me connaître, Barrès qui a fait passer dans son dernier livre tout ce que je lui ai enseigné à lui et à tant d'autres depuis trente ou quarante ans. »

CAMILLE VETTARD.

# LE CRÉPUSCULE DE L'ESPRIT

## PSYCHOLOGIE DE L'AGE CRITIQUE

—

Pour un médecin, parler de notre intelligence et de notre caractère n'est pas se tenir toujours sur les hauteurs de l'esprit et du sentiment. Après avoir décrit la fleur, il n'hésite pas à se salir les doigts pour étudier les racines. Il n'admet pas qu'on puisse connaître la psychologie d'un homme sans être, au préalable, parfaitement renseigné sur sa *constitution*, c'est-à-dire son état anatomique et son *tempérament*, c'est-à-dire son fonctionnement physiologique. L'homme est gras et court d'haleine comme Hamlet, maigre et jaune comme Cassius, congestif comme Othello... c'est la constitution ; il est vif ou paresseux dans ses réactions nutritives, porté aux spasmes ou migraineux... c'est le tempérament. Voilà les racines, voilà le tronc, les fleurs et les fruits (quelles que soient les protestations des écrivains et de ceux qui veulent croire que les chefs-d'œuvre sont dans le ciel humain comme des étoiles sans contact avec le sol)... les fleurs et les fruits leur doivent leur forme, leurs couleurs et leur pulpe...

... Et c'est ainsi que j'étudierai la portion de la courbe humaine qui fait l'objet de ce travail. Elle forme dans cette courbe ce que j'appelle une *brisure*.

La courbe de notre vie, de l'enfance à la vieillesse, n'est pas, en effet, régulière. Notre organisme physique et notre organisme moral ne se développent pas sans à-coups. Certains organes subissent des poussées rapides ou des involutions brusques qui modifient considérablement

en peu de temps notre personnalité : c'est la ***brisure de la puberté***, c'est ***la brisure du retour d'âge***, de ***l'âge crépusculaire*** sur laquelle je vais m'étendre. C'est ici la modification organique qui précède et ordonne le changement de la personnalité. Entre vingt et trente ans, au contraire, des déceptions, des désillusions ou trop brusques ou trop répétées ébranlent parfois jusqu'en ses racines profondes tout notre psychisme, nous mènent au désenchantement et souvent au suicide : c'est ce que j'appelle la ***deuxième brisure.***

L'enfance avec son imagination créatrice et amplifiante, qui multiplie les dieux dans la nature et personnifie les choses, se meut dans le monde béni de l'illusion ; la jeunesse, avec ses élans de générosité et ses charmantes croyances, pénètre dans l'action par les sentiers fleuris dont nous avons chassé les pierres ; l'âge adulte mord au fruit amer de l'arbre de la science et sculpte la puissante et fragile stature de l'homme ; la vieillesse, où le corps et l'esprit se dessèchent, descend lentement le dernier versant.

Toutes ces périodes de notre vie ont, non seulement leur psychologie propre, mais encore leur anatomo-physiologie et leur pathologie. Le moindre parmi nous sait que chaque âge a ses maladies et ses réactions particulières. La formation et la constitution du système nerveux chez l'enfant, le développement plus rapide des voies sensitives par rapport aux voies motrices, la précocité d'apparition dans le cerveau des zones sensorielles liées au fonctionnement de la vue, de l'ouïe, etc..., la fragmentation fonctionnelle relative de ces diverses zones encore insuffisamment associées, expliquent la prédominance chez lui des impressions sensorielles, de l'impulsivité, de l'instabilité musculaire, la tendance à la fabulation, le défaut de synthèse psychique.

De même l'involution de l'écorce cérébrale chez les vieillards et les déments peut expliquer pourquoi on

observe souvent chez eux une sensibilité dont la conservation étonne. Cette sensibilité se retrouve dans les *Rêveries du Promeneur solitaire* d'un Jean-Jacques Rousseau délirant et fini, dans les dernières poésies d'un Nietzsche, prêt à mourir d'une paralysie générale, dans les ultimes mélodies d'un Schumann qui va s'écrouler sous les chocs de la même maladie.

L'influence anatomique et physiologique sur la mentalité est surtout évidente au cours de la *brisure de la puberté* et de la *brisure de l'âge critique*, — Les plus petits organes, — je ne parle pas encore de ceux de Voronoff, — ont une grande influence sur notre énergie, notre imagination et notre sensibilité, à dégoûter les plus célèbres des philosophes officiels, ceux qui emploient avec le plus d'élégance le beau patois scientifique des mots qu'on ne comprend pas. Qu'une petite glande, pesant à peine trente à quarante centigrammes, qui se loge dans un repli osseux de la base du crâne et qu'on appelle *l'hypophyse*, soit altérée, et voilà l'origine du gigantisme de ces géants si grands... et si faibles qu'on montre aux foires. Que le *corps thyroïde*, cette glande placée au-devant du cou qui donne lieu aux goîtres, soit lésée chez une jolie femme, et adieu l'esprit, la coquetterie, la beauté et les indispensables hommages masculins ; les téguments s'épaississent, la face s'élargit, l'intelligence s'engourdit. Que d'autres organes, — assez importants, — chez l'homme aient, par malheur, disparu, et les formes s'arrondissent et le caractère se féminise et la voix acquiert ce registre aigu, — la seule chose aiguë hélas ! — constatée chez les eunuques.

A une époque, pas très lointaine enfin, des chirurgiens hasardeux, — pour ne pas dire davantage, — n'hésitaient pas à ovariectomiser des jeunes femmes ; on s'aperçut que la suppression des glandes féminines entraînait des modifications désastreuses de l'équilibre physique et psychique des opérées.

§

La *puberté* qui est comme le pôle positif de l'âge critique, pôle négatif qui ferme le circuit, est due au brusque épanouissement des organes qui... précisément se flétriront plus ou moins vite au crépuscule de notre vie. Cette modification est si rapide, au cours de l'une et de l'autre brisure, que les moins résistants parmi nous ne la supportent pas sans dommages parfois très graves. La pathologie de l'une et de l'autre période est, en effet, très fournie.

La puberté gracieuse, le printemps de la vie chanté par les poètes, est la période où se révèle par excellence la dégénérescence mentale avec ses tendances obsédantes, ses impulsions, ses alternatives d'excitation et de dépression, ses crises périodiques de délire. L'anatomie et la physiologie ont mis en évidence les rapports intimes et nombreux des glandes spéciales avec tout le système nerveux rachidien, sympathique et cérébral (1) ; il y a autour d'elles un peuple de ganglions aux connexions variées qui expliquent leur action sur la volonté, sur l'intelligence, sur l'imagination, sans compter toutes leurs corrélations avec les autres organes, le larynx en particulier, et leur influence sur la chimie de l'organisme. Tout ceci est aussi vrai pour l'âge critique. Avec leur croissance se fait la différenciation sexuelle. Les deux sexes, confondus à l'extrême origine de notre existence individuelle, mal définis dans l'enfance, — rien ne ressemble plus à une petite fille qu'un petit garçon, — sculptent leur statue. La voix mue avant de s'assurer. La voix est, en effet, un caractère sexuel secondaire dont l'importance est grande en amour. Théophile Gautier était troublé étrangement par une voix de soprano, et tant de femmes frémissent aux voix puissantes des ténors! L'odorat s'affine...

(1) Vinay : *la Ménopause.*

encore un caractère sexuel secondaire ! Les odeurs jouent un rôle inconscient dans notre vie sentimentale. Ne dit-on pas de quelqu'un « qu'on ne peut pas le sentir », ne caractérise-t-on pas certains parfums par des qualificatifs singuliers « odeurs troublantes », « odeurs pénétrantes », ne sait-on pas les relations de la sensualité et du mysticisme avec notre sens olfactif, et ne connaît-on pas de nombreux choix historiques, semblables à celui d'Henri IV ayant éprouvé sa violente passion pour la belle Gabrielle, parce que, pendant un bal, il s'était essuyé le front avec le mouchoir de la dame ? J'ai, pour mon compte, pu écrire tout un feuilleton du *Progrès médical* sur l'odeur de don Juan.

Quoi qu'il en soit, les modifications sexuelles psychiques suivent les modifications organiques et sculpturales (1) : la jeune fille se fait plus réservée et pudibonde, timide à la fois et coquette, taquine et religieuse avec tendresse, tandis que chez le garçon apparaissent les besoins de secouer le joug, les désirs d'aventures, les rêveries violentes, une véritable activité révolutionnaire. L'un et l'autre sont sujets à de brusques besoins de solitude qui soulignent les troubles créés chez les plus sains par le développement d'une fonction fondamentale. « Il y avait au fond de sa mélancolie, dit Marcel Prévost, de *Mademoiselle Jaufre*, beaucoup de la rancune des vierges bibliques pleurant sur leur infirmité. » Je n'insiste pas, les écrivains se sont complus à décrire ces exquises statues d'adolescents : c'est *Chérubin*, c'est *Fantasio*, c'est *René*, c'est *Chérie* des Goncourt, c'est *Rose des Bois* du *Cœur virginal* de Remy de Gourmont.

§

Ces jeunes dieux s'avancent dans la vie, radieusement vêtus de leurs illusions, croyant au dévouement, à l'altruisme, à la loyauté, ne sachant pas que le soupçon est,

1) A. Marro : *la Puberté*, 1901.

hélas ! la forme sociale de la sagesse, jugeant sur les apparences, les paroles et les actions... et voici qu'aux premiers contacts avec les hommes, loin du cercle protecteur de la famille, chez la jeune fille mariée d'hier, chez le jeune homme frais émoulu des écoles, toutes les croyances aux premiers chocs, s'effondrent une décristallisation brusque se fait, qui peut être mortelle et qui entraîne tant de suicides au cours de cette cruelle *deuxième brisure.* C'est, dans la vie, Charles Demange qui se suicide, Léon Deubel qui se suicide, Jeanne Nérel qui se suicide ; c'est Musset trahi pour Pagello, c'est Gleyre peignant les *illusions perdues* et cassant ses pinceaux ; c'est, dans la littérature, Bellérophon tombant sur la terre, c'est le mythe d'Isis, c'est Icare, c'est madame Posdniacheff dans la *sonate à Kreutzer*, c'est Ginette de la *Divine Chanson* qui « a une maladie de déception, comme d'autres femmes ont une maladie de langueur », c'est Hubert Liauran de *Cruelle Enigme*, c'est Jean du Fresnois du *Passé vivant*, tant d'autres chez tant d'écrivains. « C'est notre histoire commune ; d'ordinaire cette chute nous est ménagée par une série de menues déceptions successives, et ce n'est pas d'un rêve très élevé que nous tombons (1).» Nous en conservons plus ou moins longtemps de la défiance et du désenchantement.

Puis la vie nous roule comme des galets, émousse nos aspérités, nous oblige à des capitulations successives ou bien nous fait payer cher nos prétentions à l'indépendance. C'est un traité de Versailles sans cesse ratifié et toujours discuté entre l'Illusion et la Réalité, et chacun de nous marche dans ses automatismes avec sa part plus ou moins grande de Bovarysme.

§

Et voici qu'à l'heure où, avant de s'engager dans le dernier versant, on domine le chemin parcouru, à l'heure

(1) Paul Bourget : *la Terre Promise.*

où sur le plateau de la vie des souffles ardents font gonfler des poumons encore vigoureux et battre un cœur qui semble bardé de l'airain du poète, voici qu'à l'heure où la chair est rassasiée et où l'on a lu tous les livres, quand on sent sa personnalité gonflée du suc de l'expérience, son corps robuste et son esprit aiguisé... voici qu'à la fin de notre été, quand tombent sur notre paysage les longs et somptueux crépuscules... voici que le vent se lève, entrechoque les branches, arrache les feuilles... et qu'à nouveau notre chair de dieu déchu crie sa douleur et son inquiétude. C'est dans l'automne commençant le *démon de midi* qui passe.

Pauvre roi de la nature !... Il suffit d'une bien petite chose pour déchaîner les orages passionnels les plus violents et faire se lever les mélancolies les plus tenaces...; il suffit de l'involution relativement rapide des organes dont l'épanouissement avait si joliment sculpté la statue de notre adolescence... et cela dans l'un et dans l'autre sexe malgré que l'homme, toujours galant pour la femme, ait voulu lui réserver... généreusement... le bénéfice de l'âge critique.

Ces organes régularisent la pression sanguine, excitent la nutrition en maintenant élevé le coefficient d'oxydation organique, calment les nerfs du cœur, agissent enfin sur le fonctionnement de toutes les autres glandes dont les sucs ont des rôles importants. Entre quarante-cinq et cinquante-huit ans, leurs cellules nobles agissantes sont peu à peu envahies par un tissu inférieur, tissu dit de *sclérose*, qui les étrangle... comme si dans un jardin l'herbe des allées envahissait et étouffait les plantes cultivées. Cet étouffement ne se fait pas sans quelques réactions des cellules nobles qui, au cours des premiers combats, n'acceptant pas encore la défaite, s'excitent et se multiplient par endroits ; et c'est ainsi qu'à côté des phénomènes de dépression, nous trouverons des phénomènes d'excitation, à côté des asthénies et des neurasthénies,

des crises de colère et d'agitation, à côté des impuissances des accès d'érotisme plus ou moins violents.

Chacun fait sa crise à sa manière ; elle est précoce ou tardive, courte ou prolongée, mais chacun marque peu ou prou le coup, les hommes les plus fiers de leur flegme et de leur volonté comme les femmes les plus nerveuses. Je signale rapidement : les *troubles congestifs* : les bouffées de chaleur, les sueurs passagères, les bourdonnements d'oreille, les gonflements articulaires ; les *troubles nerveux* : l'émotivité, la susceptibilité, les idées noires, les oppressions, les palpitations, les colères soudaines à propos de rien qui dressent madame contre monsieur à chaque instant pour une futilité ; les *troubles nutritifs*, la diminution de l'oxydation des tissus entraînant le dépôt de graisse sous la peau,— la graisse des chapons, — la disparition lente de l'activité sexuelle laissant enfin s'effacer les différences morphologiques : monsieur s'arrondit de forme et madame voit des poils pousser sur ses lèvres et sur son menton.

... Au point de vue psychique, c'est essentiellement un fond de mélancolie sur lequel peuvent se greffer les épisodes psychiques les plus divers. C'est la mélancolie des départs sur les quais de gare. On voit avec plus ou moins de netteté le paysage sec et dépouillé devant soi, sans ces couleurs et ces parfums qui nous grisaient. On a perdu la confiance et l'espérance. Le miroir accuse trop fidèlement la déchéance qui progresse ; impitoyable, l'escalier,— cet escalier de *Sapho* dans l'immortel livre de Daudet, — mesure au millimètre le raccourcissement de notre souffle. Le passé resplendit sous le soleil de la mémoire avec l'éblouissement des passions regrettées et l'ombre des longues tendresses. Fermant les yeux, on se souvient encore avec regret de ses orages eux-mêmes, de ses pluies et de ses vents qui cinglaient fortement les visages résistants. Les plus sages, après un dernier regard, résistent aux flots des tentations ; ils acceptent la grande paix du Cré-

puscule et goûtent la sérénité des Renonciations. Les plus fous, ceux dont les Jansénistes disaient qu'ils n'ont pas la grâce, et qui ne sont en réalité que les victimes de leur tempérament, détournent la tête de la route dans laquelle ils devraient s'engager et cherchent à revenir sur les pas des sensations évanouies dont ils ne retrouvent, hélas ! que la caricature. Je ne parle pas, bien entendu, de ceux qui, n'ayant que des organes digestifs, se confisent dans la bonne chère, vivant entre un bon cuisinier et une jeune femme, ni de ceux qui se sclérosent dans la sèche avarice.

Chez les uns et chez les autres nous observons les phénomènes de dépression et d'excitation dont j'ai laissé entrevoir les raisons organo-physiologiques.

Paul Margueritte, dans un beau livre, *la Flamme*, a admirablement décrit, d'après lui, — il m'en a fait l'aveu dans une de ses lettres, — la *mélancolie* et l'*aboulie* de la cinquantaine, l'incapacité temporaire de l'imagination, l'impossibilité de recourir au bienheureux travail qui défend contre la détresse et donne un sens à la vie.

Je voudrais, je ne peux pas. Pourtant, il y a quelques mois, ma tête bourdonnait d'idées, une ruche ; notes, projets et mon grand roman sur les masses ouvrières dont j'avais arrêté le plan et qui attend, liasse blanche, sous la couverture de soie orange aux broderies chinoises appliquées par Gilberte.

Travailler ? ah bien oui ! Le puis-je, quand grandit en moi cette sensation d'indicible et morne lassitude. A quoi bon ? Oui, à quoi bon ? En de tels moments, je me sens déchu, séparé du magnétique contact avec les choses et les êtres, une obsession fiévreuse m'inflige le périodique retour des mêmes images, des mêmes mots, des mêmes idées. Je me vois désespérément seul, si seul et si perdu au centre du mouvement universel, que je ne découvre plus que la pulsation de mes artères et la perception aiguë de mon moi... Comme tout le borné, le pauvre, l'incomplet de ce qui m'entoure, me pèse, m'irrite : cette brûlure du cigare sur le tapis, cette tache du papier, ces bruits énervants, le déclic de la serrure, le frottement du tiroir et l'immobilité de mon Persée de plâtre, sur la bibliothèque. Sortir de cette pièce

dont les objets trop connus me fascinent de leur tenace présence ! Je veux leur échapper et me fuir. Aurai-je le courage de bouger ? Les bras de mon fauteuil collent aux miens. Dehors ? Je me retrouve étranger à la foule ! La laideur de certains visages m'exaspère, le balancement des démarches, tant de tristes chairs couleur de boue ; je pense à la tyrannie de nos plus vils besoins, à la pourriture des maladies qui nous guette, avant même le charnier final.

Je rentre, je prends sur un rayon quelque volume de Michelet ou de Hugo. L'inanité des plus belles phrases me confond : ces mots qui, d'ordinaire, exhalent tant de sève et de suc, pulpes de lumière, je leur trouve un goût de cendre.

Du fond de cette agonie d'impuissants désirs me soulèvent, et je retombe dans le spleen de vase, pour m'y enfoncer jusqu'à l'asphyxie. Ah ! dormir ou mourir quelques semaines, des mois, une année !

Si j'ai donné cette longue citation, c'est parce qu'elle trace fidèlement le dessin de ce que les neurologistes appellent l'asthénie de l'âge critique.

Tout est noté : la lassitude, les obsessions, le poids et le besoin de la solitude, la pensée de la mort, l'enlaidissement de la vision du monde, le tarissement de l'enthousiasme créateur, les désirs impuissants, les besoins de fuite ou d'anéantissement qui expliquent tant de fugues de quinquagénaires et que des Huysmans et des d'Annunzio veuillent s'enfermer pour toujours ou pour quelques mois dans les calmes « cités des lampes » ; c'est un Shakespeare qui se tait à quarante-sept ans et s'enfuit à la campagne ; c'est Racine écœuré par les cabales qui abandonne définitivement la littérature à cinquante-deux ans, huit ans avant de mourir, ayant compris l'inanité des plus belles phrases, ne sachant plus jongler avec les mots et les sentiments auxquels il ne peut plus trouver qu'un goût de cendre.

§

Chez d'autres, c'est au contraire l'*excitation* qui prédomine, excitation cérébrale ou excitation sensuelle.

Le *démon de midi* de l'écriture pousse l'homme à la révolte et à la destruction. « Une force ennemie, dit Paul Bourget, l'*æternus hostis*, l'attire hors de sa ligne dans la voie où il doit périr. Cet étrange vertige va du spirituel au temporel. C'est, dans l'ordre de la grande histoire, Bonaparte, en 1809, entreprenant la guerre d'Espagne ; son neveu, cinquante ans plus tard, celle d'Italie. C'est, dans un autre ordre, le Victor Hugo des *Feuilles d'automne* et le Lamartine des *Harmonies* tentés par la politique. Vous savez où elle les a menés. C'est, dans un autre ordre encore, Lamennais et Lacordaire fondant l'*Avenir* et aboutissant au terrible carrefour de 1833, où le Démon de Midi les attendait pour être vaincu par l'un et pour perdre l'autre. »

Paul Bourget aurait pu citer encore George Sand, entrant à quarante-quatre ans dans la politique active, puis, calmée, écrivant ensuite les plus pures et les plus délicatement nuancées de ses histoires d'amour. Il n'y a qu'à regarder autour de soi ; les exemples abondent... c'est tel homme d'apparence rassise et considérable, enlevant la femme d'un ami et s'illusionnant tellement sur sa jeunesse qu'il entreprend des campagnes électorales auxquelles rien ne l'a préparé et dont il est le seul à ne pas deviner l'échec qui les terminera... c'est... mais il y a tant d'exemples qu'il vaut mieux ne pas exciter votre curiosité...

§

*L'excitation sexuelle*, — l'exemple précédent peut servir de transition, — est fréquente à l'âge crépusculaire, aussi fréquente chez l'homme que chez la femme, facilitée d'ailleurs par le vieillissement contemporain de don Juan. Jadis, il fallait aux amoureuses un accompagnement poétique ou romanesque. Elles étaient tour à tour Sandistes, Feuillettistes, Sully Prudomistes, Coppéen-

nes : « ah ! les premiers baisers à travers la voilette » ! Goncourtistes ou Tolstoïennes.

Aujourd'hui,la vie est chère et l'industriel ou l'homme arrivé tiennent la première place. Et diable ! malgré le chemin de fer, l'auto ou l'avion, on n'est pas « arrivé » à trente ans. Don Juan a souvent l'âge de la divine Bartet ou de l'incomparablement jeune Célimène-Sorel. Voyez au théâtre *Cher Maître*, de Fernand Vanderem, la *Prise de Berg-op-Zoom, Amoureuse, le Vieil Homme, la Massière*, etc...

Les hommes de lettres prouvent que la longévité amoureuse masculine s'est considérablement étendue : Ibsen, regagnant la Norvège après vingt-sept ans d'absence, est l'objet de l'admiration passionnelle des jeunes femmes ; Gœthe à soixante-six ans fait le bonheur de la jeune Marianne de Willemer. Chateaubriand, Victor Hugo après soixante-dix ans courent de la grande dame à la grisette, et ce dernier faisait enrager cette madame Hugo de la main gauche, Juliette Drouet, parce qu'il la trompait avec son ancienne femme de chambre, Blanche, l'*Alba* de son carnet de bonnes fortunes... Berlioz, à soixante ans, tomba éperdument amoureux d'une femme de vingt-six ans... Toutes ces amours semblèrent donner du renouveau à leur œuvre. C'est que sans doute, comme dit Maeterlinck, dans *Pelléas et Mélisande*,

> les vieillards ont besoin de toucher quelquefois de leurs lèvres le front d'une femme ou d'un jeune enfant pour croire encore à la fraîcheur de la vie et éloigner un moment les menaces de la mort...

A pleines mains,on peut cueillir aussi des noms de vieilles femmes amoureuses : Elisabeth d'Angleterre, Christine de Suède, Catherine de Russie, Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse... tant d'autres... Aujourd'hui chaque sous-préfecture a ses Mme de Tessancourt nanties de leurs petits Serge de Lenz ou de leurs

« Chéris » dont Claudine a fait une si prenante étude.

Devant ces ultimes... jeunesses prolongées, on comprend l'importance que peut avoir *l'érotisme* à l'âge crépusculaire. Dans un roman, fameux à l'étranger, *l'Age dangereux* (qui n'est pas écrit pour les « demoiselles-tartine »), une romancière danoise, Mme Karin Michaëlis, met à nu la psycho-physiologie d'une femme qui s'est réfugiée dans la solitude farouche et s'est retranchée de la société pour essayer de narguer la vieillesse... Cette femme, qui fut irréprochable, souffre de ne plus compter comme femme.

A mesure qu'elle avance vers le terme, elle perçoit plus douloureusement l'antinomie de deux appétits féminins : appétit de dignité morale, appétit de joie physique...

Chez une femme de sa trempe, souligne Marcel Prévost qui a traduit le roman, ce besoin de dignité morale est d'autant plus impérieux que les hommes la harcèlent davantage de leur désir... La résistance morale ira s'affaiblissant à mesure que l'instance amoureuse des hommes se fera plus rare, moins active. Elle fléchira le jour où le désir masculin s'éloignera : alors la femme la plus honnête, n'étant plus désirée, perdra peut-être le sens de sa dignité jusqu'à jeter un appel éperdu vers ce compagnon qui la fuit...

Les *don Juanes* s'exaspèrent, les de Warens et les de Berny cherchent un petit Rousseau ou un Balzac ingénu, jeunes gens reconnaissants qui écriront, comme Balzac dans la *Duchesse de Langeais* : « Il n'y a que le dernier amour d'une femme qui satisfasse le premier d'un homme. »

Ma foi... c'est peut-être vrai... Freud vous en donnerait les raisons psychologiques...

Côté hommes, c'est l'époque des amours capitulantes qui réduisent à l'esclavage les rois eux-mêmes. C'est Louis XIV à quarante-cinq ans épousant les cinquante ans sonnés d'une femme dont un bouffon infirme (Scarron) avait cueilli, « comme il avait pu », ajoute Jules Lemaître, la jeunesse en fleur ; c'est César, à cinquante-

six ans, amoureux de la jeune Cléopâtre ; c'est l'affection extravagante d'Henri IV, à cinquante-sept ans, se travestissant en palefrenier pour voir Charlotte de Montmorency âgée de seize ans; c'est Louis Ier de Bavière rendu véritablement gâteux par Lola Montès.

Les rois de l'intelligence ne sont pas davantage à l'abri de ces folies que leurs pauvres rois tout court : c'est l'histoire de M. X..., de l'Institut, et de madame Z... non moins célèbre ; c'est tel barbon se mettant soudain à suivre la dernière mode, coquet comme un jeune premier, donnant naïvement le bras dans la rue à la jeune femme qu'il vient d'épouser. C'est, chez ceux qui pleurent... — comment dirai-je ? — sur Babylone perdue, l'influence effroyable de certaines femmes qui, pour avoir la seule, — mais appréciable vertu, — de réveiller leurs ardeurs défaillantes, mènent ces pauvres rois de la création par le bout du nez. Il y a là un douloureux problème de physio-psychologie que Michel Corday a abordé dans un de ses derniers livres : les *Feux du Couchant*. Son héros, Faugeat, âgé de cinquante-huit ans, touchait, dit l'auteur, « au terme de ce lent, de cet inexorable déclin où l'ardeur mâle s'éteint, où ses moyens défaillants tombent au sommeil dont rien ne les tirera plus »... Gare quand l'homme vieilli rencontre la dernière femme, celle que Corday appelle sa *complémentaire* qui, seule, peut le tirer du sommeil désespérant...

C'est le cas de tel écrivain qui lâche une compagne exquise, une associée de vingt ans, pour une insignifiante secrétaire ; c'est cet industriel, père de trois enfants, qui part avec sa dactylo ; c'est l'histoire de d'A...-d'A... ; c'est ce sénateur normand qui se suicide ; c'est ce commerçant qui couvre de fourrures et de bijoux une petite ouvrière en chaussures ; c'est cet aristocrate qui se montre dans les lieux les plus mal famés avec une infecte grue..., c'est..., etc...

L'homme est alors vraiment décérébré et déchu, car

rien n'est plus misérable que ces amours préséniles et séniles dont il me faut vous cacher les turpitudes.

§

La *jalousie* les assombrit d'autant plus que ce « monstre aux yeux livides qui crée lui-même l'aliment dont il se nourrit » (Shakespeare) n'a que trop d'aliments réels devant lui. C'est ici la vraie jalousie des sens, celle qui pousse au meurtre les Othellos déchaînés. Racine en a donné dans son *Mithridate*, jaloux à cinquante-sept ans de ses fils, un magnifique exemple.

Tout y est : le désir d'autant plus furieux qu'il se sent anormal et que le vieillard épris sait bien qu'il ne pourra satisfaire que médiocrement la jeune femme qu'il aime et risque même d'y échouer tout à fait : d'où une sorte de honte qui l'empêche de parler directement de cet amour dont il est consumé... le manque de clairvoyance... la torture continuelle du soupçon et, quand le soupçon est devenu certitude, la jalousie forcément meurtrière, par la rage de sentir que ce qu'un autre donnera à la jeune femme, il ne pourra le lui donner ; et cette inévitable pensée : « Si ce n'est moi qui la possède, que du moins ce ne soit personne (1). »

Ce n'est heureusement le meurtre que par exception. La plupart du temps, les crises de violences sont maîtrisées par le tyran féminin comme un moteur par le chauffeur, les pauvres boubouroches englués étant au fond tout heureux de croire à la véracité de toutes les cyniques histoires que leur raconte l'indispensable « complémentaire ».

§

Beaucoup de vieillards amoureux n'échappent au ridicule que par la *Tendresse*, cette tendresse à laquelle Henri Bataille a consacré sa dernière pièce de théâtre. Corneille, amoureux toute sa vie, le devint particulièrement à la cinquantaine. Dans des stances « absurdes et

(1) Jules Lemaître : *Jean Racine*, p. 234.

délicieuses », il somme la préférée de l'aimer malgré ses rides, parce qu'il a du génie. Il met des vieillards amoureux dans *Sertorius*, dans *Sophonisbe*, dans *Pulchérie* et, trouvant un renouveau de charmante tendresse dans son exaltation sentimentale, il écrit dans *Psyché* les plus beaux vers d'amour de la langue française (E. Faguet, J. Lemaître).

Du côté féminin, c'est Mme Récamier qui, à quarante-cinq ans, délaissée par le terrible Chateaubriand dont elle n'a pas été que la platonique amie, transpose son amour en affection.

Elle ne vit plus que pour son ami. Elle est la servante de son génie et la servante aussi de ses caprices, de ses douleurs, de ses infirmités, de sa vieillesse (1).

Le crépuscule du cœur est l'époque de l'*amitié amoureuse* qui n'est possible que quand l'homme ne veut pas... ou ne peut pas. A côté du roman épistolaire fameux, il faut citer ici les lettres charmantes de Mme du Deffand à Walpole.

§

La tendresse sublimisée devient du *mysticisme*, beaucoup plus fréquemment observé chez cet être d'amour intégral qu'est la femme. Je parle ici en médecin et en philosophe, et il n'est rien que je vénère autant que le sentiment religieux, « région où l'on ne doit pénétrer que les pieds nus comme les Arabes dans leur mosquée » (R. de Gourmont). Les relations de la sensualité et du mysticisme, surtout chez la femme, « ce poète qui croit à sa propre poésie », sont trop connues pour que je les néglige.

Le génie des femmes, a-t-on dit, n'est qu'une transposition de leurs sentiments amoureux et il suffit de lire les journaux de Marie Bashkirtseff et de Marie Lenéru pour se rendre compte que la gloire n'est chez elle que le pis-aller de l'amour. Ce dernier se trouve même si bien

(1) J. Lemaître : *Chateaubriand*, p. 317.

dans toutes les aventures de la femme, que Marthe Borély, — l'auteur d'un livre remarquable sur le *Génie féminin français*, — a pu dire que les plus viriles, Sémiramis, Cléopâtre, les héroïnes de la Fronde, sont sur ce point les plus féminines. Madame de Chevreuse, madame de Longueville, tant d'autres... « donnent les dernières flambées de leur cœur belliqueux à l'amour divin ». J'ai eu l'occasion de causer longuement avec Marthe Borély, chez Jean de Gourmont, dans la fameuse maison littéraire du 71 de la rue des Saints-Pères,et de lui entendre, avec un esprit infini, développer la spirituelle phrase de Remy de Gourmont, «la religion est l'infirmerie de l'amour». « Le cœur des femmes, disait Marthe Borély, est naturellement religieux et ne cesse jamais de l'être... Toutes les femmes aiment Dieu, puisqu'elles aiment l'infini...Elles ont besoin de croire; leur religiosité errante ne cherche qu'un prétexte pour se fixer. L'amour est là dans les belles années, mais lorsqu'il se dérobe, où donc porteront-elles ce cœur qu'elles n'ont pas la force de garder ? Le stoïcisme viril de Ninon ne saurait servir d'exemple. Combien peuvent regarder la vieillesse et la mort (cette mort qui effraie tant la comtesse de Noailles) si fièrement ?

«La conversion pour celles qui ne sont ni épicuriennes, ni philosophes, est l'asile ouvert aux cœurs ardents qui ne savent vivre sans aimer. Les belles repenties, les Longueville, les Sablé, les Conti, les la Vallière, trouvent alors cette tranquillité, cette douceur amoureuse que les passions terrestres ne leur avaient jamais données. C'est vraiment l'amour tel qu'elles le désirent, sans angoisse, ni amertume, sans déception, sans tache, l'amour divin dont l'amour terrestre ne fut qu'une fragile apparence...»

On peut encore citer les exemples historiques de madame de la Sablière qui, « outragée dans son amour, ne fait qu'un pas pour aller de son amant au confessionnal, et de la passion à la sainteté » ; de madame de Montespan et de Louis XIV qui se séparaient, elle, se

réfugiant à Saint-Joseph, et se reprenaient entre deux retraites ; de Mlle de la Vallière qui avait, au second étage de l'hôtel où elle recevait sa Majesté, une cellule de carmélite et son cercueil.

§

Enfin, il vient un moment où le sentiment perçu sous les espèces de l'intelligence est compris avec tout le génie qu'il faudrait pour le sentir comme un parfum (Remy de Gourmont). On revit sa vie. On n'a plus d'enthousiasme, mais, à ne plus espérer, à ne plus s'illusionner, on acquiert la sérénité. La sensualité, qui ne « se dérive » plus dans des actes, gonfle de poésie profonde des œuvres exceptionnelles qui ont vraiment le calme impressionnant des longs crépuscules. Elles ont cette fraîcheur exquise des derniers livres d'Anatole France qui, lui-même, a dit dans *la Vie en fleur* : « La vieillesse est une déchéance pour les hommes et une apothéose pour le génie. »

Au début d'octobre, j'allais chaque matin au Tribunal de Toulouse, — endroit peu poétique, — dépouiller dans le cabinet du Juge d'instruction un volumineux dossier d'escroquerie ; mes yeux se reposaient volontiers sur les beaux marronniers de la place du Salin, dont les feuilles mortes jonchaient le sol... Sur deux d'entre eux, et, chose presque attendrissante, les deux qui avaient été le plus blessés par le mémorable orage de l'été de 1921, avaient fleuri une dizaine de fleurs entourées d'une collerette de feuilles frissonnantes au vert tendre d'une étonnante jeunesse. Cette touchante poésie s'élevait au soleil d'automne au-dessus d'un sol sur lequel, parmi les blessures et les agonies des feuilles, gisaient les fruits de l'arbre. Ainsi s'élèvent certains livres au-dessus des fruits de la production intellectuelle de leurs auteurs. Les inquiétudes, les chagrins qui accompagnent nos jouissances de jeunesse, disparaissent.

Si je conforme, écrit Buffon dans une page charmante, mes mouvements, mes appétits, mes désirs aux seules impulsions de la sage nature, ne suis-je pas aussi sage et plus heureux que vous ? Et la vue du passé, qui cause les regrets des vieux fous, ne m'offre-t-elle pas, au contraire, des jouissances de mémoire, des tableaux agréables, des images précieuses qui valent bien vos objets de plaisir ? Car elles sont douces ces images : elles sont pures, elles ne portent dans l'âme qu'un souvenir aimable.

Il faut être jeune, en effet, pour écrire des livres de révolte. Manfred fut écrit à vingt-neuf ans ; *Werther* à vinq-cinq ans ; *René* à trente-quatre ans par celui qui fut toujours un grand enfant ; la *Danse devant l'arche*, à vingt ans ; *Rolla*, à vingt-trois ans.

Cervantès,

soldat héros ; blessé dans la bataille, manchot ; infirme dès la jeunesse ; souvent malade, toujours dans la gêne ; d'une forte trempe pourtant, dit Suarès, et la fibre puissante ; beaucoup frappé, peu secouru ; captif à Alger, esclave à Tunis, la chaîne au pied et la corde au cou, comme dans les contes antiques ; pauvre partout, peu payé, peu goûté, confondu dans la commune élite, sauf à la porte du tombeau; chargé de famille, et la famille est sotte: Cervantès a vécu, tirant son faix sur un chemin montant et pierreux, l'épée de la fortune dans les reins et l'aiguillon de la peine dans la nuque. Il ne se plaint pas, même quand il se met en colère.

Il ne se plaint pas, parce qu'il a écrit son chef-d'œuvre à cinquante-cinq ans.

A cet âge, il a du monde la même idée que don Quichotte : il le sait mauvais, méchant, violent, dérisoire, grossier, brutal, inique et sans pitié : et il le croit bon ou pouvant l'être ; capable de douceur et de respect ; fait pour la beauté, la charité et la justice (1).

Cette sérénité du crépuscule de l'esprit, vous la trouvez chez le Shakespeare de la *Tempête*, chez George Sand après son intrusion passagère dans la politique, chez le Maeterlinck du *Trésor des Humbles*, de la *Sagesse et la Destinée*, de la *Mort*; chez Vigny torturé par un cancer et

(1) A. Suarès : *Cervantès*, 1916.

qui achève sa carrière littéraire dans la beauté calme de son *Esprit Pur*, dans le Racine de certaines parties d'*Esther*, le Corneille de *Psyché*, dans les *Rêveries du promeneur solitaire* qui sont comme une radieuse prairie dans un paysage dévasté par le délire, dans la *Petite Ville* et les pures *Lettres à l'Amazone* de mon illustre ami, Remy de Gourmont ; dans le *Berger mélancolique* d'un Ben Jonson, qui voyait flotter la poésie comme un nuage de lumière (Taine) au-dessus de son lit d'hydropique mourant... L'imagination demeurée vive colore alors d'autant plus le passé d'une calme beauté que l'action ne la contrarie plus. Les plus beaux rêves sont ceux des prisonniers, et le Génie est un « Transmutateur Royal » (Florian-Parmentier). Dans leur solitude crépusculaire, nos maîtres de la Pensée et de la Poésie comprennent la vie avec toutes ses significations. Leurs sensations ont souvent, sous leur sérénité, conservé la plus exquise des fraîcheurs. C'est peut-être dans une *Voix de prison*, écrite à cinquante-neuf ans, quand il était détenu à Sainte-Pelagie, que Lamennais a le mieux décrit les caresses de de l'atmosphère bretonne...

La mer scintillait au soleil ; chaque goutte d'eau reflétait, comme une pointe de diamant, une lumière blanche et pure, que l'œil supportait à peine. Du village déserté, hommes, femmes, enfants, arrivaient en foule sur les dunes, où, mêlé de thym, l'œillet sauvage, aux fleurs violettes, exhalait son parfum de giroflée... etc...

Quelle acuité de sensations chez ce prisonnier !

Il revoit son étang de Lachesnaie, — auquel je suis allé en pèlerinage cet automne, pour respirer l'atmosphère où vécut ce grand inquiet, — « mon père, asseyons-nous sur la fougère au bord de l'étang, près de ce vieux chêne dont les branches pendantes effleurent doucement la surface des eaux ».

Que de fois j'ai vu, dans mon cabinet de neurologue où s'expriment les plaintes et les regrets, des hommes vieillis,

attachés à leur harassante besogne, tendre ainsi leurs mains usées vers la lumière des désirs... Avec quelle poésie, d'une pureté toute classique, s'exprimait un neurasthénique de soixante ans, dont la neurasthénie tenait à ce qu'il avait été dépossédé d'un domaine situé au bord d'une rivière, dans lequel il comptait attendre la nuit de sa vie... Cet homme modeste retrouvait par moments les accents de Lamennais, tant il est vrai que la plus grande poésie vient toujours du cœur.

§

La courbe de l'être humain est aussi inéluctable que le cours d'une rivière. Ni les bonds sur les rochers de la jeunesse, ni les orages qui brunissent les eaux, ni les débordements qui entraînent avec eux tant de boue, ne peuvent modifier le chemin du courant.

Je me suis attardé sur les derniers coteaux, dans les vallées mélancoliques, parfois sauvages, du crépuscule... mais voici que s'étend la plaine de la vieillesse où les eaux assagies reflètent, dans leur mouvant miroir, le ciel avec, aussi, l'activité qui s'exerce sur leurs rives...

Pour les pauvres hommes qui auront toute leur vie cherché la vertu dans le travail, — quels que soient les orages qu'ils aient subis, — le dernier jour, — comme le fut le septième pour le Seigneur, — n'aura pas de soir, parce qu'il sera sanctifié par ce travail lui-même et qu'il demeurera dans l'Océan de la vie éternelle comme le fleuve qui s'y dissout demeure dans les eaux fécondes de la mer.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

# LE RÈGNE DU BONHEUR [1]

—

## QUATRIÈME PARTIE

## INTERRÈGNE ET SUBVERSIONS

### I

### DOULEUR, MON DOUX SECRET...

Je ne m'éveillai que passé midi, rompu par le sommeil diurne, la bouche âcre et le cœur déconfit ; la vieille Pible chassait les mouches collées à la sueur de mon visage avec un éventail de feuilles ; la chaleur était étouffante, malgré l'ombre de l'église, et un soleil d'orage perçait à peine le ciel. J'ouvris une boîte de conserve et mangeai deux biscuits. A la première bouchée de mon casse-croûte, Kergoho arriva. Si le jour rendait plus criante la ruine de Saint-Séverin et de Pible, il accusait au contraire le dessin sans usure, malgré l'âge et les tribulations, de la face du Chef. De son œil bleu rayonnaient la froide passion des actes de foi, que nulle incertitude ne trouble, et le dur amour des sauveurs du monde. La vieille Pible, si férocement exaltée qu'elle pût être, m'épouvantait moins. Elle avait plutôt l'air, du reste, à cette heure, retournant ma couche, d'une ménagère désolée de village en ruines que d'une prophétesse. Quant à moi, je me débattais entre le trouble, le remords, l'impatience et un sentiment aigre et puissant que je ne pouvais définir, mais qui me taraudait jusqu'aux moelles et m'isolait de toutes choses. En somme, j'avais trahi mon allié, Airnar, sans combat et sans simu-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 615, 616 et 617.

lacre de résistance ; j'aurais dû, de par mon pacte, tuer Kergoho, quand l'occasion s'offrait si belle, et achever sa carrière de rédempteur devant la plaque de Bertrand Ogeron, évêque des boucaniers. Pourquoi l'avoir laissé vivre ? Curiosité. Fatalité. Jeu. On veut savoir ce qui arrivera si... Et avec tous ces si, comme dit, approximativement, le proverbe, on met l'humanité en bouteille. Tout me semblait dérision. Le peu de grandeur, de beauté qu'avait produit ma race ne servait qu'à provoquer les accès d'hystérie d'une vieille démente, de quelques douzaines d'arriérés et d'égrotants, et l'ambition mystique de Kergoho, pensif derrière moi, qu'un rayon, traversant les débris d'un vitrail, coloriait de rouge capucine et de brun sépia comme une image de colporteur. J'éclatai d'un rire effrayant qui m'arrachait des larmes. Le Chef attendait que j'eusse fini pour m'adresser la parole. Pible buvait mon gloussement spasmodique ainsi qu'un cantique céleste ; cette folle eût adoré les bruits les plus infâmes, pourvu qu'ils sortissent de mon corps.



« Ami, dit Kergoho, la cause gagne des affidés ; elle se ramifie et aspire la substance des tribus. Une heure après le lever du soleil sont arrivés cent et un mâles et quarante-trois femmes du Nord, de l'Est, du Sud et de l'Ouest. Les uns usent du langage de Pible, d'autres de celui de mon enfance, d'autres de dialectes inconnus. Ceux du Sud viennent de la mer qui n'obéit pas à la lune ; ceux du Ponant m'ont conté que mon père, le roi des Sept Iles, est mort, que les garçons regardent aujourd'hui l'océan en se mordant la bouche et suivent des yeux le vol des cormorans, quand ils sortent des grottes bordées de casse-pierre ; la houle de leurs rêves m'appartient déjà. Ceux du Nord, très silencieux, ont de larges mains faites pour saisir la terre aux entrailles ; la roche noire qui brûle est impatien-

te sous la prairie ; elle appelle le feu. Ceux de l'Est chantent en chœur, pendant la marche ; ils étagent leurs voix, comme la forêt ses essences, pour une parfaite harmonie ; mais ils pensent avec lenteur, toute musique étant épuisée en eux par ce chant. Demain nous attaquerons le clan des Meu et renverserons la puissance d'Airnar. J'ai assemblé ma troupe non loin d'ici afin que Pible l'exhorte. Suis-moi. »

Sur le terrain de l'ancienne place Saint-Michel, il y avait en effet un demi-millier de mâles et de femmes en haillons, groupés par compagnies régulières, avec leurs insignes, hampes surmontées de freux de bois peints en noir. La disparate de leurs armes, massues, haches, débris de fer, pieux flambés, souches garnies de rivets et de boulons, leurs défroques, leur saleté, leurs maladies, leurs visages brutalement illuminés, rien ne réussissait à m'éloigner d'eux ni à me dissimuler combien je me trouvais plus proche de ces énergumènes que du sage Airnar. Ils étaient ma caricature, la pointe ressurgie de ma civilisation ; je les haïssais de m'offrir un si horrible miroir où me contempler ; je les haïssais autant qu'on peut se haïr soi-même, avec une délectation sinistre et une angoisse d'amour. Aussitôt la vieille Pible commença de les haranguer ; et, comme ils ne comprenaient pas tous son discours, elle le mêlait de cris, d'incantations, de gestes mimiques, de danses de ses membres et des muscles de sa face, de révolutions de ses yeux, d'attitudes si expressives et générales que chacun pouvait reconnaître la plus mystérieuse profondeur de son trouble. La bête vit en paix, se bat, pour ainsi dire, en paix, pour la faim et le rut ; mais l'homme s'agite, possédé, sous certains astres, de la chimère de renouveler le monde ; toute chose l'offense par cela même qu'elle existe et n'est pas autre ; alors la guerre ravage l'espèce ; le déchirement total correspond au déchirement particulier de l'individu ; la prière devient semblable à un meurtre par la violence et l'acharnement.

Ainsi le prêche en action de la vieille Pible, d'une fureur et d'une plasticité intraduisibles par l'écriture ; et, quand elle croula sur la prairie, l'écho de ses mouvements continua longtemps encore à retentir dans la clairière et à fatiguer ma rétine. Tout ce fantôme d'armée restait pétrifié d'extase, au-dessous des emblèmes, ces freux noirs qui tremblaient au bout des bâtons. Puis, à la fin, éclata une clameur sauvage et unanime, faite de dix accents de tribus, attaquée sans bavure, éteinte d'un coup, en dehors de la nature, de la vie des bois et du ciel, incorporée à un autre univers, et qui laissa le silence du paysage et de l'après-midi d'été intact. Ceci ne regardait que l'homme, le reste de la terre ne l'entendait pas.

Kergoho donna l'ordre aux compagnies de rompre et m'entraîna le long du fleuve, à contre-mont.



Le Chef me précédait d'un pas rapide sur le sentier. A gauche s'étendaient le marais, les roselières, le fleuve, à droite la forêt de Saint-Séverin qui avait englouti les maisons et l'église. Pour la permière fois, je remarquai combien la sylve parisienne avait changé depuis ma première existence terrestre, depuis l'époque disparue où la vitesse se mesurait à grandes unités, où la lumière ne se propageait pas instantanément pour l'homme, où la tension électrique ne s'était pas libérée de l'esclavage et servait, par volts captifs, ma race, où la houille et la chute d'eau travaillaient à mon profit, où mon audience se dilatait aussi loin que l'onde entretenue.

Aujourd'hui ma foulée redevenait l'humble étalon de la vitesse, mon bras et ma cuisse ceux de la force, la portée de ma voix limitait mon expansion, je ne possédais plus de serviteurs invisibles et gratuits. Diminué peut-être, concentré peut-être, différent en tous cas, j'allais entre l'eau immuable, mais avare de ses trésors, et la forêt transformée. L'arbre autochtone, le chêne, le bou-

leau, le frêne avaient repoussé l'arbre du temps des voyages, marronier, platane, vernis du Japon, robinier, qui cédaient devant ce nationalisme sylvestre; la semence exotique étouffait dans un sol chauvin depuis que la grève générale avait coupé les routes et rendu la pensée sédentaire. Les essences de l'Europe centrale reconquéraient la forêt gauloise, l'humide domaine, jadis éclairci par les bois du sud et de l'orient. Et je me sentais étranger, aubain, parmi ces feuillages dont l'uniformité accablait mon esprit. Le soir tombait, un soir pareil à tous les précédents. La mélancolie de ce crépuscule pesait à ma solitude ; ma connaissance avait le goût amer de la quinine. Et ce sentiment aigre et dévorant que je ne pouvais définir, ne cessait de me tourmenter.

Ce ne fut qu'assez loin en remontant la berge, à la place où, jadis, le puma et la panthère du Jardin des Plantes avaient humé, derrière leurs barreaux, l'odeur de futaille et de douve macérée dans l'alcool de la Halle aux vins, que Kergoho s'arrêta. Nous nous assîmes sur un tertre de gazon doux, abrité par des saules. De larges feuilles de bardane recevaient le ciel et ne le reflétaient pas; le fleuve sans quais arrondissait librement ses criques; et si le minaret de la Gare de Lyon et le chevet de Notre-Dame, effondrés, manquaient à ce paysage préhumain, c'est qu'ils n'avaient jamais existé, c'est que jamais personne, sans doute, n'avait cherché refuge dans le départ ou dans la prière. Nihilisme rétroactif destructeur du passé, où chancelait même mon existence... Le Chef rassemblait son cœur et ne soufflait mot. Les bruits du vent et de l'eau, après une chaude journée, se confondaient en un seul rafraîchissement. Les incertains, à cette heure, divaguent et se dispersent avec une furie qui ne va pas sans plaisir ; mille résolutions fugitives multiplient les incidences de leur volonté et en divisent l'application. Mais ceux que la certitude de leur destin dresse devant cette poussière d'ombre, de vent, d'eau, d'étoile, se trou-

vent modelés et durcis par contraste. Kergoho était, près de moi, comme un morceau de granit taillé, écrasant les graminées et respirant.

Un caillou siffla à travers les osiers et ricocha sur le fleuve, joyeusement à mon gré ; ce jet créait un appel de force, s'opposait à mon éparpillement ; mais Kergoho grogna ; il souffrait d'être distrait de lui-même et que cette trajectoire pût rayer l'ombre hors de son contrôle. Puis une voix que je reconnus, celle d'Ule, juvénile, rauque, cria :

« Marilse, Marilse, la pierre a rebondi sur l'eau. Combien de fois ? Une ou mille ? J'étais un prisonnier et voici que, partout, j'entends se propager mes actions. Où vont-elles ? »

La course de Marilse frôla l'herbe du monticule, derrière nous ; deux corps se pressèrent, debout, haletants. Je ne pouvais rien voir et ils ne faisaient pas de bruit ; mais ce sont là des ardeurs muettes que l'on devine à distance, surtout quand un homme tapi écoute, son attention tendue jusqu'à la limite de rupture, et découvre soudain quelle souffrance empoisonnait ses moelles, rendait son cœur pareil à une pelote d'aiguilles. Désir, je nommais maintenant le mal que roulait mon sang. J'étais désir, besoin de mordre et de jouir, de la fontanelle à l'orteil. L'extravagante tragédie de Saint-Séverin, mes pensées refoulées, le flottement mélancolique autour de la statue de Kergoho se réalisaient charnellement et s'appliquaient à la fille d'Airnar, dont j'épiais le souffle.

« Cette voix, dis-je bas à Kergoho, cette voix, Chef, l'as-tu déjà entendue ?

— Non, répondit il.

— C'est celle d'Ule.

— J'ignore ce nom. »

Marilse poussa une plainte de bête piégée.

« Et celle-ci, Chef ?

— Non plus.

— La voix de Marilse, fille d'Airnar, Maître des Meu. Elle a suivi Ule.

— Marilse, s'exclama Kergoho, avec un accent de triomphe et d'inquiétude, la fille d'Airnar. Es-tu sûr ?

— Silence, Chef, ne les trouble pas. Ils t'appartiennent si tu montres de la prudence. »

Le couple n'avait rien perçu de notre dialogue ; d'autres musiques que nos pauvres propos remplissaient leurs âmes, une symphonie depuis deux siècles étrangère aux habitants de la terre et qui rejaillissait des abîmes, rendait l'oreille humaine sourde d'extase, malade de jubilation.

« Marilse, balbutiait Ule, l'étranger, ami de ton père, a prononcé, un soir que nous marchions dans la forêt, des mots qui étaient des sons vivants. Quand il est parti, je suis parti derrière lui, à la rencontre du son vivant. La vieille femme a parlé, la nuit, parmi les pierres taillées et il me semblait que j'allais atteindre mon but. Maintenant il y a, sur nos faces, l'eau tiède et salée, la grimace qui tire la bouche. Peut-être venons-nous de naître. Pourquoi, Marilse, tes lèvres courbent-elles ma tête ? Pourquoi le poids de la nuit accable-t-il ma nuque ? Mourir, Marilse... il faut que la mort reprenne sa plénitude. L'Homme avait une compagne fidèle, la Douleur. Chut, Marilse, c'est notre mystère d'alliance... Marilse, amère Marilse... Douleur, mon doux secret... »

La flexion du corps de Marilse, l'inclinaison des épaules d'Ule, la chute de sa bouche lourde, la prise des bras sur les reins creusés, les fins genoux tremblants, les cuisses gonflées par l'effort, les pulsations des replis intimes de la chair, je les pénétrais d'une clairvoyance sans défaut, avec la lucidité d'un devin aveugle, à qui rien n'échappe. Nulle jalousie du reste ; mon désir, pourvu qu'il fût satisfait, ne s'amoindrissait pas du partage. Ule était un fantôme, un esprit, une rêverie de l'ombre. L'époux s'inquiète-t-il des songes antérieurs, d'une si vaporeuse charnali-

té, de la vierge qu'on lui livre ? Kergoho murmura : « Ils sont à nous. Ceci consomme la défaite d'Airnar. »

A plusieurs reprises, entre de maladroites caresses, Ule râla : « Douleur... mon doux secret... ». Deux corps tombèrent ainsi que des pommes mûres, dans l'herbe, accolés l'un à l'autre, deux fruits du vieil arbre de la Science, du Bien et du Mal, de la Douleur et de la Mort. Marilse poussa un cri animal, qui la reliait à la faune de la terre, la rançon de volupté que paie la femelle. Je revoyais la jeune fille, au matin de l'île, quand j'avais arraché une branche pour me couvrir et qu'elle n'avait pas compris. Aujourd'hui Ule la possédait, Ule, ce fantôme, cette rêverie de la nuit. Les souffles alternés du couple se conjuguaient étroitement ; le rythme de leur pariade ne laissait respirer aucune cadence contraire autour d'eux. Marilse fermait les yeux, j'en étais sûr, moins prodigue de son regard que de son sang, et si Ule régnait passagèrement sur l'univers, une parcelle se dérobait, celle même qu'il tenait sous lui, et sa souffrance débordait sa joie. Tel est le prix de la volupté pour l'homme.

« Éloignons-nous, dis-je fiévreusement à Kergoho, éloignons-nous, Chef. »

Et quand nous eûmes atteint la mare, en rampant, je me mis à boire, à plat ventre, par grandes lapées, comme un chien recru.

## II

### MARILSE ET LE FLEUVE

Kergoho ne perdait pas de temps. Les troupes rassemblées unies déjà par une sorte de discipline informe mais efficace, il ne leur laissait pas le loisir d'effriter cette cohésion dans le désœuvrement et la paresse des campements d'été. Il savait, ce chef, que l'enthousiasme dégénère aussitôt s'il n'est aggloméré par un ciment compact et que les bavardages, les menues infractions, la flânerie ont vite fait de décomposer une troupe, surtout mosaïquée

comme celle-ci. Aussi la vieille Pible, instinct brut et poésie pure, anarchie et légende, habile à gonfler les âmes d'une valeur désordonnée et à les illuminer de ces vastes clartés brumeuses où les buts se préfigurent et se perdent, avait-elle cédé le pas à Ian, le colosse, chien de quartier pour bataillon mystique. Il n'y allait pas de main morte ; brandissant un gourdin à sept nœuds, ferré et boulonné, il veillait à l'ordre, ramenait les indociles, houspillait les retardataires, freinait les piaffeurs et obtenait, somme toute, un résultat décent.

Je n'avais guère dormi, après la scène de la veille ; mes paupières étaient sableuses et mes artères sèches. Désir de Marilse, vigilant, mordant, qu'aucune éclipse ne voilait pour mon repos, dont la trépidation continue brûlait ma gorge, exténuait mes nerfs ; remords à retours irréguliers de trahir Airnar, mon ami, de déchirer le pacte d'alliance, de manquer à la gratitude que je devais au chef des Meu, mon hôte ; et tout un chaos de pensées, de souvenirs, une sorte de délire sexuel, sentimental, métaphysique où le monde extérieur tremblait comme à travers la fumée d'un marécage, sous le soleil...Les compagnies étaient rangées en rectangle, dominées par les freux. La vieille Pible, accroupie au centre, se confondait avec le sol et faisait aussi peu de saillie qu'une taupinière aux pieds de Kergoho qui m'appela, dès qu'il me vit apparaître. Je fendis la troupe pour l'atteindre. Hommes et femmes s'écartaient religieusement sur mon passage ; j'étais une espèce de saint ou d'idole miraculeuse, dont on attendait plus qu'il n'était, certes, en mon pouvoir de dispenser ; cette naïve confiance, ce don des âmes, offensaient ma modestie et ma faiblesse et j'avais, sans doute, ce sourire retranché qu'on voit aux Isis anciennes, aux Vierges noires qui désespèrent, parmi les cierges et les images votives, de sauver de la mer autant de mousses qu'elles ont promis, de distribuer un nombre de diplômes de bacheliers égal à la foi des candidats. Je représentais

tout de même assez bien, avec mon complet de la Belle Jardinière, mes leggins, mon sac tyrolien et mon browning dans son étui triangulaire, symbole peut-être des trois hypostases d'un Dieu, base d'une création en pyramide. Dans le coin du rectangle humain, Ule et Marilse se détachaient de la prairie; entre eux, le lévrier blanc passait le poinçon de son museau et ses reins en dents de scie. Le couple, séparé par la bête héraldique, bras joints et mêlés sur les épaules, mais libre dans sa marche et dénoué par le bas, se tenait à l'écart. Marilse était déjà plus attachée à la terre, moins immatériellement suspendue à la lumière, soumise au fardeau du germe. Ule, au contraire, allégé de la semence, s'envolait; sa gloire défiait les arbres, la colline. Kergoho baissait le regard et feignait de ne pas apercevoir les enfants dont l'union était consommée, depuis hier, sous le signe du freux. Il me dit cependant, presque à l'oreille :

« Ce sont eux, là-bas, ce sont eux ?

— Eux-mêmes.

— La fille d'Airnar et l'autre ?

— Oui, l'autre, Ule. »

Je remontai ma montre, par un réflexe d'une touchante niaiserie, pour affirmer, peut-être, mécaniquement, que nous ne voguons pas à l'aventure et mesurons, du moins, ce que nous ne possédons pas. Puis je la remis dans mon gousset, où son tic-tac imperturbable me donna quelque assurance. et je repris d'une haleine, m'offrant sans grâce ni retenue, avec une arrogance épineuse.

« Chef, je suis ton soldat et ton allié ; tu peux compter sur moi ; je t'accompagne et t'obéis.

— Pourquoi me jettes-tu ton alliance comme une insulte ?

— Je sers ta cause, qui est sûre du triomphe ; mais elle me déplaît.

— Tu hésitais hier. Qui te décide aujourd'hui ?

— Ces deux enfants, debout au sommet de l'angle.

— Est-ce parce que Marilse a devancé la promesse d'Airnar et cassé le pacte ?

— Non pas. Vais-je me soucier d'Ule ? Une figure rêvée déflore-t-elle une vierge ? Je ne puis haïr que le réel.

— Je ne comprends pas, ami.

— Qui peut se flatter de comprendre ? »

Nul ne nous entendait ; cependant toute la horde scrutait nos visages et ces regards, attachés à nous, donnaient une prodigieuse résonance à notre dialogue. J'étais dans un état de lucidité somnambulique, pareil au savant qui touche la loi pure et nue, au poète qui déchiffre le monde à livre ouvert et vocalise.

« Chef, je te conterai une histoire de naissance, de gloire et de décrépitude.

— N'achève pas sur décrépitude ; le conte doit aller au delà du déclin, jusqu'au renouveau.

— A toi, Kergoho, appartient ce dernier chapitre et je m'y ferai spectateur.

— Parle ; ces hommes t'écoutent avec leurs yeux. »

Je continuai, d'une gorge affermie, pausant après chaque verset, solennel et pathétique bien malgré moi, emporté par un élan que je ne pouvais maîtriser ; je jouissais du ridicule et du sublime de cette scène.

« Il n'y a pas eu de commencement. L'individu, une fois, flotta parmi les eaux. Il était un, simple et éternel. Il croissait et se divisait en deux; puis chaque part croissait et se divisait en deux à son tour et les eaux furent peuplées, infiniment, l'aïeul commun n'ayant pas cessé. Or la Mort n'avait pas de prise, ni de visage, ni de nom. La douleur et la joie sommeillaient comme la semence qui n'a pas encore été engendrée, et l'individu, parfaitement simple et un, n'avait pas le besoin de dire *je* pour s'opposer à sa multiplicité intérieure et la combattre, ni de mentir. La vie était accroissement, division et vie. Un jour, elle fut fatiguée de cette plénitude assidue, de ce contentement toujours pareil et sans cons-

cience. Elle appela et quelqu'un vint, qui avait double visage. D'un côté c'était recherche, de l'autre dégoût; d'un côté c'était désir, de l'autre mort. La loi nouvelle s'établit d'où naquit l'homme. Au lieu d'un qui se dédouble, deux se joignent pour engendrer. En contrepoids de la volupté, le corps subit l'agonie et la décomposition. Depuis ce temps, l'acte de chair signifie joie et souffrance ; le couple, dévoré par le germe qu'il lance et qu'il accueille, voit sa destruction face à face, au milieu du délire, et souhaite sa destruction comme l'accomplissement de sa joie. La cellule vivait sans connaître. A quoi sert de connaître quand l'immortalité est donnée ? De quoi sert le crampon à qui est stable ? Mais le voyageur comble ses yeux du pays où il aura bientôt passé. Ainsi s'enchaînent désir, douleur, mort, science. Voici l'histoire de l'homme et de sa gloire. Je te dirai maintenant son déclin. »

Kergoho ne bougeait pas plus qu'une pierre ; l'univers ne bougeait pas plus qu'une pierre ; seul j'émettais au centre d'un cercle de passivité et d'attention. Je comptais en moi deux êtres, celui de ma première existence qui ricanait, ramassait les bribes de science, la pauvre tradition des vérités de son temps et les condensait dans un langage forcé, abstrus, monstrueux ; et j'étais aussi le prophète qui fonde une genèse, qui, des débris d'une vieille civilisation perdue, pétrit un mythe originaire. Kergoho recevait, comme Moïse sur le Sinaï. Je poursuivis :

« Or, la vie, une fois encore, se fatigua. Elle voulut chasser la science, la mort, la douleur, le désir. Elle appela, pendant des siècles, le bonheur ; et le bonheur fut décidé. La non-connaissance et la non-résistance d'un jour effondrèrent l'édifice bâti sur la résistance et la connaissance continues. La connaissance s'apaisa comme une fièvre qui tombe ; la douleur s'effaça ; la mort devint un dessèchement et une fusion sans affres. Mais

d'anciennes passions couvaient, Kergoho. Hier, un couple a souffert et joui, au bord du fleuve, a voué un germe à la mort horrible, au désir âpre, au délire où l'on voit, face à face, sa destruction. Le mandat t'a été envoyé, par le ciel, de triompher. C'est pourquoi je te servirai fidèlement. Pour qui a étendu son existence sur deux cents années, il n'est pas de causes justes ou injustes, il n'est que desoscillations sans recours. J'ai aimé Airnar; mais, sans doute, les hommes n'ont-ils pas été créés pour le bonheur.

« Ou le bonheur, dit Kergoho, n'est-il pas fait pour l'homme.

« Tout être complexe, et qui ne se reproduit pas par division, souffre la mort et la douleur. »

Je parcourus d'un geste l'armée immobile et j'ajoutai :

« Le sang des hommes est une bonne encre, Kergoho. Ecris le dernier chapitre. »

Je me tus, épuisé, l'âme draguée à fond. Le chef méditait ; je ne sais si mes paroles encourageaient ou contrariaient ses desseins ; en tous cas, prisonnier de ses troupes, il fallait bien qu'il les suivît. La vieille Pible se développa en hauteur, avec la promptitude d'un ressort ; elle hurla et tout le monde hurla comme il arrive, d'ordinaire, à l'origine des révolutions humaines de quelque importance.

★

La petite armée mise en marche dès qu'elle eut repris son calme et son ordre, nous atteignîmes, à la tombée de la nuit, sous le couvert des bois, la limite de la zone interdite, un peu à gauche de l'île de Billancourt, perpétuellement éclairée, pour moi, d'un matin de printemps. Là, on fit halte, à la faveur des futaies, assez loin de la Seine et des terrains nus, afin que notre approche ne fût pas éventée par les sentinelles d'Airnar, supposées capables de vigilance. Je ne pus m'empêcher d'enfreindre la consi-

gne et de me glisser hors du campement pour me rendre en pèlerinage au bord du fleuve, pendant que la horde dévorait son repas. Les saules et les salicaires se prolongeaient dans l'eau presque morte où le crépuscule avait oublié quelques reflets. Je ne pensais plus, je ne vivais plus ; l'intensité de ces derniers jours m'avait laissé en léthargie. Au bout d'un moment, je vis bouger une ombre à cinquante pas de ma place ; c'était Marilse qui regardait l'île et le fleuve. Je me dirigeai vers elle ; elle n'eut pas un mouvement pour me fuir ou m'éviter :

« Marilse, pourquoi es-tu ici, avec Kergoho ? »

Elle répondit sourdement :

« Par ta faute, étranger. »

Je saisis ses mains chaudes et molles ; son œil avait perdu cet éclat, cette vivacité qui, jadis, prenaient à partie le ciel. Je serrai ses doigts avec force comme une matière broyable à merci.

« Quand tu es parti, reprit-elle, Ule te guettait ; il te guettait toujours à cause des mots que tu avais prononcés un soir. Il allait de toi à moi, sans relâche; il m'a réveillée, il a voulu que je l'accompagne dans ce pays maudit, dans la grande ruine. Et puis... et puis... Du reste, il est là encore, il rôde autour de nous... il m'épie, il t'épie... Il n'ose pas approcher ; il a peur de toi à cause des mots que tu sais et des armes que tu possèdes...

— Marilse, m'écriai-je, ton père m'a promis... ton père m'a promis... »

Ma voix s'étranglait ; elle ne répondait pas ; elle murmura seulement :

« Le fleuve... encore le fleuve... toujours... »

Alors je la renversai brutalement et j'usai d'elle à mon gré, sans qu'elle opposât de défense, sans qu'elle m'aidât de consentement. Parfois elle haletait : « il rôde... il rôde... » Enfin son indifférence céda un peu à ma fièvre, à ma caresse amère et acharnée ; elle m'étreignit désespérément et le plaisir même que je lui donnai m'épou-

vanta. Terreur, ombre, soumission, dangers rôdants, le règne du bonheur était bien fini pour les femmes. Que de grâces et de rires il leur faudrait pour dissimuler leur piège, pour farder l'asservissement de leurs nuits !

## III

### LE JUGEMENT D'ULE

Airnar et Kergoho s'affrontaient sous le cèdre, au carrefour de la forêt, non loin de la maison du chef des Meu, Kergoho assis sur une souche, flanqué de Pible et de Ian, avec un arrière-fond de soldats, mâles et femelles, couchés ou errants de cet air d'inquiétude que donne la victoire, Airnar, au bout de l'ombre de l'arbre, solitaire, debout et titubant un peu, sans personne pour le soutenir, dans ce désert de la défaite, que la faible Lotte. La servante, qui m'avait naguère servi de passe-temps, poussait de petits sanglots, virait de-ci de-là son visage mouillé de captive. A mon arrivée, elle redoubla de gémissements et découvrit, par une rouerie ingénue, son épaule grasse. Airnar se détourna de moi ; je ne vis pas ses yeux, mais son corps avait une telle expression de renoncement, de doux reproche, que je ne pus retenir une larme. Que faisons-nous jamais d'autre que de soutenir le plus fort ? Pourtant la souffrance de notre ami, le faible, nous arrache le cœur. Kergoho me salua d'un clignement de cil.

Pointilleuse position que la mienne entre les deux chefs. Je trahissais l'un que j'aimais ; je servais l'autre, sans sympathie, et ma présence avait, pour une part, déterminé son offensive et le succès de sa cause. Je m'étais arrangé toutefois pour ne pas me mêler activement à la bataille et ménager mes scrupules de conscience. La veille, je n'avais quitté Marilse, au bord du fleuve, qu'assez tard dans la nuit. Elle sommeillait ; je tenais sa tête sur mes genoux et flattais doucement sa nuque et sa cheve-

lure. Ule décrivait des demi-cercles autour de nous ; je ne sais quelle prescience, quelles antennes m'indiquaient sa place et ses mouvements. J'avais eu, enfin, la sensation précise d'être délivré de lui et m'étais risqué à abandonner Marilse, pliée parmi les herbes, pour rattraper la troupe de Kergoho, que cent brèves actions nocturnes effritaient et retardaient. Les Meu ne résistaient pas. Ni discipline, ni vigilance, ni sentinelles, ni armes, cela donnait de piètres défenseurs. Chaque affaire se passait de la même façon, ou à peu près. Les Freux assaillaient une ferme, assommaient quelques habitants, étripaillaient une servante, éventraient les meubles, allumaient un feu de grange ou d'échaliers ; puis ils se battaient, de compagnie à compagnie, pour le butin, les Meu apeurés, dispersés, n'offrant même pas une matière assez dense pour le carnage. On saignait quelques porcs qui hurlent bien ; la défenestration et l'incendie complétaient le divertissement. Les conquérants poursuivaient leur avance, embrigadant les vaincus, transfuges timides. Je ne pouvais m'empêcher de sourire de ces combats naïfs. Bientôt, le progrès des lumières, de la curiosité, de la science, de la mystique, fournirait à l'homme les moyens de soulager sa nature avec une moins enfantine simplicité d'armes et de logique. A l'aurore, la lutte était close. Airnar capitulait maintenant, dépourvu de peuple, d'amis, de terre, et résignait un rôle de mainteneur qui ne se fût appliqué qu'à de la poussière. Moi seul, le traître, je pouvais sans doute le comprendre et muettement compatir.

Tous se taisaient ; je pris la parole avec une autorité froide et coupante qui m'étonna tant elle faisait contraste à mon irrésolution. Il n'est point rare que le son de notre voix ne corresponde pas à notre être ; mais la discordance présente avait une ampleur monstrueuse.

« Kergoho, dis-je, le signe du Freux a vaincu. Airnar tombe en ton pouvoir. Le solide clan des Meu désagrégé en une nuit, qu'en sera-t-il des autres ? Je constate ta

victoire et je ne m'en réjouis pas, bien que je l'aie annoncée. Or, entends-moi bien : j'exige, j'exige... qu'il ne soit fait aucun mal à Airnar, mon ami, qu'il conserve sa maison, ses biens, sa liberté, les serviteurs qui désirent lui demeurer fidèles, que sa fille... »

Ma voix fléchit à cet endroit. Par bonheur l'idée de ma force était si ancrée chez les Freux que mon entourage ne soupçonna pas ma défaillance. Lotte rampa de quelques empans vers moi, tendant le cou et le visage ; Airnar ne bougea pas d'une ligne. Ainsi l'effet de ma protection était d'éloigner du chef des Meu cet unique attachement ancillaire, toujours dévié du côté de la puissance. J'hésitais encore à prononcer le doux nom de Marilse lorsqu'une des mégères qui, la nuit de Saint-Séverin, s'étaient offertes à l'élection de mon browning apparut, hors de souffle, escortée d'une bande de ses pareilles, noircies de fumée et rouges de sang. Elle cria du plus loin à Kergoho :

« Maître, nous avons trouvé sur la berge du fleuve une jeune fille très belle, celle qui nous suivait depuis deux jours et qui... »

Incapable de me contenir, je saisis la femme à la gorge et l'interrogeai comme on donne la question, mes ongles plantés en elle. Elle hoquetait, cramoisie, et ses yeux injectés sortaient en boule de leurs orbites.

« Marilse... Marilse... c'est Marilse... répondras-tu ?

— Lâche-moi... je ne sais pas... très belle... vêtue de blanc et...

— Et ... Et quoi encore ? ...Parle...

— Et... la marque... la marque de dix doigts au cou... oui... et...

— Et quoi encore ?

— Morte... »

Je lâchai ma victime et rabâchai plusieurs fois ce mot de morte, avec une intensité décroissante. Airnar daigna s'apercevoir de ma présence ; il m'adressa la parole, sans

tourner la tête, de profil, le regard à hauteur de ventre d'homme.

« Morte, Marilse. Tu ne la posséderas donc pas au printemps prochain. »

Pouvais-je le détromper, lui avouer comment je l'avais prise ? De quoi la vérité sert-elle à celui qui n'a plus d'appui ni de consistance ? Elle ne lui serait qu'accroissement d'horreur. Kergoho interrogea :

« Qui l'a tuée ?

— Un garçon, siffla la femme au visage violet, son compagnon. Il se tenait accroupi près de la charogne. A notre approche, il s'est enfui ; il sautait à travers le bois ; puis il a disparu au trou d'un terrier... »

Comme Airnar ne cillait pas, je l'interpellai violemment :

« Comprends-tu ? Ule a assassiné ta fille Marilse. »

Mais le chef des Meu, quoique immobile en apparence, voyageait déjà loin de nous, aux limbes ou s'effacent peu à peu les royaumes détruits et les Princes de la terre qui ont renoncé. Lotte l'abandonna délibérément et vint se blottir près de moi ; ; je la repoussai du pied et les clous de ma semelle marbrèrent son épaule délicate. Donc les vieux mots maléfiques que j'avais cueillis aux ramures sombres, au soir, au vent du passé, les vieux mots germés dans le cœur d'Ule avaient accompli le crime. Je répétai ma phrase en la modifiant un peu, à mon insu, et sans violence, avec détresse.

« Comprends-tu ? Nous avons assassiné ta fille Marilse. »

Airnar ne déplaça pas son corps, n'eut pas un frémissement, et Kergoho donna l'ordre à Ian de quérir le fugitif. Le colosse partit aussitôt guidé par la mégère et accompagné de Pible et d'un concours de populace.



Il ne restait, sous le cèdre, que les deux Rois et moi-

même, nos trois mutismes plantés là comme trois bornes qu'aucune chaîne ne relie, même grinçante et rouillée. Le soleil prenait Airnar par le travers et rabattait son ombre de mon côté ; Kergoho et moi nous tenions à l'abri du feuillage horizontal. Il me sembla que l'ombre du Chef des Meu s'allégeait et que, d'abord fournie et précise, au lieu de se ramasser et de prendre de l'étoffe avec la montée du soleil,elle accusait au contraire de la transparence et un bleuté de cendre. Les heures coulaient. Je m'assis un peu à l'écart, évitant de fixer mon regard de façon continue sur la silhouette couchée du Chef ; de temps en temps, je comparais son état à mon souvenir de l'observation précédente. La projection d'Airnar se désombrait, à chaque coup, d'un degré, se dégradait jusqu'au gris, jusqu'au lilas, tout contour fondu.

Un peu avant midi, Ian et sa bande arrivèrent ; ils chassaient devant eux Ule d'une pâleur de cadavre, les côtes saillantes et jouant par spasmes,les lèvres couleur de rose sèche.

« Maître, dit Ian, nous l'avons enfumé avec des brandes vertes ; il a bien fallu qu'il sorte de son clapier. Le voici, celui qui a tué la fille. »

Kergoho s'adressa à Airnar, négligemment :

« Je te l'abandonne ; fais de lui ce que tu voudras. »

Airnar ne répondit rien;sa silhouette trembla d'une onde vite apaisée, semblable au reflet de l'aulne dansla rivière quand passe un chaland, et son ombre, presque indiscernable maintenant, fut parcourue de moires, ainsi que la mer sous le nuage. Kergoho crut à du mépris et s'emporta :

« Réponds, cria-t-il. »

Il s'approcha du chef des Meu et le saisit par le pan de son manteau qu'il secoua ; mais ses mains ne rencontrèrent qu'une forme vide ; les habits tombèrent à plat sur l'herbe et il s'en échappa un filet de fumée grise, comme d'un tapis que l'on foule dans une chambre inhabitée. Le

père de Marilse, gardien du bonheur chez les Meu, s'était dissocié, modestement, sans éclat. Une haleine de vent emporta la fumée et ce fut tout. La mort allait régner en impératrice ; voilà la dernière proie qui lui échappait. Je montrai Ule du doigt :

« Ce garçon m'appartient. Airnar m'avait promis Marilse à l'échéance du printemps. En échange je te somme, Kergoho, de me livrer celui qui m'a frustré de mon bien. »

J'oubliais qu'ayant forfait aux stipulations du pacte, mon droit de créancier tombait de lui-même. Nul ne pouvait songer à m'en faire grief et Ule n'ouvrit pas la bouche.

« Ta demande est juste, concéda Kergoho. »

Ian et les autres s'écartèrent un peu, excités déjà par l'attente de la vengeance que je ne manquerais pas de tirer du captif. Je dus le réveiller de son hébétement à force de bourrades et d'appels avant qu'il s'aperçût de ma présence. Il me regarda d'un œil atone et me reconnut sans s'animer. Je n'éprouvais, certes, aucun sentiment de haine, aucune envie de consolation par le sang. Un de plus, un de moins, assez de meurtres allaient divertir la terre, égayer les participants ; je ne tenais pas à jouer un rôle actif dans le prologue de cette burlesque tragédie qui se préparait. Et, empli d'un mépris et d'une désolation sans bornes, je gardais, pour la galerie, un sourire d'idole puissante et désabusée.

« Ule, dis-je, tu as étranglé Marilse.

— Oui.

— Pourquoi ? »

Il répéta :

« Pourquoi ? Pourquoi ? »

Je rougis de ma sotte demande. Si l'on exige l'explication de chaque peccadille, il n'y aura plus moyen de vivre ni de mourir, et les limites de l'âge n'y suffiront pas. Je repris :

« Ule, tu es libre ; quitte ce pays ; va-t'en. »

Ma clémence reposait sur des bases peu honorables : l'inappétence et le dégoût; je n'avais pas lieu d'en tirer de l'orgueil ; elle valait ce que valait mon âme, pas cher. L'assistance qui espérait un beau supplice, quelque tonnante immolation par le browning, marqua sa désapprobation et ne cacha pas son dépit. Ule même ne semblait pas enchanté. Il hochait la tête et ne s'arrachait pas de sa place. Je le sommai de m'obéir ; il répondit enfin, après avoir longtemps cherché ses mots :

« Non... je ne peux pas... j'ai tué Marilse... je dois être jugé... je dois expier... »

La vieille Pible cria :

« Il en convient ; il doit payer le prix ; œil pour œil... »

Je collai presque mon visage à celui d'Ule et murmurai nerveusement :

« Va-t'en; fuis. Dans quelques instants, cette horde, je n'en serai plus maître. Profite du délai et prends de l'avance. Que le sort en soit jeté si tu hésites ; je ne garantis plus rien. »

Il répliqua avec un accent d'extase que je n'oublierai jamais :

« J'ai tué Marilse. J'aimais Marilse. Je veux payer le prix du sang. Je veux expier pour parfaire l'union, mourir en elle, jouir de mon agonie en elle. Ceci ne peut m'être refusé.

— Pourquoi, Ule, ne m'as-tu pas étranglé, moi, au lieu de la jeune fille ? »

Il me lança un regard de terreur.

« Toi... toi... celui qui sait... »

Puis il répéta :

« J'aimais Marilse. »

Devant cette obstination, qui rendait mes efforts inutiles, je me tournai vers Kergoho :

« Je te rends cet enfant, Maître, et je me lave les mains du demeurant.

— Soyez juges, dit Kergoho au peuple, et décidez de la peine. »

La vieille Pible hurla le poing tendu :

« Il a étranglé Marilse. Œil pour œil... »

Alors, par une contradiction très humaine, Ule, qui avait demandé le supplice, bondit et prit la fuite. Il y eut une seconde de désordre et de flottement ; puis Ian, Pible et les autres s'élancèrent à sa poursuite. Je ne quittais pas des yeux la chasse qui disparut bientôt au coude de l'allée, derrière les arbres. L'écho des clameurs retentit un moment et s'éteignit, soit par l'effet de la distance, soit que tous ménageassent leur souffle. Quand on n'entendit plus que le vent dans la futaie et le cri plaintif d'un oiseau, Kergoho dispersa, du bout de son bâton, le petit tertre que formaient les habits d'Airnar.

## IV

### POINTS DE SUSPENSION

Le cadavre d'Ule gisait à la frange d'une mare, parmi les lentilles d'eau et les nénuphars ; son sang rosissait la flaque boueuse. A notre approche, les grenouilles piquèrent la surface et un écureuil touffu fila dans les noisetiers. Un enfant me conduisait, qui avait pris part à la chasse à l'homme ; par lui, j'en appris l'atroce détail. Au carrefour, la meute commençait à gagner sur le gibier ; on l'avait perdu ensuite à la coudraie et retrouvé au delà du vallonnement. Une pierre le frappe à la nuque ; il trébuche, se relève, gagne l'étang, comme un cerf ; là, un hardi compagnon dévale d'un raccourci, lui jette un bâton entre les jambes si bien qu'il atteint l'eau à plat ventre et qu'assommé, étranglé, noyé en même temps, il meurt sans cri. L'enfant racontait passionnément la poursuite, ainsi qu'un beau jeu; son visage maigre, tiqueté de taches de rousseur, s'animait à chaque épisode, chute, effort désespéré, reptation d'agonie, glouglou de l'eau, craque-

ment des vertèbres sous le pouce de Ian. Je le chassai, plein de dégoût ; mais il ne s'écarta pas plus loin que la lisière du bois d'où il m'observait.

Je retirai de cette bourbe le corps d'Ule et le couchai à bonne distance de la rive. Je le lavai pieusement, je fermai ses yeux, je lissai sa tunique déchirée et, ces premiers soins rendus, je me mis en devoir de creuser, au couteau, une fosse. Ce travail, long et pénible, me conduisit jusqu'au crépuscule, qui vient tard en cette saison. J'étais exténué, la sueur coulait de mon front; j'écartai les mouches posées sur cette bouche qui avait baisé celle de Marilse, j'étendis le cadavre dans le trou, qui se trouva un peu court, en sorte que je dus relever la tête et l'adosser à la paroi. De tant de rêves, d'angoisse, de passion, il ne resterait bientôt que quelques pincées de poussière terreuse ou saline. Quand j'eus comblé, tassé, aplani la tombe, je m'assis sur un banc de roche et je contemplai, sans le voir, l'étang de cuivre aux places profondes, vert-de-gris à celles que peuplaient les plantes aquatiques, cerné de roseaux pareils à des armes molles et fléchissantes. D'un coup, à la tombée de l'ombre, le dernier gazouillement se tut ; ce silence me forçait à entendre les oiseaux endormis, ramenait à mon oreille un chant qui ne la frappait plus. De même Ule mort, enseveli de ma main, s'imposait à moi, me cachait le lac, la forêt, la nuit. Les fantômes offusquent toujours le réel et la musique éteinte couvre celle qui sonne ; nous sommes sourds et aveugles à l'heure présente; l'actuel n'ouvre qu'un fragile bourgeon à la cime du vieil arbre de notre vie, à mi-chemin des racines et du nuage. La lune se leva, effilée comme une rognure d'ongle, couleur de jade au-dessus de la ligne de braise de l'horizon. L'enfant qui m'avait guidé se dirigeait vers moi en louvoyant, et la vieille Pible marchait derrière lui, ombre chinoise d'os et d'angles contre le paravent mordoré du lac ; elle toussait grassement et serrait sa guenille de manteau à ses clavicules. Je me levai de mon banc

et, debout au chef de la fosse, je tentai d'éloigner ces intrus :

« Je te défends d'approcher, vieille... »

Elle me considéra, avec pitié je pense, car, à contre-jour du faible éclairage du lac, je ne pouvais distinguer ses yeux ; elle ouvrit les bras, me désigna du doigt et, enfin, se mit à rire, par saccades brisées, par quintes épaisses; elle était surprise, elle-même, de ce rire, comme d'une chose nouvelle, et s'en divertissait. L'enfant eut peur et se masqua à l'abri d'un hêtre ; mais la contagion de cette gaîté, l'attrait de ce jeu inconnu le gagnèrent. Sa voix roulait en cascades légères, au delà de l'arbre. Deux siècles que, depuis le Sommeil des Sages et l'exil de la douleur, aucun être n'avait ri. Marilse seule savait sourire, et cette richesse lui avait valu mon amour, celui d'Ule, ma violence, la mort. Maintenant quand la souffrance, le désir, l'inassouvissement s'abattaient à nouveau sur la race, deux visages, celui de la vieille, celui de l'enfant, retrouvaient la contraction de défense, de défi ; la forêt faisait écho et renvoyait en tous sens leur voix. J'adressai un dernier adieu à Ule et m'éloignai.

Au détour de la sente, je ne pus me tenir de jeter un coup d'œil encore sur ces deux ombres distinctes. Les gorges chaudes apaisées, l'enfant coupait des fougères, ramassait des mousses. La vieille Pible, agenouillée, disposait les feuillages et ornait la sépulture avec une gravité maternelle. Je repris ma route ; il n'y avait plus dans mon champ de vision que des ramilles, une découpure de ciel, la force lente d'un chêne, la fluorescence d'un bouleau, l'innocente folie d'un tremble ; je m'enfonçai au cœur de cette nuit sylvestre d'un pas d'allègre fatalisme. Et moi aussi, lorsque le sentier déboucha, à la crête de la carrière sableuse et me lança à la face de la Grande Ourse, j'éclatai d'un rire humain, terriblement humain. Juger, venger, tuer, rire, rendre le culte funéraire, le recommencement des choses était complet.



Le lendemain, je vissai la calotte de mon obus et larguai ses amarres. Du haut de la pile du pont de l'Alma, je regardais mon navire tâter le courant, chercher la mer, mon navire conique sans passager. Qu'il gagne l'Océan, qu'il remonte, s'il peut, le temps descendu, je suis détaché de lui. A quoi bon essayer de retrouver le chemin de ma première existence ? J'assiste, ici, au grand retour...

ALEXANDRE ARNOUX.

FIN

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

Jules Michelet : *Lettres inédites* (*1841-1871*). Avec un fac-similé et neuf illustrations. Extraits, notes et préface par Paul Sirven, Les Presses universitaires de France. — Lucien Refort : *L'art de Michelet dans son œuvre historique*, Edouard Champion. — Ernest Jovy : *Pascal n'a pas inventé le haquet*. Edouard Champion. — Ernest Jovy : *L'Almanach spirituel de Pascal*, Edouard Champion. — *Revue des Bibliothèques*, Edouard Champion.

L'actualité, pourtant fort abondante en faits nouveaux par ces temps calamiteux, ne paraît plus suffisante aux folliculaires pour alimenter leurs chroniques. On célèbre maintenant les cinquantenaires et les anniversaires. Ces célébrations inusitées fournissent une matière souvent stérile, mais quelquefois intéressante et féconde. Nous avons pu voir, grâce à elles, à quel stade se trouvait la question Michelet, sinon dans l'esprit public, du moins dans l'esprit gouvernemental et journalistique. Elle n'est point parvenue, cette question Michelet, au stade d'apaisement. L'immense écrivain n'est pas encore assez loin de nous pour qu'on le juge avec sérénité et équité. A son sujet, néo-classiques et partisans des romantiques ou bien, si l'on préfère, réactionnaires et libéraux se sont affrontés avec acrimonie Le ton des premiers cependant a diminué de diapason. On a pu lire quelques gloses d'historiens de droite, assez fanatiques par tempérament, reprochant à Michelet son fanatisme. Ils ont sans doute oublié, ces pauvres de mémoire, que le combat de Michelet contre les Jésuites n'est qu'une phase récente de l'éternelle bataille livrée par l'Université à la Compagnie envahissante. Sous Louis XIII, le Parlement dut intervenir pour mettre la paix entre les robes de Sorbonne et les robes de Loyola.

Un autre historien de droite (peut-il y avoir des historiens qui se respectent et qui soient de droite ou de gauche !), un autre historien de droite, assez insoucieux d'ordinaire de puiser, pour ses propres travaux, aux sources originales, mais soucieux, par contre, d'écrire pour satisfaire son parti, s'est montré plus audacieux

dans son appréciation de Michelet. Il l'a tout simplement considéré, peut-être à cause de ce style « artiste » que son défaut de talent l'empêche d'utiliser, comme « un romancier historique ». Une telle sentence paraîtra à des esprits libres quelque peu scandaleuse. Elle prouve que le juge qui l'a prononcée ne s'est point donné la peine, — et pour cause, — de vérifier la documentation de Michelet.

Nous nous élevons avec énergie contre cette opinion tendancieuse. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'en qualité de directeur de la section historique aux Archives, Michelet eut à sa disposition des éléments d'information de la meilleure et de la plus haute qualité. Il puisa abondamment, avec intelligence et méthode, dans ce fonds admirable de pièces originales, et ceux qui ont pu consulter ses notes attestent leur variété et leur valeur documentaire. Michelet était, en outre, un honnête homme doué d'une conscience scrupuleuse. Qui donc jusqu'à l'heure l'a convaincu d'avoir falsifié un document?

Pour notre compte, dans le domaine qui nous est familier, sans connaître ses références qu'il eut peut-être le tort de ne point donner, nous avons eu maintes fois l'occasion de contrôler ses dires. Nous affirmons l'avoir toujours rencontré exact jusqu'à la minutie. Nous avons le sentiment de nous trouver, sans cesse, le lisant, en face du plus grand historien des temps modernes, car il sut allier, l'art le plus pénétrant et souvent le plus exquis à la science la plus certaine. Le premier, dans le fougueux mouvement du romantisme, mais avec moins de désinvolture que ses confrères les poètes et les romanciers, il ressuscita, grâce aux chartes et à ses dons de visionnaire, ce moyen âge qui, avant lui, paraissait pour toujours enseveli dans l'oubli. Sa sensibilité extrême lui permit de « sentir » le passé et de le vivre. Cela est possible à qui aime et qui vibre. Prodigieux artiste, il créa l'histoire vivante, loyale, sincère qui met à nu les plaies des hommes, des groupes sociaux et des peuples aux côtés de leurs aspects florissants et riants. Des pions cauteleux et impuissants, amoureux de fausses traditions et d'idées générales non vérifiées, s'efforcent de tuer cette histoire. Elle survivra à toutes les attaques par son attrait même et la force agissante de ses documents.

Sans doute, au déclin de sa vie, Michelet, lancé dans l'action politique, luttant pour le triomphe de ses opinions libérales, délivré

du passé qu'il avait si passionnément aimé et peint, regardant l'avenir et lui vouant le reste de ses forces, fut enclin, parfois, à l'injustice. On ne veut se souvenir que de cette faute et l'on s'en sert pour incriminer son œuvre tout entière. Pour nous, nous pensons qu'elle doit lui être remise en considération de son génie qui honore la littérature et la France. Nous la lui remettons comme nous avons remis à Joseph de Maistre, à Guizot, à Veuillot, à tant d'autres qui écrivirent en état de passion, leurs péchés d'exagération et de violence dans le domaine historique. Leur activité est éteinte. Leur talent demeure.

Deux écrivains, à notre connaissance, ont entrepris de rendre hommage à Michelet, à l'occasion de son cinquantenaire, par des publications importantes, MM. Paul Sirven et Lucien Refort. Tous deux l'ont fait avec un soin pieux et une compétence remarquable et, ce qui est plus louable encore, en demeurant dans une stricte neutralité. M. Paul Sirven a pensé que le plus sûr moyen de montrer la grande âme de Michelet, c'était de la mettre à nu à l'aide de sa correspondance intime. Il a donc réuni, dans ce dessein, plusieurs centaines de *Lettres inédites* adressées par Michelet, au cours des années 1841-1871, c'est-à-dire pendant la période féconde et héroïque de sa carrière d'historien, à M., à Mme Alfred Dumesnil et à Eugène Noël.

On ne lira pas sans émotion et sans admiration cette correspondance où le grand homme s'exprime avec simplicité, avec naturel, avec éloquence parfois et éclaircit tous les mystères de sa vie. M. Paul Sirven la résume et la commente dans une préface de la plus agréable tenue et d'un intérêt sans cesse accru par la succession des événements.

Michelet avait perdu sa première femme, Pauline Rousseau, et vivait, assez mélancolique, dans sa maison de la rue des Postes, avec sa fille Adèle, son fils Charles, son père Furcy Michelet, lorsqu'il connut Alfred Dumesnil par l'entremise de Chéruel. Cet adolescent, venu à Paris pour y suivre des cours de droit, lui inspira tout de suite une vive affection qui s'étendit à toute sa famille. A la même époque, Eugène Noël, rouennais comme Dumesnil, mais aussi joyeux et bon vivant que le premier était concentré et taciturne, pénétra dans son intimité et partagea ses sympathies. D'esprits divergents, les deux disciples manifestaient d'égales qualités d'intelligence. Michelet, sans considérer leur

âge, en fit ses confidents. Le premier, plus tard, épousera sa fille Adèle. L'un et l'autre vont lui montrer un attachement ardent qui ne s'affaiblira pour l'un que lors du second mariage du maître, pour l'autre que lors de l'entrée du professeur dans l'action politique.

Ces lettres, pendant trente ans, parviennent aux jeunes gens régulièrement toutes les fois que les circonstances les éloignent. Elles permettent de toucher jusqu'aux tréfonds de cette sensibilité aiguë et de cette générosité spontanée. Elles dévoilent, pourrait-on dire, des paysages d'âme d'une singulière harmonie et d'une très pure beauté. Jamais on n'y surprend la moindre mesquinerie de caractère. Même lorsque Michelet se prépare à ce second mariage qui transforme sa vie et provoque la rupture avec le passé amical et familial comme avec le passé historique, on sent que l'égoïsme ne guide point ses actes, mais qu'une sorte de jeunesse invincible, remontée au long de ses veines, l'entraîne vers l'avenir.

Les qualités de l'historien, autant que les qualités de l'homme apparaîtront aussi au cours de cette correspondance et, à cause de cette révélation, la dite correspondance nous est très précieuse. Michelet n'a point composé son histoire, comme on sait, dans l'ordre chronologique, mais, dirait-on volontiers, dans un ordre de préférence ou encore de dilection Au temps où il construisait le *Louis XI*, il conçut la pensée d'écrire, à l'usage des historiens et pour expliquer son procédé de résurrection, son *Discours de la Méthode*. Il ne le fit point. Tout au plus se borna-t-il à préciser, en quelques cours, par quelle « chimie intérieure » il refaisait « les choses que la vie a faites ». Il recréait. Il portait en soi, après un long séjour parmi la poussière des tombeaux, des chartes et des archives, l'émanation du passé à un degré si fort qu'il lui fallait prendre la plume pour en dissiper la pénible possession. Il souffrait sans cesse, subissait l'incertitude, l'hésitation, le doute, se replongeait dans la recherche, jusqu'à ce que la lumière jaillît pour lui des ténèbres. Parfois, au cours de ses longs travaux, il avait le sentiment de ramer sur quelque galère, ou d'être, dans le fatras des documents, comme perdu en mer, ou encore de soulever, nouveau cyclope, un monde trop lourd.

Indiscutablement, la conscience de ce terrible laborieux sourd

de toutes les pages de ces lettres. Nous recommandons la lecture de celles-ci à quiconque pourrait imaginer, influencé par quelque grimaud malveillant, qu'un tel historien manquait d'aliments documentaires. Nous ne saurions trop recommander aussi la lecture de cet **Art de Michelet dans son œuvre historique** que M. Lucien Refort vient de publier et où il montre une si merveilleuse connaissance de cette œuvre.

M. Lucien Refort reconnaît que Michelet fut un romantique dans toute l'acception du terme et avec toutes les caractéristiques du romantisme, mais il ne l'en incrimine point. Son étude qui participe de la philologie, de la linguistique et de la grammaire, est bâtie avec une remarquable méthode, une clarté continue, un rare sens de la vie du style. Elle envisage tout d'abord en Michelet l'observateur, le poète, le peintre, puis, par une suite naturelle, elle examine par quels procédés de syntaxe, par quelles instinctives consciences du rythme, par quelles harmonies de valeurs l'écrivain parvient à produire certains effets, à créer cette langue étonnamment évocatrice où les incorrections mêmes disparaissent dans la magnificence de l'ensemble.

Le travail minutieux et patient de M. Lucien Refort se différencie singulièrement des dissertations habituelles des grammairiens. Nulle sécheresse. On le lit avec un plaisir sans cesse accru, peut-être parce que la phrase de Michelet le nourrit d'images et de couleurs, mais aussi parce qu'il est composé par un artiste et qu'il a, en définitive, pour but de démontrer quel prodigieux magicien des mots fut l'historien de *Jeanne d'Arc*. M. Lucien Refort ne se borne point à admirer d'ailleurs. Il critique aussi. Nous apprenons, par exemple, par son ministère, que Michelet employa fréquemment l'anacoluthe. Quel écrivain se garde complètement contre l'anacoluthe ? Anatole France lui-même n'a pu s'en défendre.

De ci de là, M. Lucien Refort, surtout dans la quatrième partie de son ouvrage, manifeste un peu trop d'austérité et de rigueur. Certaines phrases vives, certaines expressions réalistes de Michelet le choquent et il prouve, par là, qu'il est d'une grande sensibilité. Il accuse aussi Michelet de malveillance dans certains cas où cette malveillance ne paraît nullement évidente. Lorsque l'historien écrit, par exemple : « Si l'on veut ignorer solidement et à fond Richelieu, il faut lire ses mémoires », il

exprime une vérité absolue pour quiconque a lu ces mémoires et connaît l'histoire particulière du ministre.

M. Lucien Refort n'a pas fait ressortir, ce semble, dans son volume, le psychologue qui, chez Michelet, voisine avec l'artiste. Les portraits qu'il signale pour leur intérêt littéraire résument souvent toute une étude de pénétrante analyse. Les qualificatifs même, dans certains brefs croquis, indiquent fréquemment une précise connaissance d'un personnage sur lequel l'historien ne s'attarde point parce que ce personnage n'est qu'un comparse.

Mémento. — M. Ernest Jovy, dont on connaît les curieuses études sur Pascal, a publié récemment deux brochures que nous signalons pour leur intérêt de nouveauté. Dans l'une, il démontre, à l'aide de définitions empruntées aux lexicographes, que *Pascal n'a pas inventé le Haquet* et que ce véhicule existait déjà au xvie siècle. Dans l'autre, l'*Almanach spirituel de M. Pascal*, il nous décrit le petit volume, publié en 1654 par les soins du R. P. Martial du Mans, auquel le philosophe demandait, lors de sa dernière conversion, un itinéraire quotidien pour toutes les cérémonies religieuses. — Dans son *Histoire d'une famille bretonne : Guillemette de Rosnyvien de Piré*, M. Maurice Montigny étudie avec beaucoup de soin l'action politique de quelques seigneurs bretons qui se signalèrent par leur tumulte aux Etats de Bretagne. Christophe et Guillaume de Rosnyvien furent exilés par Louis XV pour leur opposition au pouvoir. Toute la famille connut plus tard les tristesses de l'émigration. Guillemette, héroïne du volume, y passe comme une ombre discrète et charmante. Carle Vanloo nous a laissé d'elle le portrait le plus délicieux de jouvencelle au visage ingénu. Cette famille eut des liens de parenté assez étroits avec les Descartes. — *Revue des Bibliothèques*, juillet-septembre 1923. Quelques documents intéressants de M. Maurice Cauchie sur *Claude Auvry, héros du Lutrin*; la fin de l'importante étude de M. Théodore W. Koch sur la *Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg*.

ÉMILE MAGNE.

## LES ROMANS

Francis Jammes : *Cloches pour deux mariages*, Mercure de France. — Robert Chauvelot : *Oiseaux de Phare*, Albin Michel. — Horace Van Hoffel : *Les deux ingénus*, Bernard Grasset. — Victor Margueritte : *Le compagnon*, Ernest Flammarion. — Binet Valmer : *Le désordre*, Ernest Flammarion. — Gyp : *Mademoiselle Loulou*, Ernest Flammarion. — Jean Fayard : *Oxford et Margaret*, A. Fayard. — Pierre la Mazière : *J'aurai un bel enterrement*, Baudinière. — Georges Pousot : *L'écuyer d'enfer*, Crès. — Max de Morande :

*Morgay la Sorcière*, E. Fasquelle. — Jeanne Laudre : *Angèle et Ouistiti*, Ferenczi. — Gabriel de Lautrec : *La semaine des quatre jeudis*, Edition du Roseau.

**Cloches pour deux mariages**, par Francis Jammes. Sourire malin dans une barbe de faune, mais quels yeux purs ! Et le voici qui parle aux foules dans une conférence sur Ronsard. Il apporte avec lui tous les parfums de la nature, aussi toutes ses forces éternelles. C'est le ruisseau innocent jasant dans la prairie pour les pâquerettes et les boutons d'or... c'est la montagne haute et sévère qui, touchant le ciel de son front blanc, en révèle, tout à coup, entre deux nuages, l'éclatant rayon qui transperce les âmes de son glaive ardent. Francis Jammes représente le seul écrivain catholique réellement français que nous possédions. Je dis : réellement français, parce qu'il est aimable, libre de ton et sait garder, dans la jolie mesure de sa langue, cette bienveillance délicate qui fut, jadis, le propre des salons de bonnes compagnies où l'on croyait à Dieu, parce qu'il était surtout le père et le protecteur de la France. L'ordre et l'harmonie règnent dans ses phrases comme dans sa conscience. Il n'a jamais voulu attrister personne et il promet le paradis à ceux qu'il aime, parce qu'il donne à ses amis ce qu'il possède de meilleur. Grand citoyen français, car il a beaucoup d'enfants, il est le plus absolument *cher Maître* de tous les écrivains, parce que la belle ordonnance de ses discours se retrouve dans sa vie. Il est chez lui, en province, où il nous apprend la vanité de notre existence fiévreusement mondaine par la tranquille suavité de l'ordre provincial, armature de tous le pays, du réel pays de France. Paris, c'est une maison de jeux. La France ne peut pas être représentée par cette bruyante foire aux passions. Et si on n'avait, pour maintenir le bon sens, la justice et le droit, que ce mélange de cosmopolitisme et de mauvaises mœurs, je crois que, non seulement on n'aurait pas eu la victoire, mais encore il faudrait désespérer de la paix.

Il est grand dommage que cet homme, doublement homme par sa conduite de sage et sa poésie toute parfumée des puissants parfums de la nature, ne veuille plus entrer à l'Académie... Malheur aux salons parisiens qui n'ont de regards que pour les souplesses d'échine et les bonds de clowns.

Les cloches pour ces deux mariages sont des corolles de fleurs

où tintent doucement, en écho, les vibrations de tous les pistils amoureux. C'est la grâce basque et la naïveté des litanies mystiques, des répons de psaumes entre Manech et Kattalin, puis l'austère sacrifice, mais pieusement consenti par la demoiselle Marie qui ne revoit jamais Michel et se résigne à l'union raisonnable, se déclare bien heureuse, parce que, n'est ce pas, il est une seconde vie plus haute et que la première ne sert qu'à préparer l'autre, la définitive.

**Oiseaux de phare**, par Robert Chauvelot. L'auteur de l'*Inde mystérieuse* et du *Japon souriant*, grands travaux d'érudition où, cependant, l'éclair de l'esprit et la liberté du propos caressent de jolis rayons les cloisonnés et les bronzes,a ,cette fois, voulu, dans un roman presque vécu, réunir tout ce qui peut émouvoir le lecteur amateur de péripéties dramatiques. Nous sommes en guerre, mais ce n'est plus le fastidieux récit de la tuerie terrienne, c'est la mouvante angoisse du combat naval, et quel combat! La sournoise attaque de l'invisible sous-marin contre le robuste, l'immense *Lusitania*,ce géant navire fantôme qui voguera dans l'histoire de tous les temps comme l'image du plus grand des crimes connus. Les rescapés vont se jeter sur l'écueil du phare d'Ar-Men, cet autre fantôme, immense index de la mer, doigt levé pour effrayer et protéger ceux qui vont mourir. Là une série d'oiseaux s'écrasent sur la lumière en même temps que sont recueillis les naufragés. Un musicien et une femme se heurtent l'un à l'autre dans le danger pour s'unir plus tard dans l'amour. Le double masque d'un homme trépané par les Allemands, sosie de l'ennemi, domine l'intrigue de ce livre à la fois farouche et très palpitante : est-ce bien le Philibert de Néronde, mari de la marquise de Néronde aimée du musicien Thadée Kravinski, qui commande le ténébreux sous-marin ? Le doute subsiste jusqu'à la fin où le sacrifice généreux de l'officier français donne à l'héroïne la suprême liberté de refaire sa vie avec celui qu'elle lui préfère. Roman d'aventure et roman d'amour,ce livre est aussi un roman de mœurs, car il y a de jolies pages sur les coutumes des lliens de la mystérieuse Sein, du Séna des Druides. En terminant ce bref compte rendu, qu'il me soit permis de remercier l'auteur de m'avoir donné, en me citant, un titre qui ne m'appartient guère, mais... cela fait toujours plaisir de la part d'un camarade plus fort que soi...

**Les deux ingénus**, par Horace Van Hoffel. Rien de plus original, de plus vivant et de plus frais que cette idylle de deux enfants d'Anvers, qui font, sur place, le plus grand voyage d'amour qu'on puisse faire aux îles fortunées. Après tant de tourments, d'innocents pourchas et de cruelles misères, ils s'embarquent sur un vieux navire condamné à la dernière escale pour être démoli et ils s'imaginent, dans le noir de leur prison volontaire, qu'ils voguent en plein océan et en pleine félicité, alors qu'ils sont immobiles, n'ont pas quitté le port où l'on a résolu de démolir la *Stella Maria*. Quand ils sont découverts, ils sont, en effet, arrivés à la suprême félicité, car l'amour, en les laissant aveuglés par leurs propres illusions, leur a donné tout ce qu'il a de meilleur... à quoi bon serait, pour eux, de s'en aller plus loin, une fois séparés ? Et les deux ingénus ne se retrouvent jamais. Le style d'Horace Van Hoffel est vif comme un poisson aux écailles lumineuses et il évolue dans le grand courant de sa sincérité pour le plaisir des yeux du lecteur qui lui est reconnaissant de son naturel brio.

**Le Compagnon**, par Victor Margueritte. Cette fois je pense qu'on ne va pas lui disputer le titre de conteur moral? *Le Compagnon*, c'est la femme nouvelle que voudrait créer le féminisme intégral et qui n'a rien que de légitime dans son désir de liberté. Cette femme-là, sortie des langes du mariage comme on secoue de vieilles étoffes désormais trop usées pour nous couvrir et nous protéger contre le froid des fameuses conventions sociales, réclame tout simplement le droit d'être maîtresse de la direction maternelle, puisqu'aussi bien elle a assumé toutes les responsabilités de la gestation. Elle ne veut pas qu'on dispose encore de sa chair dans la chair de son enfant. J'ai lu fort attentivement cette histoire moderne et je n'y rencontre rien qui puisse choquer les nouvelles aspirations des travailleurs et des femmes sincèrement honnêtes. J'ai moi-même toujours intimement regretté d'être mariée légitimement, parce que je n'avais pas l'occasion de prouver librement de ma fidélité à mon choix. Je ne suis pas *le compagnon*, je ne suis que la compagne forcée, aux yeux des gens bien pensants alors je trouve cela humiliant et je le dis... en l'honneur de Victor Margueritte, ce poète utopiste et peut-être précurseur.

**Le désordre**, par Binet-Valmer. L'histoire tourmentée d'un auteur dramatique devenu impuissant en face des morts de la

grande guerre qu'il voudrait bien glorifier dans une œuvre définitive, mais qu'il craint comme le jugement dernier annulant son génie. A-t-il ou n'a-t-il pas de génie ? Là est toute la question. Tel cerveau, faisandé à point, qui peut se permettre toutes les divagations sur l'amour et en donne toute la gamme des sensations n'est souvent pas capable d'aller jusqu'à l'exaltation d'une belle idée générale. Autour de ce dramaturge (que je crois bien avoir connu à ses débuts, fort malsains sous tous les rapports et qui influèrent sur toute la conduite de son existence) se groupent les anciens héros de Binet-Valmer, le Batchano et l'Avrinos des *Métèques*. De ces colloques violents ou sentimentaux se détache peu à peu une étrange psychologie faite à la seule lumière des mots et des sensations évoquées par ces mots. La fin du drame sombrant dans l'écroulement de la tour trouée par un obus et laissée debout comme une menace sur toute la maison, achève *le désordre* dans une nouvelle reprise de l'hostilité des choses.

**Mademoiselle Loulou**, par Gyp. Cette jeune personne est aussi mal élevée que possible, mais ce n'est pas de sa faute. Elle sait tout ce qui ne la regarde pas et ignore les bienfaits de la discipline. Heureusement pour elle que sa mère, Mme Gyp, lui a tout de même insufflé un peu de bon sang français, ce qui peut se traduire en le bon sens tout court.

**Oxford et Margaret**, par Jean Fayard. Très curieuses mœurs de l'institution anglaise où l'on rencontre une foule de dandys ingénus à la recherche du *temps perdu* de Marcel Proust. Tout est pur et de fait et même d'intention. Ces Messieurs ont des goûts de jeunes filles bien élevées : ils aiment les fleurs, les chiffons, s'offrent des thés où l'on ne parle que poésie et modes. Ils sont aussi parfaitement insipides que le gazon vert d'un square bien peigné. Par contre, il y a les athlètes plus ou moins complets qui boxent, nagent et hurlent des couplets de circonstance. Une certaine Margaret danse, aime et se marie sans autre élan que celui qui consiste à se tenir en équilibre dans un ballet pour demeurer convenable quoique un peu nue. Quant au jeune Français, Jean Dolent, il ne prétend à rien qu'à bien représenter un personnage à la fois comme il faut et original. Il arrive assez vite à devenir assommant. Je le crois plus factice que réel, d'ailleurs. Curieux état d'âme et curieuses mœurs d'étudiants qui étudient aussi peu que possible tout en sachant tout.

**J'aurai un bel enterrement,** par Pierre de la Mazière. Histoire très triste du petit d'homme, lâché seul dans la vie qu'il croit nécessaire de vivre honnêtement. Comme ça ne peut pas réussir... quand on exagère, il finit dans la peau d'un voleur honnête, c'est-à-dire qui restitue. Ça aussi c'est trop voulu et trop romantique. Si la vie était absolument telle que la montre l'auteur, il serait beaucoup plus commode, justement, d'y demeurer honnête, mais on n'y rencontre point le protecteur qui vous offre de changer d'état, parce que vous n'êtes pas assez fort pour monter un fauteuil sur votre tête... ça, jamais. Roman très intéressant, mais terriblement amoral.

**L'Ecuyer d'enfer**, par Georges Ponsot. De jolis contes auxquels il faudrait de belles illustrations. La loi de la forêt a l'air de nous indiquer que Kipling aurait appliqué dans les Indes... les lois qui régissaient peut-être le *Roman de Renard* en France.

**Morguy la sorcière**, par Max de Morande. La sinistre histoire des sorcières basques *convici et combusti* par la folie furieuse de gens de robes plus sataniques encore que religieux, Morguy, désireuse de contenter ses goûts féroces et ses sournoises amours pour un beau pêcheur, met tout un pays à feu et à sang. Le cavalier Sorhainde remet l'ordre par son courage de gentilhomme et son esprit souple de méridional avisé, mais que de tableaux sombres sur la torture et que de pauvres femmes pendues ou brûlées.

**Angèle et Ouistiti**, par Jeanne Landre. Il y a dans ce petit roman très, peut-être trop montmartrois, une page absolument drôle, où l'on s'arrête, saisi de fou rire en présence de la bonne d'Angèle qui, n'ayant pas de passoire pour faire sa purée, écrase ses pommes de terre à coups de pilon sur... une chaise cannée. Après celle-là, qui peint d'un seul coup de brosse toute la fresque du domestique moderne, je crois qu'il n'y a plus qu'à tirer... la chaise et s'asseoir par terre !

**La semaine des quatre jeudis,** par Gabriel de Lautrec. Truculente fantaisie d'où je détache ceci qui en dispense toute la saveur littéraire : « Les vers sont faits pour rimer, le trimardeur pour trimarder et la femme pour aimer....... Lapin aux abois ! L'effroi ! Tu te dis : six mules ! Lape, hein ! Ose. Ah ! Bois lait froid ! Tu te dissimules ! » On a lu aussi fort que ça dans certains recueils de poètes sérieux, mais plus ennuyeux.

RACHILDE.

## THÉATRE

Copeau critique. — Sifflets et « généraleux ». — Réponse au *Mouton Blanc*.

**Critiques d'un autre temps** : sous ce titre, tout ensemble modeste et mélancolique, M. Jacques Copeau a groupé vingt-sept études, écrites au temps de sa jeunesse et durant les années qui précédèrent la fondation de son théâtre. J'ai lu comme il faut, c'est-à-dire avec un soin extrême, ce document, que son auteur m'a fait l'honneur de m'adresser. C'est un livre inégal, non point par le talent, mais par les sujets. Certains articles, et particulièrement ceux qui concernent Paul Hervieu, ne sont intelligibles qu'aux aînés et aux contemporains de M. Copeau. La jeunesse lettrée ne saurait se représenter ce qu'était Paul Hervieu. Ce mort, que le fossoyeur plongea d'un coup dans l'oubli, occupait dans la littérature salonnarde et chez les snobs une place de potentat ; au théâtre, il faisait figure de haut écrivain. Cela tenait à sa faculté d'ennuyer, qui participait du miracle.

En ce sens, il était une manière de précurseur. Tout l'isolait dans son temps, où régnait le goût des lettres vivantes. Mais déjà le feint rigorisme et la creuse majesté trompaient un certain public sur le sens qu'en matière d'art il convient de donner au mot *facile*. Une critique de pédants, qui traitait avec dédain le grand Courteline, se montrait pétrifié d'admiration devant le visage clos et le souffle glacé du « dramaturge à idées » qui, d'année en année, posait sur les planches ses petits pots d'abstractions. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil... M. Jacques Copeau maltraite durement l'auteur des *Tenailles*. Ce qu'il osait en dire à cette époque (1904) témoigne d'un courage et d'une clairvoyance dont aucuns ne seront surpris. Ce qui nous surprend, c'est que l'homme capable d'écrire ceci : « Il (Hervieu) n'a pas de musique en lui. Et le dialogue, coupé d'interjections factices, *obéit à un rythme préconçu*, à une cadence théâtrale que le savoir faire *a substitué aux mystérieux mouvements naturels* (p. 75) », c'est que Copeau, dis-je, dispense aujourd'hui tant d'indulgence à certains que la préconception obsède jusqu'au dessèchement intégral, et qui n'ont rien en horreur plus que le don, la grâce et le mouvement naturel.

Après Hervieu : Rostand. M. Copeau a écrit, sur l'auteur de

*Chantecler*, des pages nettes et lucides que certain fils-à-papa ne méditerait point sans fruit. Par contre, je trouve fort injuste une analyse du *Samson* de M. Henry Bernstein, que souligne une excessive indulgence à l'égard de feu Alfred Capus. Mais ce ne sont point, dans ce recueil, les pièces de résistance. Le bref essai sur Henry Becque, par quoi s'ouvre le volume, nous intéresse bien autrement ; le ferme éloge de M. de Porto-Riche, le noble examen de conscience qui trouve dans l'étude de la *Bigote* son prétexte, la nette désapprobation des polémiques théâtrales où se hasardait M. Paul Bourget, l'impitoyable condamnation d'Henri Bataille, tout cela, où s'exprime incessamment la magistrale clarté de Copeau, nous retient autant par la force et le nombre de l'argument que par la révélation d'une doctrine, rigoureuse oui, mais déjà pleine de noblesse et de désintéressement. Nous ne pensions point, certes, que M. Copeau eût, en sa carrière, jamais rien cédé au hasard ni à la complaisance ; mais son livre nous le montre semblable à lui-même, entier et loyal, à l'âge même où la perplexité trouve bien des excuses. Pour lors, son intelligence brillait du même sombre éclat qui nous étonne et nous inquiète. Il portait en lui ses vérités. Quinze ans ont passé, depuis qu'il écrivit : « *Ce qui déconcerte c'est de ne savoir plus relier la série des faits matériels à la série des faits psychologiques.* » Cette phrase d'un homme de vingt-cinq ans contient peut-être tout le programme des luttes entreprises par une génération de dramaturges et de romanciers contre l'arbitraire, l'artificiel et le convenu. En 1905, celui qui devait fonder le Vieux-Colombier dénonçait déjà les turpitudes de la gent théâtrale. Bel exemple d'unité et de persévérance! Encore qu'il n'y montre aucun abandon, Copeau se révèle mieux à nous par ce livre. Par cela seul serait justifié le soin qu'il prit de le faire nouvellement imprimer, si nous n'y trouvions, en surcroît, une occasion nouvelle de louer un homme, sujet à l'erreur comme tous les hommes, mais qui, venu seul et désarmé dans un monde de brigands, mérite notre reconnaissance et notre admiration. Ce qu'il y a de beau dans les *Critiques d'un autre temps,* c'est qu'elles nous aident à comprendre Copeau et par conséquent à l'aimer.

§

Depuis que l'**on siffle aux répétitions générales,** la

gent dramatique est en émoi. Il s'agit pour elle de savoir si les directeurs ont raison d'inviter les couturiers, les gigolos, les oisifs, les vieilles courtisanes à s'asseoir dans les fauteuils aux places des critiques indépendants. Enquêtes, articles, feuilletons. Naturellement, le marquis de Flers a donné là-dessus sa petite opinion. C'est à se taper le nombril contre la suspension de la salle à manger. La plupart des critiques, courriéristes, soiristes ont emboîté le pas au marquis; et tous ces gens-là ont à l'envi proclamé les devoirs de l'*invité*, lequel doit se repaître, dans un élogieux silence, des nourritures offertes à leurs estomacs par les pires marchands de soupes dramatiques. Tout est bien. La séance continue.

§

**Un mouton** est devenu enragé. C'est ce mouton dont le Panurge s'appelle Farigoule, et qui broute à Maupré, par Charolles (Saône-et-Loire), le fade et triste serpolet des snobismes de canton. Si nous avons bien compris, ce *Mouton blanc*, ayant en vain mêlé sa clochette aux carillons de la publicité, fut soudain la proie de ce mal qui répand la terreur au bercail, et que l'on nomme le tournis... Voyons un peu ce mouton-là, caressons-lui la narine et tâtons-lui le gigot.

Dans le *Mercure* du 15 février, on a pu lire une lettre du *Mouton blanc*, où il m'était reproché de « dénaturer les textes ». Ce grief me fut sanglant et assez nouveau. En ces choses, je me flatte de pousser la loyauté à l'extrême, et tous les prés-salés du monde n'y changeront rien. Fort surpris, donc, je lus textes, contextes et citations, que le *Mouton blanc* proposait à l'appréciation des lecteurs du *Mercure*. Alors je m'aperçus, comme tout le monde, qu'en effet, j'avais « altéré » une phrase de M. Lalou, professeur. Je l'avais altérée en y mettant l'orthographe. Cela sans malice, du reste, et à vrai dire, machinalement. Toutefois je conviens que les amis et admirateurs de M. Lalou puissent revendiquer en son nom la licence de violer les règles de l'accord du verbe. De tout temps les cuistres ont ignoré la grammaire, et il est très certain — on le voit ici une fois de plus — qu'en ces matières les « polémistes de presse » et même les plus humbles reporters pourraient faire la leçon aux fournisseurs de l'élite. Fournir l'élite, telle est précisément l'envie de notre agneau de Saône-et-Loire, qui, dit-il, « s'adresse aux 1.500 lecteurs qui font le public français ».

Fort bien. Encore que l'imprimeur de ces messieurs doive trouver ce « quinze cents » bien outrecuidant...

Il paraît qu'à Charolle on ne me considérera jamais comme un écrivain, et c'est une chose dont Henri Zéraud ne se consolera jamais. Seulement le ventre du zéro s'arrondit, se dilate et s'épanouit, lorsqu'on raconte alentour que l'hommage de Maupré, par Charolles (Saône-et-Loire), à M. Jules Romains constitue « le témoignage *des jeunes générations* ». Il y a, fort heureusement, dans notre pays, un grand nombre de jeunes écrivains qui ne jugent point leurs aînés à la couverture de leurs livres, et qui ne confondent point Molière avec ses niais pasticheurs. Ces jeunes-là (qui font leurs preuves autrement qu'en menus travaux d'amateurs) ne contestent assurément pas que M. Romains ne tienne « à la terre par les pieds », ni même qu'il ne fasse d'une « anfractuosité » au confortable naturel sa « demeure aux générations ». Mais il serait malaisé de leur faire admettre que « si Romains est le père du classicisme-moderne, son grand-père est André Gide ». Cette jeunesse, qui se méfie des « classiques modernes » comme de toutes les vieilleries retapées, accepterait, à la rigueur, que M. Romains fit « bondir le cœur des gares ». Mais quant à dire qu'il voulut « sept ans au roc de Cromedeyre que Corneille se fît Racine (1) » ! la jeunesse non moutonnante se récuse. Ma foi ! le *Mouton blanc* a bien tort de croire qu'Henri Zéraud fut seul à trouver « burlesque » l'*Hommage à Jules Romains*. Hélas ! cher agneau, nous fûmes au moins deux, et l'autre est bien ingrat ! Car c'est M. Romains en personne... Mais voilà de ces vérités qui ne sont point bonnes à dire aux moutons. Espérons toutefois qu'elles ne refroidiront ni le zèle, ni la laine de la brebis charollaise.

HENRI BÉRAUD.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Paul Langevin : *Le Principe de Relativité* (I. *La relativité restreinte* ; *La relativité généralisée*), E. Chiron. — H. Thirring : *L'idée de la Théorie de la Relativité*, traduit par Maurice Solovine, Gauthiers-Villars. — Le florilège einsteinien et les mazettes de la Relativité. — Sur les dimensions en géométrie. — S. Richard-Foy : *Einstein et sa conception d'une espace fini* (Revue philosophique). — Henri Marais : *Introduction géométrique à l'étude de la Relativité*, Gauthier-Villars.

Sous le titre **Le Principe de Relativité** vient de parai-

(1) Avec un grand *R*.

tre la réimpression d'une conférence (devenue introuvable) de Paul Langevin à la Société française des Electriciens, le 3 décembre 1919 ; Langevin est sans conteste le physicien français le plus au courant des théories nouvelles, celui qui y a apporté la contribution personnelle la plus considérable, et le cours qu'il professe, depuis de nombreuses années déjà, au Collège de France, procure une joie intellectuelle intense à ceux qui ont la bonne fortune de le suivre dans des développements parfois délicats, mais toujours d'une remarquable clarté. L'ouvrage en question est à peu près accessible au lecteur non mathématicien, auquel je conseillerais néanmoins de préférence la conférence faite par Langevin le 30 mars 1922 à l'Association générale des Etudiants et dont la reproduction sténographique occupe la majeure partie du *Bulletin scientifique des Etudiants de Paris* (avril-mai 1922) (1). Quatre autres articles du même savant ont été consacrés à la relativité ; ils forment quatre chapitres de *La Physique depuis vingt ans* (Doin) : L'évolution de l'espace et du temps ; Le temps, l'espace et la causalité dans la physique moderne ; L'inertie de l'énergie et ses conséquences ; Les aspects successifs du principe de relativité. Tout ce qui a été publié en France sur cette question le fut sous l'inspiration de Langevin, et les ouvrages faciles, qui m'apparaissent comme recommandables, furent rédigés par des élèves de Langevin : ce sont, classés par ordre de dimensions décroissantes, ceux de Jean Becquerel (Payot), d'Edmond Bauer (Eyrolles), de Léon Bloch (Gauthier-Villars) et les trente petites pages, sans mathématiques, que j'ai intitulées *Euclide, Galilée, Newton, Einstein* (Pour que tout le monde sache de quoi il s'agit) (2).

§

L'ouvrage de vulgarisation d'Einstein lui même, dont la traduction a paru il y a deux ans (Gauthier-Villars), se trouve aujourd'hui complété par **l'Idée de la Théorie de la Relativité**, de H. Thirring, professeur à l'Université de Vienne, qu'Einstein considère comme « un des exposés les mieux réussis à l'usage du grand public ». Il convient de signaler la vigueur et la netteté avec laquelle sont exposés les principes fondamentaux, les réflexions sur l'apparente absurdité des conséquences

(1) 13, rue de la Bûcherie.
(2) Editions d'actualités, 39, Avenue de Saint-Mandé.

de la théorie, et, aussi, le tableau synoptique final, où sont résumés les faits expérimentaux et les hypothèses évidentes pour des raisons logiques, les conclusions qui sont et ne sont pas absolument nécessaires, les conséquences physiques prouvées par l'expérience et celles qui, jusqu'à présent, n'ont été ni confirmées, ni infirmées. Le traducteur comprend suffisamment la question ; mais sa nationalité étrangère transperce dans un certain nombre de phrases, dont le sens est obscur ou qui font sourire.

§

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent du **Florilège einsteinien** (1er et 15 janvier 1924), qu'on ne peut manquer de juger extrêmement spirituel, encore que toute la saveur n'en puisse être goûtée que par les physiciens. Le nom de son auteur était inconnu, dans les milieux scientifiques du moins, jusqu'en mai 1923, époque où Henri Lafuma publia un article résumant les travaux parus sur les « températures correspondantes » (1). Il n'est certainement pas superflu de dégager la « morale » de ce *florilège*.

Encore que cette intention n'apparaisse pas avec netteté, j'ai acquis la conviction que l'auteur visait à ridiculiser ceux qui, par cupidité ou par graphomanie, ont parlé de questions qu'ils ne connaissaient pas. Notamment, on ne saurait que l'approuver d'avoir rappelé :

que Ch. Nordmann fut vertement tancé par Dunoyer, maître de conférences de physique à la Sorbonne et secrétaire général de la Société française de Physique (pour les savants, je pense que ce livre est un scandale) (2) ;

que Lucien Fabre (prix Goncourt, 1923) décrivit, en y ajoutant force hérésies, une plaisanterie de carnaval comme une découverte de tout premier ordre et qu'il se couvre lui-même périodiquement d'eau bénite (3) sous le pseudonyme d'Orion dans

(1) *Bulletin scientifique des Etudiants de Paris.*

(2) Lafuma aurait pu aussi citer la phrase d'E. Darmois, professeur de physique à la Faculté des Sciences de Nancy (*Revue générale des Sciences*, 15 juin 1923) : « Ce texte (*Einstein et l'Univers*, p. 70 de la première édition) n'aurait été signé par aucun des élèves qui, sur les bancs de nos lycées, se préparent aux examens des grandes Ecoles ; ils savent tous, contrairement à ce qu'affirme M. Nordmann dans la *Revue des Deux Mondes* (1921, p. 339), qu'en coordonnées cartésiennes, les lignes ne sont pas toujours représentées par des équations du premier degré. »

(3) Alors qu'il ne parle plus jamais d'une prétendue « préface d'Einstein » qui fit

l'*Action française* : « son livre est le plus fidèle et le plus intelligent qu'on ait publié »,etc. ;

que l'abbé Moreux se flatte de faire tout comprendre, alors que son livre *Pour comprendre Einstein* est, comme l'écrit à juste titre André Metz, « le plus parfait qui puisse exister pour empêcher de comprendre quoi que ce soit aux théories d'Einstein »;

sans parler de Bouasse, de Ph. Célérier, de Dubroca, d'E. Guillaume, de F. Jean-Desthieux (le plus amusant de tous, peut-être), de Louis Warnant....

Au contraire, le jeune Lafuma fut mal inspiré en signalant un soi-disant solécisme de Langevin (p. 54, même pour se moquer de Ch. Nordmann) (1), en découvrant une contradiction entre Einstein et Becquerel (p. 57-58) (2), et surtout en accusant Einstein d'applaudir à toutes les divagations, « si l'on a célébré congrûment son génie (p. 35) » : est-ce maladresse ou méconnaissance du caractère de ce grand homme, probe et modeste s'il en est ? Il faut peut-être un certain courage pour biffer un mot d'esprit, mais le ton uniformément narquois donne si vite l'impression d'un manque de discernement.....

Pourquoi en voudrait-on à Einstein, peu familiarisé avec notre langue, de s'être tout d'abord montré trop bienveillant vis-à-vis d'ouvrages médiocres ? A l'heure présente, heureusement, nous pouvons en appeler d'Einstein mal renseigné à Einstein mieux informé ; et c'est à propos d'un petit livre d'André Metz, *La Relativité* (3) (qui traite sans ménagement (4) les mazettes de la relativité), qu'Einstein vient de formuler son point de vue actuel :

Ce petit livre répondait à un véritable besoin. L'exposé de la théorie est parfait dans sa brièveté et dans sa compréhension. La réfutation des thèses inexactes des autres auteurs est scrupuleuse, pleine d'esprit et — ce qui est l'essentiel — exacte d'un bout à l'autre.

vendre les premières éditions de son livre et qui fut ultérieurement supprimée, sur l'injonction d'Einstein.

(1) Sans savoir que l'imparfait du subjonctif a été rendu facultatif par circulaire ministérielle du 31 juillet 1900.

(2) Sans remarquer que l'un mesure le périmètre d'un cercle fixe avec un étalon mobile et que l'autre, inversement, détermine la longueur d'un disqu mobile au moyen d'une règle fixe.

(3) Chiron, Paris, 1923. Cfr. *Mercure de France*, 1er déc. 1923, p. 670. L'auteur fit son apprentissage des théories relativistes, en essayant « pendant cinq mois de travail acharné de démontrer qu'elles étaient fausses..... »

(4) On vient de s'en rendre compte à propos de l'abbé Moreux ; L. Fabre Ch. Nordmann et plusieurs autres n'ont d'ailleurs rien à lui envier.

C'est de même l'opinion du savant anglais Eddington, qui, le premier, en 9 mai 1919, vérifia l'incurvation des rayons lumineux par le soleil, et aussi d'Emile Borel, qui a tant fait pour l'application des mathématiques à la physique :

M. André Metz a l'ardeur et la fougue de la jeunesse ; ce sont des qualités qui ne sont pas déplaisantes, lorsqu'elles s'allient à une intelligence solide et à un bon sens déjà éprouvé. Il ne se laisse pas intimider par l'importance sociale de ceux à qui il s'attaque et il dénonce avec une charmante simplicité les absurdités, les stupidités, les contradictions des uns et des autres.....

§

Il est intéressant de citer une opinion (inédite sous cette forme) concernant **les dimensions en géométrie** : question importante au point de vue philosophique et où il y aurait bien des erreurs à rectifier. L'auteur de la présente chronique soutenait, dans l'*Echo de Paris*, qu'un vulgarisateur d'Einstein confondait la surface d'une sphère (ensemble à *deux* dimensions) et la circonférence d'un cercle (équation du *second* degré). Consulté sur ce point de géométrie, M. d'Ocagne, professeur de géométrie à l'Ecole Polytechnique, voulut bien me fournir les précisions suivantes, dont on remarquera la saisissante concision :

Je ne puis que vous confirmer la parfaite exactitude de votre point de vue en ce qui concerne l'origine de la notion des géométries à *n* dimensions.

Le nombre de ces dimensions se confond, en effet, avec celui des coordonnées servant à déterminer, de façon univoque, l'élément regardé comme primordial dans cette géométrie.

C'est ainsi que, même si l'on se borne à l'espace euclidien classique, la géométrie qui embrasse l'étude de ses propriétés, géométrie à trois dimensions lorsqu'on y prend comme élément primordial le point (*géométrie ponctuelle*) ou le plan (*géométrie tangentielle*), devient une géométrie à quatre dimensions lorsqu'on y prend comme élément primordial la droite (*géométrie réglée*).

Le nombre des dimensions n'a aucune espèce de relation avec le degré des équations servant à représenter, dans le système de coordonnées envisagé, certains êtres géométriques, ni avec le degré d'homogénéité des expressions algébriques, qui peuvent être données de certains éléments attachés à ces êtres géométriques, les longueurs (des lignes) par exemple.

On peut remarquer, en effet, que l'élément linéaire est du premier degré d'homogénéité dans tout système de coordonnées ponctuelles

linéaires. quel que soit le nombre des dimensions de la géométrie que l'on envisage.

J'ajouterai, d'autre part, que vous avez parfaitement raison de dire que, dans la géométrie cartésienne classique, il n'est question de « représentation » que pour les lignes et les surfaces, et que le terme « représentation de volumes » n'y a aucun sens. Cela est, au reste, bien clair aux yeux de quiconque possède ne fût-ce que les tout premiers éléments de la géométrie analytique (1).

Le vulgarisateur dont il s'agit ne fut pas seulement vertement tancé par des physiciens compétents ; il se trouve qu'une des affirmations qu'il persiste à maintenir est en opposition formelle avec ce que pensent les mathématiciens (Borel, d'Ocagne, Painlevé.....), qui font autorité. Quand nous débarrassera-t-on de cette détestable vulgarisation bâclée par des demi-savants et où les plaisanteries de commis-voyageur n'arrivent pas à masquer les âneries ? C'est là le rôle auquel doit s'appliquer une critique scientifique, impartiale et résolue, quelle que soit la notoriété des auteurs auprès des profanes et quelles qu'aient pu être les intrigues mises en œuvre pour l'acquérir.

On peut recommander à ceux qu'intéresse surtout l'aspect philosophique de la relativité l'intéressant article de la *Revue philosophique* (janvier-février 1924), où E. Richard-Foy examine avec netteté le rôle dû calcul tensoriel, l'univers non-euclidien d'Einstein, la réduction de la physique à la géométrie et la finitude de l'espace. Quant au lecteur en possession des éléments de l'analyse mathématique, il trouvera, sur le sujet qui vient d'être effleuré (espace euclidien et espaces de Riemann), tous les développements nécessaires dans l'ouvrage d'Henri Marais, **Introduction géométrique à l'étude de la Relativité**, qui est certainement le meilleur que nous possédions à l'heure actuelle, en attendant la rédaction des conférences-rapports sur *le calcul tensoriel*, faites par Langevin à la Sorbonne en février 1923.

MARCEL BOLL.

(1) D'une seconde lettre de M. d'Ocagne, j'extrais les lignes suivantes : « Vous m'avez dit qu'une manière de voir différente de la mienne aurait eu l'assentiment de mon excellent confrère M. Painlevé. Je ne vous ai pas caché à quel point une telle allégation me paraissait invraisemblable ; je n'avais pas tort. J'ai pu, à l'Académie, avoir avec mon confrère un entretien à ce sujet, et je suis en mesure de vous affirmer qu'il n'y a nulle divergence de vue entre nous à cet égard, ainsi qu'il était bien évident a priori. »

## *SCIENCE SOCIALE*

Bernard Lavergne : *Les Coopératives de consommation en France*, Armand Colin. — Lucien Deslinières : *Le Socialisme reconstructeur. La Production intensive*, France-édition, 19, rue Gayan. — Bartuel, Rullière, Réal : *Le Travail à travers les âges. Nationalisation des Mines*, Gustave Doin. — Aurel : *Une politique de la Maternité*, préface de J.-H. Rosny aîné, Editions médicales, 7, rue de Valois. — Mémento.

Pour étudier **Les Coopératives de consommation** qui sont si à l'ordre du jour, on ne saurait avoir de meilleur guide que M. Bernard Lavergne, professeur à la faculté de Droit de Nancy, et l'un des promoteurs du mouvement coopératif. Voyons donc avec lui ce qu'elles sont, où elles en sont et ce qu'elles deviendront.

Ce qu'elles sont ? au fond de simples associations d'achats en commun qui restituent à leurs membres les bénéfices nets réalisés, au prorata des achats. Il semble en effet que, pour la clarté du langage, il vaudrait mieux ne pas qualifier coopératives de consommation les sociétés mutuelles de secours, d'épargne, etc., surtout si l'on refuse, comme le fait l'auteur, aux associations ouvrières de production le droit de se dire coopératives.

Où elles en sont, ceci est plus important. Pendant assez longtemps les coopératives de consommation ont un peu végété en France. La guerre, à quelque chose malheur est bon, leur a donné une impulsion énorme ; le nombre des sociétés est passé de 3.260 à 4.591, celui de leurs membres de 880.000 à 2 millions et demi, et leur chiffre d'affaires de 321 millions à 1.838. Tout ceci est très honorable.

Ce qu'elles deviendront est plus important encore. Ici leurs avocats sont pleins d'enthousiasme. Ils voient en elles la grande force d'amélioration économique et sociale des temps modernes ; la coopérative de consommation réconciliera les employeurs et les employés, rénovera le capitalisme et le salariat et donnera à la production la même puissance accrue que la grande industrie d'aujourd'hui. Mais tout ceci demande à être examiné de près.

D'abord, au point de vue de la vie chère, les coopératives de consommation ne vendent pas meilleur marché que les grandes épiceries libres, et en affirmant le contraire, comme elles le font, ces coopératives se montrent habiles, mais peu scrupuleuses commerçantes. Pour battre la concurrence, elles cherchent mainte-

nant à produire elles-mêmes leurs marchandises, mais il y a longtemps que les grandes épiceries le font et confectionnent directement conserves, boissons et confitures. Il y a sans doute la ristourne, mais cette prime aux achats qui pousse à la consommation n'est pas très recommandable en elle-même, et elle ne permet pas de considérer les coopératives comme des agents d'épargne bien sérieux.

Ensuite, au point de vue du salariat, on nous dit qu'une nation « coopératisée » connaîtrait une inégalité infiniment moins grande dans la distribution sociale des revenus. Ce n'est pas certain, et peut-être ne serait-ce pas bon. La grande industrie, que la coopérative de consommation ne remplacera jamais, a des risques qui sont la contrepartie légitime des profits, car, contrairement à ce que pense l'auteur, la maîtresse source des enrichissements contemporains n'est pas tant la répartition capitaliste du profit que l'abondance de ce profit résultant de la science technique, de l'énergie laborieuse et de l'habileté de direction, et que son jaillissement brusque, juste compensation du risque couru et du service rendu. Les gros bénéfices sont d'ailleurs indispensables au progrès économique, car si théoriquement les profits nets pouvaient être répartis entre les salariés, ils seraient intégralement consommés, puisque les salaires ne s'en trouveraient augmentés que d'un pourcentage misérable, et rien ne serait affecté à la création d'œuvres nouvelles ou d'améliorations nouvelles, c'est-à-dire au capital, au sens technique du mot ; or une activité économique sans capital est frappée à mort.

Quant aux régies semi-coopératives, celle de l'aménagement du Rhône par exemple, dont M. Bernard Lavergne nous allègue l'exemple, ce sont des combinaisons neuves très intéressantes, mais qui ne vont pas contre les principes généraux de l'économie psychologique. Cet aménagement des forces hydrauliques du grand fleuve étant sûr d'être rémunérateur pour les capitaux qui s'y emploieront, mais ceux-ci étant en ce moment-ci très rares dans le public par suite de la crise d'après-guerre, l'Etat a eu raison de les attirer par une promesse de garantie d'intérêts et d'exiger, par contre, que d'autres personnes publiques sur qui il aura la haute main, départements, villes, et chambres de commerce, dirigent l'exploitation.

La coopération en général et les coopératives de consommation

en particulier ont d'ailleurs le très grand mérite de socialiser les intérêts économiques et de combattre à la fois les passions cupides des particuliers et les tendances autoritaires des gouvernements. C'est là de l'excellent socialisme, mais qui est le contraire même du marxisme ; aussi peut-on regretter, une fois de plus, que l'*Union coopérative des Sociétés françaises de consommation* ait cru devoir se rapprocher en 1912 de la *Confédération des Coopératives socialistes* pour fonder une *Fédération* commune. Assurément on peut accorder à M. Bernard Lavergne que cette Fédération s'abstient de toute propagande bolchéviste ou bolchévisante, mais telles coopératives socialistes comme la *Bellevilloise* ne cachent pas leur tactique contraire, et nous n'ignorons pas qu'en Belgique la coopération s'est mise au service du socialisme. En introduisant le loup dans la bergerie, les chefs de l'*Union coopérative* devront le surveiller de près s'ils ne veulent pas être croqués. Même dans le Pacte du 12 juin 1912 il y avait des formules qui auraient dû faire un peu dresser l'oreille.

§

En fait de socialisme voici **le Socialisme reconstructeur** de M. Lucien Deslinières, qu'il nous expose dans un gros livre intitulé **La Production intensive**. M. Deslinière a eu le bon sens d'abandonner le marxisme avec ses corollaires de lutte des classes et d'internationale révolutionnaire, mais il a conservé son ancien collectivisme sans voir que les deux doctrines se ressemblent terriblement, et que, réalisées par la violence des piques ou par la contrainte des lois, leurs résultats seraient identiques : la mort de toute production. Tout l'ouvrage, qui part d'excellentes intentions d'ailleurs, est d'une naïveté vraiment désarmante. Pour montrer que le Socialisme reconstructeur récupérerait de précieuses forces, perdues dans le régime capitaliste, l'auteur a l'imprudence d'énumérer ces forces humaines, et l'on y voit d'abord 2.828.810 femmes sans profession ; comme cette récupération devra se faire bon gré mal gré, voilà déjà une perspective de servage industriel qui ne sera pas du goût des dames intéressées. Encore pourra-t-on dire : Tant pis pour elles! la production intense avant tout ! Soit, mais les autres récupérés sont encore plus inattendus : 3.385 nomades, 40.000 malades d'hôpitaux, et 70.000 aliénés internés ! Si M. Deslinières trouve moyen de tirer parti pour la production de ces catégories-là, son

socialisme reconstructeur est plus que précieux, il est miraculeux.

A la même tendance, bien intentionnée mais illusionnée, se rattache le livre de MM. Bartuel, Rullière et Réal sur **la Nationalisation des Mines**. Il paraît d'ailleurs qu'une expérience va être commencée, on ne nous dit pas où. Attendons les premiers résultats pour savoir ce que ça donnera. Il n'y a rien de tel que de marcher pour prouver le mouvement.

§

Mme Aurel a raison de demander **Une politique de la maternité**; toutes les autres politiques, même celles du blé, du charbon et du pétrole, et *a fortiori* celle plus fréquente de l'assiette au beurre, ne sont pas de son importance; et on ne peut qu'applaudir à la chaleur généreuse qui l'inspire. Elle a notamment le mérite de s'adresser aux femmes, car la maternité, il est étrange qu'il faille le rappeler, est affaire de femmes. Un vieux médecin latiniste disait: *Femina est prima ne pueri nascentur*. L'homme, en général, ne se refuse pas à la paternité (hélas, il y a des exceptions), mais la femme trop souvent y rechigne, et c'est donc elle surtout qu'il faut convertir. Aurel s'y emploie avec cette riche éloquence qui la caractérise. Souhaitons qu'elle y réussisse et louons-la notamment, puisque nous sommes ici en milieu esthète, de « frapper d'inélégance toute silhouette antimaternelle », comme elle dit; le type de « garçonne » qui a réussi à certains romanciers amateurs de gros tirages est déplorable au point de vue sculptural: des androgynes qui peuvent passer à travers l'anneau de leur taille, cela ne doit plaire qu'à des amateurs de goûts très spéciaux; mille fois plutôt la Venus Callipyge et surtout la Venus Genitrix; la femme n'est parfaite que sculptée en belle galère, « avec des seins en proue et des pyges en poupe » (de qui donc est ce vers pittoresque?) et il faut louer à la fois celles qui réalisent pour elles-mêmes cet idéal d'art, et celles qui, comme Aurel, le prônent pour toutes les autres.

Mémento. — Etienne Villey : *L'organisation professionnelle des Employeurs dans l'Industrie française; état, activité, tendance*. Alcan. Comme il est regrettable de ne pouvoir que signaler des livres aussi remarquables et aussi étudiés! Mais justement leur richesse documentaire ne permet pas de les analyser, il faudrait tout reproduire. Disons seulement d'une part que c'est là le tableau le plus complet de l'œuvre

du Syndicalisme patronal français, et d'autre part que cette œuvre n'est nullement d'antagonisme ouvrier. L'auteur s'approprie en mot de conclusion l'opinion du professeur Duguit que « nous allons non pas vers l'anéantissement d'une classe par l'autre, mais vers un régime de coordination et hiérarchisation des classes ». André Philip: *Guild-socialisme et trade-unionisme, quelques aspects nouveaux du mouvement ouvrier anglais*, Presses Univ. Voici un livre qui vient à son heure au moment où le parti travailliste va régenter la vieille Angleterre. Le *Guild-socialisme* est une école nouvelle qui, à côté des grands partis existant outre Manche, le *Labour party*, la *Fabian society*, la Fédération social-démocrate, le marxisme, etc., ressuscite le socialisme esthétique et éthique de Ruskin et William Morris. On ne peut donc qu'étudier avec sympathie ce mouvement qu'il serait bien désirable de voir acclimater chez nous. Mais admettre, comme le pense M. Philip, que ce noble socialisme chrétien est conciliable avec le grossier et violent matérialisme des marxistes, ne me semble pas possible ; la conciliation se ferait plutôt avec des thèses individualistes anarchistes. René Hubert : *Les Sciences sociales dans l'Encyclopédie. La philosophie de l'histoire et le problème des origines sociales*, Alcan. L'étude très consciencieuse de M. René Hubert sera un excellent instrument de travail pour ceux qui voudront connaître l'évolution des idées sociales et politiques au XVIIIe siècle ; les collaborateurs un peu confus, un peu discordants de l'Encyclopédie avaient en somme beaucoup d'idées communes et de leurs articles on peut tirer une doctrine assez homogène; on la voit même d'ailleurs mieux chez les articliers de second plan comme Boucher d'Argis et Jaucourt que chez les grands meneurs Diderot ou d'Alembert. M. René Hubert a raison de considérer nos grands politiques et moralistes, Condorcet, Saint-Simon, Comte, etc. comme les vrais continuateurs des Encyclopédistes. Qu'on joigne à son livre celui de Faguet, la *Politique comparée de Montesquieu, Voltaire et Rousseau*, et on aura une bonne vue d'ensemble de toute la science sociale du XVIIIe siècle.

HENRI MAZEL.

## *DROIT INTERNATIONAL*

Institut des Hautes Etudes Internationales. — L'article 260 du traité de Versailles. — Le procès des déportés belges contre le Reich.

**Institut des Hautes Etudes Internationales.** — Une première série de cours va se terminer à l'Institut des Hautes Etudes Internationales dont le siège est à la Faculté de Droit de Paris. Ces enseignements ont bien réalisé le but que s'étaient tracé les fondateurs, car il présente le double caractère

d'être à la fois une école de perfectionnement scientifique et un centre d'éducation de l'opinion publique internationale. Tandis que M. Politis, ancien ministre des Affaires étrangères de Grèce, et M. Sibert, professeur à la Facultéde Droit de Lille, se partagent les questions fondamentales du Droit International public, M. Alvarez, ancien professeur à la Faculté de Droit de l'Université du Chili, expose sur ces mêmes principes le point de vue américain. C'est ainsi que les conceptions continentales, européennes d'une part, américaines de l'autre, ont pu être juxtaposées parallèlement examinées dans un esprit d'ailleurs toujours objectif. M. Piccioni a tracé quelques tableaux historiques très documentés sur la diplomatie internationale. M. C. Dupuis, de l'Institut, a étudié le droit des gens au point de vue politique, laissant à M. Serruys, directeur au ministère du Commerce, le soin d'envisager les applications de cette science dans le domaine de l'Economie politique. Ce dernier enseignement a donné lieu à quelques leçons remarquables sur « la clause de la nation la plus favorisée », accords commerciaux.

Quant aux cours de M. Pillet, professeur à la Faculté de Droit de Paris, sur le droit International privé, ils constituent la meilleure préparation à l'étude de son *Traité Pratique* qui vient de paraître, où cette discipline si délicate qui naît du conflit des lois territoriales est étudiée avec une rare maîtrise et où l'auteur cherche toujours « l'alliance » de la doctrine et de la pratique.

On annonce pour le 2e semestre un cours sur la législation internationale du travail par M. Guerreau, avocat à la Cour, et une série d'exposés sur le Droit international administratif par M. A. Rougier, doyen de la Faculté de droit de Lausanne.

**L'article 260 du Traité de Versailles.** — On a beaucoup parlé ces derniers temps de l'arbitrage confié à l'éminent juriste norvégien M. Beichmann, président de Cour d'appel en Norvège et membre suppléant du Tribunal dela Cour permanente de justice internationale, sur l'interprétation de l'article 260 du Traité de Versailles.

On sait que cet article privait l'Allemagne de l'emprise qu'elle possédait sur ses alliés et sur la Russie en donnant à la Commission des Réparations le droit d'exiger le transfert d'un certain nombre « d'intérêts allemands en Autriche, Hongrie, Bulgarie, Turquie, Russie et Chine »; « tous droits ou intérêts », disait

l'article, « dans toute entreprise d'utilité publique et concession ».

Cette disposition du Traité de Paix, qui avait à la fois une portée politique et une portée économique et financière, pouvait être interprétée, en raison de ses termes très généraux, soit d'une manière large, ce qu'a toujours fait la Commission des réparations, soit d'une manière restrictive, qui a été celle du Gouvernement allemand. Depuis longtemps des conflits nombreux avaient surgi dans l'application de ce texte; il y avait eu des échanges de notes et finalement, d'un commun accord, les Puissances alliées et l'Allemagne ont décidé de s'en remettre à la sentence d'un arbitre neutre. 13 questions ont été soumises à l'arbitrage de M. Beichmann par le Gouvernement allemand et la Commission des réparations aux termes d'un Protocole du 16 novembre dernier.

La thèse allemande au sujet de l'article 260 écarterait toute une série d'entreprises qui ne comportent pas une délégation de puissance publique ou une intervention discrétionnaire des pouvoirs publics. C'est ainsi que les écoles allemandes en Turquie, dans les Balkans, les mines, les usines et réseaux de distribution de lumière et de force n'auraient pas le caractère de concession. La Commission des Réparations, par contre, et conformément d'ailleurs à la règle générale d'interprétation des Traités, entend les termes de l'art. 260 dans le sens le plus courant et le plus large. Me Jacques Lyon, du barreau de Paris, et Me Marx, du barreau de Bruxelles, défendent avec beaucoup de talent et beaucoup de méthode la cause des Puissances alliées et associées. Le Gouvernement allemand est représenté par MM. les professeurs Partsch et Goppert.

Parmi les principales questions posées à l'arbitre, il importe de signaler celles relatives au rôle et à la nature des « Holdings », celles qui ont trait au rôle que peut jouer le siège social des Sociétés exploitant des entreprises d'utilité publique et des concessions, à l'application de l'article 260 aux territoires cédés par l'Autriche, la Hongrie, et aux territoires de Haute Silésie cédés à la Pologne.

Le Traité de Versailles est un des prremiers traités internationaux qui ait donné aux problèmes économiques une si large place. Le caractère et les termes de l'article 260, semblable en cela à bon nombre d'autres dispositions du Traité, expliquent que tant de questions importantes aient pu surgir au sujet d'un texte relativement court.

**Le procès des déportés belges contre le Reich.** —On sait que Von Bissing avait fait réunir en Belgique, au mois d'août 1915, tous les hommes âgés de plus de 17 ans et, malgré les protestations, les avait embauchés de force et déportés en Allemagne. Ces mesures qui prirent vite une très grande ampleur avaient, d'après les Allemands, un caractère général et militaire, car elles frappaient la nation ennemie dans une collectivité déterminée; toutefois elles atteignaient surtout l'individu qui subissait, de ce fait, un préjudice certain.

9 cas types ont été soumis par les déportés belges au Tribunal arbitral mixte germano-belge qui siège rue de Varenne. Les débats ont présenté le plus vif intérêt : Mes Pirenne et Hymans défendaient la cause des Belges ; la plaidoirie de Me Hymans a été particulièrement émouvante et la question en fait et en droit a été exposée avec une grande clarté.

Me Illch, l'avocat du Gouvernement allemand, a opposé l'exception d'incompétence, alléguant l'art. 231 du Traité de Versailles, aux termes duquel l'Etat belge, comme les autres Puissances alliées et associées, a réclamé à l'Allemagne l'ensemble de ses dommages de guerre, parmi lesquels figurent les dommages aux personnes. C'est donc là, dit-il, une question qui doit être résolue par la Commission des Réparations.

Il est probable que le Tribunal arbitral mixte germano-belge retiendra la cause qui lui est soumise et statuera sur les réclamations des déportés belges. Me Pirenne, au nom des déportés, a invoqué l'art. 304 du traité de Versaille et, se basant sur les dispositions de ce texte a demandé que soient intégralement maintenues toutes les clauses du contrat de travail qui, selon la loi allemande, en ce qui touche l'assurance contre les accidents de travail, prévoit le paiement d'une pension suivant l'invalidité du co-contractant. L'éminent avocat s'est également appuyé sur l'art. 297 qui prévoit la compétence du Tribunal.

A ce sujet, il n'est pas inutile de rappeler la différence qui existe entre le Tribunal Arbitral mixte et la Commission des Réparations. La Commission des Réparations est un organisme international créé par le Traité de Paix pour assurer le recouvrement des sommes dues par les Etats ennemis aux Etats Alliés, à titre de réparation des dommages de guerre ; elle est un orga-

nisme administratif et n'a pas un caractère juridictionnel ; elle peut, d'après les Traités de Paix, recevoir une réclamation d'Etat touchant les réparations, mais elle ne dit pas le droit et ses décisions ne constituent pas jurisprudence. Le Tribunal Arbitral mixte, au contraire, est un organisme essentiellement juridictionnel ; créé par le Traité de Paix, il est constitué par deux Arbitres des Puissances intéressées au litige et un Surarbitre neutre. Il juge en fait et en droit les litiges qui sont de sa compétence aux termes du Traité. La démarcation de compétence entre la Commission des Réparations et le Tribunal tient à la différence entre l'acte de force, l'opération de guerre qui fait naître le dommage de guerre, et l'acte de puissance publique qui a pour résultat la mesure exceptionnelle, saisie, réquisition, privation de propriété, dépossession, etc... Le préjudice exclusivement individuel, et non plus national, donne à l'individu le droit direct et personnel à la réparation. Le Tribunal Arbitral mixte est dans ce cas la judiriction compétente.

La déportation et les travaux forcés imposés sur le territoire allemand à des ressortissants belges ou français constituent des actes de force, mais présentent aussi les caractères d'une mesure de disposition qui atteint directement l'individu et lui porte préjudice. Dans le premier cas le dommage causé peut faire naître au profit d'une collectivité (ressortissants déportés) un droit à réparation fondu dans l'ensemble de la créance belge sur l'Allemagne ; dans le deuxième sens le préjudice causé fait naître au profit de l'individu une action propre qu'il intente devant une organisation judiciaire.

Si un jugement de condamnation intervient avec toute l'autorité qui s'attache à la chose jugée, la Commission des Réparations s'inclinera devant la décision. La déduction des sommes ainsi attribuées par voie de jugement de celles portées au compte des réparations ne serait ensuite qu'une formalité et les Allemands savent très bien qu'en pareil cas ils ne paieront pas deux fois... Ce qui serait surtout désirable, c'est qu'un jugement de condamnation flétrisse les violations du droit des gens dont les Allemands se sont rendus coupables.

J.-E. TEYSSAIRE.

*FEMINISME.*

France. — Grande-Bretagne. — Etats-Unis. — Allemagne. — Indes.

**France.** — La discussion sur le vote des femmes est revenue à la Chambre au mois de novembre dernier. La question s'est présentée sous la forme d'un projet de loi déposé par M. Justin Godard. Mais avant même que puisse être discuté ce projet, M. Roulleaux-Dugage, auteur d'un projet sur le vote familial, déposa un contre-projet, et vote familial et vote féminin furent si bien mêlés qu'il en résulta une confusion extrême d'où, une fois de plus, rien ne sortit... qu'un renvoi à huitaine. Ceci se passait au début de décembre 1923. Depuis, rien ; la huitaine se prolonge et l'heure n'est pas opportune pour insister auprès des parlementaires absorbés par les graves problèmes financiers. Néanmoins, les féministes continuent leur campagne, à Paris, en province l'Union française pour le Suffrage des Femmes organise des conférences, crée de nouveaux groupes, répand des brochures et des affiches. En dehors des revendications politiques, les féministes gagnent peu à peu l'accès de concours et de places réservés jusque-là aux hommes. Signalons qu'une femme a été admise première au concours de l'internat et une autre première au concours de l'Ecole des Chartes.

**Grande-Bretagne.** — Parmi les membres du cabinet travailliste MacDonald, se trouve une femme, Miss Margaret Bonfield, qui occupe une place de secrétaire parlementaire du Travail. Miss Bonfield n'est pas une inconnue dans les milieux féministes. Agée de 50 ans, elle a un beau passé de travailleuse et de féministe. Inscrite, en 1894, au syndicat des employés de magasins, elle en devient la secrétaire. Elle est l'une des organisatrices de la Ligue pour l'Union du travail des femmes. A la tête du mouvement des Trade-Unions des femmes, elle est nommée vice-présidente de la Fédération Internationale des travailleuses, puis présidente du Congrès des Trade-Unions en 1923. Elle vient de démissionner de ce poste pour entrer dans le cabinet travailliste.

**Etats-Unis.** — Mrs Helen Hamilton Gardener se trouve à la tête du « Civil Service Commissioner », service qui fournit le personnel des bureaux du Gouvernement dans tous les Etats.

C'est une féministe active qui a lutté pour le suffrage depuis 1888.

Le parti féministe américain, réuni dans une conférence à Washington en novembre dernier, a décidé de réunir une conférence internationale qui agira comme un Parlement féminin, étudiera les problèmes d'intérêt commun et appuiera le mouvement féministe dans tous les pays.

**Indes.** — Du 30 octobre au 5 novembre dernier, à Madras et à Bombay, les femmes hindoues, pour la première fois, ont exercé leurs droits politiques. L'Association des femmes hindoues avait envoyé un questionnaire aux candidats pour s'assurer leur appui envers des lois concernant la protection de la maternité, l'instruction obligatoire pour les filles, etc...

THÉRÈSE CASEVITZ.

## *ANTHROPOLOGIE*

Roland B. Dixon : *The racial History of Man*, 8°, New-York et Londres, Charles Scribner.

Je prends le mot *anthropologie* dans son sens limité d'étude comparée de l'Homme *physique*. La science générale a été créée vers la fin du XVIIIe siècle sous le nom d'Etude de l'Homme; mais plusieurs de ses sections ont acquis ensuite l'autonomie, comme la psychologie, la linguistique, l'ethnographie, la sociologie, laissant à deux autres sections, l'anthropologie physique et l'anthropologie zoologique (qui étudie la place exacte de l'Homme dans toute la série animale), le soin de l'acquérir aussi. Cette étude de l'homme physique aboutit, après la détermination des caractères distinctifs des diverses sortes d'hommes, dites *races*, à en proposer un classement, et en ce sens elle se rapproche de l'ethnologie qui classe aussi les variétés humaines, mais en tenant compte en même temps des autres caractères, non physiques, tels que psychologiques et sociaux.

Tout classement se fonde sur l'arrangement par ordre d'importance et par ordre de fréquence de certains caractères regardés comme essentiels. Au début, le classement des races se faisait d'après la couleur de la peau, celle des cheveux et des yeux, la taille, caractères visibles, mais qui manquent dès qu'on a affaire aussi à des squelettes plus ou moins entiers, comme c'est le cas en préhistoire et en archéologie. En outre, les laboratoires de

parviennent à se procurer en nombre suffisant que des crânes. Partant de ces nécessités, M. Dixon a éliminé de son schéma les éléments jusque-là employés, pour ne conserver que ceux qui sont d'un usage commode et universel.

C'est sur cette base restreinte qu'il a tracé un tableau de **l'Histoire raciale de l'homme**, qui se résume dans un classement des races absolument différent de ceux de Topinard, de Keane, de Deniker, etc. C'est une nouveauté, qu'il se plaît à regarder comme révolutionnaire. De tous les éléments du squelette, il n'en conserve que trois : l'index céphalique (brachy, méso et dolichocéphalie) ; l'index altitudinal (chamé, ortho et hypsicéphalie) et l'index nasal (lepto, méso et platyrhinie), ce qui donne neuf variantes, qui, en combinaison, donneraient théoriquement vingt-sept combinaisons possibles, ou races. Mais, dans la réalité, toutes ces combinaisons ne se sont pas rencontrées, seulement quelques-unes d'entre elles, pour la définition desquelles, plutôt aride à expliquer, je renvoie au livre. Rejetant le mot *race*, M. Dixon adopte celui de *type* ; ses mensurations lui en fournissent sept, qui sont :

1° Le type Caspien (tumulus de Russie, Esquimaux, etc.) ;
2° Le type Méditerranéen (ancienne Egypte, Londres au XVIIIe siècle, Indiens de Californie) ;
3° Le type Proto-Négroïde (Gabon, Ancienne Egypte, Iroquois) ;
4° Le type Proto-Australoïde (Australie, Ancienne Egypte, Indiens de Californie) ;
5° Le type Alpin (Valais, Hawaï, Chine) ;
6° Le type Ouralien (Valais, Kalmouks) ;
7° Le type Mongoloïde (Kalmouks, Valais).

Les exemples donnés entre parenthèses ne sont que les plus frappants ; toutes les autres variétés humaines rentreraient dans le schéma ; il y a eu en outre des croisements. Ainsi celui qui aurait eu lieu entre le type Caspien et le type Méditerranéen aurait donné : des Anglais modernes, des Suédois néolithiques, des Siciliens, des habitants de l'oasis de Siwah et de l'Egypte moderne, des Allemands, des Polynésiens de Chatham, des Esquimaux et des Patagons ! L'auteur a bien raison de supposer que ses résultats sembleront absurdes ; et je vous fais grâce de rapprochements tabulaires plus cocasses encore.

Sont-ils absurdes, ces résultats, je veux dire non-scientifiques?

J'ai lu avec soin le livre, certains chapitres plusieurs fois ; j'ai admiré la dialectique de M. Dixon, son adresse à présenter les faits d'une manière plausible, le charme de ses descriptions reconstructrices... Mais je doute qu'on puisse admettre la base même de son livre, sa méthode.

Il a pris trois éléments ; ces éléments sont localisés dans le crâne ; tout le reste du corps ne compte plus, même le rapport des os longs aux os courts, ni davantage la capacité cranienne, non plus que la forme des cavités où se loge l'encéphale ! Est ce qu'en zoologie on se contenterait, pour un classement, des trois éléments choisis ? Non. Alors, pourquoi, quand il s'agit de l'Homme ? Le travail de M. Dixon n'est pas inutile ; mais il va falloir le compléter par un travail analogue portant sur d'autres caractères. Qui donc peut affirmer que ceux qu'il a choisis sont plus importants, plus caractéristiques ; on n'en sait rien ; ils sont plus commodes, plus faciles à obtenir, mais pas davantage.

Comme les autres anthropologistes, M. Dixon s'est heurté au fait que, dans chaque population, il se rencontre deux ou plusieurs « types » ou « races » en présence ; ce ne sont pas ses sept types mais peut-être cinquante types qu'on constate réellement. Or, quel moyen avons-nous de remonter aux proto-types des métissages, puisque M. Dixon reconnaît, comme d'autres l'ont affirmé aussi, que les lois de Mendel ne valent pas pour l'Humanité et que l'hérédité ne joue en anthropologie que dans certaines limites encore inconnues, mais certainement rapprochées ?

En outre, et c'est là un autre reproche grave, si d'abord l'auteur a bien spécifié qu'il lui faut au moins cinquante crânes de même provenance pour établir ses définitions, cependant, dans ses tableaux de classement, il s'est aussi contenté de quinze, dix, même trois crânes ; ils sont là provisoirement, soit, mais ils faussent tout de même le résultat. Et quant aux crânes préhistoriques, il fallait les éliminer ; car les rites funéraires de destruction (incinération, etc.) ont nécessairement modifié les rapports numériques autrefois réels.

Les savants américains nous envoient souvent de vastes généralisations ; celle de M. Dixon vaut tout autant que celle de M. Osborne, et d'autres. En Europe, nous avons appris à nous méfier de la grande imagination constructive, qui nous a tant joué de tours au siècle dernier ; ce n'est pas par sénescence,

c'est par véritable esprit scientifique ; et puis nous sommes moins pressés que les Américains de reconstruire le monde, car nous le voyons nous-mêmes, sous nos yeux, trop complexe. Prenez le livre de Boule sur les *Hommes fossiles*, si précis, si sage, et pourtant aussi vaste, pour l'imagination, que n'importe quelle construction américaine. Je ne dirai pas que le livre de M. Dixon est un insuccès scientifique ; c'est seulement un joli jeu de savant, amusant, suggestif même, et qui rendra de grands services, du moins comme recueil de documents bien contrôlés. Gardons, en attendant mieux, le classement de Deniker, solide parce que fondé sur plusieurs caractères physiques et sans intervention d'hypothèses prématurées.

A. VAN GENNEP.

## *VOYAGES*

Henriette Célarié : *Un mois au Maroc*, Hachette. — J.-H. Volbertal : *Ermenonville*, Imprimeries réunies de Senlis. – Erique Guilloteaux : *Les joyeux compagnons des îles du Soleil*, Perrin. — André Tudesq : *Les six beautés sous les arbres*, Bernard Grasset.

Dans la collection jaune de guides et voyages publiée par la librairie Hachette, on peut signaler un volume de Mme Henriette Célarié : **Un mois au Maroc**. C'est un attachant récit, à la fois historique, pittoresque et anecdotique, mais qui a surtout l'intérêt de ne pas faire double emploi, à notre connaissance, avec les relations, déjà fort nombreuses, qui ont été données sur le pays. — Le navire qui conduisit Mme Henriette Célarié se trouve bientôt en vue de Casablanca où il apportait les huîtres du réveillon. En passant, on peut noter que les vagues au large de cette côte inhospitalière atteignent jusqu'à dix et douze mètres de haut. L'auteur parle de l'aménagement du port, qui demanda de sérieux travaux.

La ville est en fête et aux devantures des restaurants d'énormes calicots annoncent que « les huîtres sont arrivées ». Casablanca, ville neuve, a remplacé Anfa fondée par les Phéniciens, les Berbères ou les Romains. Reconstruite au XVIIe siècle, on la nomma Dar-el-Beïda (la Maison blanche).

La ville nouvelle forme une ceinture autour de l'ancienne. La rapidité avec laquelle Casablanca se développe a amené la plus-value des terrains. Le mètre, qui valait 60 francs en 1913, a monté

jusqu'à 1.000 et 1.200 francs; au centre de la ville, les prix se maintiennent à 700 francs. Cependant, au milieu de l'agglomération indigène, des citadins déjà européanisés filent à bicyclettes; un autobus dévale dans un grand tintamarre, chargé d'Arabes en burnous, tandis que déambulent des Juifs couverts d'une petite calotte. L'auteur part pour Marrakech et mentionne la richesse des terrains rencontrés. Les deux fléaux de la région, malheureusement, sont la sécheresse et les sauterelles. Ces dernières arrivent généralement en décembre, venues du centre africain. Le vent les pousse vers le nord en vols qui atteignent jusqu'à 3 kmq. A Mazagan, rencontre d'un saint personnage que harcèle la foule et dont on vénère les vêtements et même les crachats. Marrakech offrit une extrême splendeur sous les chefs Saadiens qui se donnaient comme Chorfa, descendants d'Ali, gendre de Mahomet. L'un d'eux, El-Mansour, ou le Doré, surnom qui lui vint des richesses fabuleuses rapportées du Soudan, fit construire le palais du Bedi, où l'on entassa de prodigieuses quantités d'or, de marbre, etc., et dont les bâtiments couvrent 40 hectares. C'était un palais de Mille et une Nuits; il n'est resté que des décombres. Les tombeaux des Saadiens, où El-Mansour alla reposer, existent encore, et se trouvent peut-être la plus merveilleuse œuvre d'art du Maroc, et même de l'Afrique du Nord. A Marrakech, on peut d'ailleurs mentionner d'autres palais ou résidences somptueuses au dedans, car l'extérieur est toujours rébarbatif : c'est le palais de la Bahia, aujourd'hui Résidence, le Dar-el-Beïda.

Une curiosité de la ville encore, c'est le *Mellah* ou quartier juif, dont le nom veut dire saloir, du fait que les Juifs avaient autrefois la spécialité de saler les têtes des coupables décapités et que l'on suspendait aux murailles de la ville. Les portes du Mellah étaient jadis gardées par des soldats du pacha et les Juifs y restaient parqués. Ils continuent de l'habiter maintenant, y vivent entre eux et s'y trouvent à peu près en sécurité.

On arrive à Rabat la Blanche aux murailles dorées, aux maisons éclatantes, dans une ceinture de verdure. Une des curiosités de l'endroit est la prison, ancienne caserne qui a servi aussi de magasin aux poudres. Il y a là cent cinquante prisonniers ; l'un a refusé de payer ses contributions ; l'autre de prêter serment dans la mosquée; un troisième, habillé en femme, guettait

sur les terrasses qui sont le domaine exclusif du sexe féminin, etc. Mme H. Célarié parle des anciens supplices marocains, dont plusieurs, — le fameux supplice du sel entre autres, — étaient horribles.

A propos de Salé, où elle arrive ensuite, la narratrice parle de l'existence des femmes, qui sont peu à plaindre en général. A Meknès, elle visite les ruines du palais de Moulay-Ismaïl ; à Moulay-Idriss, c'est une réception et un repas à la marocaine. Détail cocasse, des serviettes-éponges sont distribuées aux convives et servent durant tout le repas pour essuyer la bouche et les mains. L'auteur constate que lesdites serviettes, d'ailleurs, venaient du Printemps ou du Bon Marché. En passant, on nous parle des ruines romaines de *Volubilis* que le peuple appelle le *Château du Pharaon*. Des détails curieux sont donnés sur ces ruines, mais qui n'ont pas l'importance de celles de Timgad ou de Pompéi.

On arrive à Fez, qui remonte à Moulay-Idriss. Mme H. Célarié raconte la révolte de 1912. Les promenades dans la ville nous conduisent aux tombeaux du sultan Merinides dont nous parla, au XVIe siècle, Léon l'Africain. Il est question ensuite de la façon bizarre dont s'opérait jadis le nettoyage de la ville ; l'eau qui y servait était retenue par des vannes et lâchée au moment où la circulation était la plus active et bien entendu sans prévenir. C'était un sauve-qui-peut dans la population, mais l'eau entraînait aussi les bêtes, les meubles, les marchandises.

On raconte ensuite la fête des tobbas qui se choisissent un sultan comme autrefois chez nous le pape des Fous, lequel se compose une cour, nomme des dignitaires, etc. Il est aussi question des Souks, d'une animation singulière ; des séances surtout baroques d'un tribunal de pacha qui rappellent notre simple police ou la justice de paix. A propos de querelle de ménage, on fait remarquer que les époux ne peuvent divorcer que trois fois, autrement les femmes sont considérées comme ayant une mauvaise vie. C'est encore la visite d'une prison de femmes où une petite noiraude, « un vrai pruneau », se précipite et demande sa liberté ; mais c'est une voleuse et son cas ne relève que de la justice. L'auteur, sur le chemin du retour, part pour Taza et nous raconte pour finir la bataille de l'Isly, célèbre par la victoire du maréchal Bugeaud.

Sur le champ de bataille, on ramassa 11 canons, 16 drapeaux, 800 cadavres, enfin le parasol de l'empereur venu pour assister à sa victoire et qui ne vit que sa défaite.

Le volume de Mme Henriette Célarié est intéressant à lire. Il retient l'attention avec des anecdotes, des détails typiques sur le pays, les villes, les habitants, les mœurs. Ce n'est pas un guide, mais la relation d'une remarquable promenade où l'auteur sut voir et apprendre, et qui constitue ainsi une des plus précieuses relations qui aient été données sur notre dernière acquisition de l'Afrique méditerranéenne. Nous avons eu déjà de nombreuses publications sur le Maroc. J'ai insisté, peut-être un peu longuement, sur celle de Mme Henriette Célarié, mais c'est aussi une des mieux faites et qui mérite de retenir l'attention.

§

Comme on peut le penser, le volume de M. J.-H. Volbertal sur **Ermenonville** est surtout consacré à J.-J. Rousseau. L'auteur de *la Nouvelle Héloïse* et du *Contrat social* est un curieux personnage qui a incarné la sensiblerie larmoyante de son temps, qui croyait à la bonté primordiale de l'homme, prêchant le retour à la nature, tout un fatras qui, après les bergeries enrubannées de Marie-Antoinette, devait finir dans les mares de sang de l'orgie révolutionnaire.

Ermenonville fut la création d'un des admirateurs du grand homme. En 1766, le marquis de Girardin prit possession du domaine qui n'était guère que terrains incultes, « d'un aspect repoussant, humide et même marécageux, tout en fondrières, creux et bosses, eaux stagnantes et végétations sauvages ». Le marquis fit venir des jardiniers écossais qui mirent une dizaine d'années à aménager la propriété.

Le château fut également rajeuni, mis au goût du jour ; et le domaine nouvellement arrangé se composa de trois parties : le grand, le petit parc et le Désert (1776). On y voit encore : *le banc des mères de famille, le temple de la Philosophie, la prairie arcadienne, la fontaine des Amants, le regard consacré à Laure*, etc. ; mais d'autres aussi remarquables : *le saule de la romance, la grotte de la Rêverie, l'obélisque de la Muse pastorale, le chêne de Paiémon, l'Orme heureux, le temple des Muses et du doux loisir, l'autel druidique, etc.*, ont maintenant disparu.

Le 20 mars 1778, Rousseau, qu'on avait déjà sollicité de divers côtés, céda aux instances du marquis de Girardin et se rendit à Ermenonville.

Le grand homme en arrivant s'attendrit sur les arbres. Il mourut presque de suite (2 juillet) au milieu de l'attendrissement général et l'on sait qu'Ermenonville montre encore son tombeau, — simple monument commémoratif, depuis qu'on a transporté le corps au Panthéon.

La tombe de Rousseau fut longtemps un lieu de pèlerinage et Louis XVI y vint même avec la reine Marie-Antoinette et toute la famille royale (14 juin 1780). Au cours du XIXe siècle, et toujours à propos d'Ermenonville, on nous parle de l'idylle de Gérard de Nerval avec Sylvie. Dernier détail curieux et toutefois que l'époque n'ait pu y attacher le même intérêt que nous, en 1775, lors de la création des jardins, les ouvriers découvrirent dans le sol une cavité recouverte d'énormes blocs calcaires et mirent à découvert une caverne remplie d'ossements parmi lesquels se trouvaient des silex qui furent qualifiés « pierres d'arquebuse ». C'était le témoignage de la sauvagerie antique de l'espèce humaine à côté des sottes rêveries sur le bonheur primitif de l'humanité, dont les ébats sanguinaires aux époques anciennes auraient bien surpris le « philosophe » et sans doute ébréché quelque peu ses grandes idées.

§

Une bizarre publication encore est celle que donne l'éditeur Perrin sous la signature de M. Erique Guilloteaux : **Le joyeux compagnon des Iles du Soleil**.

C'est le journal intime d'une femme qui part sur un beau paquebot pour gagner Singapour, — où nous nous souvenons avoir vu jadis les fêtes du jour de l'an chinois, — puis se trouve sur un navire où elle vit de bonne amitié avec les officiers et fait de nombreuses promenades à Java ou dans l'Insulinde, va et vient, retourne, croise, descend à terre et se rembarque ; puis, après une brouillerie avec ses compagnons, part pour la Chine, le Japon où l'on perd définitivement sa trace. La voyageuse gagne Periok, Batavia, sur laquelle donne en passant de précieux détails, Tarli, Johore, Soekaboeme, etc. En passant et après de multiples détails, souvent fastidieux, on parle des difficultés que la voyageuse eût avec les moustiques qui pullulent dans la

région, et avec les cancrelats peut-être plus répugnants, mais dont la rencontre est moins désagréable, — n'était qu'ils envahissent les water-closets et lorsqu'on met le pied dessus font le bruit d'une boîte d'allumettes qu'on écrase.

§

Sur le Japon, où il raconte son assez long séjour, M. André Tudesq a écrit un livre au titre peut-être un peu précieux : **Les dix beautés sous les arbres**. C'est la chronique du Japon moderne, des faits au jour *le* jour, les circonstances et les transformations contemporaines, avec le paysage archaïque des temples, des forteresses féodales, les restes des vieilles coutumes, le Japon d'autrefois, qui n'a pris le costume moderne *que pour ne pas mourir*.

A Tokio, ce sont des palaces à architectures de châteaux-forts, des banques trouées d'ogives comme des cathédrales, des cinémas, en gratte-ciel ; la ville chinoise, ramassis d'échoppes puantes et de bouges à matelots : mais à côté s'étend la ville japonaise, ruisselante de lumière électrique. Cependant la terre remue un peu trop au Japon, et dans l'année on y compte mille deux cents secousses sismiques, plus de trois à la journée. Le voyageur en constate six dans une quinzaine, dont deux dans la même nuit. On montre le pullulement des bicyclettes, il y en a 90.000 rien qu'à Tokio. Pour les bains, qui sont surtout un goût japonais, ils se prennent deux ou trois fois par jour et atteignent 42°. Ils ne coûtent que 40 cent. environ, et pour les familles il y a même un tarif réduit.

M. André Tudesq passe en revue la série des fêtes ; fêtes des poupées, qui se transmettent de l'un à l'autre dans les familles ; fête des *carpes* et garçons ; fête des cerisiers en fleurs ; fête des lanternes, qui est la fête des morts, — qui finit par un feu d'artifice, à peu près comme notre 14 Juillet ; — fête d'Inari, le dieu-renard, génie des rizières, etc. Il y a dans le Panthéon japonais un dieu du rhumatisme et un dieu du mal de dents, représenté par un tableau sur lequel on jette et colle des boulettes de papier mâché.

M. André Tudesq nous conduit cependant à la grande foire qui se tient près du temple d'Asaksa. Il parle de la vie politique du Japon sur laquelle il nous fournit des détails aussi précieux qu'inattendus ; du passage du maréchal Joffre dans le pays.

Il est question enfin de la Corée à propos des vêtements et des drapeaux. Puis l'auteur revient par la Chine. — D'une observation abondante, pleine d'aperçus ingénieux, la relation de M. André Tudesq mérite d'être retenue. C'est en somme un des récits les plus intéressants que nous ayons encore sur les êtres et les choses de l'Empire du Soleil Levant.

CHARLES MERKI.

## *LES JOURNAUX*

Polémique au sujet de *l'Homme de Cour*, de Gracian (*L'Œuvre*, 19 et 22 février).

Une polémique critique s'est engagée entre M. André Rouveyre et M. Gustave Téry, au sujet de l'*Homme de Cour*, de Gracian, que vient de rééditer Grasset en ses « Cahiers verts ».

Ce n'est pas un chef-d'œuvre. Et il n'était pas perdu, écrit M. G. Téry dans l'Œuvre. Et il épilogue :

On a « retrouvé » un chef-d'œuvre ! publie l'éditeur Grasset. Ce chef-d'œuvre, c'est l'*Homme de cour*, de Gracian, « ce livre qui enseigna l'art de vivre à *tout* le XVIIe et *tout* le XVIIIe siècle, qui inspira La Rochefoucauld et que Voltaire fut le dernier à connaître en France ».

M. Grasset ajoute :

Dans une sobre préface qui sert d'introduction à l'*Homme de Cour*, André Rouveyre revendique, à juste titre, l'honneur de faire rentrer dans le grand domaine classique un chef-d'œuvre dont l'oubli, pendant tout un siècle, reste inexplicable.

Dans cette préface, M. Rouveyre veut bien nous apprendre comment fut « retrouvé » le chef-d'œuvre perdu :

L'honneur de l'avoir retrouvé revient à Remy de Gourmont. Ce généreux et vigoureux critique fonçait souvent d'instinct dans les plus heureuses investigations. Dans les boîtes des quais parisiens, il découvrit (1) la vieille et forte traduction française de l'*Oraculo Manual*, offerte à Louis XIV sous le titre : l'*Homme de Cour*. Je tiens ce livre de lui.

Et M. Rouveyre l'ayant porté à l'éditeur Grasset, celui-ci s'empresse de nous en offrir une édition nouvelle. Il faut l'en remercier, et l'en féliciter. Voilà qui est d'un heureux exemple. Dans la production de nos trois derniers siècles, il y a tant de bons ouvrages, qui ne sont pas tous des chefs-d'œuvre, mais qui mériteraient de revoir le jour des librairies et de figurer discrètement dans une bibliothèque d'honnête homme !

(1) Ce serait presque une injure à l'érudition de Remy de Gourmont de laisser dire qu'il ne connut le livre de Gracian que par les hasards d'une promenade crépusculaire sur les quais.

On observera peut-être que MM. Rouveyre et Grasset, avec une naïveté d'ailleurs charmante, exagèrent quelque peu l'importance de leur découverte, il est vrai. Mais quand M. Grasset me fit l'amical honneur de me l'annoncer, il parut si sincèrement et si joliment étonné d'apprendre que j'avais, parmi mes livres celui de Gracian !

Je le lui ai mis dans les mains. C'est l'édition de 1687, « chez la veuve Martin, rue Saint-Jacques, au Soleil d'Or ». L'exemplaire porte l'*ex-libris* d'Edme-Etienne Minard Desaleux, cadet au régiment royal d'artillerie à Strasbourg (1723). Et comme la page de garde est encore marquée 1 fr. 75 par le crayon du bouquiniste, j'ai dû le payer environ vingt-cinq sous, car je marchandais.

Où je l'ai trouvé ? Comme Remy de Gourmont, sur les quais, où nos têtes se rencontraient souvent dans les mêmes boîtes. Mais je ne pensais pas avoir fait une si rare et si mirifique trouvaille. « Chef-d'œuvre ? » Non. Disons plutôt « curiosité ».

Cela seul suffirait à prouver que Voltaire, quoi qu'en dise M. Grasset, ne « fut pas le dernier à connaître en France» l'œuvre de Gracian, qu'il tenait du reste en piètre estime. Et je ne sais si Sainte-Beuve l'ignorait comme le certifie M Rouveyre, mais Ferdinand Brunetière le citait souvent dans ses conférences. Quant à prétendre que «ce livre enseigna l'art de vivre à TOUT le XVII<sup></sup>e et TOUT le XVIII<sup></sup>e siècle », c'est un peu gros, c'est même très gros, pour ne pas dire énorme.

Au surplus, qu'est-ce donc qui autorise MM. Rouveyre et Grasset à écrire que La Rochefoucauld s'en est inspiré ? L'auteur des *Maximes* ne savait pas l'espagnol. Or, en 1665, c'est à peine si l'on connaissait *le Héros* par l'indigente version de Gervaise, et quand Amelot de la Houssaye donna sa première traduction (très libre) d'*El Oraculo*, la première édition des *Maximes* avait déjà dix-neuf ans.

Faut-il admettre, avec M. Maurice Martin du Gard, que la meilleure amie de La Rochefoucauld, Mme de Sablé, avait lu l'*Oraculo* dans le texte ? La marquise tourangelle était-elle donc si experte en espagnol, et si friande de nouveautés castillanes ? N'avait-elle pas horreur des Jésuites ?

Cette édition, insinue encore M. G. Téry, semble manquer un peu d' « atmosphère », de présentation, de critique. Pourquoi ces coupures aux meilleurs endroits de la traduction d'Amelot ; et pourquoi avoir supprimé les notes, aussi nécessaires aujourd'hui qu'au XVII<sup></sup>e siècle ?

..... Quelle idée se fait M. Rouveyre d'un Jésuite au XVII<sup></sup>e siècle et d'un Père Jésuite recteur au Collège de Tarragone ! Et puis, que vient faire ici «la Cour ? » M. Rouveyre oublie apparemment que ce n'est pas Gracian qui intitule son livre l'*Homme de Cour*, mais bien le traduc-

teur français, probablement pour chatouiller la curiosité de Louis XIV. C'est d'ailleurs là une trahison manifeste, effrontée, qui exigeait aussi un brin de glose...

En somme, que MM. Rouveyre et Grasset aient « retrouvé » un chef-d'œuvre oublié ou inconnu, c'est douteux ; mais il n'est pas douteux qu'ils ont encore beaucoup de choses à découvrir.

M André Rouveyre a répondu à M. G. Téry :

Naturellement on sait que quelques amateurs avaient dans leur bibliothèque l'*Homme de Cour*. Mon honneur personnel est d'en avoir redonné une édition *après cent seize ans d'ostracisme*. Et au surplus d'en avoir donné une édition scrupuleusement et prudemment à jour, mise ainsi par un hispanisant *le plus qualifié* (ce n'est point ma faute si la première condition de son amical et inappréciable concours a été l'anonymat), d'après les travaux des savants français contemporains qui font autorité, *même en Espagne*, sur Gracian : MM. Morel-Fatio, Adolphe Coster et Victor Bouillier.

Pour ce qui est de ma « préface », ce n'est pas une préface : c'est une introduction *nue* d'éditeur. Par déférence pour une œuvre que je tiens pour capitale et considérable, après bien des hésitations, je n'ai pas voulu y imposer une analyse de fond préliminaire ; et, au sujet de la biographie, je n'ai voulu donner que le succinct nécessaire aux références autorisées, auxquelles les lecteurs et les commentateurs pourraient se reporter. C'est mon honneur aussi d'avoir été pertinent en cela, ce qui est là sous ma signature est exact.

Avec un petit voyage à la Bibliothèque Nationale, vous auriez pu vous assurer que *pas une* de vos suspicions à mon endroit n'est légitime : et que c'est vous, mon cher ami, qui écrivez à contresens, et avez encore à découvrir, au moins dans cette question dont je me suis instruit avant d'entreprendre la réalisation d'un projet qui me tenait à cœur par-dessus tout, pour des raisons morales que je dirai à mon heure.

Veuillez être assuré, au total, — car je ne veux pas abuser de votre invitation un peu vive à m'expliquer (que dis-je ? à me justifier), — que je le ferais volontiers en détail si je ne pensais que ces indications générales suffisent à calmer vos inquiétudes précipitées.

Pourtant, sur le point capital de votre mercuriale, à savoir ce qui nous autorise à prétendre que La Rochefoucauld s'est inspiré de l'*Homme de Cour*, voici ma référence qui, au surplus, vous donne la juste proportion du rapport.

Adolphe Coster, *Baltasar Gracian*, page 682.

La première question qui se pose est de savoir si Gracian a agi directement sur les moralistes français qui l'ont suivi (cette question a été étudiée par M. Victor Bouillier dans le *Bulletin Hispanique*, 1911, pages 316-336).

En effet, les *Maximes* de La Rochefoucauld furent publiées en 1665, soit dix-huit ans après l'*Oraculo Manual*, qui ne devait être traduit par Amelot, sous le titre *l'Homme de Cour*, qu'en 1684. Il est peu vraisemblable que La Rochefoucauld ait été en état de lire dans le texte un ouvrage aussi difficile que l'*Oraculo*. Mais la marquise de Sablé, qui collabora si étroitement à l'élaboration des *Maximes*, savait l'espagnol et connaissait l'*Oraculo* : on en a la preuve, car, sur les quatre-vingt-une maximes que l'abbé d'Ailly publia plus tard comme étant de Mme de Sablé, seize sont traduites ou paraphrasées de Gracian. Donc, sinon par lui-même, tout au moins par son amie, La Rochefoucauld connut Gracian, et plusieurs de ses réflexions ont leur source dans l'*Oraculo*. Quant à examiner l'étendue de l'influence de Gracian sur La Rochefoucauld, il serait oiseux de le tenter ici, et l'on peut d'ailleurs se reporter aux conclusions de M. Bouillier qui, peut-être avec une prudence excessive, ne relève chez le moraliste français qu'une quinzaine d'emprunts faits à l'*Oraculo*. M. Bouillier ajoute qu'aucun d'eux « ne compte parmi les maximes fondamentales de La Rochefoucauld » ; il aurait pu voir là une preuve indirecte de leur origine étrangère

Vous voici informé sur ce point, mon cher ami, où je me réjouis de vous avoir, j'espère, satisfait.

Mais voyez aussi où m'entrainerait de réfuter vos autres suspicions, aussi gratuites.

Au sujet de cette insinuation, des *Maximes* influencées par l'*Oraculo*... à travers Mme de Sablé, M. G. Téry réplique :

N'oublions pas surtout que la caméristc de Mme de Sablé était justement native de Catalayud, en Aragon. Et le portier de son hôtel, faubourg Saint-Honoré, n'était pas Suisse mais bien Castillan. Et voilà pourquoi La Rochefoucauld...

Non, monsieur, rien du tout. Si la moitié de La Rochefoucauld peut s'expliquer parce qu'il avait du sang huguenot, une mâchoire carrée, la goutte et un mauvais caractère, l'autre moitié ne s'explique pas plus par Gracian que par Segrais. Pour donner un peu plus de lustre au jésuite espagnol, n'enlevons rien à l'originalité du grand gentilhomme de lettres : il n'y a pas dans toute notre littérature d'œuvre plus personnelle, plus spontanée, plus sincère que celle de La Rochefoucauld, si ce n'est celle de Saint-Simon.

Il serait assez naturel que les honorables hispanisants dont M. Rouveyre invoque le témoignage (en le forçant) fussent dupes de l'illusion d'optique commune à la plupart des biographes et autres « monographes » : concentrant leur attention sur un homme ou sur une chose, ils ne tardent pas à perdre le sens des proportions et de la perspective. Ils n'aperçoivent ou n'admettent le reste du monde que dans la mesure où ils peuvent le rapporter à leur sujet. Mais on ne saurait, dans le cas présent, reprocher ce travers à M. Bouillier, car il ajoute expressément (ce que M. Rouveyre oublie de nous dire) : « Les ressemblances entre les

grands moralistes français et Gracian proviennent presque toujours de ce qu'ils ont puisé à des sources communes, Sénèque, notamment. » Vous m'en direz tant ! A ce compte, je me charge de retrouver les trois quarts d'Epictète dans Maeterlinck et le reste dans Sacha Guitry..

N'écrivons point que Gracian inspira La Rochefoucauld, ni qu'il « enseigna l'art de vivre à tout le dix-septième siècle ». La vérité, c'est que notre littérature ne lui doit même pas sa crise de gongorisme. N'est-ce pas un signe décisif que Pascal ne l'ait même pas nommé dans ses *Provinciales* ? Car il n'est pas douteux que ce qui nous amuse le plus dans l'exhumation de l'*Homme de Cour*, c'est la hardiesse froide de ce « pragmatisme », qui, aux yeux de certains critiques, ferait de Gracian un vague précurseur de Nietzsche. Si Pascal, partant en guerre contre les jésuites, avait eu l'occasion d'apercevoir dans l'œuvre du Révérend Père Gracian une pointe de ce que nous appelons maintenant *l'immoralisme*, pensez-vous que le pamphlétaire eût hésité à faire flèche de cet excellent bois ? Mais en 1656, Pascal ne connaissait pas le jésuite espagnol. Et le jésuite français Bouhours n'en était pas encore jaloux. Sans entrer dans le détail d'une argumentation qui n'aurait pas sa place ici, il est manifeste que la vogue de Gracian date seulement du jour où Amelot de la Houssaye publia sa traduction, c'est-à-dire *à la fin du XVII*e *siècle*. Il n'est pas moins certain que le succès du livre était dû principalement à la qualité de la traduction et à l'adresse du traducteur. Amelot avait rendu à Gracian le service de le trahir. En l'émondant et le clarifiant, il l'avait rendu intelligible, et habillé de joli français pour l'exportation.

Il est donc assez facile de marquer où commence le succès de Gracian chez nous, et de mesurer l'influence qu'il a exercée. Elle fut presque nulle sur notre dix-septième siècle, qui, jusqu'en 1684, soupçonnait à peine son existence. Et je continue à m'étonner que les nouveaux éditeurs de Gracian aient essayé de nous faire accroire le contraire. Il n'est pas moins surprenant de les entendre répéter que Gracian et son « chef-d'œuvre immortel » furent « oubliés pendant tout le XIXe siècle ». Si M. Rouveyre avait pris la peine d'ouvrir la *Biographie* de Michaud, la *Grande encyclopédie britannique* ou notre *Grande encyclopédie*, s'il avait consulté le *Grand Larousse*, le *Larousse illustré*, voire la dernière édition du petit *Larousse*, il eût aisément « découvert » que Baltazar Gracian figurait, à sa place et à son rang, dans presque tous les dictionnaires. Et il aurait pu s'épargner ainsi le petit ridicule de nous annoncer sa « trouvaille » avec autant d'orgueilleuse satisfaction que s'il avait découvert les manuscrits de Ménandre, la solution du problème des trois corps ou une mine d'or sous le ministère des Finances...

C'est à Gracian lui-même, à travers son traducteur, cet Amelot de la Houssaye qui a vraiment fait de son adaptation un chef-d'œuvre français, — qu'il faut demander la solution de cette querelle :

Il se trouve force livres, dit Gracian, qui sont comme des almanachs d'érudition, ou pour mieux dire, des rapsodies de sentences, d'apophtegmes, et de bons mots ; mais la lecture en devient bientôt fade et ennuyeuse : au lieu que celle, qui donne ses matières assaisonnées, arrangées et appliquées aux affaires présentes, tient toujours en humeur de continuer. Ainsi, Lecteur, vous ne pouvez pas manquer d'être fort content de cet abrégé, dont tous les enseignements, quoique, pour la plupart, empruntés d'Homère, d'Aristote, de Sénèque, de Tacite, de Plutarque, d'Esope, de Lucien, et d'Apulée, sont si bien liés ensemble, et, outre cela, si bien appropriés à l'usage et aux mœurs de notre siècle, que vous n'y trouverez peut-être que cet agréable défaut, qu'un grand personnage trouvait à un excellent ouvrage, savoir, de n'être pas assez court, pour pouvoir être appris par cœur ; ni assez long, pour fournir toujours de quoi lire.

Plutôt que de rechercher ce que La Rochefoucauld doit à Gracian, il serait peut-être plus amusant, pour un érudit, de découvrir les sources de Gracian dans Sénèque, Plutarque, Lucien, Apulée, etc.

Quoi qu'il en soit, cet *Homme de Cour*, auquel il eût été plus honnête de restituer son vrai titre, l'*Art de Prudence*, est un bréviaire de sagesse, de noblesse... et de fourberie aussi. Livre fait pour les Maîtres, on le jette en pâture aux esclaves. C'est ce qu'écrivait Remy de Gourmont, dans son *Chemin de Velours* : « L'école de ce jésuite est celle de la force. Il est donc prudent de ne pas insister, — ne fût-ce que pour suivre mieux son précepte. »

R. DE BURY.

## *ART*

Exposition Alexandre Urbain : galerie Vildrac. — Exposition Gérardin : galerie de Marsan. — Exposition internationale de peinture et de sculpture : galerie Brunner. — Exposition de la Société Moderne : galerie Devambez. — Exposition Maurice Asselin : galerie Druet. — Exposition Charles Camoin : galerie Druet. — Exposition Antoine Villard ; Belle-Isle-en-mer : galerie Bernheim-Jeune.

Une vingtaine de toiles d'**Alexandre Urbain**, travail d'un été, apportent aux cimaises de la galerie Vildrac tout l'ensoleil-

ment rafraîchi de brise marine du paysage de Toulon, coins de rade, silhouettes de vaisseaux, rues encombrées d'éventaires, de fleurs, jardins des maisonnettes dans les faubourgs; accords de soleil vif, avec des ombres mobiles, légères, fluides qui courent sur les murs, s'y plaquent comme des voilettes sur une figure féminine, se meurent en couleurs de fleurs défaillantes. Comme pour donner le ton, par contraste, auprès de ces gaîtés lumineuses de Toulon ou des Salins d'Hyères, un petit paysage nous maintient un instant dans les verts nets, découpés, presque blancs ou presque noirs, des jardins du Trocadéro à Paris, comme un tremplin, pour sauter dans la lumière. Et voici une femme et un garçonnet sur le devant d'une porte irradiée d'ombre bleue, la femme en robe florée, d'étoffe légère, la figure émue de tous les reflets de l'heure, sans en être altérée dans son ton général. C'est une belle impression de vie et de lumière. Nous retrouvons ces figures sur une terrasse au bord de la mer, par une sorte d'avant gros temps, où le ciel se fonce sur une mer vert sombre où courent des nuages presque noirs en ombres mouvantes sur le miroir changeant des eaux. Parmi ces paysages, certains, tel un coin écarté du port de Toulon, sont égayées de petites silhouettes, dont l'exiguïté met en relief l'étendue, le lointain du large. Aucune de ces menues figures qui ne soit traitée assez complètement pour atteindre à la vie expressive. Ces deux dames, l'une vêtue de noir, l'autre de tons clairs, ne sont pas simplement deux taches dans le paysage. Elles évoquent toute la vie provinciale. Elles viennent de se rencontrer. Elles ont tant à se dire, à se verser très vite dans l'oreille ; tout les clapotis des racontars de la ville. Elles sont tendues l'une vers l'autre. Elles ont jasé si longtemps qu'elles posaient devant le peintre, qu'il a eu le temps de noter d'elles tout le caractère et la particularité. Même valeur à des silhouettes de pêcheurs au repos, acagnardés sur un banc de pierre, au coin d'une placette arborescente, calme, hérissée de bornes, comme pour dire à l'agitation de la vie « tu ne passeras pas ». Dans cette heure de tranquillité, ils n'ont pas de gestes, la courbure des épaules, l'allongement des jambes suffit à indiquer la joie du farniente dans un bain de lumière.

Dans les petits chemins ombragés d'arbres dont les frondaisons se joignent presque, de claires maisons roses au flanc

desquelles chante le bleu ou le vert nuancé des appentis. Puis des rades blanches, des baigneurs, des baigneuses, très dessinés dans leur petitesse, et partout de l'air, du large, de la lumière et des arbres d'une étonnante vérité de structure, résumés, sans détail excessif, mais avec tout le caractère de leur chevelure de feuilles, leur individualité indiquée. Tout cela très libre, toute cette lumière épandue, graduée sans que le peintre use d'aucune des ficelles du métier, d'aucune recette classique, avec une nouveauté simple de moyens, qui égale la puissance fraîche de la vision.

Une jolie préface de Marcelle Tinayre présentait le peintre Gérardin aux habituées de la galerie de Marsan. **Gérardin** est un curieux artiste, très épris de la belle exécution. Il excelle à la nature-morte claire, diaprée de colorations légères, avec tout le duvet et la densité des fruits ; il est expert à harmoniser la joliesse des vases aux colorations de fleurs bien vivantes. Des marines où le ressac et le rythme de la vague affleurent légèrement à la plage, toutes ensoleillées, sont notées au calme, dans une émouvante sérénité de tout. Une esquisse intéressante et mouvementée rappelle un épisode de la défense de Paris sous la Commune, pièce braquée entre les arbres d'un boulevard, concours nombreux d'artilleurs fédérés, des gestes justes, la couleur sobre et nourrie font regretter qu'une grande toile poussée et achevée ne reprenne pas l'épisode. C'est de la très bonne peinture, sans inquiétude d'école, sans autre souci qu'un rendu heureux et complet, avec un goût pour les heures de beau repos et de silence doré.

§

A l'**Exposition internationale,** galerie Brunner, une bonne et nombreuse série d'Ulysse Caputo. Caputo est un peintre de la joie et de l'ensoleillement. Ses thèmes familiers s'encadrent d'évocations des paysages du Midi, sous des ciels bleu-tendre micacés d'or, dans des jardins ombreux qu'on a voulu parés de belles corbeilles. Il lui plaît souvent d'archaïser légèrement le personnage féminin dont il centre sa composition, de dater une toilette d'été de la mode romantique ou de la mode second empire. Il apporte un soin particulier à faire chatoyer les couleurs de la toilette et s'il lui a plu de jeter, sur les épaules de son modèle, un châle joliment bigarré, il en tire les plus heureux effets

d'élégante polychromie. Les fonds d'horizons de ville ou de jardin, parmi lesquels il situe ses personnages, s'inscrivent pittoresquement dans son tableau.

A la même exposition, une fin de journée dans un port, de M. Andreau, d'un bel accent pénétrant. Mme Carebul note avec vigueur et finesse les silhouettes massives des mûriers, l'élancement de cyprès auprès des *mas* provençaux près de la plaque bleue de la mer. M. Jules Grün montre un très aimable paysage d'Ile-de-France, et une vigoureuse nature-morte avec de brillants éclats de nickel. De M. de Marliave de bonnes gouaches (paysages d'Italie). Georges Rochegrosse est représenté par de petites toiles, une marine, à Sidi-Ferruch, prise à une heure un peu sombre, et un pittoresque jardin en fouillis. Il y a de l'élégance d'atours dans les aquarelles de Mme R. G. Roux, *Soir romantique*, ou *Robe à ramage*. Une *rue de Paris*, l'*Hiver*, de M. Edwin Scott est, à souhait, brumeuse et désolée.

Un paysage décoratif de Tony Georges Roux présente, dans une agréable ordonnance de jardin à la Lenôtre, un petit faune musicien.

§

La **Société Moderne** réunit, galerie Devambez, un bel ensemble d'art avec une place plus importante qu'à sa précédente exposition accordée à l'art décoratif.

MM. Subes, Brégeaux, excellents ferronniers, y voisinent avec M. Daurat, et la vitrine de Massoul renferme nombre de beaux vases bleus.

Maurice Chabas compte parmi les peintres dont l'incessant effort vers un renouvellement de l'expression de leur émotion se démontre le plus fréquemment par une heureuse variété dans leur production. Après avoir, au cours de ces dernières années, évoqué des ciels mystiques, et parallèlement résumé, en nobles lignes, la gravité solennelle du paysage breton, Maurice Chabas rapporte, d'une saison dans le Midi provençal, de belles notations lumineuses, nourries, d'une harmonie claire et profonde, toujours dans cet esprit de synthèse des lignes générales qui caractérise son art de paysagiste. D'un coin de gorges rocheuses, traversé par un viaduc, la sincérité et la force de son évocation tirent un grand paysage classique, sonore et profond.

Il traduit l'apaisement bleu de la mer dans les calanques silen-

cieuses. Des croupes de coteaux s'inclinent doucement vers le rivage, avec de beaux détails d'arborescence, qui accentuent la solitude claire et épanouie du paysage. Ces tableaux font songer, dans la réalité de leur transposition, à ces essais d'Edgar Poe de figurer la beauté intime des choses par leurs aspects concrets, comme dans le *Cottage Landor*.

Jaulmes expose une de ses élégantes visions décoratives avec de beaux mouvements de corps féminins sous l'ombre ensoleillée d'une treille.

André Suréda a une exposition très variée où il juxtapose à son habitude les aspects clairs et diaprés du Moghreb, et ses aspects plus sombres.

Une vieille tireuse de cartes, juive, à robe noire d'une belle sévérité, en son caractère de vieillesse attristée, contraste avec d'éclatantes images de belles filles dans les jardins fleuris, dans les patios vernissés de mosaïques, égayés de jets d'eau et jonchés de tapis aux riches et sourdes colorations.

Dufrénoy montre un beau vase avec des fleurs très vivantes et une onduleuse et subtile lisière de forêt. Il y a des paysages très finement notés de M. de La Villion dont les terrains sont joliment traités, et de M. Horton, très subtil et hardi dans des effets très délicats. Peské alterne de clairs paysages du Lavandou. à ses notations de Paris, amusantes, sans abréviations, dans une aimable vérité d'atmosphère. Henri Morisset évoque la solitude presque edénique sous la pure clarté d'une belle matinée de la plage de Treborden, où un groupe de femmes se déshabillant derrière des rochers, lui fournit le thème d'un groupe harmonieux.

André Wilder, d'un art qui s'affirme plus délié et plus vibrant, peint de belles criques sous la belle clarté du midi, donne tout le beau paysage de Villefranche, et des groupes de maisons aux tons roux et chauds, éclairés de la tache verte des volets Parallèlement il expose des coins du Tréport, dans une notation de mer étale, aux reflets d'acier, traversée du lent passage des grandes barques à voiles.

Henry Duhem, de sa manière réfléchie, dans une atmosphère un peu sourde, mais très juste, décrit la lutte du jour finissant et des petites lumières qui s'allument aux maisons d'un quai tranquille dans une ville du Nord français. Notons d'aimables

notations d'Henry Marret, souple et divers, des paysages de tonalité fraîche de Lucien Ott ; les pages d'une sérénité un peu voilée de Périnet, de petites marines d'André Lynen, de jolie mise en page, André Jolly, Llano Florez, des esquisses décoratives d'un mouvement nombreux et ordonné de Dusouchet.

La sculpture est restreinte en quantité, mais la présence d'œuvres d'Anna Bass lui confère un haut intérêt.

Sur les flancs d'un vase d'argent court une svelte ronde de nymphes du plus bel accord de rythmes légers, vision délicate et claire de quelque belle matinée dans la vallée de Tempé. Deux statuettes ; un nu d'une flexion exquise, de lignes gracieuses et nobles et une statuette de danseuse, en robe à volants, très harmonieuse réalisation de beau moderne dont la pureté de la ligne rehausse l'accent d'aujourd'hui du joli geste cambré de ce jeune corps.

Des dessins et des lavis d'Anna Bass semblent des strophes détachées d'une grande ode à la beauté. Lignes légères, souples et justes, rareté du mouvement saisi dans toute sa carrure, arabesque robuste et fine des lignes du corps, vie intense des regards créent une admirable évocation d'harmonie plastique.

§

Galerie Druet, une intéressante et multiple série de nus de **Maurice Asselin**, des fleurs, de bons portraits, des visions de Paris, des maternités ; toute cela d'un faire volontaire et appuyé.

**Charles Camoin** présente de nombreuses notations de petit format, aquarelles et dessins, paysages et effigies féminines dont plusieurs sont charmantes.

§

Galerie Bernheim-jeune, une bonne série sur Belle-Isle-en-Mer, d'**Antoine Villard**, qui avait déjà prouvé ses dons de vérité, d'expression et de style dans d'excellentes transpositions du Sud-Tunisien, et des visions désolées de la périphérie parisienne.

Quelques-unes de ces descriptions de criques profondes et solitaires, de hauts cirques de rochers surplombant et entourant un miroir d'eaux calmées ou les feux du couchant allument des émaux, illustreraient bien, et ce n'est pas un mince éloge, quelques pages des *Travailleurs de la Mer*. Les rochers, que depuis des siècles la mer ne réussit point à effriter, opposent au ressac de

belles masses et leurs apparences de monstres accroupis ou de palais informes entassés par une race disparue.

Les brisements de vagues et leurs bouillonnements sont traités avec franchise, comme aussi le repos rythmique des grandes eaux qui viennent s'apaiser dans les havres clairsemés entre les masses rocheuses. C'est d'un bel effort et obstiné d'imposer aux détails de paysage une caractéristique générale. Il y manque ce que ces rudes terres offrent parfois aux regards : les larges coulées de clarté sur ces masses rugueuses de pierre et sur le manteau, alors diapré de reflets de ciel tendre, des masses d'eau.

GUSTAVE KAHN.

## *LINGUISTIQUE*

André Mazon : *Lexique de la Guerre et de la Révolution en Russie* (1914-1918), Champion. — R. Huchon : *Histoire de la langue anglaise, tome I, Des origines à la Conquête normande* (450-1066), Armand Colin. — G. Cayrou : *Le français classique, lexique...*, Didier.

L'exposé du **Lexique de la Guerre et de la Révolution en Russie** par M. Mazon rassemble sans doute presque toute la matière quant à la Révolution, et en tout cas la classe dans les vitrines de rubriques grammaticales convenables.

L'abrégement d'un groupe de mots par leurs initiales sévit en Russie comme chez nous. Ils ont les initialismes littéraux (type *Té-Esse-Effe*), exemple *Tché-Ka*, (*Tchezvytchaïnaya Komissiya*, Commission extraordinaire), — qui peuvent se fondre en un seul mot, non plus épelé, mais jouant le radical (type *Bic*, Banque industrielle de Chine), exemple *Gaou*, (*Glavnoe Artilleriïskoe Oupravlenie*). Ils ont en outre les initialismes syllabiques, exemples *Sovdep* (*Soviet Depoutatov*, Conseil des députés ouvriers, paysans et soldats), *Proletkoult*, (*Proletarskaya Koultoura*, Université prolétarienne) ; ce second procédé est allemand aussi, exemple *Flakgrako* (*Flak Gruppen Kommandeur*, où *Flak* est déjà pour *Flieger Abwehr Kanone*) ; mais chez nous je n'en connais heureusement qu'un seul et unique essai, *Asingpariste*, Membre de l'association des ingénieurs parisiens ; — car de dire, pour café-concert, Vélodrome d'Hiver, Folies-Dramatiques et version latine, *caf'-conc'*, *Vél' d'Hiv'*, *Fol'-Dram'* et *vers' lat'*, ce sont des apocopes orales, à origine écrite sans doute, mais à cassure phonétique populaire.

Ces abrégés, sténographiques d'abord, devenus sténologiques, sont capables en Russie comme en France de se forger des dérivés, et c'est donc à juste titre que M. Mazon, en linguiste, les nomme des « bases ». Mais... pauvres bases, ces copeaux de racines recollés à la six-quatre-deux, sur lesquels végète par allusion une larve de sémantique, avec sa maigre progéniture, quelque dérivé en *-iste*, dont le cerveau est de haïr le châlit d'en face et le grabat d'à côté, *tchékiste, emtchékiste, vètchékiste, tsékiste, tséikiste, éneskiste...*

Seconde sorte de « bases nouvelles », il y a l'invasion, les mots étrangers, termes de politique surtout et d'institutions : mots français en majorité, *bourjoua, ajitator, instrouktor, komouna, banda, klika, colleguia* (au sens de Groupement), *sabotajist, longuétist,...*; beaucoup d'allemand encore, et quelque usage du préfixe germanique *ober-*, exemple, l'*ober-znakhar* ou « superrebouteur » Woodrow Wilson. (Nous aussi, nous en fabriquâmes, pendant cinq ou six ans, des *sur-* et des *super-*!) Marxisme et anarchie, le lexique de la révolution russe a été fabriqué à l'étranger par les réfugiés.

Tantôt le russe importe ses emprunts tels quels, et tantôt il leur donne un suffixe slave : *sabotajnik*, Bourgeois qui sabote la révolution; *massovik*, Politicien qui suit le mouvement des masses, *ispanka*; Grippe espagnole, *bourjouistvo*, Politique bourgeoise. Notre suffixe français *isme* est en grande faveur. (En retour, c'est une traduction du russe *porajentsyi* par M. Alexinsky, en 1915, dans son livre français : *La Russie et la Guerre*, qui nous a enrichi du *défaitiste*).

Dérivés et composés presque tous politiques, cette chiennerie de mots hurleurs laisse avec sa proportion numérique une double impression, d'illimité, et, derrière des regards sectaires, de pauvreté mentale; qu'y a-t-il de plus insipide qu'une kyrielle, facile, des néologies françaises en *-isme*, *-ard*, etc., tels que *profitard*, *changementisme*, et autres? Le lexicographe qui les distille vide une tonne de bacilles morts-nés et recueille un demi-grain d'esprit. Ici, il faut enjamber dans une fondrière de composés injurieux où les socialistes pataugent les uns sur les autres, « *social-judas, social laquais, social-crapule* », etc., pour rencontrer trois mots un peu plus pensés : « *Rustrebourg* », Petrograd, et « *porterustre* », Coupé automobile », (depuis la révolu-

tion d'Octobre), et « *autoperquisition* », Pillage de maison sous couleur de soviétisme, ce qui rappelle le mot de Lénine « Volez ce qui est le vol! »

Voilà parcourue la moitié de ce musée verbal où chaque numéro se voudrait de la ligne et de la physionomie : des séries de nez coupés font la haie dans les alignements de la galerie anatomique; quant à la physiologie, des greffes, des transfusions. Pour l'art, une vingtaine de masques, dont les grimaces sont enfin le meilleur de notre visite; vieux mots à sens nouveau: « billet par estafette » (*letoutchka*), Tract de propagande; — « *instructeur* », Agent propagandiste au train-librairie; — « un quarantième d'eau-de-vie » (*sorovodka*), un Billet de 40 roubles; — « cycliste », (*samokatche*), Fusilleur, la Tchéka de Moscou ayant affecté aux exécutions un bataillon de cyclistes; — « *extraordinariser* », Fusiller par ordre de la Comm. Extr.; — « *expédier à l'Etat-Major de Doukhonin* », Fusiller; — « changer une monnaie étrangère », (*razméniat*), Fusiller; — « *mettre sous enveloppe et jeter à la poste* », Emprisonner et fusiller; — « *les cols amidonnés* », les Gens bons à fusiller, dans une usine les ingénieurs, contremaîtres et employés. — M. Mazon ne mentionne pas le changement de signification du mot *bolschévik*. Créés en 1902 sous des formes à suffixes français, *bolschévist* et *menschévist* signifiaient Social-démocrate majoritaire, minoritaire; c'est en 1917 que leur vint le sens de Maximaliste, Minimaliste, du fait qu'un certain Lénine, leader de la « majorité » du « parti », réclama désormais le « maximum » de « changement » : l'entorse du mot était double.

Pour escamoter un terme odieux, la dictature a métamorphosé le « sergent de ville » (*gorodovoï*) en « milicien » (*militsionère*); mais la révolution de Février avait largement diffusé son nom de *pharaon*, (à peu près notre « cogne »), déjà ancien dans l'argot des prisons. Je n'explique pas cette *race des pharaons*, « gens de police », par le pou de pharaon qui est une sorte de parasite, l'ixode ou la chique; je ne suis guère porté non plus à l'expliquer avec M. Mazon par une idée de majesté puissante; j'entrevois plutôt une allusion à ce fait que le bon Israël de l'histoire sainte, bouclé par les pharaons, tira chez eux une longue détention. Le Nil, pendant 400 ans, rien que le Nil, ah, il en a fumé.

Le jeu qui nous faisait interpréter plaisamment les *G. P. G.*

de la guerre par *Gardiens des vins et caves*, donne ici aussi des thèmes satiriques; citons *Tch.-K.* interprété *Tchortova Korobka*, « boîte diabolique », et *Ts.-I.-K.*, (le Comité central exécutif), disloqué en *I.-Ts.-K.* et traduit *Itzig*, « Isaac » en judéo-allemand.

L'étude de M. Mazon s'achève sur les « clichés » politiques à la mode et fournit, par leur syntaxe et leur style, des preuves de ce que nous savons par ailleurs, que les dirigeants de la révolution sont des Russes peu autochtones.

Si j'étais échappé des geôles de la Tchéka, et linguiste, je m'en revancherais avec la même impartialité froide de M. Mazon, mais peut-être aussi par la même antiphrase patente de son Introduction; car, comment lire pour de bon, et sans y goûter une arrière-saveur, ces deux propositions, l'une, que la Révolution « ne fait en grande partie que continuer l'œuvre de la Guerre » (!), et l'autre, que la Guerre ayant créé « un vaste mouvement linguistique » et « fait naître un argot des états-majors et un argot des tranchées », si les éléments révolutionnaires tiennent dans les documents de l'auteur une place « un peu plus grande » que les militaires, c'est parce que ses notes ont été prises durant l'année 1918 et quelques semaines de 1919 ? En France, ni 1919 ni 1924 ne sont des dates trop tardives pour recueillir des mots de la dernière guerre (sauf, bien entendu, leurs circonstances historiques précises). Or, en tout et pour tout, voici ce que serait l'argot guerrier 1914-1917 en Russie : sept mots. Dont trois renouvelés de la guerre avec le Japon : l' « entonnoir » (*voronka*), Trou d'obus (sens usuel aussi chez nous sans préjudice du vieux sens Cratère creusé par une mine); — la « malle » (*tchemodane*), Gros obus, (à Tsoushima le simple obus de fonte à la mélinite); — l' « infirmiérite » (*sestrite*), blennorrhagie attrapée avec une sœur (*sestra*) de la Croix-Rouge. — Et quatre mots plus neufs : l' « *œil des Romanov* », Cocarde impériale du képi; — le « *Maxime* », Train pour transports de troupe (raison inconnue, peut-être quelque allusion à Maxime Gorki); — les « *petits hussards de Districts* », Embusqués de l'Arrière; — enfin « *jouer à la boîte* », Risquer la mort, chez les soldats du front, (une boîte, quel confort ! le risque comportait-il toujours une telle assurance ?) Qu'il y ait 7 faits militaires sur les 920 faits linguistiques comptés à l'index final, le reste étant révolutionnaire,

peut-on énoncer cette proportion avec plus d'ironie qu'en disant que dans ce lexique la politique tient « un peu » plus de place que la guerre?

Mais si un vocabulaire de troupier russe n'a pas existé à dose ni qualité opposables à ceux des autres belligérants, n'est-ce pas un grave indice de la carence mentale du Russe de 1914-1917 en tant que soldat? Car ce que doit exprimer un tel vocabulaire, ce n'est sans doute pas héroïsme, abnégation, service, idéal : l'expression de ces rubriques dans le langage du soldat, c'est le lot et la besogne de la langue officielle générale et éducative ; mais l'office du parler familier du soldat, comme de tout bas-langage, est de dire les heurts de l'ordre, les trous dans le service, les fuites au devoir, le burlesque sous le sublime. Or, ces laideurs de choc et de manque sont d'autant plus senties que le devoir, l'ordre, le service, est nettement conçu ; leur expression, quand s'y joignent à la justesse l'abondance et la vogue, c'est la contrépreuve de la réalité de l'idéal dans les cœurs. Lors donc à l'avenir qu'on m'aura signalé chez les soldats russes une série de 35 synonymes d'avoir la frousse ou de trahir les amis, je leur enverrai toutes fois et quantes un billet de 35.000 actes authentiques de courage ou de fidélité sur la Banque d'Histoire Militaire. La Russie? M. Nikitine, (dans un article *Dissemblances*, revue *Orient et Occident*, juin 1922), écrit que personne n'y était soldat dans l'âme, ceux-ci, l'« Intelliguenzia », nommant le patriotisme « *chauvinisme de piquette* », et ceux-là, les bonhommes, exprimant tristement le départ pour le service par « *avoir la tête rasée* » et « *être emmené* ». Tournure d'estomac morne et suicidaire, — avec des excuses, que mérite toujours la différence de longitude.

§

L'histoire d'une langue, du français par exemple, suppose à un premier degré l'immense dépouillement des textes et un monde d'inductions, à un second degré le résumé des chapitres où la grammaire historique enserre le devenir de chaque consonne, de chaque pronom, de chaque mode du verbe ; puis l'historien de la langue synthétise et dépeint, pour représenter au mieux le drame concret des choses, le coupant d'ailleurs en actes, car il lui faut bien nous transporter d'âge en âge à des points de vue, à des dates de choix. Nous avons pour la France, quoique pas encore

terminé, ce que n'ont point pour eux les autres pays à langue littéraire, cette opulente *Histoire de la langue française* de M. Ferdinand Brunot, d'une solidité objective et d'un art complet. Un Français aussi aura donné à l'Angleterre la première considérable et scientifique **Histoire de la langue anglaise**.

Dans le tome Ier, seul encore paru, M. Huchon traite de l'anglo-saxon, issu du germanique occidental et évolué jusqu'à la date catastrophique de la conquête normande. Tous les travaux déjà publiés sont utilisés, mais en écartant les minuties sans portée et en résolvant les controverses au mieux des ensembles; l'auteur se préoccupe avant tout « d'apporter quelque clarté et quelque vie dans le sujet ». Elles y sont, vie et clarté. J'ai été particulièrement sensible au chapitre des dialectes; survolant les campagnes, Wessex, Kent, Mercie et Northumbrie, j'entends le travail oral de ce peuple diversifié. Plus tard arrivent les primitifs mais touchants efforts littéraires d'Aelfred, roi pédagogue, et de l'abbé Aelfric, dont M. Huchon commente si judicieusement la syntaxe et le style. Quant aux pages denses de la phonétique, elles sont arides à l'œil; mais quiconque, bien imprégné des définitions, et croyant à la réalité défunte comme Th. Gautier croyait au monde extérieur, se sera avisé de prendre un des nombreux vieux textes cités et d'en démonter les rouages sonores à l'aide des pages préalables, sentira le relief de ces anaglyphes dont on lui fournit le très complexe lorgnon.

L'ouvrage se termine sur les procédés poétiques du dixième siècle, qui, tout barbares, ne manquaient pas d'ingéniosité.

La lutte ultérieure du normand et de l'anglo-saxon, et l'élaboration du dialecte du sud-est en langue littéraire du royaume, seront la matière du tome second, qui mènera, je crois, jusqu'en 1475 et à l'anglais moderne.

L'érudition de l'auteur et aussi l'art de son exposition seront à la hauteur des destinées shakespeariennes et mondiales de la langue.

§

Je ne pense que du bien du **Français classique** de M. Cayrou. Ce lexique dodu, 900 pages, explique le sens et l'usage des mots du XVIIe siècle aujourd'hui désuets ou différemment employés. Maniable par son format, judicieusement éclec-

tique, précis dans ses concisions, offrant l'intérêt documentaire de citer, outre des exemples, le texte des définitions de l'époque, quand elles sont utiles, illustré d'une galerie de photographies à la gloire de la grammaire, c'est dans les prix doux, 16 fr. 00, le plus joli cadeau à faire à toute la gamme des lecteurs de français classique, depuis l'élève de quatrième jusqu'au général en retraite. C'est à peu près, pour le français vieilli, ce qu'est pour le latin le *Dictionnaire étymologique* de Bréal : la clef du sens exact, la mort au faux-sens.

GASTON ESNAULT.

## *ISLAM*

E. Dinet et Sliman ben Ibrahim : *L'Orient vu de l'Occident*, s. d., Piazza et Geuthner. — Edouard Montet : *L'Islam*, 1921, Payot. — Ignazio Guidi: *L'Arabie antéislamique*, 1921, Geuthner. — Carra de Vaux : *Les Penseurs de l'Islam*, t. I et II, s. d., Geuthner. — M. Gaudefroy-Demombynes: *Les Institutions musulmanes*, s. d., Ernest Flammarion.

Le premier de ces ouvrages porte en sous-titre « essai critique par Dinet et Sliman, avec un dessin fac-similé de Dinet » qui représente un musulman agenouillé récitant le chapelet. L'avertissement nous prévient que

dans cette étude critique sur l'interprétation de l'histoire orientale par les orientalistes de l'Occident, les auteurs n'ont pas la prétention de faire œuvre de savants, car ils ne sont savants dans aucun des sens théoriques attribués à ce mot. Ils prient donc le lecteur d'excuser leur témérité et de se montrer indulgent à leur égard, lorsque, parfois, ils chercheront à remplacer les vénérables règles de l'exégèse, par leur expérience de la vie et de la mentalité musulmanes.

On sait que l'éminent peintre orientaliste s'est converti à l'Islâm et a pris, en faisant profession de foi, le nom de Nasr eddîn « défenseur de la religion musulmane ». Cette brochure d'une centaine de pages est dédiée à Christian Cherfils, autre converti appelé en Islâm : Abd el-haqq « le serviteur de la vérité ». Elle fait suite à une *Vie du Prophète* des mêmes auteurs que je n'ai jamais vue et qui doit servir de base à l'opinion exprimée dans **l'Orient vu de l'Occident.** Ce dernier ouvrage est une sorte de *Défense et illustration de l'Islam* où s'exprime « leurs réflexions de Musulmans rêveurs, ne se targuant pas d'érudition, sur quelques procédés en vogue dans l'orientalisme moderne (*Avertissement*) ». C'est, en somme, de leur part,

un acte de foi et rien n'est moins discutable que la croyance d'autrui à tel ou tel dogme : on y perdrait son temps et sa peine. Dinet et Sliman ben Ibrahim croient sans réserve que le Qorân est la parole d'Allah incréée, c'est-à-dire existant de toute éternité, transmise par l'ange Gabriel à Mohammed choisi pour la révéler en Arabie au VIIe siècle de notre ère. Inutile de faire remarquer à de tels croyants que, jusqu'au khalifat de Omar (634 643), il circulait des copies différentes, contradictoires, du livre sacré et que le successeur de Abou Bekr jugea nécessaire d'en faire établir le texte unique qui nous est parvenu, en ordonnant de détruire les anciennes éditions divergentes : les candides Musulmans ne sont pas choqués par cette revision des textes divins. Les auteurs de l'*Essai critique* s'étendent volontiers sur le désaccord des orientalistes en matière d'exégèse qorânique ; mais l'étude de toutes les religions a conduit les exégètes à des divergences semblables qui ne prouvent en aucune façon le caractère divin du bouddhisme, du christianisme ou de l'islâm.

Certains orientalistes, notamment le P. Lammens de la Société de Jésus, ont traité le prophète arabe sans équité ni courtoisie. Dinet et Sliman ben Ibrahim s'en plaignent et on ne peut que leur donner raison. Mohammed est aussi respectable que le Bouddha ou le Christ ; mais vouloir nous faire croire à l'authenticité de sa mission prophétique est tout autre chose : on ne nous en a pas administré la preuve.

*L'Orient vu de l'Occident* contient une affirmation dont les auteurs font état sur l'autorité de M. de Castries : « L'Islam est la seule religion, déclare cet auteur, qui ne compte pas d'apostats. » L'Algérie, sans aller plus loin, offre des exemples du contraire. Dans son excellent *Islâm algérien en 1900*, M. Doutté écrit (p. 14) :

L'apostat s'appelle en arabe *murtad* ; dans l'Algérie où les renégats sont naturellement nombreux [*sic*], les indigènes les appellent vulgairement *mtourni*, du mot français « tourné » conjugué suivant les règles de la grammaire arabe.

Dans un in-16 de 159 pages, intitulé **L'Islam**, M. Edouard Montet prétend exposer le passé, le présent et l'avenir de l'Islâm. Ce petit livre banal et sans valeur montre que l'imprudente gageure est perdue ; il n'est recommandable à aucun titre.

**L'Arabie antéislamique** de l'illustre professeur romain

se compose de quatre conférences données, en 1909, à l'Université égyptienne du Caire sur les sujets suivants : les royaumes de l'Arabie méridionale et centrale avant Mahomet, les progrès intellectuels chez les Arabes, les progrès matériels, les Arabes du sud et de l'Abyssinie. Quatre pages de notes donnent, en texte arabe, les passages importants commentés par l'auteur.

On oublie facilement, remarque justement M. I. Guidi, que l'Arabie antérieure à la prédication de l'Islâm a joué un rôle appréciable dans le monde ancien. Septimius Odenatus, le vainqueur en 261 de Sapor Ier, roi de la Perse sassanide, était collègue de l'empereur romain Gallien (260-268) et est compté au nombre des *Augusti*. Odenatus n'est que la romanisation de son nom arabe Udzayna. Sa femme nous est mieux connue encore : c'est la fameuse Zenobia, autre romanisation du nom arabe. Le nom de son fils, Wahb-Allât « don [de la déesse arabe] Allât », est devenu dans les textes classiques : Athénodore,« don d'Athéna », par l'hellénisation du nom arabe et la curieuse identification d'Allât à la déesse éponyme d'Athènes. Suit un résumé de l'histoire des deux anciens royaumes de Hira et de Ghassân de l'Arabie septentrionale, celui-là devenu vassal des Sassanides, celui-ci de Byzance.

Le christianisme pénètre lentement, mais profondément en Arabie. Nous en avons divers témoignages certains et notamment celui-ci. Le roi de Hira, Mundzir III, qui mourut en 554, avait pour femme une chrétienne qui fit bâtir un couvent et une église dont nous possédons l'inscription suivante :

Cette église a été bâtie par Hind, fille de Hârith bin Amr bin Hudjr, reine, fille des rois et mère du roi Amr bin Mundzir, servante du Christ, mère de son serviteur et fille de ses serviteurs, sous le règne du roi des rois (de Perse) Chosroès Anoucharwân (531-579), Ephrem étant évêque de la ville...

Mundzir, III qui fut un païen convaincu et cruel, tolérait cependant l'exercice du culte chrétien à Hira et dans sa famille même.

Par leurs relations avec Rome, la Perse et Byzance, « les Arabes bénéficièrent des civilisations gréco-romaine et persane ; ils leur sont redevables dans une large mesure des progrès qui les conduisirent aux grands événements de l'Islâm (p. 32) ».

Les dernières conférences traitent des progrès matériels des

Arabes, et des Arabes du sud et de l'Abyssinie qu'on ne peut que signaler ici. Ce petit livre est de premier ordre, comme on pouvait l'attendre du maître Ignazio Guidi.

Ces importantes leçons d'histoire ancienne sont les bienvenues pour les spécialistes. Ecrites dans une langue claire et agréable, sans ésotérisme, elles ne seront pas moins appréciées du grand public auquel la connaissance de l'Asie antérieure devient de plus en plus nécessaire pour la compréhension exacte des graves problèmes qui s'y déroulent.

En 192 pages, M. Gaudefroy-Demombynes expose ce que nous savons des **Institutions musulmanes**. L'ouvrage est divisé en dix chapitres qui traitent successivement du domaine de l'Islâm, de la formation des doctrines, des sources du droit musulman, des dogmes de l'Islâm, du culte, de la société musulmane, du gouvernement, de la vie économique, de la littérature et des arts. Tout est dit de ce qui est essentiel, dans forme élégante habituelle à l'auteur. C'est le livre désiré, attendu par tous ceux que les questions islamiques préoccupent. On y trouvera formulé et commenté d'après les textes classiques et les observations recueillies chez nos Musulmans de l'Afrique du Nord

les choses essentielles de ces pays d'islâm qu'on s'est trop aisément habitué à n'entrevoir qu'à travers la brume rose de la poésie et des belles histoires. C'est à préciser la connaissance de la religion musulmane et de l'influence qu'elle a exercée et qu'elle conserve sur une partie de l'humanité que ce petit livre voudrait contribuer (p. VII).

M. Gaudefroy-Demombynes a pleinement rempli son programme ; son livre est excellent en tous points : le plan, le fond et la forme sont également à louer ; en bref, c'est un manuel modèle.

Dans ses conclusions (p. 184-189), je relèverai surtout la conclusion dernière qu'il faudrait mettre en pratique :

La politique des contacts) avec les pays musulmans) doit être consciente de son action et de son enseignement ; elle doit craindre de détruire et de créer à contre-sens. Elle doit d'abord chercher à comprendre, certaine qu'ayant compris, elle aimera, et que sa sympathie intelligente saura, mieux que les plus savantes méthodes, former des sociétés musulmanes, élargissant de pensées nouvelles le cadre vieilli de l'Islâm.

En d'autres termes, l'Islâm ne pourra se maintenir politique-

ment qu'en évoluant comme l'a fait le christianisme ; autrement dit encore : *cedat religio togæ.* C'est aux intéressés de le comprendre. Ces sages conseils leur seront plus utiles que la sympathie romantique de littérateurs en renom ; ce n'est pas en datant des romans français en année de l'hégire qu'on apportera une aide efficace aux Musulmans de Constantinople et d'ailleurs.

Dans l'avant-propos de ses **Penseurs de l'Islâm**, M. Carra de Vaux explique ainsi le but de sa publication :

Nous avons voulu faire ici, non un Catalogue, mais un choix. Notre intention n'a pas été de tout dire, mais de mettre en relief les figures principales, de faire connaître les œuvres maîtresses, de donner le sentiment de quelques idées essentielles, la vue de certains sommets. Ce ne sont pas seulement des noms ou des titres de livres que nous présentons au lecteur : c'est quelque chose de vivant, des personnes, des types, des pensées, des caractères (p. VI).

Dans ces deux premiers volumes (l'ouvrage complet en aura cinq), l'auteur a tenu ce qu'il promettait : son travail est clairement présenté et sera utile au grand public auquel il est destiné.

Le tome I (VII-383 pages) nous présente les souverains : les grands khalifes abbassides de Bagdad (Mansûr, Haroun-er-Rachid, Mâmûn) ; Saladin, le célèbre sultan d'Egypte qui reprit Jérusalem aux Croisés, dont le caractère chevaleresque inspira de l'estime à ses ennemis chrétiens ; deux sultans turcs : Mahomet II, le conquérant de Constantinople en 1453, et Soliman le Magnifique qui régna au siècle de François Ier, Charles Quint et Léon X, fut l'allié du roi de France contre l'Autriche et signa, au profit de celui-ci, les *Capitulations* réglant la situation des chrétiens étrangers dans son empire, — on sait qu'elles ont été récemment supprimées par le récent traité de Lausanne qui prête généreusement à la Turquie nouvelle un esprit libéral dont les manifestations sont encore à se faire attendre ; — Tamerlan (exactement : Timour-leng « Timour le boiteux ») dont un historien musulman a pu justement dire que « la miséricorde et la compassion étaient effacées de la page de son cœur. C'était un homme brutal, au cœur dur, qui regardait le pillage et le meurtre des enfants comme de bonnes actions... Il était semblable à une bête fauve » ; deux des grands Mogols de l'Inde : Baber, le fondateur de la dynastie, et Akbar qui régna pendant la seconde moitié du XVIe siècle et

mérite en toute justice d'être appelé Akbar le Grand; enfin, deux souverains de Perse : Châh Abbâs et Thamas Kouli Khân, cet aventurier turcoman qui devint roi de Perse sous le nom de Nadir Châh.

A ces souverains musulmans, l'auteur a ajouté le Mongol Houlâgou qui n'avait pas adopté l'islâm et dont la femme était chrétienne ; bien mieux, ce petit-fils de Gengis Khân fut le destructeur du khalifat de Bagdad. Houlâgou avait repris à son compte le titre de « fléau de Dieu » que s'était attribué Attila. Sans doute, il fit construire le fameux observatoire de Marâga où il mourut en 1265 et protégea le célèbre astronome l Nasir ed-dîn et-Tousî; mais ce sont des titres insuffisants pour figurer parmi les penseurs de l'islâm.

Suivent les historiens arabes, persans et turcs ; la philosophie politique et les proverbes et contes. Dans ce dernier chapitre, une notice spéciale est consacrée aux *Mille et une nuits*. La théorie d'après laquelle Shéhérazade pourrait être identifiée à l'Esther biblique est décidément abandonnée, car elle ne reposait sur aucune base décisive.

Le tome II (400 pages) traite des géographes arabes, des grands voyageurs, des sciences exactes (arithmétique, algèbre, géométrie, mécanique, astronomie) et naturelles (médecine, histoire naturelle, minéralogie et alchimie).

L'auteur écrit *Jakout*, *Jakoubi*, alors qu'il faut *Yakout*, *Yakoubi*. On ne s'explique pas cette transcription anormale qui est empruntée aux pays de langue allemande ; en allemand, le *j* représente, en effet, le *yâ* arabe qui doit être rendu en français par *y*.

Chaque volume est accompagné d'une table analytique des matières qui rend aisées les recherches et d'utiles notes renvoyant aux ouvrages fondamentaux sur les sujets traités.

GABRIEL FERRAND.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**J.-H. Rosny aîné et la Préhistoire.** — La première édition des *Origines* ouvrit en 1895 l'élégante collection Papyrus consacrée par la Librairie Borel à l'Evolution des Lettres et des Arts. La Préhistoire traversait alors une crise de croissance : de

Mortillet, de Quatrefages, Cartailhac multipliaient les recherches et les mémoires ; les spécialistes discutaient sur la nature exacte du Pithécanthrope de Java que venait de publier Dubois. Le public accueillit avec faveur ce livre bien informé, bien illustré, qui évoquait en une langue vigoureuse l'épopée grandiose de l'Espèce. Depuis, nos connaissances se sont enrichies et précisées, les méthodes d'investigations sont devenues plus fermes, des lacunes se sont comblées, en particulier, la plus importante : celle qui béait entre les civilisations de la pierre taillée et de la pierre polie. Puisque l'ouvrage vient d'être réimprimé (1), il peut être intéressant de se demander s'il n'a pas subi le sort de ces travaux scientifiques que leur nature même destine à vieillir promptement, et ce qu'il vaut encore, venant après les travaux d'Osborn et d'Obermaier, après les manuels d'archéologie de Déchelette et le traité de paléontologie de Boule.

Disons de suite qu'il ne cherche pas à leur faire concurrence. J.-H. Rosny ne prêche pas des spécialistes, il vulgarise, au sens élevé du terme. Dédaigneux d'étaler son érudition, de dresser des catalogues ou de calculer des indices, mais riche d'un enthousiasme qui déborde, il échauffe la curiosité du lecteur, développe à ses yeux les vastes perspectives d'un passé prodigieux et, l'entraînant après lui, l'enivre de la poésie farouche de nos commencements.

Nous avons dit, récemment (2), ce que la préhistoire fut pour ce romancier, ainsi que pour J.-H. Rosny jeune dont la collaboration lui fut des plus précieuses, quel continuel, fécond et délicieux envoûtement. Si l'écrivain paraît moins attentif aujourd'hui qu'il ne le fut autrefois aux progrès de la science préhistorique, il demeure obsédé des grands problèmes qu'elle soulève et des solutions qu'elle propose. L'Introduction dont s'est enrichie la présente édition suffirait à le montrer. L'auteur y discute l'hypothèse selon laquelle les formes se seraient succédé à partir des plus simples d'après un ordre de complexité croissante. La question est de savoir si l'homme est bien le dernier venu de l'échelle des êtres vivants et, comme on le croyait volontiers en 1895, l'aboutissement suprême de la vie terrestre. Un genre peut cesser de

(1) *Les Origines*, par J.-H. Rosny, 1923, Crès.

(2) *J.-H. Rosny aîné et la Préhistoire*, par Jean Morel et Pierre Massé, *Mercure de France* du 15 novembre 1923.

progresser, se cristalliser, ou au contraire évoluer très vite, dépasser les autres et se maintenir ensuite relativement fixe.

Rosny, qui a toujours admis l'existence de l'homme tertiaire, accorderait même que, longtemps avant les singes, un préhumain se fût dressé, riche en puissance de tout l'avenir de l'humanité. Il cite les idées de René Quinton, — ces idées qui semblent avoir moins ému les savants que les littérateurs et les philosophes. Mais, tandis que Remy de Gourmont les accepte sans réserve et que Marcel Coulon s'en forge une arme contre le Transformisme(1), Rosny en discute, et, loin de se laisser hypnotiser par elles, en dénonce les points faibles. Rien ne nous autorise à penser que l'appareil de chauffage des mammifères soit un critère absolu de perfection et que la température de 44° soit la température originelle et demeurée optima — n'est-elle pas mortelle dans les cas de fièvre ? Nous ignorons l'ordre d'apparition des êtres et, en particulier, la série ancestrale de l'homme n'est pas déterminée.

Nos génétistes n'affirment plus aussi aisément qu'on le faisait au temps de Darwin, d'Hæckel et de Carl Vogt.

Nous ne tenons, de la grande chaîne qui lie tous les êtres, que des maillons isolés ; ceux-là manquent précisément qui précédèrent l'homme, et les rameaux généalogiques peuvent se grouper en chevelus si divers que le sage renonce à les former.

S'il est acquis que l'homme descend d'un primate qui eut des traits de ressemblance avec le singe, nous ne savons rien des parentés. C'est pourquoi sans doute la nouvelle édition des *Origines* évite généralement le mot *singe* lui-même dans l'énumération des précurseurs de l'homme et le remplace par *préhumain*, *pseudo-singe* et *anthropoïde*. Les sciences qui naissent ont toutes les présomptions de la jeunesse ; elles classent hâtivement des documents médiocres, elles élaborent des systèmes et croient pouvoir, d'un bond, s'élever aux vérités générales. La prudence leur vient ensuite, et la modestie, avec l'âge, à mesure que s'apprécient mieux la richesse des sources et la complexité des problèmes. « Au total, conclut aujourd'hui Rosny, incertitude. »

Aussi a-t-il abandonné certaines conjectures (celle par exemple d'une atmosphère quaternaire plus oxygénée que la nôtre) et atténué quelques affirmations. Il fait même à certains géologues qui nient en tous sens l'extension glaciaire l'excessive concession d'in-

(1) Dans son *Génie de J.-H. Fabre*, éditions du *Monde Nouveau*, 1924.

diquer en note leur opinion. Sous l'influence des sociologues, le mot *clan* s'est substitué souvent au mot *tribu* et l'auteur a fait un rôle au totémisme dans l'inspiration de l'artiste quaternaire. Alors que le texte de 1895 affirmait que « le Magdalénien n'a laissé aucune trace précise de culte », celui de 1923 concède des « traces imprécises du culte », et se fait ainsi l'écho, bien affaibli, des mémoires de Breuil, de Capitan et de Peyrony. D'une façon générale, le texte revu est plus tempéré que celui de l'édition originale. Les chiffres qui étaient manifestement exagérés sont ici réduits, des adverbes viennent atténuer une proposition trop dogmatique : *parfois, guère, presque...* « *Rien n'est moins sûr* », accroche quelque part Rosny à la queue d'une hypothèse.

Ces corrections légères nous ont fait regretter que l'ouvrage n'ait pas été remanié plus profondément. Certes, nous ne reprocherons pas à l'auteur d'affirmer l'existence de l'homme tertiaire, bien qu'aucune fouille ne l'ait encore révélée, parce que des raisons de logique évolutionniste nous la font supposer. Nous ne lui reprochons pas plus d'être resté fidèle aux silex de Thenay, dont les partisans sont aujourd'hui si rares, parce qu'on peut les considérer comme des symboles, les symboles des premiers silex utilisés. Mais la classification conservée des âges de la peine n'est pas à l'abri des critiques. La nouvelle édition des *Origines* ne fait état ni de l'Acheuléen que nous distinguons aujourd'hui comme une forme plus évoluée du Chelléen, ni de l'Aurignacien dont les travaux du professeur Verneau et du docteur Lalanne ont montré l'importance, et qui prend place dans nos nomenclatures devant le Solutréen, bien caractérisé par une technique nouvelle et les débuts d'un art réaliste. Depuis longtemps, M. Boule a montré que l'homme de Néanderthal n'est pas paléolithique inférieur comme le pensait Mortillet et paraît le croire Rosny, mais bien Moustérien, et les découvertes de Mauer et de Piltdoun ont levé les derniers doutes. D'autre part les industries de transition, dites mésolithiques, bien étudiées depuis 1895, d'une importance matérielle incontestable, d'une plus grande importance théorique encore, ne sont l'objet dans le texte d'aucun développement. A peine le mot « époque tourassienne » a-t-il été ajouté dans l'avertissement de 1923 à la classification antérieure. A vrai dire Rosny n'a jamais pris bien au sérieux le fameux hiatus — ce qui le dispensait peut-être de le combler. Il n'a ja-

mais cru à la destruction brutale des Magdaléniens par une race conquérante. Dès 1895 il entrevoyait la possibilité d'une évolution régulière conduisant de la pierre taillée à la pierre polie. Et il pensait que si un nouvel élément humain était entré en scène, il n'avait point détruit les fils du quaternaire, mais que souvent, au contraire, il s'était allié avec eux comme dans *Vamireh*, *Elem Asie*, *Eyrimah*, ces romans du Hiatus. Tout ce qui concerne le lacustre est encore très juste, car aucune découverte importante n'est venue modifier nos idées à ce sujet depuis vingt ans. Et, si les derniers chapitres, qui traitent du bronze et du fer, eussent paru vieillis il y a quelques années, alors qu'on contestait volontiers l'origine orientale de la métallurgie, alors qu'il était de bon ton de dénoncer le mirage oriental, ils sont redevenus d'actualité, maintenant que les travaux d'Evans et de J. de Morgan ont montré les métaux se propageant d'Est en Ouest, du Sud au Nord, au long des rivages méditerranéens. Même, la question aryenne s'est précisée dans le sens prévu par Rosny. Il est devenu évident que l'unité d'une race aryenne constitue une hypothèse insoutenable et que « l'étalon destiné à mesurer cette unité, la langue, est un étalon tout à fait falsificateur ».

Le livre offre donc des parties vieillies et d'autres demeurées jeunes. Et c'est beaucoup pour un ouvrage scientifique qui date de vingt-huit ans. Ne lui demandons pas d'être ce que l'auteur n'a pas voulu qu'il fût : un inventaire fastidieux d'objets, une somme de nos connaissances sur la question. Certes, ce n'est pas un manuel que l'on emporte dans sa sacoche avec des outils de fouille ; aussi bien ne s'adresse-t-il pas aux techniciens, et l'auteur n'a prétendu qu'à une vérité d'ensemble. « Ce qu'il faut rechercher, écrivait Renan, ce n'est pas la petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur. »

Or, dans le volume que Rosny nous offre de nouveau aujourd'hui, la succession des milieux, l'évolution de la forme humaine, le perfectionnement continu de la technique sont indiqués avec exactitude. Pour le reste, l'auteur sait bien que s'il faut accepter les documents, il faut aussi se méfier des systèmes qui les classent et des théories qui les interprètent.

Déjà les maîtres de la préhistoire enseignent le synchronisme des périodes et leurs interférences. D'ailleurs l'érudition du jour

est à la merci de celle du lendemain et la vérité que nous atteignons est toute relative et provisoire. Visiblement le romancier de la *Guerre du Feu* ne s'attache plus qu'aux résultats généraux et c'est pourquoi, pensons-nous, il n'a pas voulu remanier son ouvrage.

Le g and public qui ne dédaigne plus de s'intéresser à la préhistoire, depuis que la presse quotidienne l'y invite, lira avec plaisir et avec profit ce livre d'un auteur dont la pensée, inlassablement, plane au travers des millénaires que l'homme a remplis de son effort immense, jusqu'à l'horizon fabuleux des Genèses.

JEAN MOREL et PIERRE MASSÉ.

## *NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES*

**Le Mausolée de Fénelon à Cambrai par Jean-Louis Lemoyne, 1724.** — L'auteur du *Télémaque* s'éteignit à Cambrai, le 7 janvier 1715, à l'âge de 64 ans. La cérémonie des funérailles eut lieu le lendemain, 8 janvier, à 4 h. du soir, dans l'église métropolitaine de la ville. C'était une des belles et pures lumières du siècle de Louis XIV qui disparaissait après tant d'autres non moins éclatantes, après Bossuet notamment, mort en 1704. Louis XIV lui-même approchait du terme.

Les restes de Fénelon furent déposés dans un caveau provisoire. Ce ne fut que le 28 mars 1720 qu'ils furent transportés dans un caveau récemment construit, et destiné spécialement à la sépulture des archevêques. Le petit-neveu du prélat, le marquis de Fénelon, qui eut une brillante carrière, à la fois militaire et diplomatique, était préoccupé de rendre hommage à la mémoire de son grand-oncle qui l'avait élevé à Cambrai, avait dirigé ses études, et lui avait toujours témoigné une très grande affection.

Il pensa d'abord à une épitaphe, et s'adressa pour la rédiger au père Sanadon, jésuite, qui déjà avait composé, en 1712, celle du maréchal de Catinat, inhumé dans l'église de Saint-Gratien. Le père Sanadon — je le rappelle brièvement — fut un de nos derniers poètes latins ; il a laissé des odes, des élégies, des poèmes dans le genre héroïque, et mérita, en son temps, d'être rangé en compagnie d'Horace, d'Ovide, et même de Virgile : évidemment, la louange dépassait la mesure.

L'épitaphe de Fénelon n'est pas en vers. Elle fut soumise le

11 mars 1722 au Chapitre de la cathédrale qui l'approuva. Nous y reviendrons plus loin.

Le marquis de Fénelon songea alors à un monument digne de la mémoire de l'illustre archevêque. Il en parla à sa famille, aux amis du défunt ; et il fut décidé qu'on s'adresserait à Jean-Louis Lemoyne pour le travail d'un mausolée en marbre.

Ce sculpteur jouissait alors d'une renommée solide. Né en 1665, il avait près de soixante ans : ses œuvres appréciées étaient nombreuses ; j'en cite seulement quelques unes. En 1703, il avait attiré l'attention des connaisseurs et fortifié sa célébrité par un buste en marbre de Hardouin-Mansard ; en 1715, il exécutait un marbre de Philippe d'Orléans, régent du royaume, buste qui se trouve au musée de Versailles ; puis ce fut un buste en terre cuite d'Antoine Coysevox, l'Ecole des Beaux-Arts le possède ; en 1724, il créait une Diane en marbre... J'ajoute que le Louvre possède son portrait par Tocqué.

§

Lemoyne se mit à l'œuvre pour exécuter en marbre le monument de Fénelon qui, en 1724, fut installé dans la cathédrale de Cambrai. Quelle en était la conception ? Quelle idée principale avait présidé à l'exécution ? Quels motifs décoratifs pouvait-on y remarquer ? Quelle impression s'en dégageait pour les admirateurs du grand homme, qui venaient là méditer, se recueillir, évoquer le souvenir de ses vertus. de son élégante simplicité, de son sourire un peu énigmatique, de ses immenses travaux, en un mot de son génie multiple ? Bref, quel coup d'œil offrait l'ensemble du mausolée ?

Nous sommes ici réduits à des conjectures, les documents descriptifs et iconographiques font défaut. Cependant, nous savons qu'un buste de l'archevêque décorait le monument, buste en marbre qui heureusement existe encore, et est intact. Nous avons, de plus, relevé dans un ouvrage, l'inscription funéraire du père Sanadon, dont nous avons parlé. C'est tout, à ma connaissance. Pendant la Révolution, les tombeaux de la cathédrale de Cambrai furent détruits, saccagés. De celui de Fénelon, seul subsiste le buste que je viens de signaler, et qui est dû au ciseau de Jean-Louis Lemoyne.

Non seulement les tombeaux furent anéantis, mais la cathédrale elle-même, qui était fort belle à tous égards, fut vendue, le

6 juin 1796, comme domaine national, à des entrepreneurs de démolitions, le sieur Blanquart, de Saint-Quentin, et son associé, le sieur Moroval. La démolition suivit, puis la vente des matériaux. La flèche resta debout avec sa tour jusqu'au 30 janvier 1809. Elle était admirable : construite en pierres à jour, elle avait 107 mètres de hauteur. Privée de son point d'appui, elle s'écroula sous la pression d'une violente tempête, après plus de cinq siècles d'existence. De nos jours, sur son emplacement, il y a un square avec un bassin et un jet d'eau.

A la date du 10 décembre 1920, un érudit de Cambrai, M. Paul Delannoy, archiviste de la Société d'Emulation, m'écrivait une lettre intéressante sur ces désastres d'autrefois et ces transformations récentes. En voici un passage.

« Les matériaux de la vieille cathédrale furent éparpillés et servirent à faire des constructions dans Cambrai et les environs. Il y a une dizaine d'années, dans une maison en démolition, j'ai vu des plaques de marbre avec inscriptions funéraires provenant de l'ancienne église métropolitaine, qui avaient servi à faire l'encadrement d'une cheminée : on avait tout simplement appliqué contre le mur le côté du marbre avec inscriptions. Les marbres ont donc été brisés, et on se demande comment le buste de Fénelon a pu être épargné. »

Au moment de la destruction, sans doute quelque fidèle admirateur du grand archevêque aura pu mettre à l'abri l'œuvre de Lemoyne, en l'obtenant peut-être des démolisseurs de la bande noire contre une somme d'argent et quelques libations. Quoi qu'il en soit, ce buste subsiste ; il décora longtemps la salle d'audience de la mairie de Cambrai ; actuellement il appartient au musée municipal de la ville. Suprême naufrage, pendant la dernière guerre, il fut volé par les Allemands, comme presque toutes les œuvres d'art de Cambrai. A l'armistice, il fut par bonheur retrouvé en Belgique : c'est une des rares pièces du musée qui ont pu être récupérées jusqu'ici.

Il mesure 60 centimètres de hauteur, sans le piédouche, et 69 centimètres avec le piédouche. La largeur, prise au bas du camail du prélat, est de 67 centimètres. Sous le camail, du côté du bras droit, il est signé : « J.-L. Lemoine sculp. ordinaire du Roy. Paris 1724. » L'artiste nous montre Fénelon âgé. Les yeux sont voilés à la manière antique, comme fermés aux misères de la terre;

il a « la sublime cécité des Dieux », pour me servir de la belle parole de Paul de Saint-Victor appliquée à la Vénus de Milo. L'expression est celle de la sérénité, de l'apaisement, du repos que rien ne troublera plus. Malgré quelques rides de chaque côté de la bouche et rendant les joues un peu creusées, je ne sais quel air de jeunesse rayonne encore dans cette tête puissante et pensante, et fait qu'on a plaisir à la contempler.

§

C'est bien là le buste qui convient à un tombeau : il devait en orner le faîte, avec des motifs de décoration funéraire de chaque côté, et planer sur l'épitaphe latine très longue que le père Sanadon avait rédigée. Cette épitaphe, en même temps qu'elle est un document littéraire et historique, est aussi un document d'art qui se marie au marbre, et ressuscite pour nous une des façons dont on comprenait alors les hommages funèbres. En voici quelques passages, non, certes, dans le texte latin, mais dans une traduction, car, comme disait Flaubert, « il faut toujours parler la langue du pays ».

Ici repose, sous le maître-autel, François Salignac de la Mothe-Fénelon, archevêque de Cambrai, prince du Saint-Empire romain. Honneur d'un siècle lettré, il consacra à la vertu et à la vérité toutes les grâces du discours, et, tandis que, comme un autre Homère, il enseignait la sagesse, il cachait sa personne et sa conduite. Uniquement attentif au bien de la patrie, il éleva, pour l'utilité publique, les enfants des rois.. Défenseur de la vérité, fort et doux comme l'évêque d'Hippone [saint Augustin], il accorda heureusement la liberté avec la grâce, et par son exemple, il affermit l'obéissance aux décisions de l'Eglise. Maître de la vie ascétique, il traita du pur amour, de manière qu'en se soumettant à l'oracle du Vatican, il plut également à l'époux et à l'épouse... Le fils de sa sœur, et les petits-fils de son frère lui ont élevé ce monument de leur piété et de leur douleur.

On peut se rendre compte, par la longueur de l'épitaphe, de la place qu'elle devait occuper sur une plaque de marbre, et de l'importance que la famille du prélat et ses nombreux amis très dévoués — car Fénelon a été très aimé — devaient y attacher. Elle peut nous aider, par sa signification et son étendue, à reconstituer l'ensemble du mausolée dont, avec le buste, elle constituait l'élément essentiel. Dans l'hommage rendu aux morts, surtout aux morts célèbres, il ne faut jamais oublier, en bonne psychologie, la pensée secrète des vivants.

Je ne crois pas que le marquis de Fénelon et les siens aient songé à honorer le prélat, gloire de la famille et qu'on a justement surnommé le Cygne de Cambrai, par un monument comportant une architecture fastueuse, savamment composée. Certes, l'archevêque était un grand seigneur, mais, sans perdre l'élégance et les manières de sa race, il avait pratiqué la modestie chrétienne, la simplicité, l'humilité même. Il eût été de mauvais goût peut-être de lui élever un tombeau dont le luxe, les ornements, les figures sculptées eussent trop contrasté avec la vie sacerdotale et épiscopale du défunt.

A propos du mausolée exécuté par Lemoyne, un érudit du Nord nommé Le Glay, dans un ouvrage publié en 1825 sur l'Eglise métropolitaine de Cambrai, écrit :

Le monument dont on admirait la majestueuse simplicité n'a pas été épargné par le marteau des Vandales, néanmoins il est juste de dire que le buste de Fénelon est demeuré intact. La tradition le dit parfaitement ressemblant (1).

Si l'historien Le Glay ne s'est pas étendu davantage, c'est évidemment que les éléments et documents de description lui manquaient. Mais retenons son expression résumant ce qu'il avait pu apprendre : « Le monument dont on admirait la majestueuse simplicité... »

§

D'ailleurs, au XVIIe siècle, et au début du XVIIIe, époque où nous sommes, la mode était un peu passée en France de ce luxe funéraire à grand ramage qui nous venait de la Renaissance. Le goût s'est épuré là, comme dans d'autres domaines, littérature, décoration intérieure, art des jardins.

Cependant, pour la décoration des tombeaux des personnages illustres par leur vie, leur nom, ou leur fortune, le goût subsistait encore de créer une scène dramatique, avec des génies, des anges sonnant de la trompette, des femmes symboliques éplorées, la Renommée, le Temps ; de montrer, par exemple, la Mort vaincue par l'Immortalité, bref, comme le dit Mlle Ingersoll dans sa belle étude sur la *Sculpture funéraire en France au XVIIIe siècle*, de représenter « d'abord des statues allégoriques traitées d'une manière mouvementée, et en second lieu la statue du défunt

(1) *Recherches sur l'Eglise métropolitaine de Cambrai*, par Le Glay. Firmin Didot, Paris, 1825.

qui introduit dans l'ensemble l'élément réaliste ». Et plus loin elle ajoute : « Le but de toutes les allégories, presque sans exception, c'est la louange des vertus du défunt. »

A propos du beau buste en marbre, conservé par miracle à Cambrai, une question se pose, celle de la ressemblance, celle des documents iconographiques dont Lemoyne put se servir.

On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que Lemoyne avait vu Fénelon de son vivant, soit à Paris, soit à Versailles. Le prélat était, comme Bossuet, un personnage de premier plan qu'un « sculpteur ordinaire du Roy », comme notre artiste, pouvait facilement voir et rencontrer. Ses traits, sa physionomie, en 1724, étaient sûrement dans sa vision à l'état de souvenir, d'autant plus qu'ils étaient caractéristiques. C'est le moment de rappeler ici ce qu'un des plus grands maîtres du portrait — j'entends portrait à la plume — j'ai nommé Saint-Simon, a dit de l'archevêque. Voici :

Fénelon était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât et qui ne se pouvait oublier, quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté ; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder.

Ce portrait, que j'abrège, est l'expression même de la vie. Le peintre et le sculpteur, quels que soient leurs talents, ne peuvent tout à fait la rendre avec ces traits multiples, avec cette variété, ces aspects divers qui forment unité.

Un artiste du pastel, Joseph Vivien, s'était essayé à fixer la physionomie du prélat de son vivant. Le portrait qu'il en avait fait est célèbre, et de nombreux graveurs l'ont popularisé. Evidemment, c'est là que nous pouvons trouver quelques traits du personnage si éloquemment décrit par Saint-Simon. Lemoyne, à n'en point douter, le connaissait et dut s'en inspirer dans une certaine mesure pour le buste qui, après de nombreux malheurs, survit à Cambrai.

En tout cas, le pastel avait été gravé en 1714 par Audran Benoît, l'aîné ; Lemoyne devait posséder une épreuve. Sa création

personnelle de statuaire, dans le marbre du buste, ce sont les yeux voilés, les plis de rides creusés légèrement de chaque côté de la bouche, et indiquant la vieillesse. Mais Lemoyne s'est inspiré soit du pastel, soit de l'estampe, pour l'arrangement des cheveux du prélat : la ressemblance de la disposition, dans le haut du front, est frappante.

Nous avons cherché à savoir ce qu'était devenu ce pastel de Vivien ; M. Albert Chérel, un des récents historiens de Fénelon, raconte ce qui se passa à Cambrai en 1794, et écrit : « Le grand portrait du prélat par Vivien, qui ornait le salon principal de l'archevêché, fut vendu. » Quel fut l'acheteur ? Je l'ai demandé à l'archiviste de la Société d'Emulation de Cambrai, ainsi qu'au Conservateur du Musée : leurs recherches ne leur ont pas permis de me renseigner ; d'ailleurs, tous leurs documents, toutes leurs collections ont été volés par les Allemands.

La pinacothèque de Munich possède un portrait de l'archevêque par Vivien, disent les catalogues. Est-ce l'original qui fut vendu à Cambrai en 1794 ? Est-ce une réplique que Vivien exécuta, quand il se retira en Allemagne ? Est-ce une simple copie ? Nous ne saurions nous prononcer.

§

Pour en revenir au sujet principal de cette étude, je dis qu'il est difficile de comprendre qu'aucun document de description ou d'iconographie ne subsiste de l'ensemble du tombeau de Fénelon, érigé en 1724. De cette date à 1793 ou 1794, il y a 70 ans. Est-il possible que, pendant cette longue période, personne n'ait écrit sur la cathédrale de Cambrai, sur ses richesses, sur ses tombeaux ? Evidemment, on a cherché déjà et souvent : les érudits de Cambrai n'ont rien trouvé. Au cabinet des estampes à Paris, il n'y a que des conclusions négatives : on n'est renseigné que sur le monument élevé à Fénelon, dans la cathédrale actuelle, au commencement du xixe siècle, et exécuté par David d'Angers.

L'historien Le Glay, que j'ai cité déjà, écrit dans l'Avant-propos de son ouvrage sur l'Eglise métropolitaine disparue : « Lorsque notre église fut renversée par le fanatisme révolutionnaire, aucun écrivain n'avait encore essayé d'en retracer l'histoire. Ce n'est donc pas dans les livres que l'on a pu se procurer la plupart des matériaux qui composent ce travail, il a été indispensable de

remonter aux sources, il a fallu compulser les chartes originales, les inventaires, les chroniques manuscrites. »

C'est là un témoignage douloureux pour le sujet qui nous préoccupe. Le Glay n'a connu aucune description détaillée du mausolée. Mais nous avons peine à croire qu'il n'en existe pas.

J'aurais été heureux de pouvoir présenter ici une description d'ensemble du tombeau du Cygne de Cambrai : nous aurions compris ainsi quelle avait été la conception de Jean-Louis Lemoyne, interprète sûrement de la pensée de la famille du prélat. Consolons-nous, puisque nous possédons le beau buste de Cambrai. Peut-être un jour quelque érudit, qui lit le *Mercure de France* et qui, en fait d'art, aura en main la baguette qui fait découvrir les sources, trouvera la description enviée du monument dont nous avons parlé. Ce serait une belle trouvaille.

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

## *CHRONIQUE DU MIDI*

J.-H. Fabre poète provençal. — Charloun Rieu et Fortunette. — L'édition provençale. — La *Nouvelle Revue du Midi*, *Oc* et les *Cahiers d'Aix-en-Provence*.

Quelques bons Provençaux, dont M. Marius Jouveau (dans le *Petit Marseillais*) et M. Bruno Durand (dans le *Feu*), n'ont pas manqué, à l'occasion des fêtes qui ont eu lieu, le 23 décembre dernier, en l'honneur de l'entomologiste de Sérignan, de célébrer aussi **J.-H. Fabre poète provençal.**

Sans doute les poèmes provençaux du savant, réunis sous le titre modeste de *Lis Oubreto dou felibre di tavan* (Les œuvrettes du félibre des taons), ne sont pas du même rang que les grandes œuvres lyriques de Mistral et d'Aubanel. Mais ces poèmes n'en ont pas moins une valeur fort supérieure à celle de tant d'œuvres félibréennes et l'esprit et le génie de « l'Homère des insectes » s'y retrouvent.

M. Bruno Durand l'a remarqué avec raison : l'originalité du livre du « félibre di tavan », c'est de ne contenir presque aucune trace des principaux thèmes de l'inspiration félibréenne. Les préoccupations patriotiques, sociales et linguistiques d'un Mistral lui sont étrangères. Il ne chante pas non plus, comme Aubanel, les tourments de l'amour ou la beauté des filles de Provence.

J.-H. Fabre demeure, en poésie, le réaliste et l'observateur

que nous admirons par ailleurs. Il demande son inspiration aux animaux et à la vie des champs et il procède toujours par vision directe de la nature. Il sait dégager en outre de ses descriptions une morale paysanne faite d'ironie et, parfois, d'amertume et d'indignation.

Entre tous ses poèmes, le *Semeur* (Lou Semenaire) me paraît d'une réelle grandeur. J.-H. Fabre y compare le semeur, qu'il appelle « le noble dépenaillé, le baron des chardons », à un évêque qui donne sa bénédiction. Entre les deux, il préfère le second, le « pontife aux pantalons troués » qui célèbre « le saint office des semences qui fait du pain pour l'homme et pour l'âne du son ».

§

On a tout dit sur les « Cant dou Terraire » du pauvre **Charloun** qui, au témoignage de Pierre Dévoluy, « font la haute joie de tout le peuple de Provence, de Brignoles à Lunel, de Montélimar aux Saintes de la Mer ». Mais on racontera longtemps encore des anecdotes sur la simplicité et sur l'innocence enjouée de l'homme.

En voici une que je recueille dans le tome premier de *Paul Mariéton d'après sa correspondance* et dans laquelle apparaît une autre curieuse figure du Félibrige, la belle Arlésienne **Fortunette**, qui faisait de sa vie et de sa beauté deux parts et, toujours désintéressée, en consacrait une aux félibres :

Elle entendait vanter souvent, écrit Paul Mariéton, le poète-paysan Charloun, du pays d'Arles — le plus grand chanteur populaire de France, disait communément Mistral — et Charloun était un modeste, un très humble « pacan », mal doué quant aux avantages physiques, gauche et timide, tout l'opposé du coq du village, du rimeur mi-lettré aux narines gonflées d'orgueil. Fortunette, sachant tout cela, se sentit prise d'un vif attrait pour le pauvre félibre du Paradou et, ne sachant comment lui exprimer, — ignorante mais belle, — sa lointaine admiration, elle s'en fut un jour le trouver pour s'offrir à lui. Arrivée au village de Charloun, elle demanda à voir le poète. On lui indiqua un champ pelé où le brave homme trimait tout le jour au soleil avec son mulet, le célèbre « Roubin », qu'il avait chanté et fait populaire.

La belle Arlésienne se présenta sans préambule : « C'est toi, Charloun ? — Oui, ma *bravo chato* ! — Eh bien ! moi, je suis Fortunette. — Ah ! dit Charloun, *queto causo*, tout de même ! les félibres m'ont parlé de vous, mademoiselle. — Il ne faut pas me dire Mademoiselle. Il faut m'appeler Fortunette. Je suis félibresse comme toi. »

Et, de fil en aiguille, la brave Provençale rassura le poète qu'elle sentait honteux de sa laideur et de sa pauvreté, lui parla, si familière bientôt qu'il se mit à rire lui-même comme un enfant. — « Alors, si je te plais, Charloun, prends-moi ! Je suis venue pour te faire plaisir... » Elle rayonnait, la belle Fortunette, consciente de son geste, orgueilleuse de sa beauté. Mais Charloun s'était rembruni. Une détresse affreuse lui serrait le cœur maintenant : c'était si cordial ce que lui offrait la petite, mais c'était le péché ! Comment lui dire ? Enfin il s'enhardit : « Vois-tu, Fortunette, je ne peux pas ; ce serait mal ! J'espère encore me marier qui sait ! Je voudrais rester sage pour celle qui voudra de moi... »

On a conté différemment cette histoire et certains font répondre à Charloun : « Non, j'aime mieux mon rêve. » La version de Paul Mariéton, qui la tenait de Fortunette, me paraît plus conforme à la nature de Charloun qui fut toute sa vie un grand enfant que la femme effrayait.

§

L'**Edition provençale**, qui, depuis longtemps, paraissait endormie, se réveille.

M. Joseph Loubet, dans le *Provençal de Paris*, et M. Edouard Ramond, dans les *Nouvelles littéraires*, ont annoncé la réimpression projetée du grand ouvrage philosophique de Mistral : le *Trésor du Félibrige*, dont les exemplaires étaient devenus introuvables.

Cette réimpression soulève diverses questions que M. Edouard Ramond a fort bien résumées :

Comment opérer la mise à jour du *Trésor ?* En y incorporant les notes abondantes — souvent toutes prêtes et définitivement rédigées — que Mistral avait accumulées depuis la publication de son beau lexique ? Mais il y a un travail d'examen de ces notes manuscrites qui est délicat. — En remaniant le texte du Maître ?... Qui l'osera ? Qui se croira assez autorisé à porter la main sur l'œuvre du plus grand Provençal ? — En établissant un volume appendice, où seraient consignés toutes les données nouvelles, tous les renseignements, toutes les précisions, et les faits nouveaux, les œuvres récentes des jeunes auteurs ? Ce dernier procédé concilierait les exigences de la science linguistique, historique, etc... avec celles du respect dû à l'illustre mémoire. En outre, le travail matériel de réimpression en serait sans doute facilité.

Encore faut-il songer aussi à la nécessité de grouper, par maintenance — par dialecte donc, — les compétences les plus sûres...

La question est grave et vaste. Elle réclame un examen préliminaire,

une organisation rationnelle très précise, et fort complexe si l'on veut finalement réaliser une seconde édition du *Trésor* qui soit digne de la première, digne du nom glorieux qui brille en tête de ses pages.

D'une lettre que Mme veuve Frédéric Mistral adresse au *Provençal de Paris* (28 octobre), il ressort qu'elle « ne saurait permettre en aucune façon la révision ou l'addition de notes posthumes ». On comprend que Mme Mistral prenne ainsi la défense de l'œuvre et des volontés de son mari. Il nous paraît cependant que ce ne serait pas manquer au respect dû au poète que d'adopter la suggestion de M. Edouard Ramond en faveur d'un volume-appendice. Un dictionnaire est toujours susceptible d'améliorations et d'augmentations quand il est celui d'une langue vivante. Il ne s'agit pas, comme le craint Mme Mistral, d'une « mise au point », ni d'une « révision », mais d'un *complément* auquel Mistral lui-même a travaillé et qui permettrait d'enregistrer toutes les acquisitions de la langue depuis 1878, date à laquelle parut le premier fascicule du *Trésor*.

La librairie Roumanille, d'Avignon, qui donne toujours tous ses soins au vieil *Armana Prouvençau*, prépare, d'autre part, une nouvelle édition complète des *Contes Provençaux*, de Joseph Roumanille.

A Marseille, le librairie Ruat vient de sortir une réimpression des *Cant dou Terraire* (chants du Terroir), de Charloun Rieu, depuis longtemps épuisés.

A Aix, la librairie de la revue *le Feu* annonce toute une série d'ouvrages, où voisinent les livres populaires et les livres de luxe : une *Grammaire provençale scolaire*, par M. Bruno Durand, des *Morceaux choisis* annotés, avec Exercices, par le même, un *Guide d'Avignon*, en langue anglaise, un recueil de *Versions latines*, une version provençale d'*Aucassin et Nicolette*, un *Noël Gardian* et des *Nouvelles Camarguaises* par Joseph d'Arbaud, et des livres de vers de Pierre Fontan, Bruno Durand et Emile Picard. Le *Noël Gardian* qui vient de paraître, illustré par Lelée, et entièrement fabriqué en Provence, est une merveille.

A Nîmes, on réimprime les *Fables* de Bigot et la *Vido d'Enfant*, de Batisto Bonnet, et on édite des contes de M. Pierre Guérin (préface de Marcel Coulon).

A Toulouse, MM. Ismaël Girard et Louis Vidouze viennent de

fonder l'« Association des Amis du livre occitan » (Secrétariat à Samatan, Gers) qui se propose de publier, pour commencer, les sept volumes suivants; *Œuvres de Navarrot*, présentées par Michel Camélat: *Romivatge*, poèmes occitans de Charles Derennes; *Cap bat la lana*, poèmes occitans d'Emmanuel Delbousquet; *Pages choisies*, de Batisto Bonnet; *Poésies provençales de Paul Arène*, recueillies par Joseph Loubet; Le *Libre del Campestre*, poèmes d'Antonin Perbosc; *Beline*, troisième édition, poème de Michel Camélat.

Ainsi, de tous côtés, en Avignon, à Marseille, à Aix, à Nîmes, à Toulouse, l'édition provençale sort de sa léthargie.

§

Le même renouveau s'observe dans les périodiques :

A Nîmes paraît la **Nouvelle Revue du Midi** dont le premier numéro contient, entre autres articles, une étude de M. Bernard Latzarus sur le Chevalier Adrien Péladan, qui fut poète, professeur, historien, journaliste, philosophe et prophète et qui eut deux fils, au moins aussi étranges que lui, dont l'un fut le Sâr Péladan. Celui-ci voyait dans son patronymique « deux noms de dieux Kaldéens, et celui d'un roi d'Assur ». En réalité, les Péladan, loin d'avoir une origine orientale, étaient de simples marchands cévenols qui se souciaient peu de Bel ou de Bélus.

A Toulouse se crée une gazette qui, sous le titre d'**Oc**, se propose de servir la cause méridionale sous toutes ses formes et de rendre évidente l'unité de cœur et d'esprit entre la Gascogne, le Béarn, l'Auvergne, le Limousin, la Catalogne, le Languedoc, la Provence. Tous les parlers d'oc, sans distinction, sont accueillis dans cette vivante gazette d'où la langue d'oïl n'est d'ailleurs pas bannie.

Enfin, à Aix-en-Provence, paraissent les **Cahiers d'Aix-en-Provence** qui, sous la direction de M. Arnette de la Charlonny, se consacrent à la louange artistique et littéraire de cette ville. Le premier numéro contient un poème de Valère Bernard, une étude sur les anciens orfèvres d'Aix, une évocation de Zola, Cézanne et Solari par Jules Bernex, une bibliographie d'Aix-en-Provence par M. Emile Lèbre, une partie musicale par Pierre Médan, etc.

PAUL SOUCHON.

## RÉGIONALISME

LYON. — L'Almanach des Amis de Guignol. — Les canuts. — L'Académie de Gourguillon. — L'Académie des Pierres Plantées.

Pour la troisième fois, l'**Almanach des Amis de Guignol** est venu amuser les Lyonnais avec ses *Gognandises* dues à des auteurs pleins de bonne volonté. A l'heure où les derniers canuts disparaissent de la Croix-Rousse toute une société de braves gens, gazettiers, médecins, conseillers de ville, voire anciens ministres (j'en compte, ma foi, deux), s'efforce d'entretenir la tradition du vieil esprit lyonnais qui est riche d'une philosophie, d'un théâtre, d'une littérature et d'un accent *sui generis*.

Dénonçant en tous lieux le gone authentique, cet accent enfle les *a*, nasille les *in*, avale ou mouille quelques consonnes et traîne les derniers mots de la phrase comme un goutteux ses pantoufles. Qu'une voix, prospère dans le grave, vienne oindre de cet accent déjà si caractéristique une conversation familière nourrie de termes de canuserie, de locutions, de finesses et de plaisanteries locales et voici en germe un langage parlé original qui doit trouver un jour son expression écrite. Ainsi, des bons propos de nos canuts, naquirent d'un côté le Théâtre Guignol dont les versions orales, classiques furent fixées par *Onofrio*, de l'autre une littérature strictement indigène qui va de la *Lettre de Gérôme Blicar à Madellène Batillon, compagnonne satinaire* (1795) aux contes de cet Almanach, en passant par les œuvres de *J. Roquet*, *Auguste Bleton*, *Pierre Rousset*, des *frères Vingtrinier*, etc... On peut nommer encore *Georges Champeaux* (*Le Roman d'un vieux Groléen*) et même *Henri Béraud* qui ne dédaigna pas, au temps où il publiait le *Mémorial de la rue Sainte-Hélène*, d'ajouter la *Bataille de Juliénas* au répertoire du Théâtre Guiguol.

La bonhomie narquoise et naïve de ce théâtre et de ces écrivains peut surprendre si l'on pense que **les canuts**, peuple à mine blême mais à tête chaude, descendaient autrefois du Plateau en brandissant le drapeau noir où s'inscrivait leur fière déclaration : *Vivre en travaillant, mourir en combattant!* Car les canuts furent longtemps de misérables artisans et les sanglantes journées lyonnaises furent moins des émeutes politi-

ques que des conflits sociaux. En 1744, 1786, 1831, 1834, 1849 les Croix-Roussiens ne combattaient pas le régime ; ils se soulevaient contre les maîtres-marchands, fabriciens, négociants de Perrache et des Terreaux pour revendiquer leur droit à ne pas mourir de faim. Et ceci n'est pas une image un peu forte :

La pâleur des pauvres canuts leur avait fait donner au XVIII[e] siècle le sobriquet de *navets*. Une locution canuse montre encore aujourd'hui combien était maigre la pitance du canut. En manière de gandoise, le panneau (habit noir) se nomme *l'habit que mange de viande*, entendant dire par là que l'on ne mange de la viande que dans les festins qui exigent l'habit de cérémonie (Clair Tisseur).

Le claqueret, fromage mou, constituait le mets favori du canut.

Ces révoltes furent brutalement réprimées. Comme on avait mis beaucoup de plomb dans la tête de ces pauvres bougres, ils en acquirent une expérience de la vie qui se résuma parfois en d'expressives sentences. *On ne fait pas sortir le sang d'une pierre*, disent encore les vieux d'aujourd'hui. Tous leurs aphorismes n'ont pas cette terrible concision.

Les canuts cependant avaient combattu pour la République. Vers la fin du siècle, quand elle fut bien assise, leur condition améliorée, les *Voraces* en vieillissant devinrent presque de petits bourgeois, très laborieux, enracinés dans leurs mœurs familiales, vieux proprets et bien rasés, œil vif, lèvres minces, nez de rat, parler nasillard, d'une philosophie narquoise dont quelques échantillons méritent de passer la Saône :

En voyant la façure, on juge le canut.
Qui ne vit ne vaut.
Il en est de tout comme de tout.
Pour bien lisser le velours, faut pas le prendre à rebrousse-poils.
Comme on est, on est.
Si tu veux n'avoir d'argent devant toi, faut le mettre de côté.
L'argent est plate, c'est pour qu'elle s'empile.
Te presse donc pas tant, t'arrivera ben toujours quand toi au cimetière.
Quand tout un chacun fait ce qui peut, personne se crève.
Tout le monde sont content de son esprit et personne de sa bourse.

Ces proverbes qui terroitent prendraient toute leur saveur dans la bouche un peu zézayante de Guignol ou celle très caverneuse de Gnafron, qui sont, avec Madelon la ménagère, les trois personna-

ges principaux du théâtre. Guignol est l'incarnation du jeune canut et davantage : il est le gone, le vrai gone qui promène à travers la vie un caractère enjoué et bon enfant, généreux, bavard, gourmand, curieux, gobeur et bohême — le lyonnais né peuple. On ne dira point de tous nos compatriotes (de M. Isaac par exemple) qu'ils sont des gones. Mais M. Justin Godart, avec quelques qualités supplémentaires, en est un.

Cela est vrai. La première connut quelque célébrité sous le nom d'**Académie du Gourguillon**. Un grand lettré, un humaniste, amoureux de sa petite patrie, Clair Tisseur, la fonda en 1879 « *à seule fin de préserver toute bonne tradition lyonnaise* » et il en devint président sous le pseudonyme de *Nizier du Puitspelu* duquel il signa ses ouvrages. A son exemple, les membres se baptisèrent *Joannès Mollasson, Glaudius Canard, Pétrus Violette, Gérôme Coquard*, etc., tous artistes ou écrivains de l'époque, le journaliste *Coste Labaume*, l'architecte *Gaspard André*, l'éditeur *Stork*, *Morel de Voleines*, etc. Mais Nizier du Puitspelu reste l'auteur de l'ouvrage capital qui perpétue son nom et le souvenir de son académie : *Le Littré de la Grand Côte, à l'usage de ceux qui veulent parler et écrire correctement*, paru en 1887 chez Gérôme Coquard, imprimeur-juré de l'Académie, à l'Image de la Cigogne, avec une photographie de l'auteur par Joannès Mollasson, photographe impressionniste.

L'ouvrage est rare en librairie. Ce n'est pas une nomenclature aride d'expressions populaires, bien qu'il contienne de très savantes remarques linguistiques. Mais à chaque mot, le vieil artiste, canut dans sa jeunesse, esquisse des souvenirs et rapporte des anecdotes qui ont la saveur des gaillardises d'autrefois :

Baptiste. Tranquille comme Baptiste. Ce Baptiste, au commencement du siècle, était un bon canut moyenné (à son aise) qui, chaque soir, faisait sa partie dans un petit vinaigre de Saint-Just. Certain jour, un voisin vint le prévenir que la bourgeoise était en conversation animée avec le compagnon (son ouvrier). *J'irai voir après la partie*, qu'il fait. Le voisin part, revient presque immédiatement, disant que ça s'était aggravé et suppliant le canut de ne pas tarder davantage. *Allons*, dit Baptiste paisiblement, *tiens voire mes cartes un moment ! On y va voir.* Cinq minutes après quoi, il reparaît. — *Eh bien ? — Eh ! c'était ben vrai ! — Et qu'as-tu fait ? — J'y ai dit comme ça à la Josette : Est-ce que t'es en révation? Oh, alle a ben compris qu'elle était dans

*ses torts, alle s'a tiré de côté tout de suite.* D'où le dicton : tranquille comme Baptiste. Allez, et faites de même.

Soûler. Le bon père Pompassier, quand on l'allait voir le matin, vous faisait boire d'un grand diable de vin blanc, à goût de pierre à fusil, mais qui tapait sur le coqueluchon. Un jour que j'en avais pris fortement : *Merci*, que je lui fis, *ça me soûle. — Et moi*, reprit-il, en s'en revidant un plein verre, *ça me soûle don pas ?* — Cette fois, je fus à quia.

Cadavre. Corps vivant. Seulement dans ces expressions : *Un beau cadavre, un grand cadavre,* pour dire une belle charpente, une forte charpente. J'étais au bal de la préfecture avec Galupet. Vient à passer une dame superbe, un vrai gendarme. Je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Quel beau cadavre ! — Ah !* fit Galupet troublé, *un dinde qui lui prendrait un grain de blé noir au bas du dos sans sauter ne serait pas cher à six francs !*

Guignol a fait, le mois dernier, son apparition à Tabarin. Je ne sais s'il a pu amuser le public parisien. On l'aime vraiment à Lyon. Ne croyez point qu'il s'agisse d'amateurs lettrés prenant leur plaisir dans un livre. Le théâtre du quai Saint-Antoine non seulement existe depuis longtemps, mais il jouit d'une popularité de plus en plus grande et méritoire. Son directeur, M. Neitchauser, conserve une étonnante fidélité aux traditions du *Castelet*. Et il anime un Gnafron génial, aux grasses tonitruances, qui ne sera pas remplacé de sitôt. C'est pourquoi nous l'aimons comme acteur et comme apôtre.

Je ne veux pas oublier ici les diseurs de monologues en vieux langage lyonnais qui, se déplaçant à domicile, sociétés et salons, par le sel de leur débit, contribuent à perpétuer le goût des histoires canuses. Avant la guerre, un de nos camarades, R. du Marais (il fut tué), était célèbre pour son talent. Aujourd'hui M. Benoist-Mary, entre autres, excelle à dire la *Promenade à Chaponost* ou *la Centpotte de Joseph Lanternier*. Ceux-là furent, ils sont encore les trouvères de cette littérature qui a toujours son Académie.

De l'Académie du Gourguillon, éteinte aujourd'hui, un seul membre survit, le Dr Gros ou *Joanny Bachut*. M. Justin Godart et lui, émus de la décadence des institutions et des mœurs locales, ont voulu leur redonner une consécration officielle et fondèrent en 1920 l'**Académie des Pierres Plantées,** « laquelle se proclame la fille respectueuse quoique non reconnue de

défunte l'Académie du Gourguillon. Elle conservera comme elle, par tous moyens honnêtes, les traditions lyonnaises... » M. Justin Godard en est le secrétaire perpétuel et rééligible sous le nom de *Catherin Bugniard.* Et je puis dire qu'il est le meilleur représentant actuel de cette école d'écrivains lyonnais, attachés à leur ville natale, curieux de ses mœurs passées, fidèles aux souvenirs du bon vieux temps et heureux de les transmettre à leurs petits neveux en les contant dans le langage qui leur est cher, à la bonne franquette, comme on confabule entre amis, après un bon repas. Ou mieux, à la fin d'un de ces réveillons croix-roussiens composé selon l'usage de *salade bien vinaigré, cervelas fumant, bouilli de bœuf et poularde gros sel, murette de poissons du Rhône, dinde de Crémieu farci aux marrons*, couronné (remarquez cette apothéose de gueule, soupeurs sans estomac et buveurs d'eau aux intestins mous) de la Soupe Mitonnée qui est œuvre de grande cuisine !

Lyon produira toujours de solides gourmands, sinon de célèbres auteurs.

MARIUS MERMILLON.

## LETTRES ESPAGNOLES

Juan Ramon Jimenez : *Segunda Antolojia Poetica*, Calpe. — Pio Baroja : *El Laberinto de las Sirenas*, Caro Raggio. — Antonio Marichalar : *Palma*, Madrid. — Jose Bergamin : *El Cohete y la Estrella*, Indice. — Don Juan déchu. — G.-A. Becquer : *Paginas desconocidas*, recopiladas par F. Iglesias Figueroa, Renacimiento. — Xavier de Cardailhac et Jean Labarthe : *Don Quichotte, nouvelle traduction, intégrale et annotée*, Edouard Privat, Toulouse. — Mémento.

De tous les poètes espagnols actuels, Juan Ramon Jimenez est celui qui semble le plus devoir faire figure de maître et exercer son autorité sur la jeune génération. Le silence et la pureté de sa vie, sa retraite capitonnée contre tous les bruits, le soin qu'il apporte à la publication de ses poèmes, tout en lui et autour de lui fait qu'il joue en Espagne le rôle que joua chez nous un Mallarmé.

L'heure est venue où ce poète a éprouvé le besoin de choisir dans l'immensité et la variété de son œuvre, et de la présenter au public sous forme d'anthologies.

Cette **Seconde Anthologie** nous ramène, par sa première page, à l'année 1898. On retrouve dans cette première page,

des teintes mauves et violettes, une musique et des parfums qui nous rappellent une déliquescence romantico-symboliste dont nous sommes revenus, — Juan Ramon aussi. Et pourtant, que de grâce déjà et de vraie poésie !

Les poèmes de Juan Ramon, toujours brefs, ne sont qu'effusion, interrogation et mystère. La phrase s'ordonne et s'achève rarement : mais une ligne sinueuse et extraordinairement musicale relie des émotions contradictoires et incertaines qu'il serait vain de préciser. On pense parfois à certaines contemplations sidérales de Tagore. Juan Ramon, qui est un pur arabe, s'épanouit et défaille à l'aspect des fleurs, des cieux et de tout ce qui compose le fond des lyrismes orientaux. Et ses derniers poèmes, ceux qu'il écrit actuellement, ne sont plus que des souffles.

Une même aspiration, un vaste délire mêlent les divers éléments de la poésie du monde, jardins, femmes, océan, Dieu. Le poète murmure ces mots divins, gonflés de leur sens le plus général, mais un ordre secret les organise en brèves énigmes, en une succession d'accords harmonieux auxquels l'esprit n'ose rien reprocher.

Juan Ramon a trouvé une forme de poésie pure, capable de satisfaire les plus nouveaux poètes. Aussi les jeunes générations le revendiquent-elles comme leur guide le plus sûr. Pour elles, Juan Ramon est celui qui a su le mieux plonger dans notre inconscient poétique, joindre les rapports les plus lointains, briser au gré de l'émotion et de la surprise intérieure les liens de la raison et de la syntaxe, tout en gardant le souci de construire et de faire du poème un objet parfait dont la valeur réside en lui-même. Si le charme de ces poèmes n'était pas étranger jadis à un sentimentalisme auquel il paraît convenable aujourd'hui de résister, ce charme s'est purifié par l'effort émouvant d'un poète constamment épris d'une plus haute perfection.

§

Le nom de Pio Baroja sera prochainement connu du public français par la première traduction française de l'un de ses romans qui va paraître chez Rieder. Cet écrivain a pourtant derrière lui une œuvre déjà fort considérable.

Cette œuvre compte surtout des romans, ou plutôt des cycles de romans où l'action, si elle est mince, ne constitue pas moins le sujet essentiel. Ortega y Gasset, dans une admirable étude, — où

se manifestent singulièrement le génie de cet essayiste et l'art avec lequel il dispose et noue ses observations, — a montré commen Baroja, individualiste féroce, anarchiste amer, est arrivé à cette nécessité d'exalter l'action, l'action avant tout, et à peindre presque uniquement des vagabonds et des aventuriers. On pourrait aussi, pour expliquer Baroja et le classer, remonter aux romans picaresques et à leur fantaisie caricaturale, âpre et sarcastique.

Pénétrons dans ce qu'Ortega appellerait « le fond insubornable » de Baroja. La caractéristique de Baroja, nous ne la trouverons pas dans les desseins et les manières de son style, car il est de ces romanciers dont il est convenu de dire qu'ils écrivent mal: Balzac, Stendhal. Néanmoins, une phrase de Stendhal se sent non point à des effets extérieurs, mais à une sorte d'accent, de liberté impertinente et fière dans la voix, qui touchent d'une façon singulière le cœur et l'esprit. L'accent de Baroja se reconnaît aussi immédiatement : une sombre mauvaise humeur — très espagnole — l'anime, et aussi une ironie, une vivacité qui rappelleraient assez Stendhal, avec quelque chose de plus agressif peut-être. Tout l'être intime de Baroja proteste continuellement, est en révolte contre la société où il se meut, la culture qui l'entoure, les mœurs et les idées de son pays et de son temps. Tout l'appelle à la fuite, à la lutte et à l'injure.

Ortega, à l'occasion de son étude sur Baroja, s'est trouvé amené à exposer une théorie du *bonheur*, à remettre en honneur sur l'échelle des valeurs philosophiques cette valeur, qu'il faut se garder de confondre avec le *plaisir* des morales hédonistes, et dont Baroja, comme Stendhal, a compris l'importance. Cette réalité du bonheur ne peut être fournie que par une chose capable d'absorber notre activité et où n'apparaisse aucune insuffisance. Et le fond insubornable de Baroja, basque indépendant, esprit critique, créateur puissant, a senti toutes les insuffisances de la culture et de la vie espagnoles de son temps. Le bonheur, il ne le peut trouver que dans l'ivresse de l'action. L'action, note Ortega, sera pour Baroja, ce que fut la passion pour Stendhal et la puissance pour Nietzsche. A présent, n'y a-t-il pas une contradiction, ou tout du moins une satisfaction facile, à peindre, comme l'a fait Baroja, plutôt que des hommes d'action épris d'une idée et vivant pour elle, des aventuriers qui cherchent l'aventure pour l'aventure et tissent leur existence de crises ardentes et nerveuses.

comme autant d'énivrements passagers et successifs ? Ortega éveille ici un problème qui ne peut intéresser que les lecteurs assidus de ce romancier, ceux qui peuvent dissocier les divers éléments de son art.

Pio Baroja, avec **El Laberinto de las Sirenas**, commence, après les *Memorias de un Hombre de Accion*, un nouveau cycle romanesque. Nous retrouvons dans ce livre ses défauts et ses qualités, disons plutôt les caractéristiques de son esprit. Aucune intrigue suivie et serrée de près, mais, si insignifiantes que soient parfois les anecdotes qu'il nous raconte, on retrouve avec plaisir cette sincérité robuste et sauvage et ce fier besoin d'évasion. Nous sommes toujours en chemin de fer ou en bateau, les paysages se mêlent, les origines les plus inattendues composent les personnages, et l'on aime respirer librement parmi ces gens si divers de races et de tempéraments et si nettement, si brusquement dessinés. Il y a, au début du livre, la description d'une foire à Marseille, qui avait d'ailleurs déjà paru dans la *Revista de Occidente*, et qui est un chef-d'œuvre de précision et d'humour, un humour caché, sobre, fait d'observations juxtaposées, exactes et brèves, très difficile à analyser, mais très saisissant.

§

Antonio Marichalar est ce jeune écrivain très au courant des lettres françaises, qui leur consacre, dans presque tous les *Lundis* de l'*Imparcial* une page de critique, toujours riche en observations fines et élégantes. Il vient de publier, sous le titre mallarméen, et valéryen, de **Palme**, une conférence faite récemment. J'aime en rapprocher le volume d'aphorismes de Jose Bergamin, un autre jeune écrivain qui appartient au même groupe: **El Cohete y la Estrella**. Ces deux publications suffisent à marquer l'éveil, dans la jeune génération, d'un esprit critique lucide, ingénieux et sincère, féroce au besoin pour certaines formes qui ne satisfont pas entièrement l'intelligence, et, en tous cas, pour tous les trompe-l'œil de la peinture, de la musique et de la poésie, quel que soit leur charme. Ce nouvel esprit critique pourrait faire penser à ce nettoiement des sens et de l'esprit, à cette joyeuse libération que, chez nous, a tenté de s'imposer un Jean Cocteau.

§

Une véritable campagne littéraire tend, depuis quelque temps, à faire tomber l'image de Don Juan de ce socle héroïque où le

lyrisme des exégètes l'avait placée à côté de Faust, de Hamlet et de Don Quichotte. Le Dr Marañon, dans un article de la *Revista de Occidente*, reprend à ce sujet certaines idées que le grand romancier Perez de Ayala avait déjà exposées dans ses chroniques des *Mascaras*, et démontre comment le type de Don Juan ne représente en fait aucune des grandes aspirations de l'humanité, n'a rien du Surhomme, pas même d'une sorte de surmâle, mais comporte au contraire un renversement du centre de gravitation sexuel : biologiquement, en effet, Don Juan est une façon d'inverti. Alors que notre civilisation aryo-chrétienne a créé l'idéal féminin, principe fécond, selon Dante comme selon Gœthe, de culture et d'activité, les auteurs de Don Juan font de ce type le centre passif et le but animal du désir. Dépouillé de toute grandeur représentative et de toute métaphysique, Don Juan n'est plus qu'un personnage falot, qui ne peut réussir qu'auprès de femmes hystériques ou de bas-bleus excitées par la réclame qui se fait autour de ce nom : mais la femme normale, équilibrée selon les lois moyennes de son sexe, ne saurait prendre Don Juan au sérieux. On attend un chef-d'œuvre qui renouvelle ce type littéraire plus profondément qu'il ne l'a été jusqu'alors : car il faut reconnaître, avec Perez de Ayala, que les successeurs de Tirso n'ont fait que donner plus ou moins de relief à tel ou tel des traits qui composent le Don Juan primitif. Et ce Don Juan n'a rien de la complexité ni de la noble inquiétude qui font de Don Quichotte, de Faust et de Hamlet les plus beaux symboles de l'humanité supérieure.

§

M. Fernando Iglesias Figueroa a certainement ajouté à la gloire de Becquer en réunissant ces trois volumes de **Paginas desconocidas.** Ils complètent ce que nous savions et sentions déjà de cette charmante figure du romantisme qui fut aussi, pour une vingtaine de pages de vers, un des plus grands poètes espagnols. Ces articles oubliés nous ramènent à un Madrid troublé par de touchantes aventures politiques et littéraires ; nous retrouvons là un type d'humanité dont un Berlioz ou un Nerval nous ont offert aussi de beaux exemples : un type que caractérisent la manie ambulatoire, la passion de l'histoire et de l'architecture, le goût de la rêverie, un crayon ou un livre à la main, dans certains paysages choisis, l'amour de la liberté (qui succédait à

ce qu'on avait appelé plus tôt la haine des tyrans), enfin une continuelle agitation sentimentale et tous ces mouvements extrêmes du cœur, ces enthousiasmes et ces désespoirs qu'on a rangés sous le nom de *frénétisme.*

Des titres de certains petits tableaux de genre qui composent ces volumes : *La Semaine Sainte à Tolède*, *Procession du Vendredi Saint à Léon*, *La Feria de Séville*, on ferait une suite littéraire à l'*Iberia* d'Albeniz.

§

C'est un travail passionnant que de traduire *Don Quichotte* et il faut louer MM. Xavier de Cardaillac et Jean Labarthe de l'avoir entrepris. Mais je ne sais, après avoir lu quelques pages de leur traduction, si celle de Viardot, inférieure peut-être à cause de quelques inexactitudes de détails et de quelques obscurités que la critique, depuis, a éclaircies, ne demeure pas la meilleure par son style. La traduction de Viardot, en effet, a un style, et ce style paraît, même, avoir su garder quelque chose de la grâce et de l'humour secret du texte.

Quel écrivain sera un jour tenté par la peine et l'honneur de traduire ce livre ? Mais il faudrait, je crois, ne pas craindre d'y employer toutes les ressources de notre langue depuis qu'elle existe et de puiser dans Montaigne, par exemple, des modèles de liberté et d'aisance créatrices. A d'autres moments, la période du XVII$^{e}$ siècle, avec ses reprises et ses retours et l'effet d'ironie que peut produire la pompe de son ordonnance, inspireraient heureusement le traducteur.

MÉMENTO. — Je tiens à signaler la force comique et l'originalité des dessins de Lacasa que publie chaque numéro d'*Espana*. — Deux éditions classiques : l'*Arte de Trovar*, publié par l'excellent éditeur madrilène Victoriano Suarez, et la *Vida* de Sainte Thérèse que la *Biblioteca romanica* vient d'adjoindre à sa célèbre collection.

JEAN CASSOU.

## *CHRONIQUE D'ÉGYPTE*

Fakhry Pacha, premier représentant en France de l'Egypte. — L'influence française en Egypte. — Ecrivains étrangers d'expression française. — Deux poètes français d'Egypte : Klat et Finbert. — Les poètes alexandrins de l'époque ptolémaïque. — Un mot de Barrès. — Mémento.

En remettant au Président de la République ses lettres de

créances, le 11 janvier 1924, **Fakhry Pacha**, premier représentant en France d'une Egypte indépendante, rappelait combien avait été de tout temps bienfaisante l'influence française en Egypte, tandis que, de son côté, M. Millerand faisait ressortir que les relations d'amitié qui unissent la France et le monde musulman étaient devenues particulièrement étroites en Egypte depuis « que règne glorieusement sur ce pays l'illustre maison de Mahomed-Aly ».

Que ce soit, disait le chef de l'Etat français, pour le percement du Canal de Suez, pour l'aménagement des ports, pour l'amélioration de l'agriculture, pour le développement des établissements d'enseignement et des œuvres de bienfaisance, pour la création enfin de cette science admirable qu'est l'égyptologie, nos ingénieurs et nos savants, nos professeurs et nos missionnaires ont été heureux de s'employer. De cette collaboration cordiale, il est résulté les liens intimes rappelés si heureusement dans le beau discours que vous avez adressé à nos compatriotes avant de quitter le Caire, lien traditionnel que ne manquera pas de resserrer encore la première mission diplomatique envoyée à Paris par le royaume d'Egypte.

Ainsi l'œuvre accomplie par les Français en Egypte n'a pas été vaine. Libre aujourd'hui, maître de ses destinées, ce pays saura reconnaître ses amis. En vérité le roi Fouad ne pouvait donner à la France une marque d'amitié plus éclatante que le choix qu'il a fait pour le représenter à Paris de son propre gendre, S. E. Mahmoud Fakhry Pacha, ancien ministre des Affaires étrangères. Le nouvel envoyé extraordinaire et ministre plénipotiaire du Roi d'Egypte est, entre tous ses compatriotes, le mieux désigné pour exprimer à la France les sentiments de reconnaissance et de sympathie des Egyptiens. Fakhry Pacha est le président des Anciens Elèves des Ecoles des Jésuites au Caire ; c'est la meilleure preuve de la culture toute française qu'il a reçue, en même temps que le témoignage de l'estime et du respect qu'ont pour lui ses anciens maîtres et ses anciens condisciples. La carrière du nouveau ministre est l'une des plus remplies qui soient : tour à tour sous-gouverneur d'Alexandrie, premier chambellan, gouverneur du Caire, ministre des Finances et ministre des Affaires étrangères, dans chacun de ces postes Fakhry Pacha s'est fait remarquer par ses hautes qualités. Par sa naissance, il appartient à l'une de ces vieilles maisons d'origine circassienne

qui ont donné à l'Egypte et à la dynastie tant de bons serviteurs. Le grand-père de Mahmoud Pacha, Djafer Sadek Pacha, commandait l'artillerie égyptienne pendant la campagne de Syrie, aux côtés d'Ibrahim le Conquérant et de Suleyman Pacha, aïeux du roi et de la reine d'Egypte. A la bataille de Nézib, l'artillerie égyptienne ayant manqué de projectiles au moment où le sort d'armes se montrait indécis, le général Saddek Pacha eut l'idée de charger ses canons avec des sacs remplis de monnaie de bronze destinée à la solde des troupes. Cette charge improvisée eut des effets terrifiants et assura la victoire des armées égyptiennes. C'est ainsi que l'artillerie de Méhemet Aly fit usage des premiers shrapnells. Sadek Pacha fut aussi le compagnon d'armes des troupes françaises en Crimée ; à la fin des campagnes de Méhémet-Aly, il fut nommé gouverneur général du Soudan. Quant au père de Fakhry Pacha, on sait qu'il a été l'un des plus brillants présidents du Conseil égyptiens. Fakhry Pacha a épousé en 1908 la princesse Fewkia d'Egypte, qui est une amie des lettres françaises, et à qui l'on doit de charmants poèmes en français. La princesse suit en cela l'exemple déjà donné par un membre de la dynastie, le prince Haïdar Fazil. C'est un signe de l'empire que la France exerce dans les pays du Levant sur les esprits et sur les cœurs, que le nombre toujours accru des Orientaux qui font choix de sa langue pour s'exprimer. De toutes parts lui viennent « ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ». D'aucuns parfois prennent place entre les plus sûrs artisans des lettres françaises et les noms de : J. C. Mardrus, de W. B. Ghali, de Chékri Ganem, d'Albert Adès et Josipovi, de Marinetti, méritent de s'inscrire sur cette liste déjà longue des écrivains étrangers d'expression française où figurent, entre Brunetto Latini et Canudo, Leibniz, Fredéric le Grand, Catherine II, Hamilton, Bentham, O. Wilde (avec sa *Salomé*), J.-M. de Heredia, Stuart Merill, Vielé-Griffin, Jean Moréas, Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck, Dumur, Gabriele d'Annunzio (avec son *Saint-Sébastien*, sa *Pisanelle*, ses sonnets), Guillaume Apollinaire et Mme de Noailles. Langue heureuse, langue fortunée que celle qui s'enrichit de tels apports et reçoit de tels hommages. Et comment ne pas aimer celle que déjà, voici plus de six siècles, Brunetto Latini jugeait « la plus doulce et la plus délectable » de toutes les langues humaines ; ce langage dont on dit que Fran-

çois d'Assise prononçait les vocables dans ses extases, et dont Gœthe voulait qu'on fit choix chaque fois qu'on avait à exprimer une pensée élevée ; ce parler si précis et si clair que Nietzsche voyait en lui l'instrument le plus parfait de la pensée humaine ; ce dialecte qu'hier Albert Einstein qualifiait « la langue de tous les peuples », lorsqu'au Mont des Oliviers il inaugurait par un discours français sur la Relativité les cours de l'Université Juive de Jérusalem ?

Cet amour passionné de la langue française est un des traits les plus marquants dans l'œuvre de deux jeunes poètes d'Egypte : **Hector Klat et Elian J. Finbert.** — J'aurai l'occasion de reparler de Finbert dont j'aime le lyrisme vif et rutilant, la sensibilité presque végétale, la jeunesse. Il me faudra rendre compte bientôt de cette anthologie des écrivains français d'Egypte qu'il prépare avec tant de conscience et de goût. C'est Hector Klat que je veux considérer maintenant, Hector Klat, en qui je reconnais l'arrière-neveu de la Phénicienne Bilitis qui s'enivre à l'accent de ses propres chansons et se grise du son de ses musiques. Il aime à se souvenir que, par la race, il est issu de ces Sidoniens dont les périples inspirèrent l'*Odyssée* d'Homère, et dont l'ancêtre Cadmos inventa les premiers signes écrits du langage :

Marins de Tyr et de Sidon, par vous est née
Cette clarté qui fut la Méditerranée.

Sa muse est, je pense, une de ces sirènes un peu perfides et charmeresses qui, le long des rivages de Chanaan, ensorcelaient les navigateurs égarés. Ou plutôt non ; ne nous a-t-il pas lui-même confié que son inspiratrice était une source de Syrie, la source, peut-être, de l'Oronte, ou de ce torrent, aux berges fleuries d'anémones, dans les eaux duquel les vierges de Byblos baignèrent le corps d'Adonis ? Cette source, elle chante :

... Je suis la Moelle de la Race,
Intarissablement, je meurs et je renais,
Des vieux Phéniciens aux jeunes Libanais,
Les fils ont eu ma force, et les filles ma grâce.
O Toi qui viens de loin, plein d'un zèle pieux,
Bois ; je t'infuserai le sang de tes aïeux.

Cet ingénieux assembleur de mètres et de mots, ce musicien subtil et violent, sait-il qu'il n'est que le juste, le fidèle héritier

des **poètes alexandrins de l'Ecole ptolémaïque**, de ces habiles jongleurs de syllabes qu'imitèrent Ovide, Catulle et Properce et qui furent si fort goûtés d'Horace? Je songe à Phanoclès, au poète astronome Aratus, à cet Hermésianax dont les *Persiques* firent les délices des anciens, au chantre des *Argonautides*, Appolonius de Rhodes, à cet Alexandre d'Etolie qui célébra *Apollon et les Muses*, et, par-dessus tout, à l'élégiaque Philétas de Cos, précepteur de Ptolémée Philadelphe, ainsi qu'au précieux Callimaque dont Catulle nous a transmis la scintillante *Chevelure de Bérénice*.

A ces artistes parfois mièvres et maniérés, d'une psychologie presque maladive, à la recherche de l'expression rare et raffinée, les grands poètes latins de l'époque classique ont emprunté plus d'une fiction et plus d'un artifice littéraire. Placés, selon le mot d'un critique, à la limite des deux mondes, l'ancien et le moderne, « derniers nés de l'un, précurseurs de l'autre », ils ne sont pas sans analogie avec les symbolistes et les décadents de la fin du XIXe siècle français, avec les néo-classiques du premier quart du XXe siècle. Ce n'est pas à nous de leur reprocher d'avoir été gongoristes avant Gongora, et notre époque, déjà si pénétrée d'alexandrinisme, se doit de les apprécier, qui voit en Valéry fleurir le plus parfait et le plus précieux des poètes didactiques.

Comme eux, Hector Klat, chantre des *Elégies*, des *Nocturnes*, et des *sonnets de Narcisse*, réside dans cette rose et dorée Alexandrie où Philon, Origène, Hypathie et Euclide virent le jour où Théocrite écrivit ses Idylles, où César et Antoine s'amollirent entre les bras de Cléopâtre. Cité cosmopolite dès sa naissance, confluent de tous les courants du monde hellénique et du monde oriental, Shakespeare en a deviné l'attrait, France et Louys l'ont élue pour y faire vivre et mourir leurs héroïnes amoureuses, et Barrès, avant de mourir, en a dit la puissance et la séduction dans son *Enquête aux pays du Levant*, où je note ce vœu plein d'exquise fantaisie :

Si j'avais, disait-il, la baguette des magiciens qui met de l'ordre et de l'esprit dans le monde, j'aimerais tout disposer pour qu'Alexandrie, qui fut de naissance passionnée pour les questions d'enseignement et les querelles de race, justifiât la doctrine de l'éternel retour. J'y transporterais mon charmant et illustre confrère, M. Bergson, dans la chaire relevée de Philon. Nous viendrions de Paris l'écouter. Et sœur Rose

qui y est déjà, j'aimerais que le respect dont elle est entourée se traduisît par des signes extérieurs et, pardonnez ma fantaisie, je rêve de la voir comme une nouvelle Hypathie circulant à travers la ville en voiture superbe avec un cawas éclatant... Mais aucun de mes impossibles désirs ne vaut ce que j'ai vu : ces milliers de figures enfantines, garçons et filles de toutes les races d'Orient, qui parlent français et admirent la France.

Mémento. — Le nouveau ministre des Affaires étrangères du cabinet Zaghoul est S. E. Wacyf Pacha Boutros Ghali, dont tous les lettres français connaissent et apprécient les essais « sur les traditions Chevaleresques des Arabes » et ces contes délicieux où vit tout l'Orient : *Les Perles Eparpillées.*

W. Bey Boutros Ghali a été pendant ces années de lutte l'actif et courageux secrétaire du Wafd ; on lui doit des discours et des messages patriotiques où s'éveille parfois la grande voix de Danton.

— L'explorateur Hassanein qui, il y a deux ans, avec Miss Rosita Forbes, traversa le Sahara, de l'Oasis de Siwa au Sud Tunisien, vient de parcourir les régions encore inexplorées du Soudan Egyptien. A son retour au Caire, il a fait une fort intéressante conférence que le Roi Fouad a honorée de sa présence.

— Le Comité historique de la Société Royale de Géographie d'Egypte vient de publier un nouvel ouvrage du lieutenant de vaisseau Georges Douin : *Une mission militaire française auprès de Mohamed-Aly* (Correspondance des généraux Beliard et Boyer).

— Un décret royal vient de fixer les couleurs du drapeau national de l'Egypte indépendante. Il est de couleur verte avec un croissant et trois étoiles de couleur blanche. Quant aux armes du Roi, elles sont formées d'un croissant et de trois étoiles d'argent sur champ d'azur.

H.-G. GATTAUI.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Amiral Degouy, Henri de Nousanne, Emile de Saint-Auban : *Histoire contemporaine par Trois Indépendants*. Tome I : *La France du sacrifice* (1914-1916), Albin Michel. — Paul Painlevé : *Comment j'ai nommé Foch et Pétain*, Alcan. — Baron Albert de Margutti: *La tragédie des Habsbourg*, Crès.

C'est ici le tome premier d'une Encyclopédie politique, militaire, économique, sociale appelée à paraître au fur et à mesure « des faits accomplis ». Le tome premier de cette **Histoire contemporaine** est intitulé **la France du sacrifice**, le tome II, qui paraîtra dans un an, portera ce titre, la *France de la Victoire*; le tome III, qui paraîtra un an après le tome II,

sera intitulé *la France des réalités.* On aura ainsi une histoire très complète de la guerre et de ses diverses conséquences.

Le principal mérite de l'ouvrage que nous avons sous les yeux réside dans l'incomparable iconographie dont il est muni. C'est un plaisir et un plaisir instructif que de considérer ces portraits des grands hommes mêlés à la guerre, cette reproduction des sites où la guerre s'est déroulée, ces photographies d'affiches, ces fac-similés d'ordonnances et de décrets. Toutes ces images intelligemment choisies et répandues à profusion font revivre avec intensité l'époque affreuse et sublime.

Le texte dont cette imagerie s'accompagne mérite peut-être moins de crédit. On relève des propos sujets à caution dans la dissertation sur la politique française et étrangère imprimée au seuil du volume. L'auteur ne paraît pas avoir puisé aux sources sa documentation sur l'Allemagne et sur l'Autriche Hongrie. Il y a des erreurs matérielles et des noms mal orthographiés. L'auteur est mieux renseigné sur la situation en France, mais il est permis d'estimer qu'il juge la bourgeoisie française avec une sévérité excessive.

A quelque degré que ce soit, écrit M. de Nousanne, les classes dirigeantes ont manqué depuis 50 ans sinon davantage à la conscience de ce qu'elles auraient pu être et faire pour le bien de la collectivité française et certaines des plus graves fautes dont une catastrophe effroyable devait sortir viennent premièrement de là ?

L'auteur de cette première partie, impitoyable pour la bourgeoisie, est féroce pour le parlement. Et sans doute le parlement a commis des fautes pendant la guerre, mais l'historien, à la différence du journaliste, ne devrait pourtant pas omettre de signaler aussi les services rendus par les Chambres, surtout par les grandes commissions. On peut discuter la question de savoir si ces services rendus compensent les méfaits accomplis. Il fallait au moins rappeler ceux-là, puisqu'on faisait de ceux-ci un tel cas.

Le tableau de « la société, des mœurs et des lois » qui succède au tableau des opérations ne brille pas non plus par l'impartialité. C'est l'homélie d'un austère moraliste, ce n'est pas l'œuvre d'un peintre scrupuleux des mœurs du temps. Quel parti pris de dénigrement dans les pages consacrées à la jeune fille au lendemain de la guerre !

Le lys battu par l'orage ne monte pas toujours avec ces fières puretés et son parfum s'adultère des odeurs du moment. En général, il n'a plus ou il a moins l'orgueil de sa blancheur. Il ne lui suffit plus d'en souffrir comme au vaudeville, il l'abdique. La jeune fille se métamorphose avec le reste. Même irréprochable, même immaculée, elle change de physionomie. Il n'est plus de mode pour la vierge d'être virginale.

Les auteurs de cette *Histoire Contemporaine* sont peut-être, comme ils se prétendent, des esprits indépendants. Nous ne les croyons pas d'esprit très compréhensif. Leur point de vue manque un peu de largeur et d'ampleur... Mais quelle collection de belles images !

MAURICE MURET.

§

M. Painlevé n'aura de cesse qu'il n'ait prouvé qu'il a sauvé la France. Le général Mangin ayant publié sur la fin de la guerre un livre fortement documenté, M. Painlevé prétend y répondre sous ce titre : **Comment j'ai nommé Foch et Pétain**.

Nous n'avons pas été convaincu par le plaidoyer de l'ancien président du Conseil. Dans la suite des idées qu'il expose pour sa justification, M. Painlevé ne perd pas de vue un seul instant son propre destin qu'il confond parfois avec celui du pays tout entier.

Eh bien, oui ! il a nommé Foch et Pétain ! Foch, il en a fait un chef d'état major général ; Pétain, le général en chef des armées françaises. Et après ! Nos affaires entrèrent-elles pour cela dans une phase décisive ? Sont-ce les offensives à objectif limité qui nous donnèrent la victoire ? On sait que non, et que, sans l'impulsion irrésistible qui jeta en avant les armées alliées en 1918, nous serions encore à arracher aux boches quelques centimètres de terrain. Certes ! les opérations de petite envergure ne furent pas sans avantage, surtout dans la période de déséquilibre qui fut celle du passage au pouvoir de M. Painlevé. Pour rétablir le front désorganisé par les mutineries, pour restaurer la valeur combative des soldats, pour attendre des jours meilleurs, il n'était de tactique plus favorable. Mais, si nécessaire qu'elle fût, ce n'est pas d'elle que l'on pouvait espérer un dénouement victorieux. Tout le génie du général Pétain n'eût pas suffi à obtenir d'autre résultat que celui d'une sage temporisation qui nous achemina tout doucement, — trop doucement, — vers le

commandement unique. Et cette unité, de l'aveu même de M. Painlevé, ne fut réalisée qu'à Doullens, en mars 18, sous le ministère Clemenceau. Elle le fut au profit du général Foch sur la demande des Anglais, qui avaient conservé de sa collaboration un souvenir particulièrement émouvant. Ce que M. Painlevé n'avait pas su faire, Clemenceau l'a fait et c'est tout ce que l'histoire, dégagée des contingences, voudra retenir.

Que M. Painlevé ait songé à cette unité de commandement, nous ne le contesterons pas. M. Briand, bien avant lui, en avait compris la nécessité et en avait déjà donné une heureuse formule : l'unité de front.

Reste donc le choix des personnalités, dont le député de la Seine se fait un honneur bien exclusif. Combien donc étaient-ils les militaires que les événements avaient révélés comme des chefs de demain ? Galliéni mort, Joffre parti, Castelnau en Russie, Nivelle congédié, Mangin interdit de séjour par la volonté de M. Painlevé, Micheler déconsidéré, combien s'offraient au postulat suprême ? Bien peu, semble-t-il, et le mérite de M. Painlevé est bien mince d'avoir « distingué » les deux seuls généraux que leur valeur et leurs services recommandaient pour le poste le plus élevé de l'armée.

On se demande ce que M. Painlevé aurait pu faire d'autre pour justifier sa présence au gouvernement. Et encore, ces choix furent-ils bien tardifs ! Pour Pétain, qui occupait à Verdun une place d'honneur et de combat, rien à dire. Mais pour Foch, qui était en disgrâce depuis la fin de 1916, comment expliquer que M. Painlevé, ministre depuis mars 17, l'ait empêché d'assister le 6 avril à la funeste conférence de Compiègne où devait se décider l'attaque du 16 et, se méfiant peut-être du tempérament offensif du général, l'ait fait partir, sans motif plausible, pour l'Italie ? M. Painlevé partageait l'erreur du parlementaire, qui, n'ayant rien compris à la bataille de la Somme, exigeait du gouvernement que le commandant de cette offensive fût écarté du front. L'ancien président du Conseil ne dit donc pas la vérité quand il prétend avoir investi le général Foch de pouvoirs qui préparaient son ascension au commandement suprême. Avant que M. Painlevé fût ministre, le général Nivelle, plus perspicace, avait confié au général Foch des attributions définies aux armées de l'Est. Il s'agissait en effet de parer au danger d'une invasion

allemande par le Jura, qui était envisagée par le commandement ennemi. (Voir à ce sujet un livre de M. Louis Dumur publié pendant la guerre : *Les Deux Suisse.*) Il y avait là un champ d'activité tout trouvé pour la valeur reconnue du général Foch. Et l'importance de cette mission semble également échapper à M. Painlevé quand il prétend contre toute vraisemblance avoir découvert le futur généralissime. Que pourrait dire Clemenceau qui, en 1909, lui confiait déjà la Direction de notre Ecole de Guerre ?

En ce qui concerne l'offensive du 16 avril, un fait subsiste que M. Painlevé lui-même n'ose pas nier. Il avait, avant l'opération projetée, consulté un certain nombre de chefs et de commandants d'armée, qu'il savait hostiles au général Nivelle, — et ceux-là seulement !

Pour qui connaît M. Painlevé, pour qui sait de quelle manière il provoque, par des questions insinuantes, les réponses qu'il souhaite pour ses desseins, pour qui l'a vu à l'œuvre à la Guerre et dans ses activités électorales, cet aveu en dit long. C'est bien cela en effet que Mermeix, que Marcellin, que Béranger, que Mangin ont relevé peut-être de plus grave dans les multiples fautes accumulées en 1917 par ce président du Conseil. Politicien, M. Painlevé se révéla tel quand, cédant à la pression de quelques douzaines de parlementaires défaitistes, il sacrifiait celui qu'on lui désignait sous le sobriquet odieux de « Mangin-le-Boucher ». Et cependant celui-ci, le 16 avril, avait remporté un incontestable succès et ses pertes en matériel et en hommes avaient été moindres que celles du général Mazel, pourtant maintenu dans son commandement. M. Painlevé, dans ces jours tragiques, a tué la confiance française.

On conçoit que la responsabilité qui est la sienne lui inspire le désir de se disculper quand il en vient à dresser le bilan de nos pertes et de nos morts ; mais là encore tout l'accuse : le rapport de la Chambre des députés n° 6353 (session 1920, page 184), établi par M. Louis Marin, confirme pleinement les chiffres du général Mangin. Bien plus, M. Abel Ferry, peu suspect de bienveillance à l'égard des militaires, justifie dans une œuvre posthume, *La guerre vue d'en haut et d'en bas*, les conclusions du vainqueur de Villers-Cotterets.

La France, pensons-nous, n'a pas connu de plus grands périls

que lorsqu'elle fut aux mains d'un Malvy et d'un Painlevé. De l'inconscience de ce dernier à la paix de Caillaux, il n'y avait qu'un pas. Ce sera l'éternel honneur de Clemenceau d'avoir empêché qu'il fût franchi.

Tous ceux qui ont approché M. Painlevé ont éprouvé à mieux le connaître un sentiment de méfiance et d'angoisse. Ce n'est pas son livre qui dissipera l'équivoque. Au contraire ! Ne reproche-t-il pas à Clemenceau, président du Conseil, d'avoir reçu Merrheim, alors que Clemenceau, sénateur, incriminait Malvy de ses relations avec ce même syndicaliste ? N'est-ce pas stupide ? Et les événements n'ont-ils pas prouvé, notamment lors des grèves de Saint-Etienne, que Clemenceau, président du Conseil, ne convoquait Merrheim que pour lui donner des instructions, tandis que Malvy, à l'Intérieur, ne le voyait que pour en recevoir ? C'est là toute la différence qui existe entre un véritable homme d'Etat et M. Painlevé. Que celui-ci ne l'ait pas compris, nul ne peut s'en étonner.

Nous avons vu M. Painlevé une seule fois au cours de la guerre : c'était en Italie, sur les bords du lac de Garde. Il passait en revue le corps expéditionnaire dont nous étions. Il crut devoir à cette occasion prononcer quelques paroles. Officiers et soldats se regardaient, frappés d'effroi. Le bredouillement des lèvres ministérielles qui voulaient dire, sur les destins de la Patrie, des choses auxquelles elles n'étaient pas habituées, trahissaient le trouble de l'esprit, la pensée devenue indécise dès qu'il ne s'agissait plus de besognes de couloirs.

En terminant, M. Painlevé cite quelques extraits des articles que MM. Léon Daudet et Charles Maurras lui consacrèrent au début de son ministère, et il a la sottise d'en tirer argument. Mais ne savons-nous pas que, quelleque fût la composition des divers cabinets de guerre, *l'Action Française* apporta toujours à l'union sacrée une sensationnelle contribution et qu'elle attendit pour formuler le plus léger des griefs que la nécessité de dénoncer un danger fût devenue patente ? Ce ne sont donc pas les quelques mots d'encouragement que, dans leur patriotisme, MM. Daudet et Maurras prodiguaient à M. Painlevé qui effaceront les accusations, malheureusement trop fondées, dont les directeurs de l'*Action Française* ont plus tard accablé le responsable des événements de 1917.

Nous savions bien, avant de connaître le plaidoyer de M. Painlevé, que celui-ci n'avait pas sauvé la France. Nous ne sommes pas sûrs, maintenant que nous l'avons lu, que l'ancien président du Conseil n'ait pas contribué à compromettre le sort de nos armes, et à ceux que le doute tourmente encore nous recommandons de méditer les lignes par lesquelles le général Mangin expose, à la fin de son livre, *Les hommes et les faits*, que la lutte eût pu finir un an plus tôt si, en 1917, Clemenceau avait été au gouvernement à la place de M. Painlevé, ou s'achever en déroute en 1918 si M. Painlevé avait été à la place de Clemenceau.

Nulle formule ne peut plus heureusement préciser la situation respective de celui qui gagna la guerre et de celui qui faillit la perdre.

GEORGES SUAREZ.

§

Le général baron Albert de Margutti publie sous ce titre, chez Crès, ses mémoires d'aide de camp du vieil empereur François-Joseph. Dix-sept ans de services à la Cour d'Autriche ont permis à l'auteur de beaucoup voir. Il apporte une nouvelle version de la mort de l'archiduc Rodolphe. Le prince aurait accepté, sur l'ordre formel de son père, de rompre sa liaison avec Marie Vetsera. Les amants échangèrent leurs adieux, le 29 janvier 1889, à Mayerling. Et ceci est « viennois » au possible :

Quand la dernière note de ce duo mélancolique se fut éteinte, et que le silence eût englouti le murmure des voix, une forme blanche se glissa dans les jardins et regagna, au château, la chambre qu'elle occupait en ses jours de bonheur : c'était Marie Vetsera. On la trouva, le lendemain matin, empoisonnée..., peut-être avec du poison qu'avant son départ elle avait acheté à Vienne.

Pour le reste, voici ce qu'il advint, selon M. de Margutti :

Débarrassé de la baronne Vetsera, le prince, en vrai Don Juan, ne perdit pas un instant et poussa ses affaires avec son autre conquête. Il alla la rejoindre, ayant, au préalable, éloigné le mari par un ordre quelconque. Mais celui-ci, qui avait, à maintes reprises déjà, prié Rodolphe de cesser ses assiduités, se tenait sur ses gardes et ce jour-là, après avoir fait semblant de partir, il était revenu s'embusquer auprès de la maison. Sa méfiance ne l'avait pas trompé ; il entendit un pas d'homme ; c'était le prince. Sa brave hache ou son bon fusil fit le reste et le sang rougit la neige. Le lendemain matin, on ramassait Rodolphe, le crâne fracassé, près de l'habitation de l'inspecteur.

Si invraisemblable que paraisse la chose, et si l'on s'en tient aux témoignages fort menus qui nous restent il n'existe aucune connexion entre la mort de Rodolphe et celle de Marie Vetsera. Il y eut simultanéité, c'est tout. On est même autorisé à penser que le prince ignorait complètement la résolution désespérée de cette dernière ; car tout homme de plaisir qu'il fût, il est invraisemblable qu'il eût eu le cœur de poursuivre ses aventures à deux pas d'un cadavre encore chaud. De plus, il est constant que la mort de la baronne précéda de plusieurs heures celle du prince : c'est du moins l'affirmation que j'ai entendue sortir maintes fois de la bouche du médecin ordinaire de l'Empereur, le Dr Kerzl, qui ne faisait en cela que répéter un témoignage formel qu'il tenait de son prédécesseur, le baron Widerhofer. Ce témoignage était basé sur le résultat des deux autopsies auxquelles ce médecin avait procédé.

La double tragédie eut un épilogue : on trouva, quelques jours après, dans un coin de forêt, le cadavre de l'inspecteur, le front troué d'une énorme blessure.

Cette version de la mort de Rodolphe, qu'on l'accepte ou non, trouva crédit chez plus d'une personne haut placée, en Autriche et à l'étranger. Qu'on me permette de citer, au nombre de ces dernières, l'impératrice Eugénie.

C'est de la bouche même de l'ex-souveraine, à Ischl, en juillet 1906, que l'auteur a recueilli cette confirmation du récit qu'il présente des faits de Mayerling.

Fin juillet 1914, de par ses fonctions, M. de Margutti annonça à François-Joseph la rupture des relations diplomatiques entre la Serbie et l'Autriche :

... Une seconde plus tard, le cœur me battant à se rompre, je me trouvais devant l'Empereur.

Le monarque se leva de son bureau sans une parole ; mais sa physionomie m'interrogeait par son trouble et son agitation. Je répétai ce que m'avait transmis l'aide de camp du ministre de la Guerre. Les yeux écarquillés, l'Empereur écoutait ; et quand j'eus fini : « *Ainsi, il a fallu y arriver !* » dit-il avec peine et d'une voix que l'émotion enrouait. Ces quelques mots furent les seuls qui purent sortir de son gosier. Je lui tendais maintenant la feuille, sur laquelle j'avais pris copie du message, et qui reproduisait par écrit la communication verbale. Le vieux souverain prit le papier d'un geste brusque, et retourna en chancelant à son fauteuil, dans lequel il se laissa choir, comme écrasé. Il respirait avec effort. Il déplia la feuille et assujettit ses lunettes devant ses yeux pour la parcourir. Il fut longtemps à les mettre, tant ses doigts tremblaient fort. Enfin il put lire le message ; il le relut,

le relut encore et encore. Je me demandais ce qu'il pouvait bien chercher sur ce papier et quel secret il voulait arracher à ces lignes si simples. Après un espace de temps, qui me parut une éternité, il se décida à déposer le petit billet sur son bureau, et se renversa contre le dossier du fauteuil, absorbé dans ses pensées. Tout à coup, je l'aperçus qui remuait le bras : il faisait *non* de la main. Les deux bagues qu'il portait à l'annulaire de la main droite heurtèrent un petit plateau en verre, plein de crayons et de porte-plumes ; et un tintement clair, aigu, rompit le silence de mort de la pièce.

L'Empereur sursauta. Je tressaillis aussi. Il s'écria alors : « *Après tout, la rupture des relations diplomatiques n'est pas nécessairement un casus belli !* » Cette exclamation était sans doute la conclusion de son soliloque ; et quel allègement il trouva dans cette pensée, je pus le constater aux changements survenus dans son physique : son buste s'était redressé, et ses mains ne tremblaient plus, lorsqu'elles posèrent les lunettes sur le bureau. Un nouveau silence ; puis le souverain m'ordonna de lui envoyer sur-le-champ le ministre des Affaires étrangères et me congédia avec son amabilité habituelle.

Ces minutes passées dans le cabinet du monarque, le soir du 25 juillet 1914, sont indubitablement l'instant le plus mémorable de mon existence.

Le vieil empereur, deux jours après, déclarait pourtant la guerre à la Serbie. Le mobile de ce revirement demeure une énigme même pour les gens de cour, selon M. de Margutti.

Il montre son maître toujours pessimiste, se sachant marqué du mauvais sort, et qui « expédiait les affaires, toujours, toujours ». Sentant sa fin prochaine, il se fait administrer et se remet au travail, le 20 novembre 1916. Le lendemain, un mardi, il passe la matinée à son bureau, encore, reçoit des fonctionnaires, signe des pièces, celles même que lui apporte le courrier de 2 heures. Et M. de Margutti raconte :

J'acheminai, comme d'habitude, à Schœnbrunn le portefeuille de cinq heures ; mais sept heures sonnaient à la Hofburg, où j'étais, qu'on ne me l'avait pas encore rapporté. Très étonné, je téléphonai à Schœnbrunn, et j'appris du valet de chambre de service que l'empereur était toujours à son bureau, mais n'avait plus la force de lire les pièces, ni de les signer ; qu'ainsi je ne devais plus compter sur elles aujourd'hui.

Le pauvre homme pleurait en me donnant ces informations. Je me rendis en toute hâte à Schœnbrunn, où je trouvai les aides de camp réunis dans l'antichambre, et où j'appris du comte Paar que l'état du vieux monarque inspirait les plus vives inquiétudes. Bientôt après

arrivait l'archiduc Charles prévenu télégraphiquement l'avant-veille. La dépêche l'avait rejoint sur le front oriental, où il commandait un groupe d'armées depuis l'arrêt de l'offensive contre l'Italie. A sa pâleur, à son émotion, il était visible que l'effroi des responsabilités pesait déjà sur ses épaules.

De temps à autre, les médecins encadraient dans l'embrasure de la porte leurs visages graves et répondaient à nos interrogations muettes par un branlement de tête. A huit heures et demie du soir, ils obtenaient que leur malade s'alitât. Ils durent le coucher presque de force. Avec le filet de voix qui lui restait, il objectait toujours qu'il avait tant à faire. *A neuf heures cinq minutes du soir l'empereur François-Joseph rendait le dernier soupir.*

Quelque part, M. de Margutti attribue au Maréchal Niel l'imprudente parole du Maréchal Lebœuf sur les boutons de guêtres de notre infanterie, en 1870. Erreur vénielle de la part d'un étranger. Il nous apporte un témoignage de fidèle serviteur sur la Cour d'Autriche. Son petit livre a les grâces surannées d'un monde qui n'existait déjà presque plus, à Vienne, en 1914, autour d'un vieillard conscient d'attirer le malheur sur les siens et sur ses entreprises, et qui ne trouvait de répit, après son travail de bureau, qu'en la société bourgeoise de la bonne Mme Schratt.

CH. H. H.

## *A L'ÉTRANGER*

### Allemagne.

Notre prestige sur le Rhin. — La presse et le public allemands sont unanimes à se réjouir des atrocités qui viennent d'être perpétrées au Palatinat. Pas une parole de pitié pour les victimes, pas un blâme à l'adresse des Bouchers de Pirmasens: en revanche des attaques violentes contre la France que l'on rend au premier chef responsable de ce qui est advenu. N'est-ce pas la France, dit-on, qui a fomenté de toutes pièces le mouvement séparatiste ? N'est-ce pas elle qui, après l'échec du mouvement dans le Nord, a introduit au Palatinat les séparatistes étrangers au pays dans la proportion de 75 pour cent ?...

Et les gazettes reproduisent complaisamment de larges extraits de la presse anglaise qui nous est hostile, les commentant abondamment et, en concluent que le séparatisme, que nous n'avons

pas su protéger, est bel et bien mort : « Quels sont donc les séparatistes qui, désormais, en face de la défection de la France, oseront rien entreprendre ? » s'écrie la *Frankfurter Zeitung*. L'attitude même de la France implique l'abandon de l'idée séparatiste et l'on répète à satiété dans tous les journaux cette phrase que l'on attribue au général de Metz : « Ce gouvernement est condamné. »

Il est certain que les troubles du Palatinat que nous n'avons su ni réprimer, ni contenir, ce semblant de neutralité, que nous nous sommes imposé, n'ont pas fait monter nos actions en Rhénanie. Il est douteux qu'à l'avenir aucun mouvement séparatiste ou autonomiste ose se déclancher sous notre drapeau. Le moins que l'on puisse exiger de nos autorités d'occupation, en admettant même qu'obéissant à des ordres venus de haut elles soient obligées de désavouer les séparatistes, c'est qu'elles leur accordent un minimum de protection.

D'ores et déjà des séparatistes, traqués par des bandes nationalistes, ont dû chercher refuge en Alsace et nous savons qu'un millier d'entre eux se préparent à franchir la frontière française pour échapper à de féroces représailles.

Il est loisible de discuter sur la profondeur du sentiment séparatiste, de discuter aussi sur la qualité des hommes qui ont amorcé et dirigé le mouvement ; il est patent que jamais ce mouvement n'eût pu s'étendre, faire tache d'huile surtout au Palatinat sans notre accord tacite. Avions-nous le droit, dans ces conditions, d'abandonner sans crier gare les fauteurs de mouvement et leurs acolytes ?

Puisque, après l'enquête du consul britannique Clive, nous avions résolu de faire machine arrière, — pour ne pas dire capituler, — ne devions-nous pas du moins mettre les séparatistes à l'abri des sauvages agressions que notre seule faiblesse a motivées ?

Il est, en effet, un point sur lequel il convient d'insister, car les journaux allemands se montrent particulièrement affirmatifs à ce sujet : ce ne sont pas des bandes de revanchards nationalistes venues de la rive droite du Rhin, de Heidelberg, centre du mouvement anti-séparatiste, qui ont provoqué les troubles de Pirmasens et d'ailleurs. Ces agressions sont le fait de la police locale et surtout des *Selbstschutz*, ou corps d'auto-protection constitués à notre barbe par les autochtones nationalistes, à seule

fin d'étouffer le séparatisme en exterminant ses partisans dans d'impitoyables Vêpres palatines.

Comment nos autorités d'occupation ont-elles pu tolérer la constitution de ces corps d'autoprotection ? Est il admissible qu'elles aient ignoré et le retour de la police et la formation de noyaux nationalistes résolus à frapper un grand coup ?

En vérité il y a là une faillite de notre autorité et les journées rouges de février 1924 sont autant de journées noires pour notre prestige.

Du reste il n'y a pas que le Palatinat. Ce qui se passe dans le bassin de la Sarre est tout aussi significatif. Les élections à la Diète de la Sarre qui viennent d'avoir lieu prouvent que l'idée germanique n'y a encore subi aucune atteinte et que tous nos efforts en vue de détacher la Sarre du Reich sont demeurés vains jusqu'à présent.

On sait que dans un délai de quinze ans après la mise en vigueur du Traité de Versailles, c'est-à-dire le 10 janvier 1935, les Sarrois devront par voie de plébiscite décider de leur sort en votant soit leur rattachement à la France, soit le maintien du *statu quo* sous l'égide de la Société des Nations, soit leur réintégration à l'Allemagne.

La récente consultation nous donne par anticipation un aperçu de l'état d'esprit des habitants : le centre catholique a récolté 38.662 voix, la social-démocratie 44.536, le parti populiste allemand sarrois (union des libéraux et démocrates) 32.058, le parti nationaliste 2.791, les communistes 39.311. Restent deux partis dont l'un ne nous est pas hostile : le parti des propriétaires fonciers et immobiliers qui recueille 9.178 suffrages et l'autre nous est favorable : la Ligue de la Sarre (Saarbund), qui n'en obtient que 6.500.

Hormis le parti des propriétaires qui aura un mandat, au lieu de deux dans la précédente législature, — la ligue de la Sarre n'a aucun mandat, — ce sont les partis allemands, correspondant en tous points par leurs programmes à ceux de l'autre côté du Rhin et se conformant docilement aux mots d'ordre qui viennent de Berlin, qui se partagent tous les sièges. Le Centre en emporte 14, les socialiste 6, les communistes 5, et les populistes sarrois 4.

Tous les anciens chefs qui siégeaient au *Landtag*, y compris notre ennemi acharné le Kommerzienrat Roechling, sont réélus.

Alors qu'en 1922 le parti des propriétaires fonciers et immobiliers, où l'on trouve un grand nombre de paysans, avait réuni plus de 16.000 voix, sur un total de 194.000 votants, il ne récolte cette fois que 9.178 suffrages. Il est vrai que ces pertes sont, très insuffisamment compensées par les voix qu'a obtenues la nouvelle Ligue de la Sarre : 6.900, provenant pour la plupart, disent les journaux allemands, d'immigrés de nationalité française.

Même en totalisant les voix des deux partis on n'aboutit qu'au modeste total de 16.000 voix, le même qu'en 1922, — alors que le nombre des votants a considérablement augmenté et que la participation des électeurs au scrutin a été fort vive : 16.000 voix sur 194.000 suffrages ! On ne peut en conclure que notre influence s'est accrue.

En résumé, tous les partis, d'accord pour protester contre la politique du président Rault, ont vu grossir le nombre de leurs suffrages pendant que le nôtre demeurait stationnaire, en apparence, reculait en réalité dans la même mesure où croissaient les voix adverses.

On constate sur toute la rive gauche du Rhin un déclin manifeste de notre influence. Rechercher les causes de ce déclin, — et il est certain que la chute du franc, surtout dans la Sarre, y est pour beaucoup, — les diagnostiquer exactement et les combattre énergiquement, tel devrait être l'un des buts de nos gouvernants, la tâche essentielle de nos représentants sur le Rhin.

AMBROISE GOT.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Art

F. Gilles de La Tourette : *L'Orient et les peintres de Venise*. Avec des illust. ; Champion. 20 »

Augusta Hure : *Les souvenirs napoléoniens du Musée de Sens et leur histoire* ; Imp. l'Universelle, Auxerre. 3 »

### Esotérisme

Paul Choisnard : *L'influence astrale et les probabilités* ; Alcan. 15 »

### Histoire

Général Frédéric Canonge : *Le Maréchal duc de Luxembourg* ; Payot. 5 »

### Linguistique

J. Gilliéron : *Thaumaturgie linguistique* ; Champion. 12 »

## Littérature

Charles-Auguste Bontemps : *Ba-ta-clan*, histoire de quatre ans, en 10 petites images d'Epinal. Dessin de Germain Delatousche ; Cahiers critiques et satiriques. 3 »

Alphonse Daudet : *Pages inédites de critique dramatique*, 1874-1880 ; Flammarion. 8 »

Guy Dorrez : *Place aux gosses*, dialogues d'aujourd'hui ; Bourgnon et Bonis. 2 »

*Les Entretiens de Nang Tantrai*, traduits du siamois par Edouard Lorgeou. Bois dessinés et gravés par A. F. Cosyns ; Bossard. 24 »

*Extraits piquants et inconnus de Frédéric II, écrivain français*, avec un coup d'œil de Charles-Adolphe Cantacuzène ; Perrin. » »

Auguste Génin : *Légendes et récits du Mexique ancien*. Texte définitif des Poèmes astèques ; Crès. 10 »

Baltasar Gracian : *L'homme de cour*, maximes traduites de l'espagnol sur l'édition originale par Amelot de La Houssaie. Précédés d'une introduction par André Rouveyre. (Cahiers verts nº 33) ; Grasset. 7 50

H. Hovelacque : *Anthologie de la littérature irlandaise des origines au XXe siècle* ; Delagrave. » »

Jean Hytier : *Le plaisir poétique*, étude de psychologie ; Presses universitaires de France. 10 »

Jean Hytier : *Les techniques modernes du vers français* ; Presses universitaires de France. 4 »

Alice M. Killen : *Le roman terrifiant ou roman noir de Walpole à Anne Radcliffe et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840* ; Champion. 16 »

Pierre Lasserre : *Mes routes*. (Littérature. Questions germaniques. Questions d'enseignement. Philosophie) ; Plon. 7 50

Emile Ripert : *Le félibrige* ; Colin. 5 »

Percy Bussbe Shelley : *Quelques poèmes* Traduction par Paul Baillière. Gravures originales sur bois de Charles Berriat ; Bosse. » »

X. *Le florilège* poètes contemporains, II. Lettre-préface de Charles Le Goffic ; Les Gémeaux. 6 »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

Comte Alexis Tolstoï : *L'Enfer sous l'eau, récits de guerre, 1916-1917*, traduction de Serge Persky ; Calmann-Lévy. 6 75

P. Vigné d'Octon : *Pages rouges* (La nouvelle gloire du sabre, documents pour servir à l'histoire de la guerre 1914-1919, 2e série) ; Petite bibliothèque du Mutilé, Marseille. 5 50

## Poésie

Henri Allorge : *Petits poèmes électriques et scientifiques*. Préface de M. Edouard Schuré ; Perrin. 10 »

Marianna Berio : *Sérénités* ; Figuière. 10 »

Maurice Caillard : *La barque aux souvenirs* ; Belles-Lettres. 3 »

Charles Adolphe Cantacuzène : *Précipité de suavités* ; Perrin. » »

Luc Durtain : *Perspectives*. Portrait gravé par Berthold Mahn ; Stock. » »

Alexandre Embiricos : *Apollon et le Satyre*. Préface d'Ernest Raynaud ; Belles-Lettres. 3 »

Emile Habay : *Fille du Soleil* ; Imp. Caruet, Méricourt. 7 »

Le Breton Grandmaison : *Pulsations ou quelques vers*. Frontispice de Ludovic de Magallon ; Edit. du Chevalier. » »

Maffre de Baugé : *Du soir dans les lauriers* ; Grasset. 7 »

Gaston Mouren : *Poèmes* ; Fortunio, Marseille. » »

Cécile Périn : *Finistère* ; Le Divan. 5 »

Jacques Richepin : *Mon cœur* ; Flammarion. 7 »

Alfred Robert : *Au Soleil du Stade*. Préface de M. Adolphe Chéron ; Edit. Elaïa. » »

Saint-Avion : *Premières sonates* ; Belles-Lettres. 6 75

Christiane de Thracy : *Poésies diverses* ; les Gémeaux. 6 »

Emile Vinchon : *Les courtisanes* Avec un portrait de l'auteur par Raoul Adam ; Jouve. 6 »

## Politique

Serge Ivanof : *La famine en Russie bolchéviste*. Avec des illust. ; Nouv. Libr. nat. 7 »

Alphonse Séché : *Le dictateur* ; Bossard. 5 40

Léon Trotsky : *Jean Jaurès* ; Libr. de l'Humanité. 0 25

## Questions médicales

Dr F. Cathelin : *La tuberculose rénale chronique* : Flammarion. 7 50

## Questions militaires et maritimes

A. Laurens : *Le blocus et la guerre sous-marine* ; Colin. 5 »

## Roman

Marcelle Adam : *La gueuse* ; Albin Michel. 6 75

Claude Anet : *Ariane jeune fille russe*; Grasset. 7 50

Tristan Bernard : *Féerie bourgeoise* ; Flammarion. 7 »

Jeanne F. Bois : *Le goût du péché* ; Fortunio, Marseille. » »

Frédéric Boutet : *Totote et Cie* ; Flammarion. 7 »

Jacques Chavannes : *Les défroqués* ; Albin-Michel. 6 75

Robert Chauvelot : *Oiseaux de phare*; Albin Michel. 6 75

Georges Duhamel : *Deux hommes* ; Mercure de France. 7 50

Geneviève Duhamelet : *Rue du chien qui pêche* ; Bloud. 7 »

Gaston Dumestre : *L'ouvreur de portes* ; Renaissance du Livre. 7 »

Auguste Dupouy : *Le chemin de ronde*; Férenczi. 6 75

Maurice Genevoix : *La joie* ; Flammarion. 7 »

André Ibels : *La page blanche* ; Fasquelle. 6 75

René Lafont : *Les forçats de la volupté*; Albin Michel. 6 75

René Maran : *Le petit roi de Chimérie.* Préface de Léon Bocquet ; Albin Michel. 6 75

Camille Marbo : *Les Cahiers de Francine* ; Albin Michel. 3 75

Henri Mariol : *Les souliers du mort* ; Férenczi. 6 75

Ernest Pérochon : *Les gardiennes* ; Plon. 7 »

Martial Piéchaud : *La romance à l'étoile* ; Plon. 7 50

Roger Pillet : *L'aventure de Pierrot.* Avec 65 images de Combet-Descombes ; Edit. de la Mère éducatrice, Levallois-Perret. » »

Georges Pousot : *L'écuyer d'enfer* ; Crès. 7 »

Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu.* Tome VI : *La prisonnière.* (Sodome et Gomorrhe, III) ; Nouv. Revue franç. 2 vol. 15 »

Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes,* tome V ; *L'amour suprême. Akédysséril* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 15 »

René de Week : *Jeunesse de quelques uns* ; Plon. 7 50

Paul Yram : *A fleur de peau* ; La pensée française. » »

## Sciences

Svante Arrhénius : *Conférences sur quelques problèmes actuels de la chimie physique et cosmique* ; Gauthier-Villars. 10 »

Emile Belot : *L'origine dualiste des mondes et la structure de notre univers.* Préface de M. Camille Flammarion ; Payot. 20 »

H. Vigneron : *Précis de Chimie physique* ; Masson. 30 »

## Sociologie

J. Archer : *Rénovation* ; Science et Energie. 7 50

Charles Ballot : *L'introduction du machinisme dans l'industrie française,* publié d'après les notes et les manuscrits de l'auteur par Claude Gével. Avant-propos par Henri Hauser. Notice biographique par Elie Halévy ; Rieder. » »

F. Carli : *L'équilibre des nations d'après la démographie appliquée.* Edit. française par M. Maurice Millioud ; Payot. 18 »

Maurice Dommanget : *Blanqui* ; Libr. de l'Humanité. 2 50

Frédéric Engels : *Socialisme utopique et socialisme scientifique* ; Libr. de l'Humanité. 2 50

H. Gleize : *Les assurances sociales* ; Alcan. 8 »

Karl Marx : *Le capital,* traduit par J. Molitor. Tome III : *Le procès de la production du capital* (suite) ; Costes. 8 »

Karl Marx : *La genèse du capital.* (*L'accumulation primitive*) ; Libr. de l'Humanité. 2 50

Pierre Monatte : *Les commissions syndicales* ; Libr. de l'Humanité. 0 25

## Théâtre

Edouard Dujardin : *Le mystère du Dieu mort et ressuscité* ; Messein. 6 75

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard. — Le comte de Gobineau et Léon Bloy. — Sur la gouvernante de Balzac, Mme Breugniot. — Encore saint François de Sales. — Prix littéraires. — Un prix pour les employés de librairie. — Le gondolier de Richard Wagner. — Casanova et Stendhal. — Les premières traductions françaises d'Edgar Poe. — La recherche des cœurs. — Les anecdotes qui se répètent. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ».

**Le quatrième Centenaire de la naissance de Ronsard.** — Cette année toute entière appartient à Ronsard, créateur de notre langue poétique au temps où Rabelais, Amyot et Montaigne formaient notre prose. Il s'agit de lui rendre aujourd'hui l'honneur public qu'il est le seul de nos grands poètes à n'avoir jamais reçu. Il n'y a dans Paris ni un monument ni une inscription pour rappeler Ronsard et les admirables maîtres de la Pléiade. Un comité de poètes et d'écrivains, sous la présidence d'honneur de M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et sous la présidence de M. Pierre de Nolhac, de l'Académie française, s'est formé pour leur dédier une fête de la poésie, et veut y associer la musique et les autres arts cultivés à la Renaissance. Il fait appel à tous les lettrés de France qui ont le sentiment de la continuité de notre littérature, et leur demande leur souscription au monument de Ronsard et de la Pléiade.

Voici la liste des souscriptions recueillies jusqu'à présent :

| | | |
|---|---|---|
| M. Pierre de Nolhac, de l'Académie française.... | 200 | » |
| M. A.-P. Garnier........ | 100 | » |
| M. Lucien Pinvert........ | 100 | » |
| Mme Weil-Goudchaux...... | 50 | » |
| M. André Foulon de Vaulx. | 100 | » |
| M. Francis Vielé-Griffin... | 100 | » |
| M. Jacques Boulenger.... | 50 | » |
| M. Henri Franchet, à Lyon. | 50 | » |
| Mme Victor Hennecart.... | 50 | » |
| M. Maurice Donnay, de l'Académie française.... | 100 | » |
| M. Maurice Chevrier....... | 20 | » |
| Librairie Bloud et Cie.... | 20 | » |
| M. Gustave Lanson, directeur de l'Ecole normale supérieure ............ | 20 | » |
| M. Auguste Jehan........ | 10 | » |
| M. Firmin Nicolardot.... | 100 | » |
| Comte Joseph Primoli.... | 100 | » |
| M. Georges Rivollet...... | 100 | » |
| *A reporter*.... | 1.270 | » |

| | | |
|---|---|---|
| *Report*....... | 1.270 | » |
| M. Arthur Tilley, à Cambridge.................. | 75 | » |
| M. Hugues Vaganay, à Lyon.................. | 50 | » |
| M. Léon Mauvernay, à Lyon. | 40 | » |
| M. Paul Laumonier, à Bordeaux................ | 100 | » |
| Mme Paul Laumonier, à Bordeaux ................ | 25 | » |
| M. André Fouilhé, à Mont-de-Marsan ............. | 10 | » |
| M. Noël Nouët............ | 10 | » |
| M. René Fernandat, à Grenoble.................. | 10 | » |
| M. Deffès, à Riscle...... | 20 | » |
| M. Wladimir d'Ormesson.. | 20 | » |
| M. Ernest Raynaud...... | 20 | » |
| Un Greffier ronsardisant, à Lyon.................. | 30 | » |
| M. André Ferté, au Mans.. | 10 | » |
| *A reporter*.... | 1.[illegible]90 | » |

| | |
|---|---|
| *Report*........ | 1.690 |
| M. le chanoine Jacques Condamin, à Lyon........ | 20 » |
| M. Jean Rivain.......... | 50 » |
| M. Pierre Champion, maire de Nogent-sur-Marne.... | 100 » |
| M. J.-E. Spingarn, à New-York................. | 3.918 » |
| Société des Gens de Lettres | 500 » |
| Association de la critique littéraire.............. | 100 » |
| « Les Amis de Victor Hugo » | 100 » |
| M. L.-A. Hallopeau, château de la Possonnière.. | 200 » |
| Commandant de Malleray, à Versailles............. | 200 » |
| Une admiratrice de Jean Dorat.................. | 100 » |
| M. Edouard Champion.... | 151 05 |
| M. Gustave Cohen......... | 50 » |
| M. A. Tchobanian......... | 20 » |
| Comte de Blois, sénateur de Maine-et-Loire.......... | 100 » |
| M. René Philipon, à Vertcœur.................. | 100 » |
| M. Ch. de Lesseps....... | 25 » |
| Société des Poètes français. | 50 » |
| M Horace Heunion, à Tours. | 50 » |
| Professeur Natale Addamiano, à Molfetta.......... | 30 » |
| M. Pierre Villey, à Caen.... | 25 » |
| M. Charles d'Esternod, à Genève................ | 20 » |
| M. Henri Pourrat, à Ambert.................. | 10 » |
| M. de Puybusque, à Saint-Sulpice-sur-Lèze........ | 5 » |
| M. André Pératé, à Versailles................ | 20 » |
| Mme Alphonse Daudet..... | 100 » |
| M. Delavaud, ministre plénipotentiaire............ | 50 » |
| M. Fabien Le Blond...... | 50 » |
| M. Adrien Blanchet, de l'Institut................. | 20 » |
| M. Henry Guy, recteur de l'Académie de Grenoble. | 25 » |
| *A reporter*...... | 7.879 05 |

| | |
|---|---|
| *Report*........ | 7.879 05 |
| M. James H. Hyde..... | 500 » |
| M. Pierre Jalabert........ | 50 » |
| M. Gustave Zidler, à Versailles................ | 5 » |
| Mme Jeanne Perdriel-Vaissière, à Guichen....... | 10 » |
| M. Louis Paucat, à Grenoble.................. | 20 » |
| M. Charles Fegdal...... | 20 » |
| M. Emile Blémont....... | 20 » |
| M. A.-F. Baillot, à Chinon. | 10 » |
| M. Ferdinand Gohin.... | 20 » |
| M. Jean Lebrau, à Moux. | 10 » |
| M. Henri Robert, de l'Académie française....... | 50 » |
| M. Wilfrid Lucas....... | 5 » |
| Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers..... | 25 » |
| Mme Jeanne Gaignière... | 5 » |
| M. Pierre Lafenestre.... | 10 » |
| En souvenir de Georges Lafenestre.............. | 10 » |
| M. et Mme Henri Chabal. | 50 » |
| M. André Payer........ | 10 » |
| M. Edmond Teulet...... | 5 » |
| M. Alphonse Gaillard, à Saint-Claude.......... | 5 » |
| Université de Poitiers.... | 50 » |
| M. Anatole Langlois..... | 25 » |
| M. André Hallays........ | 50 » |
| MM. Jean Longnon, Pierre Varillon et Pierre Castellant, directeurs de *La Cité des Livres*....... | 100 » |
| M. Algernon Coleman, directeur de l'American Union University...... | 100 » |
| M. Jean Monval......... | 5 » |
| M. Maurice Bouchor..... | 20 » |
| M. Paul Jamot....... | 20 » |
| M. Louis Mercier, à Roanne | 20 » |
| M. R. Christoflour, à Auch | 5 » |
| M. R. Gautier, au Puy.. | 5 » |
| M. Paul de Commines, à Septeuil............... | 10 » |
| *A reporter*...... | 9.129 05 |

| | | |
|---|---|---|
| *Report*...... | 9.129 | 05 |
| M. Paul Hazard, professeur à la Sorbonne......... | 25 | » |
| M. Henri Allorge......... | 10 | » |
| M. Henri Chamard, professeur à la Sorbonne..... | 50 | » |
| M. Henri Girard, directeur de la Biliothèque romantique................. | | » |
| Les Élèves de seconde du lycée de Montpellier.... | 33 | » |
| M. Edmond Pilon........ | 10 | » |
| M. Julien Patin, à Neuilly. | 50 | » |
| M. Louis Baisez, à Montréal................. | 25 | » |
| M. Emmanuel Stehlik-Genkow, à Prague......... | 7 | 70 |
| M. Albert Vigier......... | 20 | » |
| M^me Jeanne Fleury (en littérature Jean Floryde). | 20 | » |
| *Mercure de France*....... | 100 | » |
| *A reporter*...... | 9.529 | 75 |

| | | |
|---|---|---|
| *Report*.......... | 9.529 | » |
| M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*.. | 25 | » |
| M. Maurice Allem........ | 50 | » |
| M. Hugo P. Thieme, professeur à l'Université de Michigan.............. | 100 | » |
| M. J.-J. Jusserand, ambassadeur aux États-Unis.. | 1.000 | » |
| La Banque de France.... | 2.000 | » |
| M. Louis Arnould........ | 25 | » |
| M. Eugène Vallée......... | 25 | » |
| M. Alfred Gallé.......... | 5 | » |
| M^lle Marie Lemoine....... | 2 | » |
| M. Armand Godoy....... | 500 | » |
| Un professeur de lettres du lycée de Mont-de-Marsan et ses élèves........... | 43 | » |
| M^lle Angot.............. | 20 | » |
| M. Abel Lefranc......... | [illegible] | |
| M. Auguste Dorchain..... | 20 | » |
| M. Ch. Théophile Féret.. | 50 | » |
| Total........... | 13.444.75 | |

Les souscriptions sont recueillies par M. Edouard Champion, trésorier du Comité, 5, quai Malaquais, Paris-6e.

§

**Le comte de Gobineau et Léon Bloy.** — Nous devons à l'obligeance de la famille Serpeille de Gobineau, une nouvelle communication extrêmement intéressante. C'est le texte, que nous donnons ci-dessous, d'une lettre inédite adressée par Léon Bloy à Gobineau alors que Barbey d'Aurevilly, absent de Paris, avait prié Léon Bloy d'ouvrir son courrier et de répondre en son nom à ses correspondants.

Léon Bloy prend soin d'indiquer, en tête de sa lettre, qu'il écrit du domicile même de Barbey d'Aurevilly : 22, rue Rousselet, et il ajoute entre parenthèses (faubourg Saint-Germain).

Paris, le 13 septembre 1876.

Monsieur,

J'ai l'honneur d'aimer très fort M. d'Aurevilly et, à ce titre, je suis chargé, quand il est absent, de veiller sur la canaille et de lui signaler les choses littéraires importantes, qui peuvent se produire et que, dans le fond de sa province, il ne se défend pas d'ignorer. J'ai donc reçu votre nouveau livre et votre lettre que je viens de lui faire passer. Il m'écrivait hier qu'il voulait donner encore un article avant son retour et il me priait de lui envoyer un livre qui valût qu'on en parlât. Je n'ai pas trouvé mieux que votre *Amadis* qu'il recevra demain avec un billet plein d'enthousiasme.

J'ai passé la nuit à lire ce poème et j'y ai pris un tel plaisir, Monsieur, que j'ai cru devoir vous en instruire sans un seul jour de retard. Je n'essayerai pas de vous dissimuler que j'adore le moyen âge autant que je déteste ce voltairien de Cervantès qui l'a si lamentablement assassiné dans la langue la plus chevaleresque du monde. Je parle de ce moyen âge transcendant qui va de Charlemagne à saint Louis, le moyen-âge du IXe siècle et de la Chanson de Rolland. Après saint Louis commence la débâcle et la chevalerie cesse d'être sublime. Les Croisades ont ruiné la poésie de l'Occident. Les glorieux conquérants du Saint-Sépulcre ont rapporté de leur fabuleux pèlerinage un peu trop de la poussière du vieux paganisme de Byzance et d'Alexandrie. Le vieux Serpent virgilien va ressaisir le monde et Roland, Amadis, Galaor, Renaud, et Eviradnus, se font infailliblement dévorer avec mille autres par l'hydre en carton vert de l'abominable Renaissance. Eh bien ! voici venir maintenant non plus les Barbares, mais les Sauvages de la Démocratie. Que le Bon Dieu les bénisse, car ils vont y faire table rase de toute civilisation et de toute sécurité. Alors, comme le genre humain a besoin de vivre après tout, il nous viendra peut-être enfin la révolution des Héros après les révolutions des Lâches et la Renaissance des Martyrs de l'Abnégation après la Renaissance des voluptueux et des apostats. Dans ce cas les délicieuses, charmantes et touchantes vieilles choses que vous dites se trouveraient être le langage même d'un prochain avenir. Je passe avec justice pour un jeune fou et je vous dis très sérieusement ces choses qui hurlent au fond de moi. Je me suis fendu longitudinalement la tête à la poutre de ma mansarde en lisant avec un enthousiasme emporté les prouesses de Gandalin.

Franchement, ce poème est une fort belle chose. Si M. d'Aurevilly ne pense pas comme moi, je serai étrangement surpris et embarrassé, car ce Cher Maître est un oracle pour moi. Alors, Monsieur, pour sauver le cher plaisir de mon admiration je penserai qu'*Amadis* est une pauvre étoile errante et désorbitée dans vos Pléïades et mon triste cœur la suivra dans ce firmament littéraire que mon adoré maître d'Aurevilly n'a pu se défendre, au moins une fois, de contempler.

Votre imperceptible, mais très
cordial admirateur,
LÉON BLOY.

Gobineau reçut cette lettre à Stockholm où il était ministre plénipotentiaire. Il prit sa retraite l'année suivante et se rendit en Italie où il fit de longs séjours jusqu'à la fin de 1879. Nous croyons que la lettre ci-dessus est un des très rares témoignages (sinon le seul) des relations qu'il eut avec Léon Bloy. — L. DX.

§

**Sur la gouvernante de Balzac, Mme Breugniot.** — Dans un article sur *Balzac à Chaillot et à Passy*, dans le *Mercure* du 1er mars, M. P. Jarry dit, p. 383, que l'état civil de la femme de charge de Balzac était « Louise Breugniol ». On sait que le romancier a orthographié ce patronymique tantôt *Brugnolle, Brugnole, Brugnol, Breugnol*, en lui accolant régulièrement la particule nobiliaire. Louis de Royaumont — *Pro Domo* (*La Maison de Balzac*), Paris, s. d. — qui a donné son

acte de décès, en date du 24 décembre 1874, graphie, il est vrai, comme M. P. Jarry. Mais il se trouve que le professeur Walter Scott Hastings, de l'Université de Princeton, a eu la curiosité de faire relever, à la mairie d'Aunay-en-Bazois (Nièvre), l'acte de naissance de la robuste « Morvandiote » que Balzac garda à son service jusqu'en 1847 et qu'il avait, suivant le curateur du Musée balzacien, *op. cit.* p. 38, dû connaître par l'entremise de sa sœur, Mme Surville, ou de Marceline Desbordes-Valmore. Cet acte de naissance, publié au cours d'une étude insérée dans *Modern Language, notes* de février 1924 — étude qui traite, précisément, de l'épisode Hanska en 1845, — a la teneur suivante :

Numéro 32. — Du 29 Messidor, an XII. Acte de naissance de Philiberte, Jeanne, Louise BREUGNIOT, née le même jour à deux heures du matin, fille du sieur Lazarre (*sic*), Etienne Breugniot et de Marie, Anne Desruault. Le sexe de l'enfant a été reconnu être féminin. Présents témoins : Jean, Louis Caseneuve, propriétaire à Château Chinon. Second témoin : dame Philiberte De, Ruault, épouse de Lazarre, Claude Lemaitre, propriétaire à Château Chinon par la réquisition à nous faite, par ledit sieur Breugniot, père de l'enfant, avec les dits témoins du sieur Breugniot, Lazarre, constaté suivant la loi, par nous adjoint du maire de la commune d'Aunay, faisant fonction d'officier public de l'état civil.

(*Signatures.*)

L'article de M. W.-S. Hastings est, au demeurant, des plus intéressants. — C. P.

§

**Encore saint François de Sales.**

Ce 17 février 1924.

Je lis au *Mercure* du 15 février, sous les initiales C. P., un article où, à propos de l'étude de M. A. van Gennep sur le culte savoisien de saint François de Sales, il est parlé de la profusion des reliques du saint. L'auteur cite une explication donnée en 1879, par Paul Parfait, sur la question, et empruntée par ce dernier à l'*Hagiographie Nivernaise*. Il m'est apparu un peu de flou dans tout cela et je viens éclairer votre religion pour qu'elle n'erre point.

L'*explication* fournie à Paul Parfait par l'*Hagiographie Nivernaise* n'est, en aucune façon, une trouvaille de cette revue ; elle est extraite, démarquée à peine, et presque mot pour mot, de la grande vie de saint François de Sales par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, ouvrage d'une haute valeur chartiste et puisé aux bonnes sources. Dans la cinquième édition, revue, corrigée et augmentée, parue chez Lecoffre en 1867, tout à la fin du chapitre III du livre VI, page 158, il est dit :

Aussi ceux-là qui l'approchaient de plus près ne mettaient pas en doute sa canonisation future. Son valet de chambre, François Favre, conservait avec

respect tout ce qui lui avait servi, « car, je prévois, disait-il, qu'un jour, tout ceci deviendra des reliques ». Quand *on lui coupait les cheveux*, il les ramassait soigneusement et il s'en fit une boite pleine. Quand on le saignait, il renfermait le sang dans une boîte qu'il tenait exactement fermée.

En écrivant cela, M. Hamon s'en référait aux Archives de la Visitation de Nevers.

Pour ce qui est des cheveux, il y a plus. En 1618, François de Sales, prié depuis longtemps par les marguilliers de Saint-André-des Arts de prêcher les stations d'Avent et de Carême dans leur église, profita du voyage du duc de Savoie qui venait à Paris négocier le mariage, projeté par lui, entre son fils et Christine de France, fille de Henri IV, pour répondre au désir de la paroisse Saint-André. Il accompagna donc le duc et logea, en compagnie de son ami le président Favre, au nº 10 de la rue de Tournon, à l'hôtel du maréchal d'Ancre, qui devint, par la suite, l'hôtel des Ambassadeurs, lorsque Louis XIII l'eut racheté au duc de Luynes, et affecté à la résidence des ambassadeurs extraordinaires des Couronnes étrangères près la Cour de France. Il y demeura un an, durant lequel il prêcha *365 fois*, bien comptées. Ses prédications étaient tellement courues, qu'à deux reprises, la première le jour de Saint-Martin, dans l'église des pères de l'Oratoire, la seconde, dans l'église de la maison professe des Jésuites où il fit le panégyrique de saint Louis, il dut passer par une fenêtre pour pénétrer dans l'enceinte et gagner la chaire. Il fit merveilles et la *vénération* publique monta vers lui.

Quand il allait par les rues, raconte son neveu, l'abbé Charles-Auguste de Sales, on le regardait avec *vénération* : on s'estimait heureux de pouvoir toucher son vêtement comme s'il en fût sorti une vertu divine, et l'on *vénérait comme des reliques* tout ce qui avait été à son usage, *jusqu'à ses cheveux* qu'on *tâchait de se procurer par celui qui lui faisait la tonsure.*

Le récit de son séjour à Paris est rempli d'anecdotes charmantes. La première fois qu'il y prêcha, qui fut le 11 novembre, fête de Saint-Martin, toute la Cour, le roi et les deux reines en tête se précipita vers l'Oratoire pour l'entendre. M. de Genève ne se laissa pas éblouir par tout ce beau monde, et au lieu de faire un sermon léché, il raconta tout bellement la vie de saint Martin. Saint Vincent de Paul trouva cela très bien, mais ce ne fut point du goût de certains qui s'attendaient à quelque chose de remarquable et de « *surprenant* ». C'est pourquoi, à la sortie, une *damoiselle* haut-huppée disait avec humeur : « Avez-vous ouï ce montagnard comme il prêche bassement ? C'était bien la peine de venir de si loin nous réciter saint Martin et exercer la patience de tout le monde. »

Pour en revenir aux reliques, puisque la question intéresse le *Mercure*, voici :

François de Sales étant mort, presque soudainement, à Lyon, le 28 décembre 1622, l'Intendant de justice, M. Olier (père du futur fondateur de Saint-Sulpice), ordonna de l'ouvrir et de l'embaumer. A l'autopsie,

on lui trouva, relate Ch.-Aug. de Sales, un cœur grand et large, sain et entier, le foie brûlé, un des poumons comme percé d'un coup d'épée, le ventricule droit du cerveau plein de sang caillé, et le gauche rempli d'eau, ce qui s'accorde avec la paralysie du bras et du côté gauche, mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'on trouva son fiel durci, desseché et partagé en trois cents petites pierres attachées les unes aux autres en forme de chapelet, dorées ou émaillées de diverses couleurs, les unes rondes, les autres triangulaires, et d'autres à huit faces, phénomène singulier que les médecins attribuèrent à la violence continuelle qu'il s'était faite pour surmonter la colère, à laquelle il était naturellement enclin.

Tout le sang que fit couler l'opération, ajoute le bien documenté M. Hamon, fut recueilli dans des linges et des mouchoirs par la piété des fidèles, comme de précieuses reliques qui opérèrent en effet dans la suite plusieurs guérisons merveilleuses. On alla même jusqu'à racler la table et le plancher où étaient tombées quelques gouttes, et ramasser religieusement tout ce qui avait servi au saint malade. Son cœur fut donné au monastère de la Visitation, et renfermé d'abord dans un reliquaire d'argent, puis dans un magnifique reliquaire d'or, présent de Louis XIII qui témoigna ainsi sa reconnaissance pour la guérison qu'il avait obtenue par l'application de ce saint cœur ; une des grosses pierres de son fiel fut donnée à Marie de Médicis, une autre à Anne d'Autriche, deux autres aux princes de Savoie Charles-Emmanuel et Victor-Amédée ; un de ses anneaux à Madame Royale de Savoie, et tous ces objets furent reçus avec un grand respect et magnifiquement enchâssés ; enfin tout le reste de ce qui avait appartenu à l'homme de Dieu fut distribué entre les princes, les grands et les religieux, et chacun fut jaloux d'avoir quelques reliques d'un si saint Prélat.

En fait de reliques, j'estime que les plus précieuses ce sont ses écrits. Au mois de janvier de 1638 la jeune Académie française résolut de publier « *un dictionnaire des mots reçus ou consacrés par l'usage.* » et une grammaire établissant les règles d'une bonne syntaxe. Au mois de février suivant, le 22 pour tout préciser, elle dressa une liste des auteurs qui avaient le mieux écrit le français: dans les tout premiers elle plaça François de Sales :

Je suis, avec des respects infinis, etc.

Votre *bien dédié serviteur* (pour parler comme saint François-de Sales).

G. AUBAULT DE LA HAULTE-CHAMBRE.

§

**Prix littéraires.** — Le prix des Méconnus, fondé par le journal *l'Eclair*, a été partagé entre MM. Henri Fèvre (*Galafiea*) et Maurice Beaubourg (*La Saison au Bois de Boulogne*).

Ont ensuite été désignés pour être édités dans la collection des Méconnus :

René Behaine : *Les Survivants*. — Louis Codet : *La rose du jardin*. — Robert Caze : *La semaine d'Ursule*. — Georges Darien : *Le voleur*. — Amédée Pigeon : *Une femme jalouse*. — Jean-Louis Talon : *La Marquesita*. — Jean Variot : *Les Hasards de la Guerre*. — Théodore de Wyzewa : *Valbert*. — C.-F. Ramuz : *La guérison des Maladies*. — Blanche Rousseau : *Le Rabaga*.

Ont eu des voix : MM. Guy de Parsillé (*Histoire d'un gentilhomme de Province*) ; Raymond Schwab (*Mangealle*) ; Bernard Combette (*Desmes*) ; Jean Roanne (*Marie de Garnison*) ; Léon Cahun (*Hassan le Janissaire*) ; Albert Pinard (*Mme X...*).

§

**Un prix pour les employés de librairie.** — Le prix fondé l'an dernier, par M. Albin Michel, pour développer et encourager les qualités professionnelles des employés de librairie, a été ainsi attribué pour 1924 :

Mlle Célestine Bourgeon, employée à la Librairie Lardanchet, de Lyon (1000 francs) ; MM. Robert Leterrier, employé à la Librairie Bourson, à Compiègne (500 francs) ; Gabriel Durance, employé à la Librairie Durance, à Nantes (250 francs) ; Gérard Fouchet, employé à la Librairie Emile Paul, à Paris (250 francs).

§

**Le Gondolier de Richard Wagner.** — « Ganassete », le gondolier de Richard Wagner, vient de mourir à Venise à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'est, à quelques mois près, l'âge qu'avait Wagner lui-même lorsqu'il mourut. Depuis qu'il était devenu le gondolier en titre du grand artiste pendant ses séjours vénitiens, Ganassete jouissait d'une grande popularité.

*Ganassete* n'était qu'un surnom, dû au profil caractéristique du gondolier, comme on peut en juger d'après un savoureux croquis du peintre vénitien Luigi Favretto. Wagner avait senti l'étrange expression de cette tête, et il conseilla un jour à son fidèle ami, le peintre John Wowsky, d'en faire le sujet d'un tableau. « Peignez Ganassete, lui dit-il ; il ressemble à un vieil aigle malade. »

Pendant le dernier séjour de Wagner à Venise, Ganassete venait le prendre chaque après-midi au palais Vendramin, sur le Canal Grande, et il le conduisait jusqu'au Môle. Là, Wagner descendait et il allait faire une courte promenade sur la Place Saint-Marc ; ou bien il s'arrêtait au café Lavena, sous les Vieilles Procuraties, pour prendre un *cappuccino*, c'est-à-dire un café crème.

En 1882, la veille de Noël, la dernière que Wagner devait voir, on fit

à *Ca'* Vendramin l'arbre traditionnel. Ganassete assistait à cette fête de famille ; et le même soir, il portait au théâtre de la Fenice le maître qui dirigea en personne l'ouverture de la *Flûte Enchantée*, de Mozart, exécutée par les élèves du lycée musical Benedetto Marcello. C'était la dernière fois que Wagner montait au pupitre de chef d'orchestre. Sa santé allait en déclinant rapidement. Le 7 février 1883, jour du mercredi des Cendres, vers une heure de l'après-midi, le maître voulut faire avec sa femme Cosima une promenade en gondole. Il se fit d'abord conduire aux Zattere. La journée était claire et douce, et l'endroit encore plus fréquenté que de coutume. Wagner, heureux, dit à Ganassete qu'il se sentait bien à ce soleil chaud, au bon air, devant cet émouvant panorama. Puis il voulut aller voir le cimetière de San Michele.

Mais là, ses forces le trahirent et il s'évanouit. Le brave Ganassete aida *donna* Cosima à l'étendre sur les coussins de la gondole et il vogua à force de rame jusqu'au palais Vendramin. Ce jour-là, Wagner se remit, mais le mal le terrassa définitivement six jours après.

Ce fut encore Ganassete qui, à la gare, reçut en pleurant le cercueil du grand musicien pour le transporter au fourgon qui devait le conduire à Munich. A la fin de la cérémonie, Dino Mantovani rencontra Ganassete en larmes qui lui dit en son pittoresque dialecte :

— Ah, Monsieur, de combien de cadeaux et de caresses ne nous comblait-il pas! Quand nous le conduisions en gondole, il nous donnait un billet de dix francs, des paquets de cigares et du tabac à priser. Et puis il fallait voir comment il nous traitait au palais! Le soir de son concert, il nous a donné cent cinquante francs à chacun, tellement il était content et heureux. Et maintenant, pour qu'il fût encore vivant, le cher homme, je le servirais toute ma vie pour rien. Il le méritait bien, le pauvre, bon comme un ange malgré la souffrance du mal qui le tourmentait!

L'affection de Ganassette n'avait pas vu ou ne voulait pas voir le côté irascible du caractère de son *paron*.

En retraçant, dans le *Feu*, les scènes de l'évanouissement et des funérailles de Wagner, Gabriele D'Annunzio les a fort dénaturées. Il fait s'évanouir Wagner sur l'affreux *vaporetto*, qui n'existait pas en 1883, et il entoure la dépouille du maître de jeunes esthètes et d'un cérémonial héroïque tout à fait imaginaires. De Ganassete, pas de trace. Qu'est-ce que cette figure pittoresque serait venue faire dans cette idéologie autobiographique et lyrique? En 1883, D'Annunzio, qui n'avait guère publié que trois petits recueils de vers, n'était jamais allé à Venise. C'est en 1895 que se passèrent les faits réels sur lesquels il appuie le récit du *Feu*, lequel parut en 1898. A ce moment-là, le wagnérisme connaissait, en France et en Italie, un fulgurant essor.

Il y a encore, en Italie, au moins un des anciens serviteurs de Wagner. C'est le gardien du palais des Rufoli, à Ravello, au dessus d'Amalfi. Dans ce séjour merveilleux, Wagner composa une grande partie de *Parsifal*. Naturellement, le vieux gardien est intarissable en anecdotes et en souvenirs. — PAUL GUITON.

§

**Casanova et Stendhal.** — M. Ferdinand Boyer a publié dans la *Revue Littéraire comparée* (juillet-septembre 1923) un inventaire de la bibliothèque de Stendhal, dressé en 1842, dans son appartement de la *via delle Botteghe Oscure*, à Rome, peu de temps après sa mort. Ce catalogue est une pièce bien précieuse pour les stendhaliens, bien amusante aussi à dépouiller pour tout le monde, encore que les transcriptions ou les identifications de M. Boyer n'apparaissent pas toujours de la plus scrupuleuse exactitude.

Nous avons eu la joyeuse surprise d'y découvrir, entre les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau et *Paul et Virginie*... les Mémoires de Casanova. L'amusante rencontre et le pittoresque voisinage ! L'indication exacte du catalogue est la suivante :

CASANOVA (Mémoires)............ 7 vol.

De quelle édition des fameux *Mémoires* s'agit-il ? Nous avons deux détails pour nous guider : le chiffre de sept volumes, — en admettant qu'il ne soit pas erroné, — et le fait que l'acquisition de l'ouvrage par Stendhal soit antérieure à 1842. A cette date, trois éditions des *Mémoires* de Casanova existaient en librairie : l'édition allemande en 12 volumes in-16, que publia W. von Schutz, à Leipzig, de 1822 à 1828 ; l'édition originale française de Laforgue, publiée de 1826 à 1838, à Paris, chez Ponthieu ; enfin, l'édition Paulin, à Paris, qui paraît de 1833 à 1837 et comprend dix volumes. Comme l'édition Laforgue, la meilleure, la plus répandue, la plus accessible, comprend douze tomes, il en résulte que Stendhal ne devait posséder qu'une partie des Mémoires. Laquelle et de quelle édition ?

Il faut avouer que la question est *à priori* difficilement soluble et l'on ne pourrait que l'embrouiller encore si l'on faisait intervenir des éditions qui ne sont que des démarquages des précédentes, Tournachon-Molin (10 vol. in-12), Méline (10 vol.), Cosson (2 vol.), etc.

L'édition Laforgue a paru en quelque sorte par groupes, avec des intervalles de plusieurs années entre les groupes de volumes : les tomes I, II, III, IV, en 1826-1827, chez Ponthieu ; les tomes V, VI, VII, VIII, en 1832, chez Heideloff et Campé, à Paris ; les tomes IX, X, XI, XII, en 1838, chez un éditeur de Bruxelles. Mais les groupes sont de quatre volumes et cette circonstance qui permettrait d'expliquer la présence des *Mémoires* en 8 tomes dans la bibliothèque de Stendhal ne justifie pas

celle de 7 volumes seulement. Il faut donc se résigner, pour le moment, à ignorer la partie de l'œuvre de Casanova qui manquait à Beyle.

En tout cas nous voudrions tirer deux observations de cette curieuse rencontre bibliographique. Tout d'abord, que Stendhal ait été un lecteur fervent et sans doute un admirateur du trop galant Vénitien, nous avions déjà bien des raisons de nous en douter, mais comme cette preuve irréfutable est amusante, quand on se souvient qu'en 1857, Paul Lacroix, le Bibliophile Jacob, dans le Catalogue d'une Vente de livres, attribuait la rédaction des fameux *Mémoires*... à Stendhal lui-même : certitude morale, écrivait-il ; « l'esprit de Beyle, son caractère, ses idées et son style se retrouvent à chaque page » de ce livre ! Qu'il y ait des affinités entre Stendhal et Casanova, c'est trop certain ; et si la critique moderne n'a pas eu de peine à faire bonne justice de la légende accréditée un peu à la légère par Paul Lacroix, habituellement plus sagace et plus réservé, — cette même critique, si curieuse aujourd'hui, souvent jusqu'à l'indiscrétion, de sources ou de plagiats, sera conduite tout naturellement à se demander s'il ne faut pas ajouter à la liste déjà longue des « emprunts » et des « imitations » familières à l'auteur de *La Chartreuse de Parme* les suggestions qui lui auraient été apportées par Casanova... Mais c'est un sujet que nous ne pouvons même effleurer ici et que nous nous réservons de reprendre ailleurs. A tous les écrivains qui ont puisé dans cette mine si riche de documents humains que sont les *Mémoires*, que l'on sache seulement qu'il sera possible de joindre Henri Beyle, Milanais. — EDOUARD MAYNIAL.

§

**Les premières traductions françaises d'Edgar Poe.** — Dans un livre récent, *Edgar Poe et les premiers symbolistes français*, M. Seylaz montre dans quelle confusion se trouve la bibliographie des premières traductions d'Edgar Poe en France.

Divers auteurs ont notamment indiqué un certain recueil de contes qui aurait paru en 1846. M. Seylaz n'a pas pu en trouver trace ; moi-même, j'avais essayé en vain de me le procurer. En désespoir de cause, j'avais écrit au Professeur Woodberry qui le premier, à ma connaissance, a indiqué cette fausse référence dans son édition des œuvres de Poe. J'ai obtenu de lui la rétractation suivante :

Beverley, 12 décembre 1918.

Cher M. Lemonnier,

En réponse à la question que vous m'avez posée dans une lettre il y a quelque temps, j'ai l'avantage de vous informer que j'ai vu le bibliographe qui a fait la liste des ouvrages pour l'édition de Poe que vous mentionnez. J'ai causé avec lui, et il me rapporte qu'il ne peut trouver aucune autorité pour la prétendue édition des contes, Paris, 1846, in-12. Il se rappelle que c'était un livre annoncé à l'époque plutôt qué publié ; mais il ne peut citer aucune autorité. Je suis heureux que vous ayez appelé mon attention sur cette erreur ; et quoique

l'édition me soit sortie des mains, puisque les droits de reproduction ont été achetés par Scribner and Co il y a quelques années, je tâcherai de faire omettre cette référence dans les réimpressions. G. E. WOODBERRY.

Croyez-moi...

Il n'y a donc pas de doute : ce livre est un mythe ; et le premier recueil de contes de Poe paru en français date de 1853. Ce sont les *Nouvelles choisies*, traduites par Borghers. — LÉON LEMONNIER.

§

**La recherche des cœurs.** — L'initiative prise par M. Roland Marcel, administrateur de la Bibliothèque nationale, et qui amena le ministre de l'Instruction Publique à ouvrir solennellement le coffret contenant une enveloppe en métal doré dans laquelle se trouve peut-être le cœur de Voltaire, constitue-t-elle la première manifestation d'une série de contrôles de ce genre ? Le ministre aurait alors fort à faire, car nombreux sont les cœurs de personnages célèbres qui ont été embaumés et conservés comme reliques.

M. Bérard devra tout d'abord se transporter à l'abbaye de Fontrevault, près de Rouen, afin de s'assurer que le cœur de Richard d'Angleterre se trouve encore dans une des sépultures des premiers Plantagenets.

Il procédera ensuite à une enquête sévère sur l'authenticité du cœur dit de saint Louis.

En l'an IX, des ouvriers trouvèrent, sous une dalle de la Sainte-Chapelle, transformée alors en dépôt d'archives judiciaires, une boîte de plomb renfermant un cœur humain. Ce ne fut que sous le règne de Louis-Philippe qu'on eut l'idée que ce cœur pouvait bien avoir appartenu au fils de Blanche de Castille, fondateur de la chapelle ; mais il n'y a eu là aucune garantie historique: l'enquête s'impose.

Lors de la démolition de Port-Royal, sous Louis XIV, le cœur d'Arnauld, le grand docteur du Jansénisme, fut transporté à l'église de Palaiseau. Une visite à Palaiseau est nécessaire.

Les cœurs de Turenne, de La Tour-d'Auvergne, de Kléber, de Napoléon et de plusieurs généraux de la Révolution reposent aux Invalides.

Le ministre devra se rendre aux Invalides, où du même coup il se renseignera utilement sur l'authenticité du cœur de Napoléon. (On sait en effet qu'il y a quelques années des controverses se sont élevées au sujet de ce cœur, que le docteur Antomarchi aurait peut-être détourné.)

Au musée du Louvre, un monument de la Renaissance, le plus beau sans doute qui ait jamais été élevé pour contenir un cœur, est le groupe des Vertus Théologales, plus connu dans le public sous le nom des Trois Grâces, que Germain Pilon sculpta à la demande de Catherine de Médi-

cis pour recevoir le cœur d'Henri II — qu'au surplus il ne renferma jamais. Pourquoi ? Où est le cœur d'Henri II ?

Le cœur de Buffon, conservé par sa famille, disparut dans la tourmente révolutionnaire. Où est le cœur de Buffon ?

Celui de Marat occupa longtemps une place d'honneur au Club des Cordeliers, mais sous la Restauration on l'enleva. Où est-il aujourd'hui ?

Autant de questions que M. Léon Bérard aura certainement « à cœur » de résoudre. — L. DX.

§

**Les anecdotes qui se répètent.**— *L'Homme libre* du 14 janvier dernier racontait, d'après *la Liberté* de la veille, la savoureuse anecdote ci-dessous :

> Ayant un grand service à demander à « son » député, ce brave maire du Sud-Ouest s'en vint à Paris et voulut, à tout prix, inviter le parlementaire à déjeuner.
>
> Sachant le maire peu fortuné, le député le conduisit dans le grand restaurant dont il est l'un des meilleurs clients et, discrètement, prévint le maître d'hôtel qu'il fallait présenter une addition des plus réduite et qu'il réglerait ensuite la différence.
>
> Menu exquis : huîtres, sole, perdreau, salade, entremets, dessert, café et une fine de derrière les fagots. Et le total stupéfia le brave maire : 25 fr. 75
>
> — La vie est pour rien ! se dit-il.
>
> Et, le lendemain, il revint déjeuner au même restaurant, avec un vieux camarade, et commanda le même menu ! Il dut trouver que la vie avait singulièrement « raugmenté » depuis la veille : 176 fr. 90.
>
> L'affaire a failli se terminer au poste. Le maire soupçonne son député d'avoir voulu lui jouer un vilain tour.....

Nous avions déjà lu cette histoire, sous la forme suivante (mais ce n'est peut-être pas la première forme) dans la revue mensuelle *Pan* (notes du mois) de janvier 1912 :

> Invité certain jour par un de ses électeurs corses, de passage dans la capitale, Emmanuel Arène entraina son homme au *Café Anglais*.
>
> Ils firent un repas de choix, l'électeur se déclara enchanté et, au moment de régler, sortit une pièce de cinq francs.
>
> Emmanuel Arène fit un signe d'intelligence au garçon qui, sur cette somme, rapporta encore quelque menue monnaie.
>
> Il n'en fut pas de même le lendemain, lorsque, mis en goût, l'honnête Corse revint accompagné de cinq ou six compatriotes.
>
> La note s'élevait à 300 francs que le malheureux dut solder, ahuri, ne comprenant pas.....
>
> De retour à Ajaccio, il se rencontra un peu plus tard avec Arène et lui narra sa mésaventure : « Il fallait me prévenir, mon cher, s'écria le député, la veille nous avions déjeuné à prix fixe. C'est beaucoup plus avantageux ! »

§

**Projets oubliés, projets abandonnés.** — Le 4 avril 1898, la

Chambre adoptait une proposition de la loi présentée par M. le député Clapot et tendant à « la reconstruction de la salle des séances de la Chambre des Députés ». Cette loi fut promulguée le 19 août 1898.

Comme elle resta lettre morte, un projet de résolution fut déposé, le 2 juillet 1903, proposant la nomination d'une commission de contrôle permanente pour l'exécution des résolutions de la Chambre.

Le rapport distribué aux députés montrait que « par ses dimensions restreintes, l'insuffisance de sa superficie, la difficulté de l'accès, la salle actuelle des séances est aussi incommode pour le public et les journalistes que pour les représentants ».

Le rapport ajoutait :

L'aération insuffisante en raison du cube d'air trop restreint nous met dans l'obligation de vivre dans un milieu dont la toxicité augmente avec la longueur de la séance et l'élévation de la température. Cette situation intolérable ne peut durer ; *elle retentit sur la qualité et l'ordre de nos travaux...*

Mais il faut bien dire qu'en 1895, parlant du même projet oublié, M. le député Clapot allait plus loin encore ; il écrivait :

*A moins d'héroïsme il est impossible de résister à plus de quatre heures de séance...*

A moins d'héroïsme !

Et dire qu'il y aura tout de même des candidats aux prochaines élections législatives. — L. DX.

§

**Publications du « Mercure de France » :**

DEUX HOMMES, roman, par Georges Duhamel. Vol. in-16, 7 fr. 50. La première édition a été tirée à 1.100 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 1.075 ex. numérotés de 295 à 1369, à 15 fr., et 25 ex. marqués à la presse de A à Z (hors commerce). Il a été tiré et numéroté à la presse de 1 à 294 : 99 ex. sur hollande van Gelder, à 35 fr. ; 195 ex. sur vergé d'Arches, à 30 fr.

ŒUVRES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, V (*L'amour suprême. Akëdysséril*). Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 15 fr. Il a été tiré 59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 40 fr. ; 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 609, à 25 fr.

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

# TABLE DES SOMMAIRES

DU

# TOME CLXX

—

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

# BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection in-8 écu sur beau papier à 15 fr. le volume

## ŒUVRES DE

**GEORGES DUHAMEL**

I. *Vie des Martyrs............. 1 vol.
II. *Civilisation .................. 1 vol.

**FRANCIS JAMMES**

I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du poète. Un jour. La Mort du poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc......... vol.
II. *Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles........ 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis ........ 1 vol.

**RUDYARD KIPLING**

I. *Le Livre de la Jungle ...... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle 1 vol.

**JULES LAFORGUE**

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune............... 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice (Notes et Variantes)......................... 1 vol.

**MAURICE MAETERLINCK**

I. *Le Trésor des Humbles........ 1 vol.
II. La Sagesse et la Destinée..... 1 vol.

**JEAN MORÉAS**

I. *Les Syrtes Les Cantilènes. Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage. Sylves. Eryphile et Sylves nouvelles.............................. 1 vol.

**HENRI DE RÉGNIER**

*de l'Académie Française*

I. Les Médailles d'argile. La Cité des Eaux.............................. 1 vol.
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures.................................. 1 vol.
III. *Les Jeux rustiques et divins. 1 vol.

**ARTHUR RIMBAUD**

Vers et proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par PATERNE BERRIC[HON]
Poèmes retrouvés. Préface de P[AUL] CLAUDEL.............................. 1 v[ol.]

**GEORGES RODENBACH**

I. *La Jeunesse blanche. Le Règne [du] Silence. Préface de CAMILLE M[AU]CLAIR............................ 1 v[ol.]

**ALBERT SAMAIN**

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté [de] plusieurs poèmes.............. 1 v[ol.]
II. Le Chariot d'or. La Symphonie [hé]roïque. Aux Flancs du Vase.. 1 v[ol.]
III. Contes. Polyphème. Poèmes inac[he]vés.............................. 1 v[ol.]

**MARCEL SCHWOB**

I. *Spicilège.......................... 1 [vol.]
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro de[lla] mia Memoria ................ 1 v[ol.]

**LAURENT TAILHADE**

I. *Poèmes élégiaques........... 1 v[ol.]
II. *Poèmes aristophanesques.... 1 v[ol.]

**JEAN DE TINAN**

I. *Penses-tu réussir ? *ou les Différ[ents] Amours de mon ami Raoul de Vall[on]*ges........................ 1 v[ol.]
II. *Aimienne ou *Le détournement de [mi]neure*. L'Exemple de Ninon de L[en]clos amoureuse............ 1 v[ol.]

**ÉMILE VERHAEREN**

I. Les Campagnes hallucinées. Les V[il]les tentaculaires. Les Douze Mo[is]. Les Visages de la Vie........ 1 v[ol.]
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Fla[m]beaux noirs. Les Apparus dans m[es] chemins. Les Villages illusoires. L[es] Vignes de ma muraille....... 1 v[ol.]
III. *Les Flamandes. Les Moines. L[es] Bords de la route.......... 1 v[ol.]

**VILLIERS DE L'ISLE-ADAM**

I. *L'Eve future.................. 1 v[ol.]
II. *Contes cruels.................. 1 v[ol.]
III. *Tribulat Bonhomet, suivi de Nouve[aux] Contes cruels ................ 1 v[ol.]
IV. *Axel............................ 1 v[ol.]

IL A ÉTÉ TIRÉ DES OUVRAGES MARQUÉS D'UN ASTÉRISQUE DES EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL A 25 FRANCS

# MESSAGERIES MARITIMES

*Reg. du Com. Seine* { *31.016* / *176.390* }

*Paquebots-poste français*

**Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabie Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice Australie — Établissements Français de l'Océanie Nouvelle-Zélande — Nouvelle-Calédonie.**

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.*

AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3 place Sadi-Carnot.*

---

# OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues*** par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais à Paris, le 1er Mars 1924, à 2 heures. **En un seul lot.**

## GROUPE IMMOBILIER

**à usage d'Etablissement d'Instruction à Paris (16e arrondissement)**

## R. FRANKLIN, 10, 10bis, 10ter ET BOULEV. DELESSERT

Revenu 32.000 francs. **Mise à prix : 2.500.000 francs.**

**SUPERFICIE TOTALE 3.156 MÈTRES 12 C.**

S'adresser à Me BRUNET, avoué, 95, rue des Petits-Champs, à la **Direction des Domaines**, 9, rue de la Banque, et sur les lieux pour visiter.

---

Adj. 1er mars 24, 2 h. Salle municipale. R. More à *Enghien* par Me BABLOT, not. à Montmorency.

**1° MAISON DE RAPPORT A PARIS,** 17, av. Ph.-Auguste, et 88, r. de Montreuil. Ce 150m 37. R. br. : 14.190 fr. **M. à pr. : 100.000 fr.** Cons. 10.000 fr.

**2° MAISON A ENGHIEN-***les-Bains*, 5 pl. de Verdun. Ce 395m10. **M. à pr. : 50.000 fr.** Cons. 5.000 fr. **3° MAISON A DEUIL. M. à pr. : 15.000 fr.** Cons. 2.000 fr. S'ad. not. BABLOT, à Montmorency, GAILLARD, à Deuil.

---

Adj. sam. 26 fév. 24, 14 h. Et. BABLOT, not. Montmorency

**2 MAISONS A EPINAY-S/ SEINE** (Seine), av. jardin R. de Pontoise, 220 et 222, à 5 min. Gare St-Gratien. S. perf. 456 m² 55 et 182 m² 50. **M. à pr. 25.000 fr.** et **16.000 fr.** S'adr. à Me BABLOT, et *s. l. lieux pr visiter.*

---

**ACHÈTERAIS CHATEAU avec communs et ferme 40 ha. prairies ou terres,** env. **20 kil. de Maisons-Laffitte.** Pressé. Ecr. ou s'ad. Me VALLÉE, not. à Clermont (Oise).

---

PARIS (XVIe), r. **CHARLES-DICKENS, 1,** angl. r. des Eaux. R. br. **85.291 fr.** Pr. Cr. Fonc. à cons. M. à p. : 700.000 fr. Adj. ch. not. 26 févr. Mes Bourdel et BARILLAUD, 332, r. Saint-Martin.

---

**Maison d'angle, R. CARDINAL-LEMOINE, 1, et qu. Tournelle, 17.** R. b. : 28.093 f. **M. à p. : 350.000 f.** App. lib. Adj. Ch. n. 26 février. Mes G. Aubron, Rivière, **COTTENET,** not., 25, bd Bonne-Nouvelle, dép. cach.

**LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie**
**21, rue Hautefeuille, 21 — PARIS (VIe)**
N° au Registre du Commerce : Seine 100.412

***Réimpression:*** **29e à 50e éditions.**

RENÉ LALOU

# HISTOIRE
DE LA
# LITTÉRATURE FRANÇAISE
## CONTEMPORAINE

1870 à nos jours

**revue et augmentée**

| | | |
|---|---|---|
| Un volume in-16 de 772 pages, | broché | **12** fr. |
| | relié toile | **18** fr. |
| | relié 1/2 chagrin | **30** fr. |

**Ce livre, dont le succès a consacré l'utilité et la valeur, puisque 28 éditions ont été épuisées en un an, reparait aujourd'hui remanié et mis à jour jusqu'à fin 1928.**

C'est un guide indispensable pour le public étranger et pour les étudiants de la Littérature française ; il est aussi un compagnon amical pour les lettrés, les invitant à discuter et à ordonner leurs préférences, leur offrant, groupés, maints renseignements précis. SCRUPULEUSEMENT MIS A JOUR, il comble une lacune que critiques, auteurs et lecteurs ont souvent déplorée. Et le tableau par lequel il s'achève des principales directions que suit la littérature d'aujourd'hui préparera à comprendre les œuvres qui naitront demain.

**Cet ouvrage est désormais classique, et même les critiques qui l'ont le plus aprement discuté en 1923 s'accordent à en reconnaitre, en 1924, le caractère indispensable.**

**LES ÉDITIONS G. CRÈS et C^{ie}**

**21, rue Hautefeuille. — PARIS (VI^e)**

**N^o au Registre du Commerce : Seine 100-412**

*Vient de paraître :* **UN CHEF-D'ŒUVRE FAMILIAL**

*POUR LES GRANDS...*

*MAIS AUSSI POUR LES PETITS*

## GEORGES PONSOT

# L'ÉCUYER D'ENFER

**Roman**

Un volume in-16. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **7 fr.** »

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

50 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma dont 10 hors commerce, numérotés de 1 à 40 et 41 à 50 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **25 fr.** »

Le roman de la forêt au moyen âge par l'auteur du *Roman de la Rivière* ; une suite de tapisserie du XII^e siècle, avec de vives couleurs et une naïveté de dessins qui plaisent aux yeux charmés. M. Georges Ponsot est un doux philosophe et un conteur, à la manière de son compatriote Charles Nodier. Le récit s'en va tout simple, suivant son petit bonhomme de chemin, s'arrêtant pour regarder le jeu du soleil sur les arbres, et parfois pour sourire ironiquement à la vie. Quelle belle histoire, savoureuse et tragique, que celle de Guillaume III, comte suprême de Bourgogne, de sa fille Béatrix, de l'ymagier Jean Courbet, du loup privé Estourmi et de l'avantageux chevalier de Vaudrey. Le Diable du moyen âge montre le charbon ardent de ses yeux au détour d'une page ; et ce sont festins, batailles, retraites monacales, croisades, et aussi légendes de notre vieille France que l'auteur fait revivre, en un style d'une telle simplicité qu'il semble couler sur le sable fin comme l'eau pure, cette Seulette qu'il chanta dans son *Roman de la Rivière*. Livre qui repose et délasse l'esprit au cours de palpitantes aventures qui sont moins fatiguantes à suivre que le cours des changes ; livre qui peut être lu par tous, par les enfants comme par leurs grands-parents, un livre de famille, un livre *honnête*. N'est-ce pas là forte et précieuse qualité en ce temps de romans dépravés que le père est obligé de mettre sous clef. Celui-là peut rester ouvert sur la table du salon.

*Rappel. Du même auteur :*

**LE ROMAN DE LA RIVIÈRE**, édition ordinaire. Un volume in-16.. **6 fr.** »

**LE ROMAN DE LA RIVIÈRE**, édition illustrée d'images, en couleurs et en noir par GEORGES DELAW. Un volume in-4. Broché, **18 fr.** Relié........ **25 fr.** »

**PAYOT, 106, Boul. Saint-Germain, PARIS** (R. C. Seine 207-743 B.)

# LE PRÉSIDENT WILSON
## ET LE RÈGLEMENT FRANCO-ALLEMAND

D'après les documents personnels et inédits du *Président Wilson*, réunis et commentés par *Ray Stannard Baker*.

Edition française avec un avertissement et des notes par *Louis-Paul Alaux*.

In-8 de la *Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre Mondiale*.................................................................. 15 fr.

Plein de documents inédits très importants — minutes secrètes du Conseil des Quatre et du Conseil des Dix — ce livre révèle, en un récit passionnant quoique souvent partial, parfois même injuste, ce que fut l'action quotidienne du Président Wilson dans le règlement franco-allemand.

**A.-S.-M. HUTCHINSON**

# QUAND VIENT L'HIVER

Roman traduit de l'anglais par *Maurice Rémon*.

In-16.................................................................. 7 fr. 50

Une admirable histoire de douleur et d'amour dont le héros est le plus noble et le plus séduisant qui ait, depuis longtemps, paru dans un roman, ce qui explique le succès prodigieux de ce livre en Angleterre et en Amérique, succès qu'il est certain de trouver en France comme *Le Rosaire* !

**Léonard ROSENTHAL**

# FAISONS FORTUNE

In-16.................................................................. 7 fr. 50

Les affaires, la place du commerçant dans le monde, les hautes qualités morales qu'il faut posséder, voilà ce que M. Léonard Rosenthal expose dans ce livre, et il émaille sa théorie d'aperçus originaux et troublants sur le haut négoce, sur les trusts, sur le change, sur l'avenir de la France. C'est un livre qui, sous sa forme un peu légère, fait réfléchir. Il n'y a pas que ceux qui désirent « faire fortune » qui doivent le lire ; tous ceux qui sont curieux des problèmes présents ont l'obligation de méditer certaines de ses pages.

*La Revue Sincère.*

**WERNER SOMBART**
Professeur à l'Université de Berlin

# LES JUIFS ET LA VIE ÉCONOMIQUE

Traduit de l'allemand par le Dr *Jankélévitch*.

In-8 de la *Bibliothèque politique et économique*.................................................................. 20 fr.

Voilà un ouvrage magistral, bâti d'après une logique impeccable, étayé d'une documentation extraordinairement riche, un ouvrage qui s'impose à tous les esprits désireux de s'instruire.

HENRY SPONT (*L'Ère Nouvelle.*)

Dans cet ouvrage de grand essayiste autant que d'économiste, Werner Sombart étudie l'histoire du judaïsme moderne et montre par quels ressorts ce peuple dispersé dans le monde a travaillé à la création de la société moderne.

*La Revue Economique et Financière.*

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, Paris (6e) — Téléphone : { Fleurus 07-71 / — 06-94

***Le Livre dont tout le monde parle.***

PIERRE GUITET-VAUQUELIN

---

## *Les Genèses Passionnées*

# L'ÎLE EXALTÉE

**ROMAN**



Un roman d'amour, certes, et qui empoigne singulièrement le lecteur ; mais, surtout, l'étude lucide et violente des exaltations de l'esprit actuel, de l'ambition passionnée des disciplines de Nation et de Race. C'est le Roman de l'Impérialisme français.

Ce livre, placé sous le « **Signe de l'Aigle** », sera suivi de deux romans indépendants, placés respectivement sous le « **Signe du Faisceau** » et le « **Signe qui doit venir** ».

Un volume in-18 jésus (185×117).. .. .. .. .. .. .. **7 francs.**

---

*IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE*
*TOUS NUMÉROTÉS ET TIMBRÉS DU " SIGNE DE L'AIGLE "*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 6 exemplaires sur Papier de Chine (dont 3 H. C.).......... | à **70 fr.** | (*épuisés*). |
| 12 — | Vieux Japon (dont 2 H. C.).............. | à **75 fr.** | |
| 14 — | Hollande (dont 2 H. C.)................ | à **40 fr.** | (*épuisés*). |
| 108 — | Vélin Lafuma (dont 8 H. C.)............ | à **25 fr.** | |

**ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE**

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

# ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

## ROMAN

**Vie des Martyrs, 1914-1916.** Vol. in-16.... 7 »

**Civilisation, 1914-1917.** (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16............ 7 »

**Confession de Minuit.** Vol. in-16 ............ 7 »

**Les Hommes abandonnés.** Vol. in-16...... 7 »

## LITTÉRATURE

**Paul Claudel, suivi de Propos critiques.** Vol. in-16........................................ 6 50

**Les Poètes et la Poésie.** Vol. in-16......... 7 »

**Les Plaisirs et les Jeux,** **Mémoires du CUIP et du TIOUP.** Vol. in-16. 7 »

## PHILOSOPHIE

**La Possession du Monde.** Vol. in-16....... 7 »

**Entretiens dans le tumulte,** **Chronique contemporaine, 1918-1919.** Vol. in-16........................ 7 »

## POÉSIE

**Elégies.** Vol. in-16 ................................ 5 »

## THÉATRE

**Le Combat,** Pièce en 5 actes. Vol. in-18.................. 7 »

**FERENCZI et Fils, Éditeurs**
**9, Rue Antoine-Chantin — PARIS (XIVe)**

## IL FAUT LIRE LES BEAUX ROMANS CANADIENS DE
## LOUIS-FRÉDÉRIC ROUQUETTE

# Le Grand Silence Blanc

**(31e mille)**

**ET**

# LA BÊTE ERRANTE

**(10e mille)**

***Quelques appréciations de la Presse sur ces romans :***

Alors que la vie de tant d'écrivains anglais et américains n'a été qu'une longue suite d'aventures vécues, sous toutes les latitudes, M. Louis-Frédéric ROUQUETTE est, peut-être, le seul de nos écrivains qui n'ait cessé depuis vingt ans de courir le monde. *La Bête Errante* nous entraîne vers le cercle populaire, c'est toute une vie de misères, de souffrance où seule l'espérance soutient l'homme, au milieu de l'immensité glacée parmi la solitude atroce du *Grand Silence Blanc*.

Jacques PATIN (*Le Figaro*).

Ce livre impressionne notre sensibilité par son style verveux, brutal qui prend la température de la région et les violences soudaines du monde qu'il décrit.

M. Louis ROUQUETTE est un des rares Français qui voyagent par goût et par goût de l'aventure.

Albéric CAHUET (*L'Illustration*).

*La Bête errante* est un livre magnifique, passionnant et émouvant.

J.-N. FAURE-BIGUET (*Echo de Paris*).

*La Bête Errante* : Un beau livre, un livre tonique et sain dont l'auteur pourrait bien être, un jour, le JACK LONDON Français.

ORION (*L'Action Française*).

Vous n'avez rien fait d'aussi beau depuis le *Grand Silence Blanc* et votre figure de FLOSSIE d'une part et vos deux figures de Tempest et Hurricane sont d'extraordinaires merveilles.

Claude FARRÈRE.

J'aurais aimé le prix GONCOURT pour ce livre, pour cet écrivain, pour ce caractère, et je ne pense pas que le public eût regimbé.

Fernand VANDEREM (*La Revue de France*).

Qu'est-ce qu'on attend pour couronner cet auteur qui n'est pas ennuyeux et déborde d'une fière santé ?

RACHILDE (*Le Mercure de France*).

**CHAQUE VOLUME.. .. .. .. .. .. .. .. .. 7.50**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26, — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

# BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection in-8 écu sur beau papier à 15 fr. le volume

## ŒUVRES DE

### GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs.............. 1 vol.
II. *Civilisation.................. 1 vol.

### FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du poète. Un jour. La Mort du poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc......... vol.
II. *Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles.......... 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis ....... 1 vol.

### RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle ...... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle 1 vol.

### JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune............... 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice (Notes et Variantes)......................... 1 vol.

### MAURICE MAETERLINCK

I. *Le Trésor des Humbles....... 1 vol.
II. La Sagesse et la Destinée..... 1 vol.

### JEAN MORÉAS

I. *Les Syrtes Les Cantilènes. Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage. Sylves. Eryphile et Sylves nouvelles......................... 1 vol.

### HENRI DE RÉGNIER

*de l'Académie Française*

I. Les Médailles d'argile. La Cité des Eaux.......................... 1 vol.
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures............................ 1 vol.
III. *Les Jeux rustiques et divins. 1 vol.

### ARTHUR RIMBAUD

Vers et proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par PATERNE BERRICHON. Poèmes retrouvés. Préface de PAUL CLAUDEL.......................... 1 vol.

### GEORGES RODENBACH

I. *La Jeunesse blanche. Le Règne du Silence. Préface de CAMILLE MAUCLAIR.......................... 1 vol.

### ALBERT SAMAIN

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes............. 1 vol.
II. Le Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase.. 1 vol.
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés......................... 1 vol.

### MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège...................... 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria ............... 1 vol.

### LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques........... 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques.... 1 vol.

### JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir ? *ou les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*........................... 1 vol.
II. *Aimienne *ou Le détournement de mineure.* L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse............. 1 vol.

### ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie........ 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille....... 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route.......... 1 vol.

### VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Eve future.................. 1 vol.
II. *Contes cruels................. 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels ............... 1 vol.
IV. *Axel............................. 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DES OUVRAGES MARQUÉS D'UN ASTÉRISQUE
DES EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL A 25 FRANCS

# MESSAGERIES MARITIMES

*Reg. du Com. Seine* { *31.016* / *176.390*

*Paquebots-poste français*

**Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabie**
**Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique**
**Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice**
**Australie — Établissements Français de l'Océanie**
**Nouvelle-Zélande—Nouvelle-Calédonie.**

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.*

AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3 place Sadi-Carnot.*

# OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues*** par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

**Maison à Paris Rue de L' AQUEDUC,** N° 6, en façade sur **la rue Lafayette.** Rev. brut : *suscept. d'une augm.* import. 46.964 fr. C°ᵉ 469ᵐ. **M. à p. : 600.000 fr.** A adj. Ch. not. 18 mars. S'ad. Mᵉ ALBERT GIRARDIN, not., 43, rue Richelieu.

---

Vente au Palais, à Paris, 13 Mars 1924, 2 h.

**IMMEUBLE, 62, CITÉ DES FLEURS,** 17ᵉ Arr. Cont. 240 m². **M. à Pr. : 15.000 fr.** S'adr. Mᵉ LAVERNE, av., 4, rue de Grammont, Paris.

---

Vente Palais, à Paris, 19 Mars 1924, à 2 h.

**2 TERRAINS sis à LA COURNEUVE (Seine), Boulevard Pasteur,** 41 et 43, avec **GRANDE USINE** y édifiée, à **usage** de **CONSTRUCTION mécan. et import. matér.** Immeubles par destination comprenant : **3 tours, perceuses, étaux, pont roulant, moteur électrique.** Cont°ᵉ 1.069 mètres environ. **Libre de location. M. à Pr. : 200.000 fr.** S'adr. à Mᵉˢ PLAIGNAUD et THIELLAND, av. à Paris, et à Mᵉ PLANQUE, syndic à Paris.

---

Vente au Palais, à Paris, 12 mars 1924, à 2 h.

**PROPRIÉTÉ A BOULOGNE-SUR-SEINE, Rue Thiers, 10 et 12.** partie exploitée en chambres meublées. C°ᵉ 442 m. env. Rev. br. 8.200 fr. envir. **M. à pr. : 50.000 fr.** S'adr. à Mᵉ PLAIGNAUD, av. à Paris, 14, rue des Pyramides; Mᵉ DE FORGES, avoué et Mᵉ VITRY, not. à Boulogne-sur-Seine.

---

Vente au Palais à Paris, le 6 Mars 1924, 2 h.

**TER. DE 886 M. env. à BAGNEUX (SEINE)** lieu dit « **Les Frais culs** » ou « **Les Buttes** ». **M. à pr. : 8.500 fr.** S'adr. à Mᵉ PLAIGNAUD, av. à Paris, 14, r. des Pyramides.

---

A VENDRE A L'AMIABLE

**GRANDE VILLA A CANNES** **(quartier Californie),** vastes salons. **45 pièces** d'habitation. **Riche ameublement. Confort moderne.** Ecuries Garages. Dépendances. **Vue splendide. Parc de 8 000 m.** Roseraie. Pour tous renseig. et traiter, s'adr. Mᵉ Vial, notaire à Cannes (A.-M.).

---

Vente Palais, Paris, le 12 Mars 1924.

**1° IMMEUBLE à PARIS, R. DES HAIES, 45.** Cont. 1 038ᵐ Rev. br. 8.259 fr. Prêt du Crédit Foncier. **M. à prix : 80 000 fr. : 2° CONSTRUCTIONS** élevées sur un **TERRAIN** situé à Paris, **R. DE MONTREUIL, 119,** et droit au bail. Rev. br. : 46.324 fr. **M. à pr. 50.000 fr.** S'adr. NAUCHE, et JARDOT, avoués, DITTE, notaire à Paris, et WARGNY, notaire à Neuilly-sur-Seine.

---

A **adjuger** Ch. Notaires, Paris, 25 mars 1924.
**MAISON DE RAPPORT A PARIS (9ᵉ)**

**R. LAFFITTE, 20**

pouvant convenir à **Banque** ou **Administration**
**CONTENANCE 472 MÈTRES 50 CENTIMÈTRES**
**2 ÉTAGES LIBRES EN 1925.** Revenu brut : 57.200 francs plus augmentation par périodes pour certains baux. **M. à pr. : 1.200.000 fr.** S'adr. aux Notaires, Mᵉˢ MAXIME AUBRON, rue de Rivoli, 146, dépos. enchᵉ. et Mᵉ Georges SALLE.

---

**VILLE DE PARIS.** Adj. s^r 1 ench. Ch. des Not., le 11 Mars

**IMMEUBLE d'Angle (4ᵉ) Rues du RENARD et Sᵗ-MERRI.** Cont. **520ᵐ** environ. Mise à prix : **800 fr. le mètre. TERRAIN** (13ᵉ), r. de la Colonie. Surf. 343ᵐ07. **M. à pr. : 85 fr. le m.** S'adr. Etudes. Mᵉˢ *Mahot de la Quérantonnais* et BONNEL, not. 11, rue Auber.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE




3, RUE DE GRENELLE
PARIS VI[e]
TÉL. : FLEURUS 12-27
R. C. Seine : 35.806

## MAX JACOB

# LE CABINET NOIR

## *LETTRES AVEC COMMENTAIRES*

UN VOL. IN-24 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 2.50

« Devant nous, MAX JACOB ouvre des lettres qui ne lui sont pas adressées. Comme poète, n'a-t-il pas tout droit de regard, au même titre que le Ministère de l'Intérieur ? En se jouant des difficultés, l'auteur réhabilite le haut commerce parisien et restitue à la petite bourgeoisie provinciale tout ce qui lui est dû. On se rend compte après l'avoir lu que les plus puissantes firmes ne sont pas à l'abri des embarras de l'amour et qu'en banlieue les gémissements ont leur saveur secrète.
« Dans cette chambre noire, un monde inoubliable, pris au plus petit diaphragme, vient jeter son image renversée, comme dans les sources. Parmi ces lettres, celle de M[lle] Bernard (« *Ma tante, vieille chipie, je vous avertis d'avoir à vous taire...* ») et celle d'une jeune ouvrière au fils de son patron (« *Je sentais bien que vous n'étiez plus comme avant du temps de l'Avenue Philippe-Auguste...* »), iront au ciel.
« Faut-il répéter que MAX JACOB est un de nos maîtres, et qu'il embellit notre époque ? »

PAUL MORAND.
(*N. R. F.*, 1[er] octobre 1922.)

DU MÊME AUTEUR :

## LE ROI DE BÉOTIE

Un vol. in-18 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 7.95

## FILIBUTH OU LA MONTRE EN OR

Un vol in-18 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 7 fr.

## CINÉMATOMA

Un vol in-18. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 12 fr.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE




3, RUE DE GRENELLE
PARIS VI°
TÉL. : FLEURUS 12-27
R. C. Seine : 35.806

# MARCEL PROUST

## *A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU*

TOME VI

# LA PRISONNIÈRE

## (SODOME ET GOMORRHE III)

DEUX VOLUMES IN-18 à.. .. .. .. .. .. .. .. ... .. .. .. 7.50

La Prisonnière, c'est Albertine que son ami, possédé par la plus douloureuse et d'ailleurs la plus légitime jalousie, cloître dans son appartement, ou ne laisse sortir qu'étroitement surveillée. Aucun livre, depuis que les hommes écrivent, n'a donné, de l'angoisse d'aimer sans retour, du besoin de saisir qui vous fuit et de la monstrueuse impossibilité d'y réussir, une peinture plus minutieuse, plus cruelle et plus désespérée. Mais le ton reste toujours modéré, et même, souvent, plaisant.

Une grande place est réservée, comme dans les tomes précédents, à la description (ou faut-il le dire : à la satire ?) des milieux mondains. Au centre de l'ouvrage s'épanouit une magnifique scène tragi-comique où M. de Charlus se voit d'autorité brouillé avec Morel par les soins impitoyables des Verdurin.

Ainsi se poursuit, même après qu'a disparu — si déplorablement — celui qui y présidait, cette prodigieuse résurrection d'innombrables vies et d'un Temps dont la mort même n'aura pu faire qu'il soit « perdu ».

***IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES « AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE » UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 880 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES « BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ». TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.***

DU MÊME AUTEUR :

**Pastiches et Mélanges**, 1 vol. in-16.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **6.50**

**A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU :**

**Du côté de chez Swann**, 2 vol. in-16. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **10 fr.**
**A l'ombre des Jeunes Filles en fleurs**, 2 vol. in-16. Prix Goncourt 1919 .. **12.50**
**Le côté de Guermantes I**, 1 vol. in-16. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **10 fr.**
**Le côté de Guermantes II. — Sodome et Gomorrhe I**, 1 vol in-16.. .. **12.50**
**Sodome et Gomorrhe II**, 3 vol. in-16 .... .. .. .. .. .. .. .. .. .. **20.25**

*SOUS PRESSE :*

**Les Plaisirs et les Jours.**

*A PARAITRE :*

**Albertine disparue.**
**Le Temps retrouvé.**
**Morceaux choisis.**

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE




3, RUE DE GRENELLE
PARIS VI[e]
TÉL. : FLEURUS 12-27
R. C. Seine : 35.8.6

# ALBERT THIBAUDET

## *TRENTE ANS DE VIE FRANÇAISE*

III

# LE BERGSONISME

DEUX VOLUMES IN-18 à.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **12 fr.**

Ce travail considérable n'est pas seulement un exposé de la doctrine bergsonienne, un essai pour la situer dans le développement historique de la philosophie, un jugement sur elle. Il se distingue de nombreux ouvrages écrits sur le bergsonisme en ce qu'il est consacré, dans la plus grande partie, à l'avenir, aux possibilités, aux conséquences de cette philosophie. Dans quel esprit permettrait-elle d'aborder les problèmes de la logique, de la morale, de la religion, de l'histoire, de l'esthétique, de la critique, de l'histoire de la philosophie, auxquels M. Bergson n'a que peu ou n'a pas touché ? Voilà ce que l'auteur s'est efforcé de présenter, non sous forme dogmatique, mais sous figure d'esquisses, de propositions et de suggestions, qui couvrent à peu près tout le champ de la philosophie.

DU MÊME AUTEUR :

**LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ**.. .. .. .. .. *En réimpression*
**LES HEURES DE L'ACROPOLE** ... .. .. .. .. .. .. *En réimpression*
**LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE** .. .. .. .. .. .. .. .. **8.50**

*TRENTE ANS DE VIE FRANÇAISE*

I.— **LES IDÉES DE CHARLES MAURRAS** .. .. .. .. .. .. .. **7.50**
II.— **LA VIE DE MAURICE BARRÈS**.. .. .. .. .. .. .. .. .. **10 fr.**

**BIOGRAPHIE**

*Universitaire, voyageur, critique littéraire, M. Albert Thibaudet s'est fait connaître du public français et européen par des travaux sur l'archéologie et l'histoire grecques :* **Les Heures de l'Acropole** *et* **La Campagne avec Thucydide**, *et par une activité déjà longue de critique littéraire. Le noyau de son œuvre critique est son grand travail sur* **Les Trente Ans de Vie française** *qui vont de 1889 à l'après-guerre. La troisième partie, consacrée à la révolution bergsonienne, est son premier ouvrage de critique purement philosophique.*

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE




3, RUE DE GRENELLE
PARIS VI°
TÉL. : FLEURUS 12-27
R. C. Seine : 35.806

MARCEL ACHARD

# VOULEZ-VOUS JOUER AVEC MOÂ ?

## TROIS ACTES

UN VOL. IN-18 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **6,75**

*IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE" UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES in-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE-REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.*

### EXTRAITS DE PRESSE

Pièce très drôle et encore plus émouvante, très simple et cependant très subtile.
A. RIVOIRE, *Le Temps.*

Ce n'est rien et c'est impayable. PAUL SOUDAY, *Paris-Midi.*

Fantaisie amusante, humaine. NOZIÈRE, *l'Avenir.*

Je ne puis dire la joie que procure un tel spectacle qui est simple, aigre, comique et une indication merveilleuse de tout ce qui pourrait être fait. LUGNÉ-POE, *l'Eclair.*

M. Marcel Achard vient de donner sa mesure dans une farce étourdissante qui va certainement faire affluer le grand public au Théâtre Montmartre. CHARLES MÉRÉ, *Excelsior.*

Je vous engage vivement à aller entendre cette pièce si vous aimez les jeux libres de l'esprit, la fantaisie débridée, sans parler de scènes et pirouettes à rendre jaloux les Fratellini.
EDMOND SÉE, *l'Œuvre.*

C'est une des plus belles opérations de la fantaisie moderne. Interprétation d'une fantaisie, d'une légèreté, d'une jeunesse radieuses, entraînantes. RÉGIS GIGNOUX, *Comœdia.*

Il faut convenir que c'est mieux qu'à Medrano. GEORGES PIOCH, *Ère Nouvelle.*

Un chef-d'œuvre ! Mais vous rirez. ALFRED SAVOIR, *Bonsoir.*

C'est extrêmement drôle et très joli. ANDRÉ BEAUNIER, *Echo de Paris.*

Pantomine parlée, ou poème dansé. ANTOINE, *Information.*

Cette pièce est gaie, amoureuse, spirituelle, câline et désenchantée sans désespoir.
PIERRE BÉNARD, *Canard Enchaîné.*

... Cette œuvre singulière, frénétique, qui tient de la parade et de la moralité, et dont la bouffonnerie confine à je ne sais quel désespoir secret. ROBERT DE FLERS, *Figaro.*

Incontestablement la pièce de M. Marcel Achard a des part de chef-d'œuvre .. La soirée s'est achevée dans un triomphe. HENRI BÉRAUD, *Le Mercure de France.*

**NOTE BIOGRAPHIQUE**

*Né le 5 juillet 1899... Vache enragée... Souffleur au Vieux-Colombier... Journaliste au Figaro à Bonsoir, à Paris-Soir, au Peuple...*

*Deux pièces jouées :* **La Messe est dite**, *en février 1923,* à l'Œuvre ; **Celui qui vivait sa mort**, *en Mai 1923,* à l'Atelier.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE




3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VI^e^
TÉL. : FLEURUS 12-27
R. C. Seine : 25.806




N° 6

ANDRÉ BRETON

# LES PAS PERDUS

**Au large de la littérature ce livre fait autorité.**

La confession dédaigneuse.— Guillaume Apollinaire.— Alfred Jarry.— Jacques Vaché. — Les Chants de Maldoror. — Gaspard de la Nuit. — Pour Dada. — 2 Manifestes Dada. — Georges de Chirico. — Idées d'un peintre (André Derain). — Max Ernst. — Après Dada. — Interwiew du Pr Freud. — André Gide me parle de ses morceaux choisis. — L'esprit nouveau. — Lâchez tout. — Francis Picabia. — Les mots sans rides (Robert Desnos). — Marcel Duchamp. — Distances. — Caractère de l'évolution moderne et ce qui en participe, etc.

Un volume in-18 .................................. 6.75
50 exemplaires sur pur fil .................................. 20 fr.

*POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :*

ANDRÉ GIDE. — Souvenirs de la Cour d'Assises.

JEAN-RICHARD BLOCH. — Sur un Cargo.

ALFRED FABRE-LUCE. — La Victoire.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VI^e) (R. C. Seine 80.493)

# BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection in-8 écu sur beau papier à 15 fr. le volume

## ŒUVRES DE

### GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs............. 1 vol.
II. *Civilisation.................. 1 vol.

### FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du poète. Un jour. La Mort du poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc........ vol.
II. *Quatorze prières Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles........ 1 vol.
III. *Clara d Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis ........ 1 vol.

### RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle ...... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle 1 vol.

### JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune............... 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice (Notes et Variantes).......................... 1 vol.

### MAURICE MAETERLINCK

I. *Le Trésor des Humbles........ 1 vol.
II. La Sagesse et la Destinée..... 1 vol.

### JEAN MORÉAS

I. *Les Syrtes Les Cantilènes. Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage. Sylves. Eryphile et Sylves nouvelles....................... 1 vol.

### HENRI DE RÉGNIER

*de l'Académie Française*

I. Les Médailles d'argile. La Cité des Eaux.............................. 1 vol.
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures.......................... 1 vol.
III. *Les Jeux rustiques et divins. 1 vol.

### ARTHUR RIMBAUD

Vers et proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par PATERNE BERRICHON, Poèmes retrouvés. Préface de PAUL CLAUDEL.............................. 1 vol.

### GEORGES RODENBACH

I. *La Jeunesse blanche. Le Règne du Silence. Préface de CAMILLE MAUCLAIR........................... 1 vol.

### ALBERT SAMAIN

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes.... ........ 1 vol.
II. Le Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase.. 1 vol.
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.......................... 1 vol.

### MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège....................... 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria ............... 1 vol.

### LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques .......... 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques.... 1 vol.

### JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir ? *ou les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*..... ...................... 1 vol.
II. *Aimienne ou *Le détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.............. 1 vol.

### ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie........ 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille....... 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route.......... 1 vol.

### VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Eve future.................. 1 vol.
II. *Contes cruels................. 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels ............... 1 vol.
IV. *Axel............................ 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akédysséril. 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DES OUVRAGES MARQUÉS D'UN ASTÉRISQUE
DES EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL A 25 FRANCS

*EXTRAIT DU CATALOGUE*

## DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

# QUELQUES VOLUMES
# SUR PAPIERS SPÉCIAUX

Les papiers sont indiqués ici par des initiales : Whatman : W ; Japon : J ; Chine : C ; Hollande : H ; Arches : A ; Rives : R ; pur fil Lafuma : PF

AUREL

*La Semaine d'Amour*.......... H 25 »

LÉON BAZALGETTE

*Le « Poème Evangile » de Walt Whitman*.............. PF 25 »

MARCEL BATILLIAT

*La Joie*.................... H 25 »
*Versailles-aux-Fantômes*....... H 25 »

FERNAND BENOIT

*La Foire aux Paysages*....... H 25 »

AD. VAN BEVER ET ED. SANSOT-ORLAND

*Œuvres galantes des Conteurs Italiens*, II.................. H 25 »

LÉON BLOY

*Je m'accuse*................. H 25 »
*Le Mendiant ingrat*, tomes I et II, chacun................. PF 15 »
*La Porte des Humbles*......... C 50 »
Le même..................... H 35 »
Le même..................... PF 15 »

WACYF BOUTROS GHALI

*Le Jardin des Fleurs*......... H 25 »

L. CARIO ET CH. RÉGISMANSET

*La Pensée française*.......... PF 25 »

FERNAND GAUSSY

*Laclos, 1741-1803*............. H 25 »

F.-A. CAZALS ET G. LE ROUGE

*Les Derniers Jours de Paul Verlaine*..................... PF 25 »

GUY-CHARLES CROS

*Les Fêtes quotidiennes*......... H 25 »

LÉON DEUBEL

*La Lumière natale*............. A 20 »
Le même.................. PF 10 »

DIVERS

*Le Souvenir de Charles Demange* H 25 »

GEORGES DUHAMEL

*Confession de Minuit*.......... H 30 »
Le même.................... PF 15 »
*Elégies*...................... J 25 »
Le même...................... C 20 »
Le même...................... H 15 »
Le même...................... PF 10 »
*Entretiens dans le Tumulte*.... H 25 »
Le même...................... PF 10 »
*Les Hommes abandonnés*....... H 30 »
Le même...................... PF 15 »
*Œuvres*, I (Bibl. choisie).... PF 25 »
*Œuvres*, II (Bibl. choisie).... PF 25 »
*Paul Claudel* suivi des *Propos critiques*................. PF 10 »
*Les Plaisirs et les Jeux*........ R 30 »
Le même...................... PF 15 »

EDOUARD DUJARDIN

*Antonia*...................... H 25 »
*Poésies*....................... J 40 »

PAUL ESCOUBE

*La Femme et le Sentiment de l'amour chez Remy de Gourmont*...................... H 25 »
Le même.................... PF 12 »

LAURENT EVRARD

*Le Danger*...................... H 25 »

ALBERT FLEURY

*Poèmes*...................... H 25 »

ANDRÉ FONTAINAS

*Histoire de la Peinture française*.................... PF 25 »

PAUL FORT

*Anthologie des Ballades françaises*.................... J 40 »
*Ballades Françaises*........... H 30 »
*Hélène en fleur*............... H 25 »
Le même.................... PF 15 »

EDOUARD GANCHE

*Frédéric Chopin*............. PF 25 »

**Envoi franco du Catalogue complet**

*EXTRAIT DU CATALOGUE*

# DES ÉDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE

**HENRI DE RÉGNIER**

*Esquisses Vénitiennes*........ PF 10 »
*Œuvres*, III (Bibl. choisie)..... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
*Vestigia Flammæ*............ H 30 »
Le même.................... PF 12 »

**ARTHUR RIMBAUD**

*Poésies*...................... PF 15 »

**ISABELLE RIMBAUD**

*Reliques*..................... R 25 »
Le même.................... PF 12 »

**RIVAROL**

*Les plus belles pages de Rivarol*......................... H 25 »

**GEORGES RODENBACH**

*Œuvres*, I (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

**ANDRÉ ROUVEYRE**

*Exécution secrète d'un peintre*......................... H 4 »
Le Gynécée.................. A 40 »

**CÉCILE SAUVAGE**

*Tandis que la Terre tourne*.... H 25 »
*Le Vallon*.................... H 25 »

**LÉON SÉCHÉ**

*Alfred de Vigny*, I............ H 40 »
*Alfred de Vigny*, II........... C 50 »
Le même.................... H 40 »
*Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827*.......... C 50 »
Le même.................... H 40 »
*Muses romantiques : Delphine Gay*....................... H 40 »
*Muses romantiques : Hortense Allart de Méritens*.......... C 50 »
*La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*..................... J 60 »
Le même.................... H 40 »
*Muses romantiques : Mme d'Arbouville*................... H 40 »
*Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830, I. : Victor Hugo et les Poètes*............... H 40 »
*Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830. II : Victor Hugo et les Artistes*............. H 40 »

**FERNAND SÉVERIN**

*Poèmes*...................... H 25 »

**MARCEL SCHWOB**

*Œuvres*, I (Bibl. choisie).... PF 25 »
*Œuvres*, II (Bibl. choisie).... PF 25 »

**CASIMIR STRYIENSKI**

*Soirées du Stendhal-Club*, II.... H 25 »

**LAURENT TAILHADE**

*Œuvres*, I (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
*Œuvres*, II (Bibl. choisie)..... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

**JEAN DE TINAN**

*Œuvres*, I (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
*Œuvres*, II (Bibl. choisie)..... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

**ARCHAG TCHOBANIAN**

*Poèmes*...................... H 25
*Les Trouvères arméniens*.... H 25 »

**TEI-SAN**

*Notes sur l'Art japonais*, I.... H 25 »
*Notes sur l'Art japonais*, II... H 25 »

**ALBERT TRACHSEL**

*Les Fêtes réelles*............ J 100 »

**ÉMILE VERHAEREN**

*Hélène de Sparte*........... PF 12 »
*Œuvres*, III (Bibl. choisie).... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
*Toute la Flandre*, I.......... H 30 »
Le même.................... PF 12 »
*Toute la Flandre*, II......... H 30 »
Le même.................... PF 12 »
*Toute la Flandre*, III........ H 30 »
Le même.................... PF 12 »

**FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN**

*Choix de Poèmes*............ PF 15 »
*Le Domaine Royal*........... A 15 »
Le même.................... PF 8 »
Πάλαι....................... H 15 »
*La Rose au flot*.............. A 20 »
Le même.................... PF 10 »

**VILLIERS DE L'ISLE-ADAM**

*Œuvres*, I (Bibl. choisie).... PF 25 »
*Œuvres* II, (Bibl. choisie).... PF 25 »
*Œuvres*, III (Bibl. choisie...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
*Œuvres*, IV (Bibl. choisie).... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

**WALT WHITMAN**

*Feuilles d'Herbe*, I.......... PF 25 »
*Feuilles d'Herbe*, II......... PF 25 »

**Envoi franco du Catalogue complet**